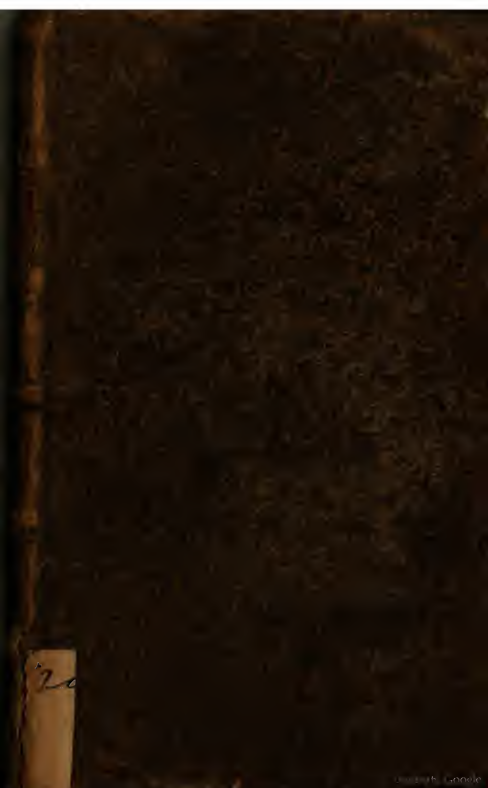
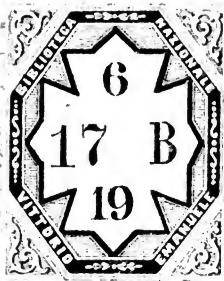




6

34-b

10



C. 3

S. H

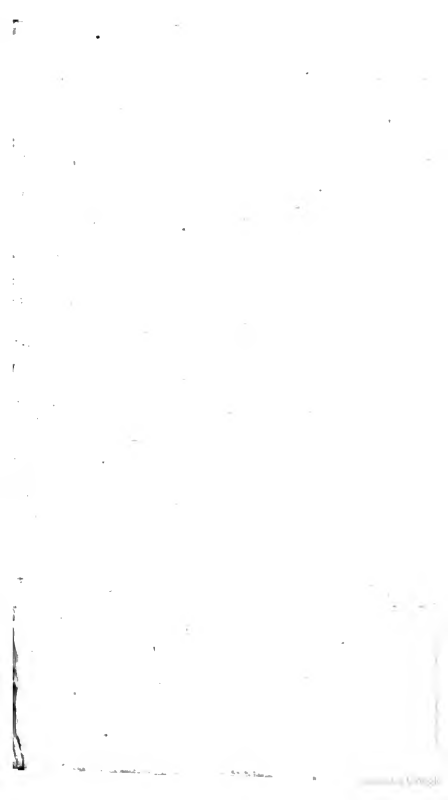
O. 6

N. 22 - 23

CCG-1009.

D 583-524

5-34-6-18







AVERTISSEMENT

D U



LIBRAIRE



Sur cette nouvelle Edition.

L’Empressement du Public pour le *Misanthrope* n’ayant pu être satisfait depuis qu’il a cessé de paroître par feuilles, soit parce qu’il n’en resta que peu d’Exemplaires complets, soit parce que ces deux Volumes avoient été mis à un prix exorbitant, j’ai cru devoir en donner une nouvelle édition. Je crois qu’elle sera d’autant plus agreable que j’en ai retranché tant d’avertissemens inutiles, & que l’Auteur a bien voulu revoir son ouvrage d’un bout à l’autre, & afin

* 2

d’in-

AVERTISSEMENT.

d'intéresser la curiosité du public, il y a ajouté plusieurs discours sur le Caractère des esprits forts & des Incrédulés & sur la charité qui concerne l'aumône, outre une relation assez curieuse d'un Voyage en Suède, où l'on trouve plusieurs Réflexions & quelques Caractères intéressans. Il semble qu'avec des additions si considérables cet ouvrage peut passer en quelque manière, pour tout nouveau. Voilà ce que j'ai à dire sur cette édition, renvoyant le lecteur à la préface suivante, pour ce qui concerne l'ouvrage en lui-même.



PRE-



P. R E F A C E

D E L A



PREMIERE EDITION.

Vous appellerez ceci Misanthrope, ou Préface Misanthropique, ou bien comme vous le trouverez bon, le nom ne fait rien à la chose; tant y a que je ne prens la Plume en main que pour vous dire adieu. *Mais, dira-ton, pourquoi finir si brusquement sans nous avertir? Voila un Auteur qui sait bien peu son Monde.* Vous avez raison, *Lecteur*, cette conduite sent un peu son Misanthrope; & c'est justement par là qu'elle me plaît. Par quelle raison voulez-vous que j'aïlle faire des façons avec le Public? Nous sommes assez familiers ensemble pour en agir d'une manière libre; il me traite bien aussi cavalièrement, tout au moins, que

* 3

je

je le traite, & je vous jure que je l'en aime davantage.

Vous vous attendez aparemment à apprendre de moi la raison qui m'a fait quitter mon Ouvrage. Je le veux bien, *Lecteur*, la voici: c'est que je n'avois pas envie de le continuer. Voila une belle raison, *me direz-vous*. D'accord, elle n'est pas belle, mais elle est vraie, & cela suffit. Votre curiosité s'étoit préparée à toute autre chose. Que voulez-vous? Ce n'est pas ma faute, voulez-vous que j'aie mentir pour vous faire plaisir?

Encore un coup, *Lecteur*, voici ma seule raison; j'ai fait le Misanthrope, parce que j'avois la fantaisie de le faire; je ne le fais plus; parce que la fantaisie de le faire m'est passée. Il n'y a rien au monde de plus naturel, & vous voyez bien que toutes vos conjectures sur cette affaire sont fausses, à force d'être raffinées,

Les uns disent, que je suis à bout de mon Latin, & que la matière me manque. Eh, *Messieurs*, que dites-vous là; si vous me fachez je composerai encore cent Misanthropes, sur les seuls discours que fait le Public, touchant les raisons qui m'ont fait finir. D'autres qui ont l'esprit bien plus délié, assurent que le Libraire a reçu
ordre,

ordre, de la part des Souverains, de ne me plus imprimer. Cette conjecture, toute fausse qu'elle est, me mortifie extrêmement : il faut que ceux qui la font aient trouvé, dans mon Ouvrage, des choses contraires au bien public, ou bien aux bonnes mœurs. Juste Ciel ! qu'ai-je écrit qui puisse leur faire naître cette pensée ? Seroit-ce bien l'éloge que j'ai fait de ces jeunes Anglois qui se sont signalez à l'Opéra, d'une manière si éclatante ? Je conviens que cela s'appelle louer une folie ; mais cette raison là ne me paroît pas assez forte pour faire interdire un Livre. Où en serions-nous si les louanges de cette nature pouvoient être regardées comme des crimes d'Etat ? Que deviendroient tant de Poèmes épiques, Sonnets, Panégyriques, Harangues funébres ? On y élève jusqu'aux nuës, la plûpart du tems, des folies, & même des folies très criminelles ; & cependant les Libraires ne courent aucun risque en imprimant ces Pièces ; si ce n'est quelquefois celui de ne les pas vendre.

Vraiment on a des soupçons bien plus injurieux des motifs qui m'ont fait rengainer ma Plume. On dit que je n'écris plus, parce que je suis mort. Voyez jusqu'où va la calomnie des gens. Si je leur ai dit un

peu leurs petites véritez de tems en tems, ai-je mérité par là qu'ils me tuassent d'un coup de leur imagination ? Laissez moi faire, je leur montrerai bien que je suis plein de vie, & je vivrai tant que je pourrai, ne fût-ce que pour leur faire dépit : cette vangeance est permise, je croi.

Vous n'y êtes pas non plus, *vous autres Messieurs, & Mesdames*, qui croyez que ma vanité n'ayant pas lieu d'être satisfaite du succès du *Misanthrope*, je l'ai quitté par dépit, & que je suis au desespoir de le trouver moins bon, que je l'avois crû d'abord. *Distinguo*, pour de la vanité, j'en ai autant qu'Auteur au monde; ce n'est pas peu dire. Mais pour n'être pas content du *Misanthrope*, bagatelle; j'en suis plus content que jamais. Un Ecrivain ne se desabuse jamais sur le mérite de ses productions; c'est la règle. Il est vrai qu'il y a bien des Gens à qui je n'ai pas l'honneur de plaire : tant pis pour eux. Je traite tout cela de petits Esprits : c'est la règle encore, & rien ne m'empêche d'appeler de leur jugement, à la Postérité; son Tribunal est une ressource inépuisable de consolation : tous les Tribunaux n'en sont pas de même.

Je ne vivrai pas du tems de la Postérité
apa-

aparemment, & je ne jouirai pas de ma gloire future; voila une belle affaire, j'en jouis en idée, & cela vaut beaucoup mieux. Je n'y gagnerois peut-être pas, si je savois au juste tout ce qu'on dira de moi dans les Siècles à venir. Mon imagination y supplée de reste, & comme elle a mes intérêts fort à cœur, on peut bien croire qu'elle me représente ma réputation future sous la face la plus riante. Quel charme! d'être apellé, dans deux mille ans d'ici, le Divin Misanthrope, comme le Divin Platon, le Divin Homère. Que quelques Grimauds me viennent dire alors:

Enfant bâtard de Calliope,
Faux plaissant, fade Misanthrope.

Il faut voir comment les futurs Daciers laveront la tête à ces signorans, ces impies, ces sacrilèges; & pour dire tout ce qu'il y a de plus fort, à ces *Zoïles*. Peut-être que quelque Prince entêté de moi, m'enfermera dans une Boëte d'or garnie de Diamans, comme Alexandre en usa à l'égard d'Homère; que sai-je même, si quelque Roi, de l'humeur de Ptolomée, ne fera pas crucifier quelques-uns de mes Critiques. Je n'aimerois pas cette rigueur,

dans le fond, mon naturel n'est pas des plus sanguinaires, & je conseillerois plutôt à ce Prince de les faire mettre quinze jours au pain & à l'eau, c'est bien autant qu'il en faut pour vanger la réputation d'un Poëte: il en fera pourtant ce qu'il trouvera bon, ce sont ses affaires, & je m'en lave les mains.

La persuasion où je suis de faire l'admiration de la Postérité la plus reculée, me fait résoudre de ne changer rien dans mon Ouvrage, dût-il être réimprimé dix fois, pendant ma vie.

Je suis du nombre de ces Auteurs, qui se laisseroient plutôt couper les oreilles, que de souffrir qu'on retranchât le moindre mot de ce qu'ils écrivent. Je veux qui plus est, laisser dans mes Misantropes, jusqu'à la mauvaise ponctuation, & aux fautes d'impression. À quoi s'amuseroient les Commentateurs à venir si on leur transmettoit des Livres trop exacts? Il n'y auroit pas là de quoi faire briller leur beau génie. Mais quand ils trouvent par ci, par là, dans les Auteurs, quelque expression bisarre, quelque fausse pensée, quelque endroit embarrassé, c'est alors qu'ils triomphent; & je crève déjà de rire, lors que je songe aux belles choses qu'ils trouveront
dans

dans mes Ouvrages, sans que j'aye jamais pensé à les y mettre.

Enfin, *Lecteur*, toutes les causes auxquelles vous attribuez mon silence, ne sont qu'autant d'*êtres de raison*; il n'y a de la réalité que dans celle que je vous ai alléguée; c'est une fantaisie toute pure, qui m'a fait planter là le Misantrope. La fantaisie influë terriblement sur la conduite des hommes, & si tout le monde étoit d'aussi bonne foi, que je me pique de l'être, vous ne douteriez pas un moment de cette vérité.

Je ne trouve rien de si drole, que Messieurs les Historiens, avec leurs réflexions sur la conduite des grands Hommes. *Alexandre*, *Pyrrhus*, ou *César*, ont fait telle ou telle Action; là-dessus on entre dans les pensées les plus secrètes de ces Conquêteurs, & l'on nous déduit d'une manière circonstanciée, les vûes que la Prudence leur a inspirées, pour diriger cette action à leur intérêt. Qui vous a révélé tous ces mystères, *Messieurs Tite-Live*, *Quintecurse*, & *Tacite*? Ce que vous attribuez aux motifs les plus recherchez d'une Politique raffinée, n'a eu peut-être sa source que dans la fantaisie, de laquelle les actions des Héros relèvent tout autant, pour le

* 6

moins,

moins, que de la Fortune. Vous ne ressemblez pas mal, sur cet Article . aux Auteurs des Romans , qui remplissent souvent une douzaine de pages de suite, des discours dont *Artamène*, ou *Pharamond*, se sont apostrophés eux-mêmes dans leur lit, ou dans le fond d'une Forêt solitaire.

Revenons à un sujet qui m'intéresse davantage; C'est à moi-même. Je prévoi qu'on m'objectera, que rien n'est plus vilain pour un Misanthrope, que d'avoir des fantaisies. Il est vrai, je n'y pensois pas. Cherchons quelque raison plus digne d'un Philosophe; en voici déjà une qui ne me paroît pas tant mauvaise.

Ne vous souvient-il pas, *Lecteur*, que quelque part dans mon premier Volume, j'ai dit, que mon but étoit de tâter le goût du Public, afin de lui donner après quelque bon Ouvrage plus considérable; voilà justement ce que je vais faire à présent. D'abord vous aurez la suite de mes Réflexions sur la manière de cultiver l'esprit de la Jeunesse: après cela vous aurez un Livre intitulé, *La Bagatelle*. Voilà ce qui s'appelle un Titre! il suffit seul pour faire la Fortune du Libraire, & la matière est si riche, que pourvû que je vive assez longtemps,

tems, je prétens faire autant de Volumes là-dessus, qu'il y en a eu dans la Bibliothèque de Mr. V. D. M. ou, pour dire encore bien plus, autant qu'il y en a dans son Catalogue; & j'espère qu'ils se vendront autant au dessus de leur juste valeur.

Je ne veux pas vous dire les Tîtres de mes autres Livres. J'aime mieux exercer les lumières que vous avez, pour distinguer un Auteur d'avec un autre, par les propriétés essentielles de leur stile. Il n'est pas possible de vous en imposer là-dessus. Dès que vous avez lû une seule période, vous êtes d'abord au fait, vous aplaudissez à votre pénétration, & c'est là un plaisir piquant dont je n'ai pas la moindre envie de vous priver.

Vous ne prétendez pas aparemment que je vous dise mon nom, ce seroit se moquer de moi. Il n'est pas possible qu'on l'ignore; j'en ai fait confidence, comme vous savez, à un grand nombre de personnes, qui n'ont pas manqué d'en faire confidence à bien d'autres, & après cela j'espérerois envain d'être encore caché. A propos de mon nom, il faut que je vous fasse part d'une petite Avanture qui m'est arrivée dans la Boutique de mon Libraire.

J'y

J'y étois un jour avec quatre ou cinq autres Beaux-esprits, qui faisoient semblant de n'avoir pas encore découvert l'Auteur du Misanthrope, & qui paroissoient fort curieux de le connoître. Dans le tems que chacun debitoit ses conjectures là-dessus, il entre un jeune Gentil-homme qui fait des complimens à mon Libraire de la part de l'Auteur en question. Vous le connoissez donc, lui dit un de la Compagnie? *Si je le connois, c'est le meilleur de mes Amis. Je veux bien vous le nommer, c'est un certain Vigelius de Dusseldorp; il avouë naturellement que c'est lui qui fait cette Pièce, aussi-bien que le Vas y voir, qu'on imprime à Utrecht. Le Vas y voir, lui répondit-on,* vous avancez là une contradiction dans les formes. Il n'est pas possible que ces deux Pièces sortent d'une même Plume. *Rien n'est plus certain pourtant,* repliqua-t-il, *j'en ai eu les brouillons entre les mains. On le pria là-dessus de dire, s'il étoit sûr que ces brouillons lui avoient été montrez,* avant que les Misanthropes dont ils contenoient la matière eussent vûs le jour. Car il n'est pas difficile, continua-t-on, de copier un Ouvrage, de le bigarrer de ratures, & de lui donner tout l'air d'un brouillon. Cette objection commença à ren-

rendre à ce jeune Monsieur, la sincérité de son Ami un peu suspecte, & il fut entièrement desabusé, par les protestations sérieuses du Libraire, qui assuroit, que c'étoit la première fois de sa vie qu'il eût entendu nommer Mr. *Viguelius*. Le Gentilhomme sortit là-dessus, bien résolu de couvrir son Ami de confusion, & de publier sa supercherie par tout Dusseldorp.

Pour moi, bien loin d'avoir le moindre chagrin contre Mr. *Viguelius*, je lui suis bien obligé d'estimer assez mon Ouvrage, pour vouloir se l'approprier. Je prévoi même que cette circonstance, si elle vient à la connoissance de la Postérité, donnera un grand relief à mon Livre, sur tout dans l'esprit des Littérateurs. Ils ne manqueront pas de raisonner ainsi. Le nom de Mr. *Viguelius* se termine en *us*; c'étoit donc un Savant. Un Savant donc s'est voulu faire honneur du Misantrope. Le Misantrope est donc une Pièce excellente. Cette preuve ne seroit pas recevable en bonne Logique; mais elle a de la force autant qu'il en faut, en fait de Littérature. Si pourtant Mr. *Viguelius* vouloit bien se faire appeller *Viguelides*, son nom
en

en seroit plus beau , & la preuve en auroit un degré d'évidence de plus. Mais ma Préface n'est déjà que trop longue : adieu Lecteur, jusqu'au revoir.

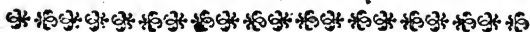




L E



MISANTROPE.



I. DISCOURS.

PEsté soit du Tître & de l'Auteur ! s'écriera à coup sûr un Petit-Maître ; accoutumé à se dédommager de la foiblesse de son raisonnement par la témérité de ses décisions. Un Bel-Esprit ne me traitera pas avec moins de rigueur ; servilement assujéti à la réputation établie des Auteurs , il s'épargnera la peine d'examiner mon Ouvrage , il me jettera là d'un air dédaigneux , tout prêt à jurer qu'il m'a trouvé merveilleux ou détestable selon que le corps des Beaux-Esprits en aura voulu résoudre. Mais qu'ils seront relancez , s'il se trouve avec eux quelque Misantrophe bourru , charmé de tout ce qui paroît se rapporter à l'aigreur de sa bile. Il les traitera de misérables & de canailles , & soutiendra hardiment qu'un Tître de cette force-là , est un garant sûr du mérite d'un Livre , & qu'il ne sauroit partir que d'un Génie du premier ordre.

Tom. I.

A

De

2 LE MISANTROPE.

De grace, Messieurs, un peu de patience; suspendez vos censures & vos applaudissemens, jusqu'à-ce que j'aye donné quelque précision à l'idée que j'attache au mot de *Misanthrope*. Ne croyez pas que je veuille marcher sur les pas de cet Athénien atrabilaire, qui se résoud avec peine à couper un Sicomore où plusieurs de ses concitoyens s'étoient pendus, & que les autres pouvoient encore trouver de la même manière officieux à leur desespoir. Je n'irai pas, imitateur de sa frénésie, féliciter un Alcibiade moderne de ses vices que je vois croître tous les jours pour la perte de sa Patrie; & mon humeur ne me porte pas à me faire une impertinente félicité des malheurs du Genre-humain.

Votre Alceste, Molière, ne laisse pas de m'arracher quelqu'estime, malgré ses maximes outrées; son intégrité brutale, & sa farouche sincérité, me paroissent infiniment préférables à l'infame politesse de ces Courtisans, chez qui les paroles n'ont plus de sens fixé, & n'expriment, qu'une raison peu sûre & un cœur bas & intéressé.

Mais je trouve dans le caractère de ce Misanthrope trop d'humeur, & trop peu de raison; il hait plutôt les vices par fantaisie que par principe; à peine a-t-il achevé de dire mille duretez à un Ami véritable, qu'il court soupirer aux pieds d'une femme absolument vicieuse, qu'il connoît telle, & pour qui, suivant ses maximes, il ne devoit avoir que de la haine & du mépris.

Un *Misanthrope*, tel que je voudrois être,
est

est un homme qui dès son enfance s'est fait une habitude de raisonner juste, & un devoir de suivre dans sa conduite l'austère exactitude de ses raisonnemens; libre des erreurs du Peuple, dégagé de l'opinion, débarassé du joug de l'autorité, il proportionne l'estime qu'il accorde aux choses à leur juste valeur, il n'atache la honte qu'au crime, & ne rougit jamais d'être plus raisonnable que les autres : opulence, dignitez, rang, titres, vous ne lui arrachâtes jamais que des desirs proportionnez à votre prix réel, occupé à la recherche de la vérité, amoureux de l'évidence, il n'est pas la dupe de vos charmes. Le bonheur où il aspire c'est la souveraine liberté de sa Raison qu'accompagnent une médiocrité aisée, & le doux commerce d'un petit nombre d'Amis vertueux. Il se prête avec souplesse & autant qu'une rigide candeur le peut permettre, aux humeurs & aux manières de ceux qu'il frequente; il fait même préférer le silence à l'étalage importun d'une vertu offensante; mais s'il parle, sa fermeté raisonnable n'a que la Vérité pour but, & content de sa droiture, il méprise généreusement la colère & la haine de ceux que sa sévérité irrite. Ce n'est que par l'amour qu'il a pour les hommes qu'il s'efforce à développer toute l'extravagance de leur ridicule, & toute la noirceur de leurs crimes.

Mais, me dira-t-on, ce n'est pas là dépeindre un Misanthrope; qu'on prenne ce terme dans son sens le plus adouci, il signifie toujours un ennemi des maximes ordinaires, en

un mot, un homme particulier & brutal. Il me semble que je suis allé au devant de cette objection. Quiconque ne se règle que sur une Raison éclairée, sans s'embarasser des sentimens de la multitude, paroîtra toujours brutal & particulier à ceux qui n'ont jamais fait un effort de raisonnement que pour être de l'opinion des autres, & qui dans chaque nouvelle compagnie s'établissent de nouvelles maximes pour se conduire.

Vous voyez, Lecteur, quelle est la nature de la Misantropie dont je me suis toujours proposé de faire mon caractère. La sincérité avec laquelle mon naturel est allé au devant de ma Raison, une longue suite de reflexions, que j'ai faites sur les choses du monde, mes efforts continuels à préserver ma Raison de l'esclavage du préjugé, tout cela me persuade que je dois avoir fait quelque progrès dans cette Philosophie dont je viens de donner une légère ébauche. L'âge où je me trouye ne me permet pas de laisser encore ma Misantropie infructueuse au Genre-humain. Il est temps de tirer de mon magasin les armes que j'y ai ramassées pendant longtemps, pour être en état de livrer une guerre mortelle au Vice & à la Sottise. Qu'on ne croye pas pourtant que toujours l'argument en forme à la main, j'aille attaquer mon ennemi méthodiquement; je ne suis pas de ces vieillards bilieux que le badinage choque, irrite, aigrit; se faire rire, & je ris volontiers. On peut déplorer la malice du Siècle, on peut se jouer de son impertinence, & de ces deux partis, je saurai

rai choisir souvent celui qui est le moins éloigné de la joye.

Irai-je me chagriner, par exemple, de ce nombre effroyable de méchans Auteurs qui inondent le Parnasse d'un déluge de foibles productions? L'Apothéose du chien de Madame Deshoulières, & la défense du Parnasse qu'elle lui a confiée, sont infiniment plus propres que le sérieux de la Critique, à faire sentir l'impertinence d'un Auteur qui ne devrait être porté à briguer ce nom que par cette Sentence de Boileau,

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Vous avez raison, Madame, l'Hélicon ne sauroit se passer d'un Cerbère; mais sa conduite doit être entièrement opposée à celle du chien du Royaume de Pluton : là l'entrée est aisée, & la sortie difficile, ici, la sortie doit être très facile, & l'entrée épineuse, hérissée de difficultez. Mais hélas, cent Cerbères ne sauroient garantir le sacré coupeau des irruptions de ses ennemis. Autrefois par peu de chemins escarpez un petit nombre de ces génies, dont la Nature est si ménagère, parvenoit après mille peines à la demeure des Filles de mémoire; à présent les pauvres Déeses ne trouvent pas le moindre endroit solitaire pour rêver en repos, & tout ce qu'elles peuvent faire encore c'est d'inspirer un Ode à Monsieur de la Motte.

Leur Fontaine sacrée a le sort de ces Ri-

6 LE MISANTROPE.

vières qui ne pûrent pas suffire à la soif des Armées de Xerxes; le Pinde à force d'être foulé est devenu Vallon, & les sept Montagnes sur lesquelles fut bâtie la superbe Rome, ont moins perdu de leur ancienne figure.

Avoir pour érudition la lecture de cent Romans, & pour génie, l'envie de se faire imprimer; savoir commencer une période à tout hasard & la finir comme il plaît à la Fortune; en voila assez pour coudre ensemble par vingt fades transitions, autant d'avantures pillées, & pour en composer un Roman monstrueux,

Qui trouvera toujours, quoi qu'on en puisse dire,
Un Marchand pour le vendre, & des Sots
pour le lire.

Le goût des Romans n'est pas, il est vrai, le goût du Siècle; & les Nouvelles mêmes, à moins d'avoir pour Héros un Petit-Maître, ne sont guères en vogue: mais ce n'est pas là de quoi arrêter la plume impétueuse de nos Beaux-Esprits modernes; à l'imitation de ces Poètes langoureux,

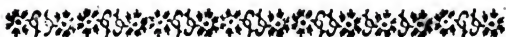
Qui dans leurs Cabinets assis au pied des
Hêtres,

Font redire aux Echos des sottises champêtres,

placez commodément dans un fauteuil au
coin de leur feu, ils parcourent l'un & l'autre Hémisphère; ils examinent les vénérables

bles restes de la grandeur Romaine, & les merveilles que le tems a respectées dans l'ancienne Grèce, & après avoir contemplé dans vingt Auteurs, l'orgueilleuse puissance des Ottomans, le faste du Perse, & les trésors de l'Indien, ils souffrent dans les Deserts de l'Arabie, & communiquent au Public leurs pénibles courses, qu'ils finissent ainsi par le Voyage du Parnasse, sans faire faire à leur Imprimeur celui de l'Hôpital. Ne vous étonnez pas, Ami Lecteur, si j'appelle voyage du Parnasse, la Description des Pais que ces Messieurs n'ont jamais vû que dans la Carte; je m'accommode par cette manière de m'exprimer, à l'orgueil de ces Rapsodistes, qui se croient aussi fondez en droit pour habiter l'Hélicon, que Fontenelle, Racine, Boileau, & la Motte. Etre imprimé & être excellent Auteur, c'est la même chose pour ces misérables Ecrivains, & l'on voit bien par là qu'on voudroit en vain opposer une digue au torrent de leurs mauvais Ecrits. Encore un coup, être imprimé & être excellent Auteur, c'est la même chose, c'est le comble de la gloire, c'est le souverain bonheur;

Et quand ils voudront bien permétre
 Qu'un bon-sens éclairé leur ravisse ce bien,
 On verra l'esprit Géomètre
 Devenir esprit Cocc



II. DISCOURS.

UN jeune Officier , dont autrefois j'avois fort connu le Père , me rendit visite l'autre jour. C'étoit un de ces jolis hommes du tems , qui possèdent l'Art d'arrondir leurs périodes par des manières de jurer toutes nouvelles , qu'ils ont le soin d'apprendre de leurs Compagnons , s'ils ne sont pas assez habiles pour en composer eux-mêmes. Celui-ci me parut bien intrigué. Il faisoit l'amour au coffre fort d'une jeune Veuve , & ne prétendoit se marier à l'une que pour posséder l'autre ; mais quoi qu'il fût le premier homme du monde pour brusquer la tendresse , & pour emporter un cœur comme Coehorn emportoit les Villes , il ne livroit que de vains assauts au cœur de cette Belle. La Place étoit fortifié tout-à-fait irrégulièrement ; & comme il ne connoissoit d'autre manière de l'ataquer , que celle dont se servent tous les Officiers de son âge , il étoit sur le point de lever le siège.

Pour ne me pas embrouiller dans cette figure , je vous dirai , Ami Lecteur , que cette Veuve étoit savante de profession , & que le seul moyen de la rendre sensible étoit de lui faire des Déclarations d'amour en termes de Physique , & d'appeller la tendresse *la matière subtile du cœur*. Comment Diable

ble faire, mon Cher? me dit le *Chevalier*; cette Carogne me donne plus de peine cent fois que toutes les autres Femmes qui m'ont passé par les mains. De la manière dont je m'y prens, je n'en manque pas une; & il faut, morbleu, que cette Bicoque m'arrête au milieu de mes Conquêtes amoureuses! Vous l'aimez donc, Chevalier! lui dis-je? Moi aimer les Femmes! hé, si donc, vous me prenez pour un sot: si j'en vois ce n'est que pour les tympaniser dans le monde, & pour ne pas rester court avec mes Amis sur le chapitre des bonnes fortunes. Cette affaire-ci ne laisse pas d'être sérieuse; la Belle a soixante mille écus, & si on la tympanise, je prétens que ce soit bientôt à mes dépens. Voilà une belle prétension, repliquai-je; le titre de Mari à la mode ne vous épouvante guères, à ce que je vois.

Vous rêvez, vieux bon homme, repartit le Chevalier. Viennent seulement le Mariage, les soixante mille écus, & les cornes; voilà bien de quoi donner l'épouvante à un Homme comme moi! Si je me fais une gloire de mes propres fredaines, ne croyez pas que je rougisse sottement de celles de ma Femme. Bon, bon! ce sont des bagatelles, qui ne servent qu'à faire briller l'esprit d'un galant Homme, qui fait railler le premier d'une chose qui fait la honte ridicule de ceux qui ne savent pas vivre. Si je savois seulement un peu de Physique je me démêlerois bien du reste; mais c'est là le Diable. Moi étudier la Physique!

A 5

j'ai-

j'aimerois ; morbleu , autant étudier la Morale ! On voit bien que cet Homme-là étoit trop fou , pour raisonner sérieusement avec lui sur l'infamie de ses sentimens ; aussi songeai-je plutôt à m'en défaire : Et voici le moyen que je lui fournis de devenir bon Physicien en peu de tems. Prenez-moi , lui dis je , une centaine de petits billets , sur chacun desquels vous écrirez quelque terme de Physique ; *matière du premier élément* , par exemple , *exhalaison* , *concentrer* , *corpuscules* , *pores* , *évaporer* , *conglutiner* , *superficie* , *centre de gravité* , *triple dimension* , *s'étendre* , *réverbération* , *se rarefier* , *sensation* , *nature plastique* , *condenser* , *circuler* , *convexe* , *concave* , *se dilater* , *élévation* , *petits unides* , *quintessencier* , *diriger* , *pression de l'air* , *Machine pneumatique* , & ainsi du reste ; remuez bien tout cela dans un chapeau , prenez Billet à Billet , & après en avoir lié ensemble les mots , tout comme il vous plaira , recitez les avec toute l'éfronterie dont vous êtes capable ; & voila non-seulement de quoi duper une Femme , mais de quoi obtenir même une Chaire de Professeur en Physique. Le beau de ce secret , c'est que ces termes pouvant être combinez d'une infinité de manières , vous fourniront tous les jours un Galimatias nouveau , & vous feront passer pour un esprit profond & inépuisable. Le Chevalier approuva fort ma méthode d'enseigner la Physique ; & en sortant il m'en remercia , par cinq ou six impertinences qu'il me fit la grace de me dire.

Le

Le Galimatias, tout ridicule qu'il est, a pourtant ceci de bon, qu'on s'imagine souvent qu'on y trouveroit un sens raisonnable, si on avoit le loisir de l'examiner. La clarté au contraire met la foiblesse d'une période dans tout son jour : & je conseille à ceux qui n'ont que de mauvaises raisons à nous donner, de les envelopper toujours d'un pompeux Phébus, & d'en faire une Perspective à perte de vue.

Le bon raisonnement & le mauvais ont des caractères qui en sont en quelque sorte inséparables. L'un jaloux de ses droits se fie sur sa propre force, & rejette tous les secours étrangers ; l'autre entoure sa foiblesse, de l'air décisif, de figures hardies, de termes insultans ; & du nombre des preuves ; il se croit en sûreté dans cet espèce de retranchement.

Ces sentimens, s'écrie Aristippe d'un ton foudroyant, sont abominables, insoutenables ; il faut être fou pour y adherer. Ne voit-on pas qu'Aristippe remplace la Raison par la force odieuse de ces termes vagues, & qu'il effraye ses Auditeurs au lieu de les convaincre ? Cliton n'a jamais le but de prouver qu'un sentiment est vrai ou faux ; il fait voir qu'il est Arrien, Socinien, Sabelien : cela lui suffit, comme au Peuple qui l'écoute avidement.

Le Vénérable Théophile range toujours ses Argumens en bataille, & croit faire peur par leur nombre. Il a toujours trente raisons à nous alléguer : mais elles ressemblent aux mauvaises troupes, qu'on oppose en grand

nombre à un petit Corps de vieux Guerriers ; le premier Bataillon se renverse sur le second, & leur nombre augmentant leur desordre, en faciite la défaite.

Pourquoi nous donner l'embaras
De ce corps d'argumens qui devant nous défile ?
Croi moi, mon pauvre Théophile,
On pèse les raisons, on ne les compte pas.

L'éloquent Aristobule met ses foibles raisons dans la bouche des Piliers, des Voutes & des Sépulcres ; ses figures entassées frappent mon imagination, troublent mes sens, & mon cœur ; & à la faveur de ce désordre, il fait évader ses Sophismes, & les dérobe à la poursuite de ma Raison.

Cratippe veut défendre Homère, contre le sens commun. Comment s'y prend-il ? Il laisse là le sens commun & Homère, & prouve que son Antagoniste Neophile est indigne de l'estime des honnêtes gens ; sa Morale est relâchée, sa vie scandaleuse, c'est un Scélérat. Et bien d'accord, Cratippe ; c'est un Scélérat ; mais Homère en est-il moins Homère ? Le sens commun en est-il moins sens commun ? Je veux être bon, & convenir avec vous que le dérèglement du cœur peut se communiquer au raisonnement ; mais Ariston est du sentiment de Néophile ; c'est un fort honnête homme ; quels argumens avez vous à lui alléguer ? Quels argumens ! sa femme est une Coquette ficeflée, & l'on peut appliquer avec succès

cès à Ariston tous les traits satiriques dont les Poètes accablent les Maris malheureux.

Vous voulez donc renchérir, Cratippe, sur un travers d'esprit, qui met dans tout son jour l'extravagance des hommes ?

On n'est pas assez bisarre, à votre avis, en rendant un Epoux responsable de la conduite de sa femme ; ce n'est pas assez qu'Ariston rougisse des crimes de Climène, & qu'on trouve dans son air la honte que son Epouse a perduë. L'infamie de l'une ne doit pas seulement influer sur l'honneur de l'autre, il faut encore qu'elle influë sur sa raison ; & selon vous un homme dont l'Epouse est peu sage, n'est pas en droit de raisonner juste.

J'ai deux Amis que j'estime véritablement & qui le méritent par mille rares qualitez de l'esprit & du cœur. Voici pourtant ce qui rend leur mérite imparfait.

La Raison timide du premier n'ose jamais marcher seule ; pour lui, une route nouvelle est toujours une route suspecte ; tout ce qui est nouveau, l'épouvante ; un sentiment crû généralement pendant cinq Siècles lui paroît respectable par son antiquité, on n'y sauroit toucher sans crime. Les noms seuls de Platon & d'Aristote sont des démonstrations ; Descartes, Malebranche & Gassendy, ne sauront parler raisonnablement que dans deux ou trois millë ans d'ici.

L'autre pousse la liberté de sa raison jusqu'au *libertinage* ; non seulement la vérité n'admet point de prescription chez lui, mais il ne croit rien de ce que les autres ont crû ; par cela même que les autres l'ont crû. La

nouveauté lui tient lieu d'évidence , & il aime mieux s'égarer dans des routes inconnues , que de suivre un chemin battu , où la Raison même le guide. Le préjugé du premier est moins déraisonnable que le caprice du second ; mais l'esprit de l'un sera toujours asservi sous l'autorité , & l'âge modérera peut être la témérité de l'autre ; & il pourroit bien un jour , n'avoir en raisonnant que la Raison seule en vue.

Si vous n'êtes respectable , ni par votre âge , ni par votre qualité , ni par votre caractère , ne raisonnez pas avec Lysandre. Monsieur , Monsieur vous dira-t-il , d'un ton gravement impertinent , ces matières demandent une profonde érudition , & un esprit formé ; la modestie sied si bien aux jeunes gens ; ne sortez pas de la Sphere de vos connoissances , croyez-moi. Il n'y a pas le mot à dire à un argument de cette force là ; & si vous ne vous servez d'autres lumières pour éclairer votre esprit que de celles de ces sortes de vieillards , vous pourriez bien à leur âge vous servir de la même Logique. Que faut-il conclure de ces différens caractères de faux raisonnemens ?

Deussai-je passer pour bizarre ,
Deussai-je déplaire à chacun ,
J'en conclurai que rien n'est rare
Comme est rare le sens commun.

Une autre fois j'aurai soin de justifier la hardiesse de ce Paradoxe.

III. Dis-



III. DISCOURS.

LA sottise des hommes est assurément la plus riche matière qui puisse occuper un Ecrivain ; elle devient , en quelque sorte , stérile par sa prodigieuse fertilité , & l'embaras du choix y fait le même effet que la difficulté de l'invention dans les sujets moins abondans. Un soir que je fis l'essai de cette vérité dans mon lit , je fus surpris par le sommeil ; & un songe me tira d'affaire. C'étoit un de ces Songes méthodiques , qu'on ne trouve que dans les Livres , & qui me fut inspiré , je crois , pour instruire les vivans , par la sottise & par la sagesse des morts. Je me trouvais tout d'un coup aux Champs Elisées , & j'y parcourus en peu de tems un grand nombre d'endroits séparés , où les espèces différentes d'Ombres bienheureuses jouissent d'un bonheur éternel. Je ne ferai pas une longue relation de ce que j'y vis , & je rapporterai seulement une particularité que je remarquai dans ces Bocages sacrez , où à l'ombre des Lauriers , les Princes se reposent des travaux , où le soin des Peuples & l'amour de la véritable gloire les avoient engagés.

A peine y rencontraï je un seul de ces grands Hommes , qui sont redevables à leur fausses vertus , de l'immortalité de leur nom. Achille , Thésée , Hercule , Ulysse , Alexandre , César , Antoine , autant de noms ignorez dans

dans ce tranquille séjour. Le sage Minos
a jugé avec autant d'équité que de bon-
sens.

Que de ces lieux la Paix profonde
Ne devoit point calmer l'esprit tumultueux
D'un Héros, qui se fit un métier malheureux
De troubler le repos du monde.

Les Juges infernaux n'ont accordé cette
tranquillité parfaite, qu'à ces Princes ignorez
du reste de la terre, qui avoient déjà goûté pen-
dant leur vie les délices des Champs Elisées,
en les faisant goûter à leurs Sujets, dont ils fai-
soient les délices eux-mêmes.

Loin de songer à étendre les bornes de leur
domination, ils n'avoient pensé qu'à conjurer
les orages qui menaçoient leurs païs; aimant
mieux charmer l'orgueil des Conquérens par
quelques soumissions peu réelles, que d'irri-
ter leur fierté, par une résistance souvent vaine,
& toujours pernicieuse, même à ceux
qui résistent avec succès.

Ce n'est pas à ces véritables Pères de leurs
Peuples qu'on est redevable de ces Systèmes
nouveaux de Gouvernement, & de ces Loix
rafinées que la vaine gloire a introduites dans
les Etats avec si peu de nécessité; au con-
traire, amateurs d'une raisonnable simplici-
té, ils n'avoient eu d'autre but que de fai-
re observer par leur équité & par leur exem-
ple, un petit nombre de Loix, que leur pro-
pre bon-sens ou celui de leurs prédécesseurs
avoit puisées dans la Nature & dans le vé-
ri-

ritable intérêt des hommes. Enfin, leur modestie avoit servi de voile à leur vertu qu'elle avoit perfectionnée.

Laisant de crime en crime un Conquérant
monter

Au faite glorieux du Temple de Mémoire,
Ils avoient immolé la Gloire
Au plaisir de la mériter.

Il y a plus loin qu'on ne pense de la demeure de ces Rois à celle des Beaux Esprits; j'y vins cependant, je ne sai comment. Le Bel Esprit trouve plus de Protection dans l'autre Monde que dans celui-ci; car au lieu qu'ici les Auteurs les plus estimez n'occupent souvent qu'un galetas, je les trouvai très proprement logez dans les Champs Elisées. Ils sont séparés en plusieurs petits Cantons, dont la situation se rapporte au génie de leurs ouvrages; & de tems en tems ils s'assemblent, pour consulter quelque nouveau débarqué sur la destinée de leurs Ecrits dans les différens Siècles.

Le premier Poète qui me frapa les yeux fut Orphée, qui pleurant au bord d'un Ruisseau, tiroit de sa Lire la même harmonie touchante qui autrefois avoit forcé Pluton à une pitié qui ne lui étoit pas ordinaire, & à rompre en faveur de ce Musicien & de sa chère Euridice, les Loix austères de l'Empire.

Mais

Mais pourquoi pleurer ? dira-t-on,
Quelle douleur pouvoit troubler son âme ?

N'avoit-il pas trouvé sa Femme ?

Eh justement, en voilà la raison.

Oui, voilà pourquoi Orphée pleuroit à chaudes larmes. Quand il perdit son Epouse il ne la connoissoit pas encore. Ce n'est pas un petit ouvrage que de connoître une Femme ! Il avoit eu tout le loisir d'être instruit de l'humeur de la sienne, depuis qu'il étoit avec elle aux Champs Elisées ; & il prendroit, à l'heure qu'il est, autant de peine pour la perdre, qu'il en prit autrefois pour la retrouver. Je me souviens même que toutes ses Chançons finissoient par ce refrain-ci,

J'ai trouvé ma Femme, quelqu'un la veut-il ?

Quelle bêtise ! quelle contradiction ! de donner du chagrin à une âme destinée à une tranquillité pure & sans mélange. Voilà ce que m'objectera aparemment un Critique, qui ne s'apercevra pas que c'étoit pour faire plaisir au Chantre de Thrace, qu'on donnoit matière à sa mélancolie naturelle, & qu'il étoit de ces gens qu'on ne sauroit tirer, sans les mortifier, d'une tristesse dont ils font leurs délices.

Les plaisirs des hommes sont aussi différens que bisares. L'un se fait un charme de rire, qu'il en ait sujet, ou qu'il n'en ait pas ; l'autre se plaît à soupirer & à se plaindre

dre avec aussi peu de raison. Il y en a qui ne troqueroient par le plaisir d'enrager, contre les voluptez les plus délicates. Voyez la prude Célimène : quel malheur ! voilà une journée entière qui se passe sans trouver la moindre raison d'enrager contre ses Domestiques ; sa bile l'étouffe, elle va mourir d'une retention de mauvaise humeur. Quelle bénédiction ! on casse une Porcelaine ; Célimène reprend vigueur, elle éclate, tonne, foudroie ; jamais elle ne passa une foirée plus délicieusement. Contentez-vous de cette raison-là, Messieurs les Critiques. Ce n'est qu'un Songe que je vous raconte ; faut-il tant raisonner sur un Songe ? Encore un coup, il n'y a rien de si bisarre au monde que la manière de se divertir. Pindare, par exemple, s'étoit choisi, dans le séjour des Lyriques, l'endroit le plus raboteux qu'il y put trouver, & il se plaisoit à courir comme un enragé d'un valon sur une coline, & d'une coline dans un valon. Ce qu'il y avoit de plus plaisant, c'est qu'à tout moment il donnoit du nez en terre, à faire croire qu'il n'en relèveroit jamais : mais semblable au célèbre Anthée, à qui ses chutes donnoient de nouvelles forces, il se relevoit tout aussi-tôt plus gaillard que jamais, & se donnant un nouvel élan il grimpoit avec une espèce de rage Poétique contre les rochers les plus escarpez : d'ordinaire il faisoit la culebute avant que d'être à la moitié de leur hauteur ; & si quelquefois il en gagnoit le sommet, ce n'étoit que pour faire sa chute plus grande & plus risible.

Boileau nouvel Habitant de l'Empire des
Morts,

Morts, regardoit les courses impétueuses de Pindare avec admiration : cette admiration devint bien-tôt extase ; l'extase se change en rage Poétique ; le voila qui prend l'effor, & qui suit à toutes jambes l'objet de son admiration : mais il culbuta d'abord trois ou quatre fois d'une manière si rude, que jamais il ne se feroit tiré de ces lieux inégaux, s'il n'avoit gagné le Canton des Satyriques.

* Par des routes inconnûes
A l'Auteur de St. Paulin.

Horace rioit comme un fou de tout ce manège-là, & jugeant à propos d'apostropher son Ami infortuné, il se mit à lui chanter l'Ode célèbre que voici :

*Pindarum quisquis studet amulari,
Fule, ceratis ope Dadalea
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina Pento.*

Mais je n'ai garde de hériffer mon ouvrage de Latin ; je prétens bien être lû des Ignorans & du beau Sexe, & par conséquent je ferai mieux de dire en François ce qu'Horace chantoit dans sa Langue au téméraire imitateur de Pindare :

Qui veut d'un vol égal à celui de Pindare
Au vil Peuple se dérober,

Cher

* C'est par ces Vers satyriques que Boileau finit une Ode qu'il a faite à l'imitation de celles de Pindare.

Cher Boileau, ce nouvel Icare
Ne s'élève que pour tomber.
Pareil à ce torrent dont le bruit effroyable
Est suivi de fort peu d'effet,
Pindare fait un bruit de Diable,
Et ce bruit c'est tout ce qu'il fait.
Le Phébus empoulé fut toujours son partage;
Et quand sans rime & sans raison
Il chante Bacchus & sa rage,
D'un air qui sent fort la boisson;
Et quand des immortels empruntant le langage,
Cet amateur du merveilleux
Abime dans son verbiage
Les exploits des Rois & des Dieux;
Soit qu'il suive, couvert d'une noble poussière,
Des Héros à vaincre obstinez;
Et que bronchant dans la carrière
Sa Muse se casse le nez:
Soit qu'il chante les pleurs d'une fille nubile,
Qui perd sa future moitié,
Et que son sujet & son stile
Nous fassent doublement pitié.
Ce téméraire esprit se plaissant dans les nuës,
S'élève à la source du jour;
Mais ses Phrases mal soutenuës.
N'y font pas un fort long séjour.
Les beaux Vers qu'à grands flots précipite sa
veine,
A leur Auteur ne coûtent rien;
Mais s'ils sont Vers à la douzaine

Ils



22 LE MISANTROPE.

Ils ne s'en vendent pas moins bien. *

Avec peine, avec choix l'Abeille industrieuse
Tire son miel des fleurs des champs;
Et moi pour faire une Ode heureuse,
Je veux des soins, je veux du tems.

Ce Poète Lirique qui savoit si bien dauber les autres, ne laissoit pas d'avoir ses petits caprices aussi. Souvent, quand ses Amis se faisoient un plaisir de le suivre dans les chemins où il les engageoit lui-même, il se déroboit à leurs yeux, & s'égaroit, † dans des routes riantes à la vérité, mais très éloignées de celles où ses Admirateurs s'étoient promis de l'accompagner. Dans le tems que j'étois tout étonné d'une de ses Escapades, je vis, à mon grand contentement, Anacreon couché nonchalamment sous l'épais feuillage d'un arbre. Cet agréable Débauché n'avoit jamais laissé échaper à sa paresse délicate que des Vers, où son cœur jaloux de ses droits, exprimoit, sans le secours de l'esprit, la tendre moleste de ses sentimens, que la Nature même avoit soin de rendre toujours touchans, toujours nouveaux. Je me mis à le supplier d'accorder sa Lyre pour quelque une de ses aimables Chançons; mais en levant négligeamment la tête, il me répondit d'un ton indolent;

Com-

* Pindare étoit d'une avarice sordide? & vendoit ses Vers fort cher aux Vainqueurs des jeux Olympiques.

† Horace dans ses Odes, pour l'ordinaire s'écarte de son sujet.

Comment voulez-vous que je chante ? •

De ces Vers que l'Esprit enfante ,

Je n'ai jamais connu le tour :

Depuis que j'ai perdu le jour ,

Mon ame est toujours indolente ;

Je suis sans vin & sans amour ,

Comment voulez-vous que je chante ?

Voilà tout ce que je pûs tirer d'Anacréon.
Mais je fus dédommagé de sa paresse par
l'illustre Sapho , dont les sentimens plus
vifs s'exprimoient aussi d'une manière plus
animée. Après avoir préludé par quelques
soupirs , voici ce qu'elle chanta aux Echos
d'un sombre bocage où elle se promenoit
toute seule ;

Charmant repos , douce beatitude

De ce séjour délicieux ,

Un cœur dont la Raison fait la sublime étude

Méprise dans ton sein le brillant fort des Dieux.

Mais pour moi dont l'amour est la douce habitude ,

Ton calme ne vaut pas les troubles amoureux.

Si ton pouvoir s'étend sur cette solitude ,

Amour , dont le flambeau trouble la paix des

Cieux ,

Rends moi d'un cœur touché l'aimable inquiétude.

Tous mes sens étoient suspendus par la
charmante voix de Sapho , & par le tour pas-
sionné de sa Chançon , quand je fus tiré de
mon extase par un bruit confus de cris &
d'applaudissemens

IV. Dis-



IV. DISCOURS.

DE grace, Mr. le *Libraire*, si vous souhaitez que mon petit Ouvrage réussisse, ayez un peu l'œil sur l'impression : & si par une fatalité chagrinante, il faut que deux ou trois fautes se glissent dans une demi-feuille, du moins qu'elles ne soient pas si grossières qu'un esprit commun n'y puisse suppléer. Ma bile s'échauffe, quand je vois un sens entièrement renversé par le changement de quelques lettres, & quand un endroit que tous mes Amis avoient trouvé joli dans ma copie, est devenu un galimatias insupportable, par l'inexactitude, ou l'ignorance d'un Imprimeur. Entendez-vous ce que veut dire cette période, vers le milieu de la seconde page, du premier † *Misanthrope* ; *Je n'irai pas, imitateur de sa frénésie, féliciter un Alcibiade moderne de services que je vois croître tous les jours pour la perte de sa Patrie* ? Pour moi je ne l'entens pas ; & si un autre étoit Auteur de cette Pièce, j'aurois bien de la peine à m'imaginer qu'il y eut dans sa copie, *de ses vices que je vois croître pour la perte de sa Patrie*.

Cette inattention crie vengeance, & ne peut que mortifier extrêmement un Auteur, tendre Père de ses productions, qu'il voit estropier cruellement, par les mains d'un

bou-
† De la première Edition ; cela a été redressé dans celle-ci, pag. 2.

boureau d'Imprimeur. Vous avez bien entendu parler , Monsieur , d'un Poëte de l'Antiquité, qui pour se vanger d'un Potier qui avoit écorché ses Vers, mit en pièces un grand nombre de Vases de celui dont sa Muse avoit été si mal traitée; & qui crut être en droit de gâter l'ouvrage de celui qui avoit défiguré le sien. J'ai bien envie d'imiter cet acte de justice; & si jamais j'entre dans la boutique de l'auteur de mon chagrin, je pourrois bien y faire un desordre, dont il ne perdrait pas facilement le souvenir. Mais le pauvre homme n'en peut mais, peut être; & ceci m'a assez la mine d'être un vrai tour de Correcteur, qui aura voulu faire le Bel-esprit aux dépens de mon bon sens. Je sais que parmi ceux qui s'adonnent à cette profession ennuyeuse & stérile, il se trouve des personnes d'un mérite distingué, & dont le génie seroit digne d'une toute autre destinée. Peut être bien que celui qui se mêle de mon Ouvrage est de ce nombre, malgré la bévûe en question; mais en général ces Messieurs sont nez pour chagriner les Auteurs, & pour gâter leurs Ouvrages. Un Etymologiste me soutint un jour, qu'on ne les appelle point Correcteurs à cause du soin qu'ils ont de corriger les Livres, mais à cause de leur application à corriger les Ecrivains de l'envie de se faire imprimer. Je ne manquai point d'applaudir à cette espèce de bon mot, & en sa faveur je passai à mon Savant un bon nombre de folies, qu'il se trouva obligé, en conscience, de me débiter en qualité d'Etymologiste.

Pour humilier les Auteurs ,
 Le Dieu du Parnasse en colere
 A fû leur rendre nécessaire
 Le dangereux secours d'ignorans Correcteurs.

Se souvenir que *Timon*, ce fameux Misantrophe d'Athenes, dit un jour à l'aimable & vicieux *Alcibiade*, en l'embrassant, *Courage*, mon Fils, *vous allez un jour causer bien du mal à ce Peuple*; c'est chercher les choses trop loin.

Plutarque & d'autres Auteurs ont donné à *Alcibiade* une place parmi les Grands hommes; attribuer des vices à un Héros de cette réputation là! cela ne se peut point: mettons *services*; il faut bien que ce soit là le sens de l'Auteur, & qu'il n'en soit plus parlé.

Voilà la manière de raisonner de la plupart des Correcteurs; & c'est ainsi qu'on fait des *vices* de notre *Alcibiade*, des *services*, qu'on voit croître pour la perte de sa Patrie. Juste Ciel! si un pareil endroit se trouvoit dans *Homere*, dans *Hesiode*, ou dans *Horace*; qu'il vous coûteroit des peines & des sueurs, Messieurs les Savans! La belle occasion de feuilleter un nombre infini d'Auteurs, & de débiter heureusement tout le fatras que vous pourriez contraindre de venir à propos à ce passage obscur! Le vaste champ que ce feroit pour faire les habiles Critiques, pour changer les points & les virgules, pour retrancher un mot & pour en mettre un

un autre à la place ! Le beau sujet d'entretenir parmi vous des haines aussi bien fondées que les vôtres ! Et la digne matière des injures savantes, dans lesquelles votre bile s'évapore d'ordinaire avec tant de justice ! Je croi même qu'il y en auroit parmi vous qui trouveroient du sacrilège à vouloir changer quelque chose au texte, & qui s'obstinant à y trouver un sens, y en trouveroient aussi. Faisons une petite supposition ; cet endroit obscur se trouve dans *Aristophane*, page tant d'une telle Comédie ; ce passage est charmant sans contredit, & sous une obscurité aparente, un Savant familiarisé avec le stile des Anciens, y découvre une pensée vraie & juste, qui frappe d'autant plus qu'elle se derobe d'abord à l'esprit, sous un dehors de fausseté. Ramassez tout ce que les Historiens ont dit d'*Alcibiade*, vous verrez que les services qu'il a rendu à sa Patrie en ont véritablement causé les plus grands malheurs. Lors qu'il s'agissoit de conquérir la Sicile, n'est-ce pas lui, qui par ses soins infatigables arma une Flotte la plus belle que jamais la République eût mise en mer ; & l'Armée qu'il y embarquoit n'étoit elle pas capable d'exécuter les plus épineuses entreprises ! Qu'arrive-t-il ? les Athéniens fiers de ces forces, donnent tête baissée dans cette expedition & la mauvaise réussite de leur descente en Sicile, pense causer la ruine entière de l'Etat le plus florissant de la Grèce.

Ce même Général rapellé de son bannissement, attaque les Lacédémoniens, & rem-

28 LE MISANTROPE.

porte Victoire sur Victoire ; cependant bien loin que ses Concitoïens en tirassent quel-qu'avantage , leurs Chefs & leurs Soldats enflés d'orgueil , s'endorment dans une fatale sécurité , *Lyfandre* profitant de leur indolence , surprend leur Flotte & se rend maître d'Athènes même. Il est donc très vrai de dire , *que les services d'Alcibiade ne faisoient que croître tous les jours pour la perte de sa Patrie.* Voila comment tout est forcé d'être excellent , dans un Ecrivain d'une réputation établie , & comme souvent il auroit moins de gloire , s'il s'étoit exprimé avec précision , ou si ses *Copistes* avoient été exacts.

S'il faloit de nécessité des transitions pour lier les matières d'un Ouvrage comme celui-ci , je pourrois dire que les Amans ont pour les objets de leur tendresse la même indulgence que les Savans ont pour un Auteur ancien , tout est beau dans une Maîtresse , & ses imperfections se cachent sous le voile des perfections , auxquelles elles ont quelque raport.

- „ La Salope sur foi de peu d'atraits chargée ,
- „ Est mise sous le nom de beauté négligée ;
- „ La Grosse est dans son port pleine de Majesté ;
- „ La Maigre a de la taille & de la liberté ;
- „ La Pâle est aux Jasinins en blancheur comparable ;
- „ La Noire à faire peur , une Brune adorable.

„ La

- „ La Geante paroît une Déesse aux yeux ,
- „ La Naine un abregé des merveilles des
Cieux ;
- „ L'orgueilleuse à le cœur digne d'une Cou-
ronne ;
- „ La Fourbe a de l'esprit ; la Sotte est toute
bonne.
- „ La trop grande Parleuse est d'agréable hu-
meur ,
- „ Et la Muette garde une honnête pudeur.
- „ C'est ainsi qu'un Amant dont l'ardeur est ex-
trême ,
- „ Aime jusqu'aux défauts des Personnes qu'il
aime.

Les Dames ne font pas moins aveugles à l'égard de leurs Adorateurs, qui ont trouvé le secret de leur plaire par quelque bonne qualité , & quelque fois par une mauvaise.

De fades complimens Alcidas nous assomme,
Au gré de sa Philis c'est un fort galant Hom-
me,

L'emportement d'Arcas & sa farouche humeur
Est dans l'esprit d'Isimène une noble Candeur.

La noire Hiprocrisie , a le nom de Prudence ;
On donne au vain babil le titre d'Eloquence.

On nomme généreux les sentimens altiers ;

L'insolent Petit-Maître a les airs cavaliers ;

Le Prodigue indiscret a l'ame libérale ;

L'impertinent Boufon est d'humeur joviale;
 L'Esprit de bagatelle est un Esprit joli;
 L'Adulateur infame est un Homme poli,
 L'éfronté Patineur aime le badinage;
 L'Etourdi devient vif; le Niais devient sage.
 Enfin si les Attrails sont cause de l'Amour,
 L'Amour fait prodiguer des charmes à son tour.

Je doute pourtant si ce qui plaît dans les hommes, paroît aussi aimable au beau Sexe, que ce qui charme dans les Dames est touchant pour nous. Qu'une femme, pour qui même nous ne sentons rien de tendre, ait quelque chose de fort aimable qui nous frappe d'abord, tous ses défauts, pourvu qu'ils ne soient pas essentiels, se mettront d'abord à l'abri de cette qualité aimable; on ne les voit plus, ou du moins on les excuse.

Iris, dont mille Amans adorent les beautés,
 Chante sans voix & sans cadence;
 Chantez pourtant, aimable Iris, chantez,
 Votre Beauté sauve la dissonance.

L'esprit sur tout est quelque chose d'infinitement touchant dans les femmes; elles l'ont souvent d'un tour si délicat, si naturel, si aisé, qu'on chercheroit en vain chez les hommes quelque chose qui en aprochât.

Climène quand je vous regarde
 Vous ne m'inspirez pour d'ardeur;
 Mais vous parlez, quel danger pour mon cœur!
 Climène votre Esprit vous farde.

On

IV. DISCOURS. 31

On peut dire, au pié de la lettre, que les charmes de la conversation d'une femme répandent quelque agrément sur son visage. L'air spirituel est déjà une beauté des plus touchantes, cet air m'a souvent causé une agréable illusion, & mes yeux, en cela les dupes de mon esprit, ont trouvé quelque fois l'œil d'une femme plus grand, & sa bouche plus petite, à mesure qu'elle me parloit.

On voit encore souvent dans le Sexe, une certaine naïveté qui devient incomparable, accompagnée d'un air de jeunesse.

Par vos apas personne n'est tenté,
 Votre esprit n'a pas trop de charmes,
 Cependant dans mon cœur vous causez des
 alarmes;
 Votre aimable naïveté
 Vaut bien l'Esprit & la Beauté.

Quelque fois pour rendre un homme amoureux à la folie, il suffit qu'une femme lui marque adroitement qu'elle le trouve aimable, & qu'elle le prévienne par certaines manières obligeantes, dans lesquelles la tendresse paroît s'échaper à vertu austère. Rien n'est plus capable de nous charmer que ce qui nous donne sujet de nous estimer, de nous aimer davantage; & rien n'est aussi propre à causer cet éfet, que la satisfaction d'inspirer de l'amour à une personne sage, & qui paroît peu susceptible de cette passion.

Dorinde autrefois si sévère,
 A qui rien ne plaisoit, change aujourd'hui
 d'humeur;
 Elle m'admire en tout, j'ai su toucher son
 cœur;
 Si je lui plais, peut-elle me déplaire!

Mais une Femme savante, pourroit-elle
 toucher un Homme raisonnable? Ce Pro-
 blême vaut bien la peine qu'on le résolve.
Molière dans ses Femmes Savantes, donne
 aux admiratrices de *Trissotin* une double do-
 se de ridicule; l'ostentation d'un Savoir pé-
 dantesque, & l'affectation d'un Bel Esprit
 précieux & destitué de goût. Chacun de ces
 défauts à part est capable de gâter tout le
 mérite d'un Homme, & a plus forte raison
 celui d'une Femme. Un tour d'esprit aisé
 & naturel est plus particulièrement le caractè-
 re de son Sexe que du nôtre; & par consé-
 quent elle sort de son naturel, plus que
 nous, par la pédanterie & par les discours
 qui sentent le Cabinet. Il y a déjà long-tems
 que toute l'Europe, dont les judicieuses
 plaisanteries de *Molière* ont entraîné les su-
 irages, a prononcé une Sentence décisive
 contre ces Savantes précieuses. Si l'on en
 veut croire le bon-sens, le Public n'aura pas
 plus de peine à décider en faveur de celles
 qui sont savantes, comme il faut l'être.

Le beau Sexe a une Raison; peut-on le
 blamer de la cultiver, & d'y puiser une ver-
 tu, qui par là n'est plus une espèce de pas-
 sion,

sion, un éfet du tempéramment, mais le fruit d'une sérieuse réflexion sur ses devoirs ? Les Femmes ont une mémoire ; font-elles mal de remplacer, par des connoissances aussi utiles que curieuses, un nombre infini de bagatelles qui l'occupent d'ordinaire ?

Il n'est pas nécessaire justement qu'une Femme fasse des Commentaires sur *Anacreon* & sur *Pindare* ; je la dispense de citer les Pères, elle peut se passer de parler toujours Scudery, Racine & la Bruyère ; mais je ne vois pas qu'étant faite pour plaire, elle ait besoin de l'ignorance pour remplir sa destinée, & qu'elle soit obligée à cacher comme un crime la supériorité de son génie. Cette Loi que les Hommes lui imposent, du haut de leur autorité, est extravagante ; & la raison ne veut jamais qu'on se fasse une honte d'une chose louable. Il suffit qu'une Savante raisonnable en agisse comme un Savant modeste, qui ne se pare pas mal à propos de ses lumières, & qui ne les cache pas non plus, quand il peut les faire briller sans affectation. Je conclus donc, qu'une raison épurée, un esprit cultivé, une mémoire plutôt enrichie que chargée par la lecture, doivent de nécessité contribuer au mérite du Sexe. Madame *Desboulie*res, qui, sans contredit, a été un des plus beaux Esprits de son Siècle, n'en avoit pas un mérite moins touchant : Au contraire, si une Dame de son caractère étoit capable de me donner des marques de sa tendresse, par des sentimens délicats, & exprimez avec tout le na-

34 LE MISANTROPE.

turel imaginable en dépit de ma Misantropie, & de mon âge, je deviendrois bien-tôt aussi galant que le spirituel Duc de *St. Aignan*, & comme lui je dirois avec plaisir à cette seconde *Deshoulières*:

- „ Si ma personne à tendresse n'invite,
- „ Mes sens du moins ne sont point refroidis
- „ Par aucuns maux mon humeur n'est bourruë ;
- „ Et peu m'en chaut, si j'ai tête chenuë ;
- „ Car j'aime encor comme on aimoit jadis.



V. DISCOURS.

SI j'ai réussi , Lecteur , à vous donner un peu de curiosité pour ce bruit que j'entendis aux Champs Elysées *, vous allez être satisfait tout à l'heure. Guidé par ces cris & ces applaudissemens dont je vous ai parlé, je me trouvai bien-tôt dans le Canton des Poètes Epiques. C'est un lieu fort propre à des Ecrivains qui aiment à battre beaucoup de pais. Là je vis un bon Vieillard apuié sur son bâton, comme un aveugle qu'il étoit, & soutenu des deux côtes par quelques Commentateurs, qui lui servoient de lumières, en lui faisant apercevoir un nombre infini de choses, que sans eux il ne se feroit jamais avisé de remarquer. Il ne

* Voyez le Discours III.

ne faisoit pas quatre pas, le bon homme, qu'il ne marquât par quelque signe de tête fort naturel, qu'il avoit grande envie de dormir; & par cette démarche particulière il faisoit bâiller toute la multitude qui l'environnoit: mais toute en bâillant ils ne laissoient pas de crier comme des enragez, O l'habile homme! le Divin Poète! l'incomparable Auteur! le Génie merveilleux! l'admirable Philosophe! le sublime Orateur! Enfin, il n'y a sorte de titre qui ne fût prodigué à l'illustre, à l'immortel *Homère*.

Ce pauvre Vieillard vous auroit fait pitié, si vous aviez vû combien il étoit honteux de l'excès de sa gloire. En vain il vouloit se dérober à la troupe importune qui l'environnoit; ces maudits Commentateurs n'étoient pas gens à lâcher prise; ils forçoient toujours le modeste *Homère*, à rougir des hommages qu'il ne croïoit pas mériter. Semblable à *Sesie*, il se tâtoit de tems en tems pour savoir s'il étoit bien lui même; & à peine pouvoit-il comprendre comment son Voïage aux Enfers avoit pû faire un si prodigieux changement dans sa réputation. Avoüons qu'il n'avoit pas tort. Pendant sa vie toute sa gloire avoit consisté à être le premier Chantre des Pont-neufs de la Grèce, & il n'avoit jamais considéré la Poësie que comme son gagne-pain, dont encore il vivoit très maigrement. Il est étonnant que ces Grecs, qui n'avoient pas voulu accorder à *Homère* un petit coin dans quelque Hôpital, pour y finir les courses de sa Muse am-

36 LE MISANTROPE.

balante , lui aient accordé des honneurs Divins après sa mort , & qu'ils aient fû reduire toute la postérité à n'oser pas être d'un sentiment contraire au leur. Je faisois à peu près ces réflexions , en compâtissant au malheur de ce bon Homme , quand fatigué par les importunité de ses admirateurs , il se prépara à chanter quelque une de ses éternelles Chançons : éternelles , dis-je , car il y aura toujours des Pédans & des Colléges.

Il cracha & toussa en Vieillard & en Musicien , & ayant satisfait en ces deux qualités , à ces devoirs indispensables , voici comme il débuta.

Muse , raconte-moi de l'intrépide Achille
L'impétueuse humeur , l'opiniâtre bile ,
Qui peuplant les Enfers des plus vaillans Héros ,
Livra leur corps en proie à la faim de oiseaux ,
La volonté des Dieux causa son fier délire ;
Si tu ne le fais pas , je veux bien te le dire. *

A ces mots il fit une pause , en bâillant d'une manière à faire naître l'envie de dormir à l'Insomnie même , & par là il me donna le tems de percer le cercle attentif qu'on formoit autour de lui. Dès que je l'eus joint ; de grace , lui-dis-je , inimitable *Homère* , dites-moi , pourquoi voulez-vous informer de la cause de cette Guerre une
Déef-

* C'est le commencement de l'Iliade , fidèlement traduit , jusqu'au sixième Vers qu'on ya ajouté , pour marquer le défaut qu'on trouve dans le cinquième.

Déesse qui ne doit rien ignorer, & que vous priez même de vous dicter tout ce que vous avez à nous chanter de merveilleux. Quelque mystérieuse beauté, sans doute, est cachée aux yeux vulgaires, sous cette apparence de ridicule. Ce n'est pas moi qu'il faut interroger là dessus, me répondit-il, du ton du monde le plus naïf; demandez à ces Messieurs, ils vous feront bien voir que j'ai eu mes raisons pour dire ce que j'ai dit.

Ces Messieurs n'étoient pas si débonnaires que l'illustre Aveugle qu'ils conduisoient; ils trouvèrent de la dernière insolence la liberté que j'avois prise, de lui demander quelque éclaircissement, & se mirent à me prodiguer plus d'injures que n'en dit le vaillant *Achille* à l'équitable *Agamemnon*, dans le premier Livre de l'*Iliade*. Qu'y pouvois-je répondre, moi qui, graces à Dieu, ne suis ni Héros de l'antiquité, ni Commentateur, ni Regent de Collège, ni Harangère? Pour toute vengeance je leur appliquai quelques Vers de *Boileau*, après les avoir parodiés tant bien que mal de cette manière-ci;

Qui n'aime pas *Homère* est infidèle au Roi,
Et, selon vous, il n'a ni Dieu, ni Foi, ni Loi.

Alors *Boileau* voyant que je me servois de ses armes pour repousser les insultes des Défenseurs du Divin *Homère*, marcha contre moi d'un air fier, & se promit bien de m'accabler sous cette terrible Epigramme:

B 7

Pour

38 LE MISANTROPE.

- „ Pour quelque vain discours sottement avancé
- „ Contre *Homère*, *Platon*, *Cicéron*, ou *Virgile*,
- „ *Caligula* par tout fut traité d'Insensé,
- „ *Néron* de furieux, *Hadrien* d'imbécile;
- „ Vous donc qui dans la même erreur,
- „ Avec plus d'ignorance & non moins de fureur,
- „ Ataquez ces Héros de la Grèce, & de Rome,
- „ *Damon*, fussiez-vous Empereur,
- „ Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

Je ne sai si l'air, qu'on respire dans cette bien-heureuse demeure, est mêlé d'exhalaisons poétiques, ou bien si.

La Colère suffit & vaut un Apollon,
Tant y a que je n'eus nulle peine à répondre à cette Epigramme, par une autre qui peut-être n'est pas moins extravagante; la voici :

Pour avoir mis l'Opinion
A la place de la Raison;
Claude eut le nom d'un Tyran en délire;
De Barbare on traita *Neron*;
Tibère fut nommé la Peste de l'Empire;
Son Successeur infame, un monstre de fureur;
Domitien, l'horreur de Rome;
Boileau, fussiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?
Pour

Pour le coup je fus bien-heureux de n'avoir à faire qu'à des Ombres, dont la fureur étoit aussi peu à craindre que mal fondée; sans cela j'eusse indubitablement succombé sous le nombre de tant de mains *modernicides* qui furent levées sur moi dans le même instant. La burlesque colère de ces Ombres Poétiques me fit plus de plaisir que de peur; & le dépit qu'ils en eurent, me vangea de leur sotte rage, & les éloigna de moi au plus vite. De toute la bande il ne resta que *Virgile* & *Lucain*, qui avoient disputé ensemble avec tant d'animosité, qu'ils n'avoient rien entendu du bruit qu'avoient fait leurs Compagnons de Poésie. Le sujet de leur querelle, comme on s'imagine assez, étoit l'estime que chacun faisoit de ses Ouvrages au mépris de ceux de l'autre.

Ils étoient tous deux si persuadés de leurs sentimens, & leur vanité leur donnoit des transports si violens, que l'un en perdoit son sang froid naturel, & l'autre sa gravité Espagnole. Leur dispute n'étant pas encore prête à finir, je me mis à les écouter: mais comme le Dialogue de ces deux Morts étoit assez étendu, je vous le garde, Ami Lecteur, pour une autre fois. Je ne ferois pas mal, encore d'interrompre ici mon Songe qui pourroit devenir ennuyeux, & de m'éveiller pour un peu de tems; quitte à reprendre le fil de ma narration une autre fois, si je remarque qu'elle n'a pas déplû, & résolu de ne pas rêver de ma vie, si je vois que les découvertes que j'ai faites dans l'autre monde n'ont pas les
mê-

mêmes charmes pour le Public que pour moi.

J'ai pris il y a quelque tems , qu'en Angleterre on alloit mettre un Taxe sur chaque Livre qui devoit voir le jour , & qu'ainsi on ne seroit plus Auteurs dans ce Pais-là , qu'en le payant bien. Mon imagination , charmée de tout ce qui peut modérer la fureur d'écrire , aprouva d'abord cet expédient , comme utile à l'Angleterre , autant qu'à la République des Lettres : mais ma raison ne fut pas de cet avis-là , & je compris bien que cette Taxe feroit mourir de faim les bons Auteurs pauvres , & vendroit aux mauvais Auteurs opulens le droit d'écrire des sotises. En vérité ce droit est commun à tous les hommes , & on ne sauroit sans injustice en faire un Privilège particulier pour les riches. Il est permis , & très permis , d'être méchant écrivain , à quiconque le veut ; & je me veux du mal d'avoir combattu cette Thèse dans mon premier Discours.

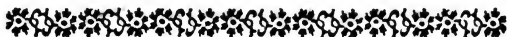
Je me rétracte , Messieurs les Auteurs , vous faites fort bien de faire de mauvais Livres ; donnez vous en au cœur joie ; fournissez la carrière qui vous est ouverte ; allez du Libraire chez l'Epicier , & là allez dans la Cuisine , charmer quelque Bel-Esprit Marmiton , & fournir à sa tendresse des armes sûres contre les rigueurs d'une aimable Sous-Cuifinière ; il ne manquera pas de vous avoir obligation du succès des fleurettes qu'il aura puisées dans vos Ouvrages. Pouvez-vous en attendre un prix plus

plus proportionné au degré de perfection où vous savez les faire monter ? Oui Messieurs, remplissez votre glorieuse destinée , que le papier renchérisse sous vos mains , & que le nombre & le volume de vos Ecrits fasse peur à la Critique la plus déterminée ! Aussi-bien un esprit un peu raisonnable ne peut se résoudre facilement à courir la carrière épineuse du Bel-Esprit. Quelle récompense peut-il attendre de ses veilles laborieuses ? Ce n'est pas la Fortune au moins.

„ *Ménard* qui fit des Vers si bons ,
„ Eut des Lauriers pour récompense :
„ O Siècle maudit ! Quand j'y pense ;
„ On en donne autant aux Jambons.

La gloire seule peut tenter un honnête homme à entrer dans cette lice , & le plaisir de passer pour un excellent génie , est sans doute un plaisir délicat. Mais est-il bien facile de jouir de cette volupté fâteuse ; Hélas non ! Trouvez une pensée neuve & brillante , où la justesse & la vivacité unies ensemble aient tout le mérite de la rareté ; fatiguez votre esprit pour y donner un tour heureux , & pour l'exprimer par des termes propres & bien choisis ; après l'avoir vingt fois refonduë , faites en un endroit merveilleux , & qu'alors votre vanité se baigne dans la beauté de votre génie. Cette satisfaction sera bien la seule que vous tirerez d'un travail si pénible ; les Sots ne remarqueront pas seulement que cette pensée a plus de beauté qu'une autre. Un Fou décisif la trouvera com-
mu-

mune s'il l'entend, & obscure si elle échappe à sa mince intelligence. Un Bel-Esprit l'appellera un vol fait à quelque Ancien; ou négligeant ce que vous y aurez mis d'Art & de Génie, il y trouvera des finesses où vous n'aurez seulement pas songé. Enfin, pour vous dédommager de tant de mortifications, un bon Esprit, un Esprit juste, qui se trouve si rarement, reconnoîtra, par un *voilà qui est bien joli*, le mérite d'un endroit qui vous a tant fait suer.



VI. DISCOURS.

JE fais donc du fracas dans le monde. J'en suis bien aise. On me blâme, on me louë, je suis un téméraire, un médisant, un Misantrope outré, un pitoyable petit Satirique. Tournez la Médaille; j'ai du bon sens, un esprit de réflexion, mon goût est sûr, mes raisonnemens sont solides, & mon entreprise est de la dernière utilité au Public. Tant y a que l'on parle de moi, que je fais des cabales parmi les Gens d'esprit, & parmi les Sots, & que si ma vanité courroit seulement après une Réputation bonne, ou mauvaise, elle auroit grand tort de ne pas être satisfaite. Inquiêt du succès de mon petit Ouvrage, je fus hier, contre mon ordinaire, dans le célèbre Caffé de Furbiani, pour savoir ce qu'on y disoit de moi,

moi , fans me connoître. J'y vis d'un côté un bon nombre de ces Joueurs de profession , qui aiant commencé par être dupes , selon la maxime de Madame Deshoulières , finissent par être Fripons , & qui ne dérident leur visage sombre qu'à la vûe de l'air neuf & pécunieux d'un jeune étranger.

D'un autre côté , des pelotons taciturnes de fainéans , aussi importuns aux autres qu'à eux-mêmes , promenoient leur nonchalance odieuse de table en table , & après avoir suspendu leur ennui par la vûe de quelques coups bîfars de la Fortune , ils sortoient d'un pas lent pour aller achever la ronde des Caffez de la Ville. C'est-là le métier de ces sortes de gens : c'est pour l'exercer qu'ils furent créés , qu'ils ont une imagination , un cœur , une ame raisonnable. Ce que je trouvois de plus divertissant dans ce lieu , c'étoit le flux & le reflux des P E T I T S. M A I T R E S , qui ne sembloient se montrer que pour disparaître , & ne disparaître que pour se montrer encore. Pour peu qu'on examine le caractère de ces Messieurs , on verra qu'ils se font une étude sérieuse de l'extravagance , & qu'ils mettent le bon air dans une souveraine brutalité. Se baiser les uns les autres ; se dire des injures ; se donner des coups de canne par manière de conversation ; se vanter de leurs combats , de leurs bonnes fortunes , & de leurs autres crimes , souvent aussi faux que leurs bonnes fortunes

&

& leurs combats, voilà leur manège. Ne trouver rien de plus honteux que la Vertu, rien de plus niais que la Modestie, rien d'aussi sot que la Sagesse, rien de si odieux que la Vérité; voilà leurs sentimens. Plaire au beau Sexe par ce qu'ils ont de plus haïssable; faire l'admiration des Sots, & la honte du Siècle; chagriner les bourrus & divertir les gens d'esprit par leurs Comédies ambulantes; voilà leur destinée.

Celui de cette Troupe dont la folie me parût la plus réjouissante, étoit un jeune François, fait dans la dernière perfection, & d'un air tout-à-fait aisé & naturel; il entre en sifflant l'air d'une nouvelle danse, fait trois ou quatre pas & autant de cabrioles, & prend vingt fois de suite du Tabac de sa poche, qui est à présent la Tabatière la plus à la mode; enfin il semble sortir d'un profond sommeil, & reconnoît tout à coup cinq ou six de ses Amis, que son attention fixée sur lui-même l'avoit d'abord empêché d'apercevoir. Aussi-tôt il court à eux avec empressement, il les embrasse, & leur parle à tous l'un après l'autre tout d'une haleine, & d'une rapidité prodigieuse.

Tu étois bien son hier, mon pauvre Marquis. Bon jour Milord, m'as-tu vu l'autre jour avec cette petite Brune, elle est aimable cette Carogne-là? Eh, mon pauvre Cavalier comment te portes-tu? Auras-tu bientôt achevé de plumer ta Vieille? Diable soit du Nigaud, cela n'auroit jamais duré quinze jours. entre mes mains, on la peste m'étouffe. Ah! te voilà aussi Baron;

viens,

viens, gros Diable, viens te souler avec moi, tu es le seul de mes Amis que je n'ai pas mis sur le carreau cet hiver. Après cette enfilade d'impertinences cavalières, mon homme, au lieu d'écouter celles qu'on lui répond, se remet à siffler, voltige sur une table, se débraille, admire sa belle jambe, donne trois coups de peigne à sa Perruque, la met d'un côté & son Chapeau de l'autre, saute en bas & décampe, sans dire mot à personne.

Cet Original me fit souvenir d'une Farce que le Marquis d'E. donna un jour au milieu de l'Eglise. C'étoit le Polisson du monde qui eut le plus d'esprit; & le caractère d'extravagant lui étoit si naturel, qu'il eut fait pitié avec de la sagesse. Il entra dans cette sainte Assemblée, au milieu du Sermon, avec les mêmes airs étourdis dont il entroit tous les jours à l'Opéra; aiant d'abord jetté les yeux sur une Dame fort aimable, il se plaça sans façon dans un même banc avec elle, & se mit à lui conter ses fleurettes bouffonnes si haut, que je n'en perdis pas un mot.

La Dame surprise au dernier point de cette insolence comique, lui dit qu'elle n'étoit pas accoutumée à s'entendre tenir de pareils discours, sur tout à l'Eglise, & le pria de permettre qu'elle leur préférât ceux du Prédicateur. Il est vrai, Madame, qu'il prêche bien, répondit le Marquis, je me donne au Diable, si ce n'est un fort habile homme: mais, mon aimable,

ble, vous pourrez l'écouter une autre fois, & pour moi ce n'est pas de même; ma foi vous feriez bien de profiter de l'occasion: d'ailleurs ma Morale est tout autrement touchante que celle de cet homme-là, & pour l'insinuer, que je sois exterminé, si vous avez jamais rencontré un homme de ma force. La Dame prenant le bon Parti dans cette affaire, donna bien-tôt par son silence le coup mortel au babil du Marquis, qui voyant le peu d'effet de son éloquence polissonne, quitta prise, & voulut sortir; mais par malheur, il avoit étourdiment fermé la porte du banc après lui, & son pis aller fut d'écouter le Sermon. L'impatience étoit peinte sur son visage, & il l'exprimoit par tous les mouvemens de sa petite figure. Enfin, après avoir déclamé cent fois contre la longueur du Ministre, assez haut pour l'interrompre, il saute par dessus le banc, laisse tomber son Chapeau & sa Perruque, les remet, & sans marquer la moindre confusion, il sort de l'Eglise comme il y étoit entré. Tant qu'on ne se fera point une affaire de former la raison des jeunes gens, on verra toujours des Marquis d'E. dans le monde, & l'on fera toujours parade d'une impiété cavalière.

Mais revenons aux Petits Maîtres de notre Caffé: Plusieurs de ces *éfrontez de profession* fixèrent tout à coup leur légèreté naturelle, & firent succéder à leur babil, & à leurs mouvemens impétueux, le silen-

lence & le repos , qu'ils évitent d'ordinaire avec tant de soin ; aussi l'affaire valoit bien la peine qu'ils fortissent de leur caractère. On étoit rangé autour d'un Oracle du Libertinagne , qui par son esprit dégagé du joug de la prévention , prétendoit battre en ruine les sentimens de Religion , qui pendant tant de Siècles ont effraïé sottement , selon lui , les esprits servils & crédules des mortels. On m'avoit parlé de cet Esprit-fort , comme d'un de ces génies dangereux , capables de perdre la raison la plus sûre dans l'embarras de leurs difficultez & dans l'abîme de leurs doutes : mais j'ai fort bien fait d'appeler d'abord ce *Virtuoso* un Oracle , & j'aurois dû pour plus d'une raison rester davantage dans cette métaphore. A son manque de raisonnement , à ses décisions aussi téméraires qu'absurdes , au respect religieux dont on écoutoit ses pauvretes gravement débitées , on ne pouvoit le prendre que pour un oracle dans les formes.

Quel fut mon étonnement quand j'entendis cet esprit supérieur battre les lieux communs de l'Athéisme , & ne se tirer d'affaire qu'en établissant un doute universel ? Je remarque pourtant à présent , que cela étoit plus fin que je ne pensois d'abord , & qu'il avoit grand intérêt à nier l'évidence de tout principe. En effet s'il faut douter de tout , on ne peut plus assurer que Furbiani est un fripon , un impie , un pervertisseur de la jeunesse ,
un

un voluptueux raffiné , en un mot un scélérat de distinction.

D'où vient que notre esprit naturellement ennemi de l'incertitude , & porté à se fixer à quelqu'opinion , se résoud si facilement au parti de l'irreligion & du doute , si contraire à son penchant & à sa tranquillité ? C'est la vanité , c'est la paresse , qui sont les sources de cette conduite déréglée. On veut s'élever au dessus du commun des hommes par une habileté distinguée ; mais il est trop long , trop pénible , de remonter aux premiers axiomes du raisonnement pour en établir l'évidence ; il est trop long , il est trop pénible d'accoutûmer son esprit à ne perdre jamais son principe de vûë , & à descendre par une enchainure de propositions qui se soutiennent mutuellement , à des conclusions aussi sûre que la vérité dont elles découlent.

Il faut des Siècles avant que de pouvoir s'élever au rang des grands Hommes par cette route épineuse. Un quart-d'heure suffit au contraire pour y parvenir par la prétenduë force d'esprit ; cinq ou six décisions effrontées , accompagnées d'autant de malheureuses turlupinades , font un Esprit-fort complet ; & d'un Petit-Maître à un Esprit-fort il n'y a que la main. En vérité , Messieurs les Petit-Maîtres , vous êtes de fort jolis hommes ; le Vice & le Ridicule vous sont bien redevables ; à l'abri de vos airs aîsez ils ont occupé la place de la Sagesse & du Mérite ; & vous avez

si bien fût faire qu'avec de la Sageſſe & de la Modestie on ne ſauroit plus faire figure parmi les *Honnêtes-gens*.

Permettez-moi pourtant de vous donner un petit conseil. Ne raillez plus de l'indocilité des Femmes, si vous m'en voulez croire, vous n'en sortiriez pas à votre honneur. Molière a voulu réformer les Précieuses & les Marquis; les Précieuses sont d'abord rentrées dans le stile commun, & à peine voit-on encore quelqu'antiquaille de la vieille Cour, qui s'embarasse dans ses termes empoulez, & qui ose composer un Dictionnaire de ses Phrases extravagantes.

Pour vous, Messieurs, vous avez bravement morgué la fine Plaifanterie, & la Critique judicieuse de ce Comédien Philosophe, & au lieu de vous *démarquiser*, vous avez doublé la dose de votre ridicule, & vous voilà PETITS - MAÎTRES.

Mais, me dira-t-on, vous êtes allé au Caffé pour ſavoir ce qu'on y diſoit du Miſantrope; & par un écart d'eſprit, plus ridicule que ceux que vous reprochez à Horace, vous laiſſez là le Miſantrope, & vous ne nous parlez que des Petits-Mâîtres. Il eſt vrai, Lecteur, qu'il y a loin d'un Petit-Mâitre au Miſantrope; mais eſt-ce ma faute ſi je n'ai vû chez Furbiani que de la jeuneſſe ridicule, & ſi je n'y ai entendu rien dire de mon Ouvrage?



VII. DISCOURS.

SCENE ITALIENNE

Faite à l'occasion de la Comédie
intitulée ,

ARLEQUIN MISANTROPE.

LEANDRE *jeune homme.*

ARLEQUIN *Misanthrope.*

L. **M**E permettrez-vous bien ; Monsieur , de vous venir consulter , sur le parti que je dois prendre pour faire fortune à Paris ?

A. Vous voudriez faire fortune à Paris ! le Ciel vous en préserve.

L. Comment , Monsieur , la Fortune est elle donc une chose si odieuse ?

A. Ce n'est pas la fortune qui est odieuse , mais la manière de faire fortune à Paris , doit paroître fort odieuse à tout homme un peu délicat sur l'honneur.

L. Je ne vous comprends pas , je l'avoue.

A. Vous ne savez donc pas , que pour faire fortune à Paris , il faut être Faquin ; mais Faquin au suprême degré ?

L.

L. Quoi ! Je suis bien fait, j'ai les manières aisées, je fais mes exercices, j'ai du cœur, de l'esprit, du savoir raisonnablement ; quelque Prince me donnera de l'emploi, & enfin il payera mes services par une bonne Charge que son crédit me fera obtenir : où trouvez-vous le Faquin dans tout cela, s'il vous plaît ?

A. Il est vrai, le Faquin n'y est pas ; & c'est par cette raison que la Fortune n'y est pas non plus. Que vous connoissez mal les Grands, mon cher Monsieur ! Croiriez-vous que ce Prince, qui vous donnera de l'emploi, fera mille fois plus de cas de son Cuisinier, que de vous ? Verrez-vous avec plaisir qu'un homme, dont le métier consiste à préparer, sous le titre spécieux de *ragoûts*, un poison qui mine peu à peu la santé de ses Maîtres, sera mieux payé de sa profession assassine, que vous des services les plus importans, que votre application, vos lumières, & votre fidélité, rendront à ce Prince capricieux ?

L. Seroit-il bien possible qu'un Homme de distinction, bien élevé, qui a du goût, du discernement, des sentimens nobles

A. Ah ! parbleu oui, du discernement, des sentimens nobles à un Grand ! & dans Paris encore ! Vous me feriez rire. Croyez moi, vous connoissez mal les routes de la Fortune : mais répondez. Savez vous manier adroitement un Peigne & un Rasoir ? Savez vous donner le bon tour à une Perruque ? Rasiez-vous d'une main légère ?

L. Moi, savoir des choses si basses ! Eh morbleu, Monsieur, songez à ce que vous dites.

A. Tant pis, si vous ne savez pas ces salutaires bassesses ; si vous y étiez un peu habile on feroit quelque chose de vous ; on vous placeroit chez quelque Seigneur, ou chez quelque Fermier Général, où après avoir porté trois ou quatre ans une utile bigatur-
re

L. Que je devienne Laquais, moi ! Vous m'outragez, Monsieur, je suis Gentil-homme ; & si

A. Bon ! seriez-vous le premier Gentil-homme qui eût porté la Livrée ? On ne voit autre chose dans le Siècle où nous sommes. Après ces trois années d'apprentissage, il vous feroit son Homme de chambre ; vous mettriez une Taxe sur l'honneur de le voir, & après avoir amassé dans cinq ou six années, par cet honnête trafic, une douzaine de mille écus, il vous accorderoit, peut-être, avec le nom de son Maître-d'hôtel, le Privilège de le ruiner.

L. Vous raisonnez assez juste, Monsieur ; on m'a parlé même d'un Homme fort qualifié, qui étant sur le point de mourir, conseilla à son Fils de se faire le Maître d'hôtel de celui qui avoit été autrefois le sien, afin de le ruiner par représailles, & de rentrer de cette manière dans les Biens de ses Pères ; mais pour moi, qui, grâce au Ciel, me pique d'être honnête homme, & qui ne voudrois pas acheter la plus éclatante fortune par la moindre lâcheté, Laquais, Valet
de

de chambre, & Maître d'Hôtel, sont des degrez de friponnerie par où je ne monterai jamais à la Fortune.

A. Si vous étiez assez Philosophe pour aspirer à une vie agréable & innocente, sans la chercher dans la Grandeur & dans l'Opulence, j'aurois un bon conseil à vous donner. Mais vous m'avez tout l'air de préférer ce qu'on croit faussement les causes d'une agréable vie, à l'agrément de la vie même; & en ce cas là, franchement, vous devez vous défaire de vos sentimens délicats, & vous conformer au goût du Siècle, & de Paris.

L. Je suis plus Philosophe que vous ne croyez, Monsieur; l'agrément d'une vie innocente est l'unique but de mes desirs; & si vos conseils pouvoient m'y mener par une autre route, que par celle de la Fortune, vous verriez que l'ingratitude n'est pas mon vice.

A. Est-il possible que vous raisonneriez assez juste pour cela? Quoi vous aimeriez autant la commodité aisée d'un petit appartement, que la vaste étendue d'un Palais, dont chaque pierre, chaque ferrement, eût coûté des pleurs à quelque misérable accablé sous le poids de votre Fortune?

L. Sans doute.

A. Vous pourriez vous passer de l'insolence de six Coquins, nourris à vos dépens, dont les friponneries se retrancheroient dans vos livrées contre la vangeance du Peuple, & contre la rigueur de la Justice?

L. Assurément.

A. Pas tant de précipitation, s'il vous plaît; je ne parle pas d'un Comédien qui n'a pour tout mérite que sa mémoire & sa déclamation: j'entends un Aëteur, qui fait puiser ses gestes, & ses tons dans la Nature même, qui fait, en cas de besoin, être aussi bon Auteur qu'habile Comédien, qui fait rendre admirable, par le naturel de son action, la beauté de ses propres pensées; en un mot, qui marchant sur les traces de *Molière* & de *Dominique*, fait mériter une place parmi les grands Hommes de son tems.

L. Eh si, Monsieur, ce métier deshonne un honnête homme; & pour un Comédien qui ébauche foiblement le génie d'un *Dominique*, on en voit mille qui s'écartent de sa sagesse & de sa probité.

A. Il suffit que les caractères d'honnête Homme & de Comédien ne soient pas incompatibles; & plus ils se trouvent rarement unis, plus votre mérite sera remarquable. Croyez-moi, Monsieur, quand on est honnête Homme, on n'en est que meilleur Comédien. Un Stupide, un Faquin, ne sauroit décrier le Vice, ni tourner la Sotise en ridicule, avec le même naturel qu'un Homme d'esprit & de probité, qui ne fait que parler d'après ses sentimens, & qui n'a pas besoin d'entrer dans un caractère qui lui est étranger. Quel charme d'ailleurs, d'oser se dédommager sur le Théâtre, du silence respectueux, sous lequel on est contraint de laisser passer dans le monde les impertinences consacrées par le rang de ceux

les commettent ! Quel plaisir , d'oser dire en face leurs vérités les plus odieuses , à ceux dont on respecte autant la brutalité que l'élevation ! Quelle satisfaction d'être païé par leur propres mains des soins que vous avez de les satiriser , & de vivre agréablement aux dépens de leurs sottises , du revenu de vos censures ! Encore un coup , Monsieur , faites-vous Comédien.

L. Je conviens de tout ce que vous dites ; je sais même qu'un excellent Comédien est aplaudi & caressé par les Personnes les plus distinguées ; mais il en est méprisé dans le fond.

A. Que vous importe l'estime de ceux pour qui vous avez vous même tout le mépris qu'ils méritent ! Ils vous traiteront comme s'ils vous estimoient ; en voulez vous davantage ? Pour vous mettre avec eux sur un pied familier , pour être de tous leurs plaisirs , vous n'aurez besoin ni de louanges étudiées , ni de basse déférence , pour tous leurs caprices ; sans rien craindre de leur mauvaise humeur , vous pourrez vous servir à leur table des droits du Théâtre , & vous y ferez passer sans peine les critiques les plus hardies , à la faveur du sel comique dont vous saurez les assaisonner. Adieu , Monsieur , réfléchissez sérieusement sur mon conseil , je n'en ai pas de meilleur à vous donner.

Fin de la Scène.

ETes-vous curieux , Ami lecteur , de voir une déclaration d'Amour à la Cavalière ?

re? Cette pièce & la réponse me sont tombées heureusement entre les mains, & je suis bien aise de pouvoir vous en régaler. Voici la Déclaration.

Iris je quitte la Boisson,
Où je puisois & Vers & Prose,
Si je perds encor la raison,
J'en veux une plus noble cause.

Fatigué d'être toujours gris,
Je vais faire une autre folie,
Et je fais vœu, charmante Iris,
De vous aimer jusqu'à la lie.

Pardon, en termes de bûveur,
Si mon Amour vous rend hommage,
Vous apprendrez bien à mon cœur
A tenir un autre langage.

Votre cœur peut être une peu vain
De la tendresse qui me grille;
Je suis fort bon gourmet en Vin
Mais bien meilleur gourmet en Fille.

Si vous débauchez à Bacchus
Un vrai bûveur à l'Allemande,
Se peut-il de gloire plus grande
Et pour Iris & pour Venus.

J'aime à l'excès tout ce qui brille,
Vous me convenez tout à fait,

LE MISANTROPE.

Et chez vous certain œil pétille
Plus que le meilleur Vin clairer.

Je vous conviens aussi la belle,
Toujours content, de belle humeur,
Et mes soupirs & ma langueur
Ne vous rompront point la cervelle.

Je veux apprentif amoureux
Passer bien tôt le plus habile;
Mais en un mot autant qu'en mille,
Vous devez répondre à mes feux.

Y toppez vous, Beauté cruelle?
C'en est fait; je suis votre Amant;
Si non, adieu, Mademoiselle,
Voilà mon verre qui m'attend.

R E' P O N S E.

Je vois fort bien, qu'en la boisson,
Tyrsis, vous puisez Vers & Prose;
Et quand vous perdez la Raison,
Que vous ne perdez pas grand chose.

Parlez moi d'un ton ingénu,
Dites, Monsieur le Petit Maître,
N'aviez-vous pas un peu trop bû,
Lors que vous fîtes votre Lettre?

Chacun, au sentiment d'Iris,
Doit s'en tenir à sa folie;

La

VII. DISCOURS.

59

La vôtre est d'être toujours gris ?
Fort bien, buvez jusqu'à la lie.

La mienne est de chercher un cœur
Tendre, discret, fidelle, & sage ;
Et l'Amour qui parle en bûveur
A mon gré tient un sot langage.

Quittez donc votre beau dessein,
Bel amateur de ce qui brille ;
Quand on se connoît tant en vin,
On ne se connoît guère en fille.

Si dans nos jours Dame Venus.
Ne suivoit la mode Allemande
Jamais sa Cour ne seroit grande,
De ceux qui desertent Bacchus.

Thyrsis, en un mot comme en mille,
Poussez vos hoquets amoureux
Chez quelque beauté plus facile,
Chez nous on se rit de vos feux.

Passé maître en ivrognerie.
Aussi bien qu'apprentif Amant,
Noyez moi votre tendre envie
Dans ce verre qui vous attend.



VIII. DISCOURS.

Rien n'est plus conforme à la Raison, & à l'Humanité qu'une entière liberté de conscience. Le simple sens commun découvre une extravagance monstrueuse, dans la conduite d'un Persécuteur aussi ridicule que barbare, qui prétend que la raison, que le raisonnement n'est pas l'unique moyen de détourner quelqu'un de ses opinions erronées, & que la conviction peut être un effet légitime de la violence des tourmens.

D'un autre côté, rien n'est plus conforme à la Raison, & à la Prudence, que la sévérité d'un Magistrat, qui regarde, comme punissable par les Loix, un Libertin assez insouciant pour debiter des opinions contraires à l'ordre, au repos & au bonheur de tout le genre humain. Rarement on pousse cette sévérité jusqu'à condamner ces sortes de Scélérats au dernier supplice; mais seroient ils en droit de se plaindre, si la Justice étendoit sa rigueur jusques sur leur vie? Je n'en croi rien; & j'ose soutenir, que de tous ceux que les Loix condamnent aux plus affreux châtimens, il n'y en a point qui puissent accuser leurs Juges avec si peu de raison, qu'un Libertin, qui dogmatise sur l'Athéisme, ou qui tâche de l'insinuer par des railleries profanes. Je prouve cette proposition de cette manière-ci. Ou cet Athée dog-

dogmatifant croit que la Vertu est quelque chose de réel, quoi qu'il n'y ait aucun Être supérieur dont la nature & la volonté soient la source & la règle de cette Vertu ; Ou bien il traite la Vertu de chimère, & il conclut que les hommes n'ayant point de *Législateur*, ne sauroient être obligez à suivre aucunes Loix.

Dans le premier cas supposé, cet Athée, doit être sûr qu'on ne sauroit porter de plus rudes coups à cette Vertu, dont il reconnoît la réalité, qu'en délivrant les hommes d'une salutaire crainte, qui les empêche de prendre un amour propre, grossier & brutal, pour l'unique règle de leurs actions. Par conséquent son crime tendant, non à offenser un seul homme, une seule République, mais à mettre un desordre pernicieux parmi tout le genre-humain, ce crime ne sauroit être puni par des suplices trop rigoureux.

L'Athée que je combats ne sauroit m'objecter, qu'il suffit de démontrer aux hommes, que la Vertu, étant d'une nécessité absolue à la Société, oblige par cela-même tous les hommes à la pratiquer. Il fait trop bien, que tous les hommes ne sont pas capables de se mettre dans l'esprit un Système suivi du Droit naturel ; & quand ils auroient cette capacité, il est clair qu'on suit moins la Vertu à cause de sa réalité & de son utilité si reconnues, que par respect pour un Être tout-puissant, qui s'intéresse dans cette Vertu, & dont la vengeance est redoutable à ceux qui s'opposent à sa volonté. Les A-

thées mêmes sont si convaincus de cette vérité, que la persuasion de l'Existence d'un Dieu ne passe dans leur esprit que pour l'effet de l'adresse des Magistrats, qui n'ont su trouver de moyen plus efficace pour donner de la vigueur aux Loix, & de l'autorité à la Magistrature.

Dans le second cas. Un Libertin dogmatifant croit toute action également indifférente. Chez lui l'Equité & la Justice ne sont que de vains phantômes, & la raison du plus fort est la seule bonne. Par conséquent il ne sauroit se plaindre d'un Magistrat, qui ayant le pouvoir en main, s'oppose à des Dogmes incompatibles avec ce pouvoir; & qui détruit les prôneurs d'une Doctrine, selon laquelle il faut le considérer plutôt comme un Usurpateur, que comme l'Image sacrée du Souverain de l'Univers, qui l'ait fait l'administrateur de sa Justice, & le dépositaire de ses Droits.

Je suis le plus trompé du monde si cet argument n'est démonstratif; & je prie ceux qui pourroient se sentir combattus par sa force, de réfléchir avec attention sur la dangereuse extravagance de leur conduite. Ils sont assez aveugles & assez vains, pour croire tout l'Univers dans une erreur, dont leur raison les a délivrés. Qu'ils comprennent du moins; que la vérité prétendue de leur opinion, est infiniment plus pernicieuse aux créatures raisonnables, qu'une salutaire illusion, qui rassure l'homme sur l'avenir, & qui le rend propre à concourir au bon-

bonheur & à la tranquillité de tous les êtres semblables à lui.

Si la Vertu n'est jamais outrée, si elle évite toujours les extrémités comme vicieuses, c'est qu'elle ne fait que suivre la route que la Raison lui trace. Cette Raison rend la véritable Vertu aussi éloignée de l'Irreligion, que de la ferveur aveugle d'une Piété mal-entendue. Ce zèle indiscret, meilleur sans contredit dans sa source que l'Athéisme, est pourtant beaucoup plus pernicieux dans ses effets, que le libertinage le plus odieux. Souvent un Athée, raisonnant juste sur un mauvais principe, ne cherche qu'à se conduire tout doucement jusqu'à l'abîme du néant, où il croit devoir un jour rentrer. Il laisse penser aux autres ce qu'ils trouvent à propos, & ne raisonne mal qu'à ses propres dépens.

Mais un faux Dévot, croiant toujours combattre sous les Etendarts de Dieu, se feroit un crime de demeurer dans l'inaction; il croiroit trahir la Cause de son Maître, si ses cruelles persécutions ne détruisoient, par un principe de vénération & d'amour pour Dieu, l'image respectable de cet Etre, dont la charité est aussi infinie que la puissance. Je sais bien que tous les faux-Dévots ne sont pas assez sanguinaires pour en vouloir à la vie de ceux qui n'approuvent pas leurs sentimens; il y en a de plus raffinés, qui sans racourcir les jours des *prétendus ennemis de la Divinité*, se contentent d'en noircir la réputation par de saintes calom-

64 LE MISANTROPE.

lornies, & de les rendre odieux à leur prochain, dont l'amitié pourroit faire un des plus essentiels agrémens de leur vie.

La Charité, la Candeur, la Droiture, deviennent des crimes énormes dès qu'elles choquent la fausse Dévotion. Devant son tribunal, raisonner juste, c'est être Hérétique; faire briller dans toute sa conduite la Modération, dont le Divin Maître des Fidèles a fait le caractère de ses véritables Imitateurs, c'est être du nombre des tièdes que Dieu vomit de sa bouche. Préférer une Vertu intérieure & raisonnée, aux grimaces équivoques d'un dehors composé, c'est faire ouvertement parade d'un effronté libertinage.

Ariste le plus cher de mes Amis, vénérable par son âge, mais plus vénérable encore par sa droiture, sa franchise, son indulgence évangélique, & son amour pour la Vérité, Ariste ce respectable Vieillard, vient de faire une rude épreuve de ce dont est capable la race des bigots.

Entraîné par sa mauvaise étoile dans une Compagnie dévote, il ose prendre le parti d'un Ami déclaré Hérétique par cabale; & il a le malheur de raisonner si juste qu'on ne trouve rien à lui repliquer. A peine est il parti qu'on retrouve la parole qu'on avoit perdue par ses raisonnemens. D'où vient, dit l'un, qu'Ariste défend toujours, avec tant de chaleur, ceux qu'on soupçonne d'Hérésie; Dès qu'on reprend quelqu'un de la nouveauté dangereuse de ses opinions, on

on a d'abord affaire à Ariste, qui ne manque jamais de se déclarer contre l'Orthodoxie. Bon ! répond un autre, ne sait-on pas bien la source de cette Charité apparente & de cet esprit indulgent d'Ariste ! C'est un Libertin politique, qui ne nous prêche toujours l'indulgence, que parce que ses sentimens en ont grand besoin, & qu'on en verroit toute l'horreur, pour peu qu'on les examinât sévèrement. Voilà le vertueux Ariste déclaré Libertin. Toute la Troupe dévote signe sa Sentence. Belise, la sage Belise, sa meilleure Amie, imbuë du venin de cette Calomnie, est sur le point de rompre tout commerce avec l'homme du monde que jusques-là elle a estimé le plus. Chagrin de l'injuste crédulité de cette Amie, Ariste lui a adressé ces Vers.

Belise est-il donc vrai qu'un injuste suffrage
 Confirme de ta part un arrêt qui m'outrage ?
 Tu me trouvas toujours un cœur droit & pieux
 Pour croire tes Devots, ne crois tu plus tes
 yeux ?

Mais que reprend en moi cette troupe indocile ?
 Quoi, jamais, à grand flots répandu, de mon
 stile

Un Poison dangereux infecta-t-il les mœurs ?
 Et défenseur subril de grossières erreurs,
 M'a-t-on vû pallier, par un brillant sophisme,
 Les doutes inquiets d'un affreux Athéisme ?
 Mes profanes écrits ont ils dans quelque lieu

Re-

66 LE MISANTROPE.

Repâ * l'Hôte des mers de l'Image de Dieu ?

Ont-ils jamais fait voir aux ames allarmées

Au même rang Neptune & le Dieu des Armées à

Non , non , à ces horreurs jamais mon cœur
n'eut part :

J'abhorre trop l'état d'un malheureux Vieillard ,
Qui tout prêt à toucher à son heure dernière ,
D'utiles véritez évite la lumière.

Mais il ferme sans fruit les yeux à leur clarté ;

Le Vrai bientôt vainqueur , perce l'obscurité

Dont il envelopa sa raison qu'il redoute ;

Il poursuit l'insensé , le saisit dans le doute ,

Et le traîne , ébloui de son éclat vangeur ,

Vers l'Etre de ses jours trop véritable Auteur.

Il se trouble , il pâlit , son bourreau c'est son
crime.

D'infructueux remords cette impure victime ,

Sous les douces vapeurs d'une utile boisson ,

Va , pour calmer son ame , endormir sa raison :

Mais sa raison bientôt sortant de ce nuage ,

Au

* Gueudeville, qui a écrit quelque tems la *Quintessence* de la Haye, & pendant quelques années l'*Esprit des Cours*, n'étoit pas capable de cacher les sentimens libertins; dans une de ses feuilles volantes, il dit pour exprimer les tristes effets d'un naufrage *que les poissons avoient fait grand' chere de l'Image de Dieu*, dans un autre endroit en faisant le recit de quelque avantage, que les François avoient remporté par mer, il dit *que Neptune leur étoit favorable, mais que le Dieu des Armées les attendoit sur terre*. Ces Auteur étoit un grand ivrogne, & dans les dernières années de sa vie, les liqueurs les plus fortes lui tenoient lieu d'Hypocrene.

Au jour des véritez rouvre un affreux passage ;
 Dans le sein des plaisirs qu'il apelle au secours,
 Elle le suit , l'atteint , & le serre toujours.
 Mon fort est plus heureux ; dès ma plus tendre
 enfance ,

De mon Père éclairé la sage vigilance ,
 Préserva mon esprit de ce fatal poison ,
 Et contre ces erreurs fut armer ma raison.
 Dès lors je te connus , o ! raison salutaire ,
 Et je recus ton joug de la main de mon Père.
 Heureux ! Si cette main me l'ayant imposé ,
 Eût pû me soutenir sous le fardeau baissé.
 Hélas ! je fus privé de ce Père estimable ,
 Dans l'âge dangereux où le cœur intraitable
 Sans cesse bouillonnant d'impétueux desirs
 Fait ramper la Vertu sous le faix des plaisirs.
 Suivant pour guide alors le feu de ma jeu-
 nesse ,

Je marchois au hasard & m'égarois sans cesse ;
 De passion toujours courant en passion ,
 Les yeux de mon Iris devenoient ma raison.
 Je ne consultois qu'eux ; de l'aimer , de lui plai-
 re ,

Mon cœur à mon esprit fit un devoir austère.
 Mais par ces faux plaisirs peu de tems amusé.
 Par mon propre imposteur je fus desabusé ;
 Oui , l'Amour en son sein nourrit tant d'injusti-
 ces ,

Mêle tant d'amertume à ses tendres delices ,
 Que

Que contre lui lui-même il arme la Raison ;
Et qu'il est de lui-même un sûr contrepoison.
Par cinq lustres à peine eus-je compté mon âge
Que la Vertu sur moi reprit son avantage ;
Depuis cherchant par tout le Monarque des
Cieux ,

La moindre fleur des champs le peignit à mes
yeux.

De respecter le Ciel je m'acquis l'habitude ;
Moi-même je devins l'objet de mon étude ;
Dans ma raison j'appris à puiser mon bonheur ;
L'innocence entretint un doux calme en mon
cœur.

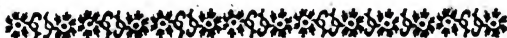
La folle ambition , la richesse inutile ,
Si ligüèrent en vain contre ce cœur tranquile ;
Heureux par ma Vertu , sans honneurs , sans tré-
fors ,

Je goûtai des plaisirs respectez des remords.
Mon bonheur dure encor , & mon ame ravie.
Sans redouter la mort , prend plaisir à la vie.
Si le fardeau des ans fait chanceler mes pas ,
Ma Raison se soutient & ne chancele pas.
Si sembable aux ruisseaux , dans sa rapide course
Notre âge ne sauroit remonter vers sa source ,
Etre jeune une fois n'est-ce pas bien assez ?
Quoi , pesant mes plaisirs & mes dangers pas-
sez ,

Prêt à gagner le Port , échapé du naufrage ,
Voudrois-je de nouveau m'exposer à l'orage !
Non ,

Non, je songe au passé, sans regret, sans horreur ;

Au présent sans dégoût, au futur sans terreur.
 Sous de modiques maux ma santé languissante
 Toujours à mon esprit tient la Parque présente ;
 Et d'abord que je croi la sentir sur mes pas,
 Je vais à sa rencontre & je lui tends les bras.



IX. DISCOURS.

J'Ai soutenu * que le Sens-commun est la chose du monde la plus rare ; & je ne doute point que ceux qui combattent le plus cette vérité, ne soient ceux-là même, dont toute la conduite est une démonstration suivie de mon Paradoxe. N'est-il pas sûr que bien des gens mettent la beauté de leur génie & la force de leur esprit, à s'écarter des notions ordinaires, qu'on appelle senscommun ?

Par cela même que le Sens commun est le partage de tous ceux qui raisonnent, il devient méprisable, & l'homme courant toujours après le plaisir de se distinguer, ne manque pas de se faire des règles particulières de raisonnement ; règles, dont la bisarrierie passe souvent à la aveur de la nouveauté. Mais

* Voyez la fin du Discours II.

„ Ces propos , diras-tu , sont bons dans la Satyre ,
 „ Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire :
 „ Mais il faut les prouver ; en forme. J'y consens ;

„ Réponds-moi donc , Lecteur , & mets-toi sur les bancs.

En quoi consiste le Sens-commun ? En quelques règles de se conduire , que la Raison découvre sans peine à tous ceux qui sont capables d'y faire la moindre attention ; telles sont les maximes que voici ? *Un grand intérêt doit être préféré à un moindre.. Il faut tâcher de se rendre heureux. Les choses doivent être estimées à proportion de leur valeur reconnue. Ce qui n'est d'aucun usage ne mérite pas d'être recherché. Une chimere ne doit point l'emporter sur une réalité : Un nom est fort différent d'une chose. &c.*

Proposez les principes du Sens-commun à tous ceux qui pensent , personne n'en disconviendra ; exigez-en la pratique de ces mêmes personnes , un très petit nombre voudra s'y conformer. Venons en à l'expérience ; examinons la conduite les hommes , & tous les momens de notre vie ne seront que nous confirmer dans le sentiment que je viens d'avancer. Voïons le tour d'esprit de la jeunesse ; dites à Damon qu'il est brutal , peu sociable , éfronté , mauvais plaisant , & qui pis est , Petit-maître ; à peine Damon fera-t-il quelque attention à des reproches si cruels : mais dites-lui qu'il a la jambe mal faite , Damon sera au désespoir de cet-

cette *insulte* ; il se couperoit la gorge avec vous, si les Duels étoient à la mode. Tout jeune homme est presque Damon sur cette matière : dans leur esprit une belle chevelure, une taille fine, une jambe bien tournée, sont infiniment au dessus de l'agrément des manières, de la noblesse des sentimens, & de la beauté de l'esprit.

Le vieux Cléante a un raisonnement banal, dont il croit mettre en déroute tout ce qu'on peut opposer de plus raisonnable à son vain babil, qui ne fait que croître avec son âge. Savez-vous, jeune homme, dira-t-il, que c'est à vous à vous taire quand je parle ; c'est bien à une jeune barbe comme vous à me contredire ; savez vous que j'ai soixante & dix ans bien comptez.

Grand bien vous fasse, Mr. Cléante ; on ne vous envie ni votre esprit, ni votre âge. Croiez-vous que vivre long-tems, & avoir de l'expérience, sont des expressions synonymes ? L'expérience n'est pas le fruit d'un grand nombre de momens que l'on a vécus, mais d'un grand nombre de momens où l'on a réfléchi : & à ce compte, c'est vous qui êtes une jeune barbe, & celui que vous rudoiez tant, est peut-être, un homme d'âge. La raison de presque tous les Veillards est mise à la chaîne, par cette ridicule prévention pour leur âge ; & ils préfèrent les ans, qui peuvent donner de l'expérience à l'expérience même ; une chimère, à une réalité.

Monsieur V. W., célèbre Médecin de L. H. ajoute ce titre à celui de Vieillard, pour être plus autorisé à choquer le Sens-
com.

commun. On commençoit à defespérer d'un de ses malades, quand un Magistrat, homme fort sensé, quoi qu'habile Chimiste, offrit aux parens du *Patient*, un remède dont il avoit reconnu l'excellence par plusieurs cures fort heureuses. Les Parens n'osèrent emploier ce remède sans l'aveu du Médecin, & le Magistrat voulut lui-même lui en aller demander son avis. A peine eut-il commencé à expliquer la nature de son *spécifique*, que le Médecin l'interrompit, en lui demandant s'il étoit de la Faculté. Non, répondit ce Monsieur. *Vous n'êtes pas Médecin ! Je n'ai rien à vous dire ; sortez de ma maison au plus vite ; vous n'êtes pas de la Faculté & vous vous mêlez de donner des remèdes ! Sortez d'ici, vous dis-je.* Hélas ! il l'auroit fait sortir du monde s'il en avoit trouvé l'occasion, tant il étoit outré qu'un homme s'ingérât de faire le Médecin, sans avoir donné trois cens florins pour en obtenir le titre. Cependant, à bien prendre la chose, le sage Magistrat ne songeoit pas seulement à empiéter sur les droits de Mr. **, Son remède, selon toutes les apparences, auroit tiré le malade d'affaire d'une tout autre manière que Mr. V. W. ne l'a fait.

La Réputation & le Sens-commun ne se trouvent pas toujours dans un même sujet. Ce Mr. V. W. nous prodigue tous les jours des preuves de cette maxime. Un autre de ses malades étoit réduit à la dernière extrémité par une rétention d'urine. Dans cette conjoncture délicate il fut assez modeste pour consentir à une Consultation, & pour
join-

joindre à ses lumières celles d'un de ses Collègues. L'autre Médecin vint, & après que Mr. V. W. eut passé avec lui une demi-heure dans une autre chambre, à causer sur les affaires du tems, il aproche gravement du lit du malade. Monsieur, lui dit-il, après avoir mûrement réfléchi sur les causes de votre maladie, nous avons trouvé qu'il faut vous comparer à un tonneau: (remarquez qu'il avoit ses raisons pour tirer ses comparaisons de là) Tant qu'un tonneau est exactement rempli, la liqueur n'en coulera jamais par en bas, & il faut de nécessité lui donner de l'air par en haut, pour en faire sortir le vin par la route ordinaire: cela étant posé, il est démontré que la saignée seule pourra vous tirer d'affaire; & que vous urinez, dès que par ce moyen nous aurons donné de l'air à votre corps. A peine eut-il lâché ce mot, que l'exécuteur de la Sentence fit couler le sang innocent du pauvre malade; mais il eut beau couler, la Nature se moqua de la démonstration du Médecin, qui vit avec étonnement partir son malade pour l'autre monde, & qui pis est, partir sans avoir uriné.

Chrysofile s'étoit senti dès sa plus tendre jeunesse un penchant à la friponnerie, qu'il n'a jamais combattu. Tandis qu'il a rempé dans la route des scélérats vulgaires, il s'est attiré la haine & le mépris de tous ceux qui l'ont connu. Un de ses Saluts auroit déshonoré un honnête-homme, & la Justice seule auroit eu quelque commerce avec lui, s'il n'avoit eu la prudence de l'éviter. Lassé

à la fin de se voir le rebut de tout l'Univers, sa friponnerie ambitieuse a pris l'essor, & soutenu par son heureux naturel pour les crimes, il a su bâtir une fortune éclatante sur les ruines de vingt familles, aussi distinguées à présent par leurs misères, qu'elles l'étoient autrefois par leur opulence. Le mépris qu'on a eu pour lui s'est-il augmenté à proportion de ses crimes ? Point du tout. Non seulement il s'est retranché contre la Justice, derrière un rempart de pistoles ; il a aquis encore des Amis, des Maîtresses, de la réputation, de la naissance, de la probité même : tout le monde du moins en agit avec lui, comme avec un parfaitement honnête homme. Bien-tôt un Poëte, lui donnera dans une Préface, toutes les qualitez de Mécenas, & Madame D. N. le déclarera innocent aux yeux de tout l'Univers, & aux yeux de ces malheureux même, qui sont les témoignages vivans de l'abominable conduite de cet illustre Scélérat. Le comble de l'extravagance de Chrysofile, c'est qu'il commence à se croire homme de probité, à force de se l'entendre dire. S'il s'en étoit tenu à la centième partie de ses fraudes abominables, peut-être auroit-il charmé, par une fin tragique, ceux qui applaudissent à présent à ses Vertus ; & à l'heure qu'il est, il est devenu honnête-homme à force d'être Fripon dans un degré éminent :

Du sens-commun la lumière brillante
Est disparuë à l'éclat radieux

De

De l'or qu'il étale à nos yeux :

De ses crimes nombreux l'énormité criante

Est de la probité, qu'un tas d'amis affreux

Lui donne, & que lui-même il se donne après
eux,

La cause abominable autant qu'extravagante !

Qui de vous, Lecteurs, peut ne pas con-
noître une espèce de Parasites, dont les
Grands ne sauroient se passer, & sans les-
quels ils ne sauroient manger bien, ni boi-
re délicieusement. Ces Juges de la bonne
chère ont asservi le goût à des règles bisares,
& se sont fait une ridicule Science, d'une
chose qui dépend absolument de la Nature.
Le Sens-commun nous dicte, que la bonté
d'un mets consiste dans le plaisir qu'il faut au
palais, disposé d'une manière à en être tou-
ché agréablement; mais ce n'est plus cela;
c'est de la décision de ces Arbitres de la Ta-
ble que dépend la délicatesse des plats. On
mange d'un Ragoût bisare, la Nature y ré-
pugne, on ne sauroit s'empêcher de grima-
cer; la Nature a tort; ce ragoût est à la mo-
dé en France, il paroît sur les tables les plus
délicates. Voilà qui est fait, le Gourmet a
décidé, jamais on n'a rien mangé de plus
délicieux. On verse à boire, le Vin chatouille
le palais & répand une agréable chaleur dans
tout le corps; cependant, le palais doit sus-
pendre son jugement, & n'ose trouver en-
core bon, ce qu'avec un peu de Sens-com-
mun il trouveroit excellent. Le Parasite
y goûte, dans le tems qu'il roule artistement

cette liqueur dans sa bouche, tous les yeux des Convives sont fixés sur lui, & ils attendent impatiemment qu'il prononce sur la destinée du Vin. Il est trop commun, dit-il, il n'a pas assez de sève, il a trop de liqueur. St. Evremont n'a jamais approuvé les Vins de ce côteau-là, & je n'en ai jamais vu sur la table d'un tel Prince. Voilà le Vin condamné, & il faut attendre à boire avec plaisir qu'il plaise aux fantaisies du Gourmet de le bien vouloir permettre. Ce n'est pas tout, ce Faquin se liguera avec la mode, pour tyranniser les Festins, & cette mode accordera tantôt aux Vins de Bourgogne, tantôt aux Vins de Champagne, le privilège d'être les meilleurs vins du monde.

O vous qui recelez sous le chaume rustique
Du rare Sens-commun les restes précieux,
Venez heureux Manans, d'un Maître sourcil-
leux,

Admirer avec moi l'esclavage comique.

Renonçant aux plaisirs aussi permis que doux,
Que fit exprès pour lui la prudente Nature,
Il asservit ses sens à l'infame imposture
D'un Faquin qui s'érige en Censeur des Ragoûts.

Pour imposer au goût une Loi souveraine,
Il nourrit à sa table un Tyran entêté,
Qui bien payé du soin de le mettre à la chaîne,

Fait remper son Patron sous un joug acheté.

Fortunez Villageois, pour faire bonne chère,

A votre propre goût vous osez vous fier,
Mille fois moins soumis à votre maître altier
Qu'il ne s'assujettit à son vil *Mercenaire*.

Approchez, Alcantor, j'ai un mot à vous dire : écoutez bien. Un Voleur fut condamné un jour à être fouetté de la main du Bourreau. A peine eut-il achevé de gémir sous la rigueur de son supplice ; que se tournant vers un des assistans, il lui demanda. s'il n'y avoit pas moyen d'entrer la nuit dans une telle boutique ? Si le vieux Lysidor ne se relâchoit en rien sur l'exacte garde de ses Coffres-forts ? & si la Foire de la Haye ne fourniroit pas matière à la subtilité de ses doigts ? En un mot, le dos encore ensanglanté, il chercha aux yeux mêmes des Spectateurs de son châtimement, les occasions d'en mériter un plus rude. Que dites-vous de cet homme-là, Alcantor ? Il étoit trop brouillé avec le sens commun, direz vous, pour être traité comme un scélérat ; *c'étoit un enragé, qu'il falloit mettre aux Petites-Maisons*. Oui, Monsieur ; hé bien allez vous y mettre de ce pas, avant qu'un autre y occupe une place que vous méritez si bien.

Vil Esclave de vos plaisirs, malheureuse victime de vos débauches, vous avez trouvé le fatal secret d'avoir quatre-vingt ans à l'âge de soixante ; affaibli sous les infirmités que vous avez achetées des biens immenses de vos Pères, vous allez promener vos lieuresses banales de ruelle en ruelle, & répandre par tout le venin subtil de vos inédfiances, sur tous ceux que choque l'impertinen-

78 LE MISANTROPE.

ce de votre conduite, c'est à dire sur tous les gens de bon sens & de probité. Mais ce n'est pas là, dites-vous, l'Histoire du Voleur; non, mais la voici:

Lors que l'impitoyable Goute
Mal qu'on s'attire, & qu'on redoute,
Suspend pour quelque tems tes infames plaisirs,
Combien de pleurs versez ! quels sanglots, quels
 soupirs,
Que de cris pousses-tu vers le Ciel, quit't'écoute,
Mais qui se rit des vœux de ces impurs Martirs,
Qui veulent la santé pour suivre encor la route,
Où, sourds à la raison, les traînent leurs des-
 firs.
Le Ciel pour un moment suspend-il tes suppli-
 ces !
A peine es-tu sorti des mains de tes Bourreaux,
 Que le souvenir de tes vices
Retrace à ton esprit leurs funestes delices;
A tes Amis, témoins de tes cris, de tes maux :
 Comment, dis-tu, gouvernez-vous Catos ?
 Est-elle toujours bien aimable ?
Toujours à si haut prix met-elle son honneur ;
 Et cent ducats bien comptez sur sa table,
Ne pourroient-ils pas bien adoucir sa rigueur ?
Alcantor, du Voleur n'est-ce pas-là mon conte ?
 Vil jouët de tes Passions,
Va cacher à nos yeux ta folie & ta honte,
 Au fond des petites Maisons.

X.

X. DISCOURS.

DIALOGUE*

ENTRE

VIRGILE ET LUCAIN.

Virg. **I**L vous sied bien, petit versificateur, de vous comparer à un Poëte de ma réputation. Savez-vous bien qu'il n'est pas permis d'être habile-homme sans soutenir que l'*Ænéide* est excellent, & que la *Pharsale* n'est qu'un tissu d'extravagances?

Luc. Savez-vous bien que les habiles-gens, dont les suffrages vous donnent tant de vanité, ne sont que des Sots. A la Raison, Mr. Virgile, à la Raison : je ne veux point d'autre Arbitre de notre différent.

Virg. Je vous conseille, vraiment, d'appeler la Raison à votre secours, elle ne manquera pas de nous faire voir, que vous avez fort bien fait de nous donner une Histoire en Vers, au lieu d'un Poëme Epique.

Luc. Une Histoire en Vers n'est donc pas un Poëme Epique, à votre avis?

Virg. Ne voila-t-il pas de nos gens, qui veulent faire des Ouvrages, sans en savoir

D 4

seu-

* Qu'on a promis dans le V. Discours, page 39.

seulement les règles fondamentales ! Tout ce qu'une Histoire en Vers, & un Poëme Epique peuvent avoir de semblable, c'est qu'ils sont l'un & l'autre en Vers. Votre Pharfale n'est pas seulement de la Poësie, ce n'est qu'une Prose mesurée, où les boutades d'une imagination Espagnole tiennent lieu de ce genie Poëtique, & de ce feu divin qui anime mes Ouvrages.

Luc. Aparentment que vous auriez donné tout un autre tour à ma matière, vous qui vous croyez si habile ?

Virg. N'en doutez point. Commencer votre prétendu Poëme par le passage du *Rubicon*, c'est bien l'entendre. Il falloit entamer cette affaire là par les préparatifs de cette Bataille, qui devoit décider de la destinée de l'Univers. Un Roi Allié, par exemple, se trouve dans la Tente de Pompée, qui lui fait le recit de l'origine des troubles qui déchirent la République ; On vient annoncer que César lève son Camp, Pompée interrompt sa narration, pour aller tomber sur son Ennemi, qui se retire ; la Bataille se donne ; Pompée est vaincu ; ce Roi tombe entre les mains de César, il devient son Ami ; le Confident de César lui achève l'Histoire de la Guerre civile. Enfin, il falloit embrouiller vos matières autant qu'il vous étoit possible : c'est-là la règle.

Luc. Je me moqué bien de votre règle ! Voila une règle fort sensée vraiment !

Virg. Vous vous en moquerez si vous voulez ; mais lisez Homère, vous verrez qu'il

qu'il s'y est pris de la sorte, aussi bien que moi, & que tous ceux qui après moi ont composé des Poèmes de cette nature.

Luc. C'est que vous avez mieux aimé prendre pour guide Homère que la Raison, & que vos Imitateurs ont eu la même folle complaisance pour vous.

Virg. C'est que pendant dix-sept Siècles, on a compris qu'on ne pouvoit réussir, sans prendre Homère & Virgile pour modeles; & qu'on a bien vu qu'on s'égaroit, comme vous, à mesure qu'on s'écartoit de notre méthode. En tenez-vous, Mr. Lucain?

Luc. Assurément j'aurois tort de ne me pas rendre à des raisons de cette importance! Mais de grace, le Bon-sens veut-il qu'on mette ainsi sa matière en capilotade, & qu'on se fasse un mérite d'un desordre extravagant?

Virg. Le voudrions-nous, si le Bon-sens ne le vouloit pas? Ce qui nous rend si admirables aux yeux de la Postérité, c'est le Bon-sens; & d'ordinaire l'on n'en a qu'autant qu'on profite de l'étude de nos Ouvrages. N'est-il pas sûr que le but de tout Auteur c'est de se faire lire? Et qu'on ne se fait lire qu'en tenant en haleine la curiosité du Lecteur jusqu'à la fin de l'Ouvrage? c'est ce qu'on ne fait jamais mieux que par cette interruption des recits, & par ce beau desordre, qui est l'effet de l'Art le plus raffiné.

Luc. Je conviens que l'Art de tenir toujours l'esprit d'un Lecteur en haleine, est très nécessaire à un Auteur qui n'a que des fadaïses à dire; il faut des liens bien forts

pour attacher l'attention d'un Homme sensé aux courtes d'un Fat, à qui l'on fait dire un bon nombre d'impertinences, & commettre tout autant de lâcheté. Pour moi je n'ai pas besoin de tout cet artifice; les actions que je raconte sont si grandes, si héroïques; je les soutiens par une manière de penser si sublime, & par un tour d'expression si animé, & si fort, qu'un Lecteur ne sauroit quitter des Héros qui agissent avec tant de courage, qui pensent d'une manière si grande, & qui parlent avec tant de noblesse.

Virg. Il est vrai, il est vrai,

Tout a l'humeur gasconne en un Auteur Gascon,

Et Pompée & Lucain parlent du même ton.

Vous croïez faire un beau présent à vos illustres Romains, en leur donnant votre fierté Espagnole; tout ce qui s'éloigne de votre stile fanfaton vous paroît bas & rampant, & les actions qui ne partent pas de l'orgueil comique de vos Compatriotes, sont chez vous autant de lâcheté. Mais répondez-moi; y a-t-il la moindre fiction dans votre Ouvrage? Cependant c'est la fiction qui fait le Poète; & par conséquent malgré l'effort de votre stile, vous n'êtes qu'un mince Historien. Pour moi, mes fictions donnent un tour fleuri & majestueux à tout mon Poëme, & y répandent par tout le merveilleux, qui est l'ame de la Poësie Epique. Une tempête n'a pas permission de troubler la Mer, si Junon ne fait mettre Eole dans
ses

ses intérêts, en lui reprochant fort poliment les morceaux qu'il mange souvent à la table de Jupiter, & en lui donnant le choix de quatorze Nymphes, toutes plus belles les unes que les autres. Le calme ne succède point naturellement à l'orage, non, il faut que le Dieu de la Mer sorte pour cet éfet de son flegme naturel;

C'est Neptune en courroux qui fait taire les vents.

Luc. C'est à dire, que pour réussir dans ce genre de Poësie, il faut avoir le cerveau déréglé, & pousser l'extravagance jusqu'aux Petites-Maisons. N'est-il pas bien difficile, & bien sensé en même tems, de remuer toujours le Ciel & l'Enfer pour tirer ses Héros d'intrigue? N'est-il pas beau d'être réduit à tout moment à dire, avec cette endiablée de Junon,

Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo.

Si je n'émeus le ciel, j'armerai les Enfers.

Convenez-en, mon pauvre Virgile, les Dieux de votre façon & de celle d'Homère, parmi bien du mauvais, ont cela de bon, qu'ils tirent souvent un pauvre Poëte d'embaras, quand il ne sait plus où donner de la tête, & que le seul moïen qui lui reste de pallier les crimes de ses Héros; c'est de les autoriser par le Ciel.

Virg. Je vous trouve extraordinaire en vérité, vous voudriez que dans un Poëme E-

pique on se fît un plan suivi, & qu'on l'exécutât ensuite avec exactitude; alors, j'en conviens, les Divinitez ne feroient pas d'un grand usage dans nos Vers. Mais un véritable Poète maîtrisé par son génie, commence son Ouvrage à tout hasard, & entraîné par l'impétuosité de son imagination, il s'embarasse quelquefois avec elle dans un abîme, dont les Dieux seuls sont capables de les tirer. Didon, par exemple, exerce *dans un degré éminent* tous les devoirs de l'hospitalité envers Enée, & ses Compagnons de Fortune; cependant il faut qu'il suive ses Destinées qui l'appellent en Italie; il faut qu'il quite sa Bien-faîtrice: Cette conduite seroit indigne de ce dévot Personnage, si l'autorité de Jupiter ne le forçoit à sacrifier la reconnaissance qu'on doit aux hommes, au respect qu'on doit aux ordres de la Divinité. Sans cette fiction, le moyen de le faire sortir de Carthage?

Luc. Il ne falloit pas l'y faire venir. Il étoit bien nécessaire, en vérité, d'aller troubler l'ordre des tems, pour faire aborder Enée à Carthage, avant que Carthage fut bâtie, afin d'y faire mourir de desespoir la pauvre Didon, deux ou trois cens ans avant qu'elle fut au monde. Passe encore si vous aviez fait grace à l'une & à l'autre de ce vilain Antre qui fut le *non plus ultra* de la sagesse de cette bonne Reine & si Jupiter avoit empêché son Petit-fils de profiter du mauvais tems & de la frayeur de sa Maîtresse. Avouez-moi que la plus mauvaise qualité de votre Héros c'étoit sa Piété. Aimer & respec-

ter

X. DISCOURS.

85

ter des Etres extravagans & scélérats, n'est-ce pas une extravagance & un crime?

Virg. Sans tous ces raisonnemens-là, on fait fort bien le mépris que vous avez pour les Dieux.

Les Dieux sont pour César, & Caton fuit
Pompée.

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Luc. Puis que vous mettez les Dieux au dessous des hommes les plus infames; quel tort fais-je à ces belles Divinités en mettant au dessus d'elles des hommes vertueux & intègres? Mais je ne veux pas me servir contre vous des armes que vous me fournissez vous-même; mon but ne fut jamais d'élever Caton au dessus Dieux; j'ai voulu dire seulement que César & Pompée trouvoient chacun des raisons plausibles pour prouver la justice de leur cause; que l'un alléguoit en sa faveur la constante Protection des Dieux, & que l'autre se faisoit fort de l'intégrité de Caton qui s'étoit déclaré pour lui: il est sur même que le raisonnement de Pompée étoit plus concluant que celui de César. Pour favoriser, pendant quelque tems, l'injustice; les Dieux peuvent avoir des raisons qui se cachent dans l'abîme de leur sagesse; mais un homme de probité ne sauroit jamais se dispenser de suivre le parti le plus juste; & quand il joint, comme Caton, un esprit éclairé à une âme droite, il rend plus que probable la justice de la cause où il s'attache.

D 7

Virg.

86 LE MISANTROPE.

Virg. Je suis bien sûr que ce n'est pas là le sens de ce passage ; & qu'aucun de vos Commentateurs ne l'aura entendu de la sorte.

Luc. Bon , les Commentateurs n'ont-ils pas juré de ne trouver jamais dans les paroles le sens qui s'y offre naturellement , & d'en *extorquer* au contraire une pensée où l'Auteur lui-même ne songea jamais ?

Virg. Monsieur, Mr. Lucain, laissons les pauvres Commentateurs en paix , je vous en prie ; ce sont de bonnes gens à qui nous avons bien de l'obligation. S'ils nous rendent quelquefois un peu ridicules en nous prêtant leurs pensées, ce n'est pas faute de vouloir nous rendre service ; ce sont des modèles de charité que ces Messieurs-là , & ils savent toujours trouver un bon sens dans nos paroles ; quelque peu susceptibles qu'elles en puissent être. Ils auroient même , j'en suis sûr , fait un Poème de votre Pharsale , s'ils y avoient trouvé la moindre possibilité ; mais cela ne se peut , & je vous défie vous-même de me montrer dans cette belle production le moindre caractère de la Poésie Epique.

Luc. Le merveilleux , vous le dites vous-même , est l'ame de ces sortes d'Ouvrages ; Ce merveilleux n'éclate-t-il pas par tout dans le mien ? Mon sujet est le plus grand & le plus vaste , qui ait jamais occupé un Poète ; mes Vers sont majestueux ; mes expressions sont aussi justes que hardies ; mes pensées ont de la Noblesse , & on voit dans mes tours autant de bonheur que de nouveauté.

Mais

Mais voici sur tout par où je prétens au titre de Poëte, c'est par la force de mon imagination, par laquelle je fai sortir de moi-même, pour entrer dans les caractères de mes Héros ; Que dis-je, entrer dans leur Caractère ; Je ne dépeins point Pompée, Caton, Scipion, César, Labienus, non ; je deviens moi-même tout à tour, Lebi-nus, César, Scipion, Caton, Pompée ; si avec toutes ces qualitez-là, vous voulez que je ne sois encore qu'un Historien, je me ferai une gloire de ce nom, & je vous laisserai avec plaisir le titre de Poëte.

Virg. Pour moi ; deussiez vous appeller mille fois extravagance cette Divine ivresse qui transporte les véritables favoris d'A-pollon, je me ferai toujours une gloire du nom que vous me cèdez ; Serviteur à Mr. l'Historien.

Luc. Très humble valet à Mr. le Poëte.

Peut-être que tout le monde ne goûtera pas ce Dialogue, faute de connoître assez les Ouvrages qui en font le sujet. Mais voici quelque chose qui pourra convenir à plus de Lecteurs..

ODE ANACREONTIQUE.

Où mon cœur est sans allarmes,
Iris m'a trop mal traité,
Je fais oublier ses Charmes,
Et songer à sa fierté:

Aux grâces de son Visage
Je me suis trop arrêté:

Mais

Mais enfin je me dégage
En songeant à sa fierté.

Son air, qui dans sa mollesse
Ne marquoit rien d'affecté
N'a plus rien qui m'intéresse,
Quand je songe à sa fierté.

De sa Chevelure blonde,
On admire la beauté;
Mais le plus beau blond du monde,
Se jaunit par la fierté.

Son Sein que ma tendre audace
N'a pas toujours respecté,
A mes yeux n'a plus de grace,
Quand je songe à sa fierté.

Sa Prunelle est-elle noire,
Pleine de vivacité ?
J'en ai perdu la mémoire
En songeant à sa fierté.

A grand' peine fais-je encore
Si son Teint en sa Beauté,
Plus vif que celui de Flore. . . .
Mais songeons à sa fierté.

Pour un Rival de mérite
Iris a de la bonté ;
Faut-il que je m'en dépîte,
Si je songe à sa fierté ?

Le Cœur du Charmant Clitandre
De son Iris enchanté,
Bien-tôt deviendra moins tendre,

En

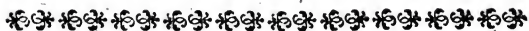
En éprouvant sa fierté.

Je me ris, Beauté cruelle. . . .

Ah ! mon cœur, tu m'as flaté,

Je songe encore à la Belle,

Quand je songe à sa fierté.



XI. DISCOURS.

VOUS me pardonnerez, Lecteur, si, dans un Ouvrage destiné à tourner en ridicule les vices des Hommes, je me fais aujourd'hui une triste occupation de pleurer un illustre Mérite que la Mort vient de nous ravir. Par un coup imprévu de la Providence, le charmant, l'estimable Prince d'Orange, vient de finir sa belle Vie; & mon esprit pénétré d'une profonde douleur, n'est rempli que de cet accident funeste: ma Plume ne sauroit s'exercer sur un autre sujet.

Mais que dirai-je sur cette matière déplorable? Tâcherai-je de soulager ma douleur en la nourrissant? Entreprendrai-je l'Eloge de ce Prince, pour faire sentir à tous mes Concitoyens quelle foule de Vertus ils viennent de perdre? Me ferai je un plaisir lugubre de faire de leurs larmes unies aux miennes, un Sacrifice aux Manes d'un jeune Héros, qu'on n'a jamais assez estimé pendant sa vie, & qu'on ne sauroit trop pleurer après sa mort? Mais dois-je attendre de mon génie, dédié à la censure, un Panégyrique bien tourné? Et ne seroit-il pas honteux de

de faire un Eloge commun d'un mérite si distingué.

Et quand même mon esprit auroit assez de délicatesse pour assaisonner, comme il faut, une louange; le Mensonge & la Fiction n'ont-ils pas épuisé pour la Fausse Vertu, tous les tours que la Vérité exige de moi, pour une vertu aussi solide qu'extraordinaire?

Je m'allarme en vain; laissons à la Fiction toute sa vaine parure, ses pensées ingénieuses, ses tours brillans, ses expressions énergiques, ses figures hardies. Quand il s'agit de louer dignement l'illustre Prince d'Orange, la souveraine Eloquence consiste dans une parfaite simplicité, & c'est un raffinement de l'Art que de rejeter tous les secours que l'Art pourroit fournir.

Je croi fort inutile pour mon dessein; de faire un dénombrement pompeux des Ancêtres de mon Héros; il a reçu moins d'éclat de ces Empereurs & de ces Princes, dont le sang a coulé dans ses veines, qu'il n'en donnera à ses Décendans, si la Providence, qui songe d'ordinaire à la guérison longtems avant qu'elle inflige des playes, a résolu de modérer la douleur de la malheureuse Princesse d'Orange, par la naissance d'un Fils.

Les Vertus de ces glorieux Nassaux n'appartenoient à mon Prince qu'autant qu'il les avoit; imitées; & si la grandeur de ses Pères ne lui avoit frayé le chemin à l'élévation où il s'est trouvé, peut-être n'eut-il pas

pas été Prince, mais du moins tout l'Univers eut reconnu qu'il méritoit de l'être.

Il suffit de considérer ce Prince en lui-même, indépendamment de l'éclat qui l'environna pendant sa Vie, pour le trouver digne de toutes sortes de louanges. S'il faut mettre la beauté au nombre des choses qui rendent les Héros recommandables; Qu'y avoit-il de plus aimable que mon Prince? Sa beauté auroit eu même quelque chose de trop délicat; s'il ne s'étoit fait un plaisir d'acquérir un air martial dans les fatigues de la Guerre; honteux en quelque sorte de sentir l'ame du Dieu des Combats dans le corps du Dieu de la Tendresse. Sa grande & belle Chévelure ajoûtoit de nouveaux agrémens à son visage: Il ne se rendit jamais l'esclave efféminé de cette parure naturelle; il ne la sacrifia pas non plus à une mode qui tyrannise la Nature.

La beauté de ce jeune Héros étoit relevée par cette grace d'une Phisionomie heureuse, bien préférable à la Beauté même, & sans laquelle elle seroit languissante & sans vie.

Jamais Homme n'eut un air plus doux, & en même tems une mine plus haute. Par la Majesté peinte sur son visage, il paroissoit né pour commander aux hommes: Par la douceur qu'on y voyoit briller il paroissoit né pour leur plaire & pour s'en faire chérir. En un mot, toute sa Phisionomie annonçoit & prônoit ses Vertus à ceux qui ne les connoissoient pas encore.

Son

Son Esprit naturellement grand & vaste, n'avoit point été négligé. Il fût, pour le faire croire, que c'est le Grand Guillaume de glorieuse mémoire, qui a eu l'œil sur son éducation. Ce Roi qui savoit de quel secours est la Raison à un Prince, qui la doit sans cesse opposer aux coups de la Fortune; Ce Roi qui par sa raison a autant signalé sa Valeur & sa Prudence dans ses défaites, que les autres Héros dans leurs Victoires; Ce Roi si humain & raisonnable, avoit voulu que son illustre Parent fût être Homme & Prince, avant que de connoître les devoirs de Soldat & de Général. L'Ame de mon Héros avoit donc été fortifiée par les Sciences les plus utiles, contre la brutalité presque inséparable de la profession de Soldat, & les études en embellissant son Esprit, avoient donné en même tems un nouveau lustre aux Vertus que la Nature lui avoient rendues familières.

Jeune, Prince, Guerrier, Conquérant! Quels obstacles pour la Raison! Et quel triomphe pour mon Prince de les avoir surmontez!

Jeune; il ne s'est jamais senti de l'entêtement & de l'indolence de la jeunesse; il considéroit moins le rang de ses Conseillers que la sagesse de leurs avis, quelques contraires qu'ils fussent à ses sentimens, sa Raison savoit s'arracher à l'amour-propre pour ne s'attacher qu'à ce qui étoit raisonnable.

Prince; il ne fut jamais enivré du sa Grandeur, il ne l'a sentie que pour en faire un bon usage: il ne l'a fait sentir aux autres que

que par la facilité qu'elle lui donnoit de leur prodiguer les marques de sa Générosité.

Guerrier, il ne trouvoit point un spectacle agréable dans le sang & dans le carnage, La Guerre ne passoit chez lui que pour une nécessité indispensable, où l'engageoit la défense d'un Peuple jaloux de sa Liberté; & toujours il sauva des Combats, ses inclinations humaines, & la douceur dont il avoit fait son caractère particulier.

Conquérant, les Victoires ne lui faisoient jamais desirer les occasions d'en remporter de nouvelles; & ses Conquêtes contentoient moins son amour pour la Gloire, que son amour pour la Paix. En un mot, Jeune, Prince, Guerrier, Conquérant, il étoit docile, modeste, humain, paisible. Ce sont ces grandes qualitez qui le firent chérir de tout le monde; & s'il s'est fait craindre de quelques-uns, ce n'est que parce que ces grandes qualitez étoient si propres à le faire chérir.

On l'a vu à la tête des Armées s'aquiter des devoirs de Général, ayant que les autres s'intruissent dans les devoirs de Soldat. Peu semblable à ces Phantômes de Généraux, que nous avons vus plusieurs fois sur nos frontieres, plus propres à embarasser un Camp, qu'à conduire une Armée, mon Héros animoit les Conseils par sa prudence & les combats par sa Valeur.

Il a commandé dans les Batailles, il a dirigé des Sièges, il a forcé des Places invincibles; sa Conduite en sapoit les murailles, & son Courage les faisoit tomber. Foible
Por-

Portrait de la Vertu guerrière du Prince d'Orange ! Mais ma plume ne l'a qu'ébauchée, & les voix confuses de toute une Armée sont seules capables de l'achever.

Faut-il un modèle de Valeur ? L'éloquence militaire ne sauroit citer que le Prince d'Orange.

S'agit-il de comparer la bravoure d'un Guerrier de distinction ? La valeur du Prince d'Orange fournit les comparaisons les plus fortes & les plus nobles.

C'est ici qu'on vit notre cher Prince couvert du sang de ses Domestiques ; là, son exemple ranimoit pour l'Assaut le Soldat rebuté par l'opiniâtre résistance des Ennemis. Ici, la honte de ne pas suivre notre cher Prince, fit plus en nous que le courage ; là, notre tendresse pour lui fut fatale aux Bataillons, parmi lesquels sa Valeur l'avoit engagé. Dans cet endroit, nous le vîmes environné de Bayonnettes, & de Sabres, couvert de flammes, envelopé de l'image de la mort, nous le vîmes garder un visage serein tandis qu'insensibles pour nous-mêmes, nous tremblions pour une Vie si précieuse.

Dans cet autre endroit, il se saisit d'un Drapeau ; il marcha devant les Troupes que la crainte avoit glacées, & par cet exemple d'impétuosité, il leur redonna le mouvement & la vie.

Ce Prince n'est plus ; une mort aussi cruelle qu'imprévue, l'arrache à la tendresse des Hommes, dans le printems de son âge.

Sa Vie a été plus courte & plus glorieuse que celle d'Achille. Si les Héros ne vivent que pour s'acquérir une Gloire immortelle.

telle, ta Vie fut assez longue, grand Prince, & qui comptera tes Vertus & tes Victoires, ne croira jamais que vingt & quatre ans sont les bornes de tant de prodiges de bonté, de tant de miracles de valeur.

C'est pour nous, grand Prince, que ta Vie est courte; pour nous; à qui le Ciel paroît n'avoir montré tes Vertus, que pour nous en rendre la perte sensible & douloureuse; pour nous qui ne craignons que les dangers attachez à ta profession, sans songer seulement qu'un autre péril pourroit exiger de toi le tribut que nous devons à la Nature.

Quel plaisir n'étoit-ce pas pour la vertueuse Princesse d'Orange! que des raisons plausibles tirassent pour quelque tems son cher Epoux d'entre les bras de Bellone; elle bénissoit les affaires épineuses, qui suspendoient les coups dont une tête si chère étoit menacée à tout moment. Mais hélas! respecté des flâmes, ou l'impétuosité de la jeunesse l'exposoit, peut-être un peu légèrement, il trouve la mort dans un Élément dont il ne craignoit rien. Je n'entreprendrai pas de dépeindre la douleur de cette sage & malheureuse Princesse; Elle en est trop accablée elle-même pour en sentir toutes les facultez de son ame. La douleur & elle paroissent une même chose. Jugeons du déplorable état de son ame, par les pleurs de toute une Armée inconsolable de la perte qu'elle vient de faire. Nos Soldats pleurent; les Guerriers dont les plus affreux spectacles ont endurci le cœur contre la

com.

passion, deviennent sensibles à la mort du jeune Héros, qui les menoit toujours à une Victoire assurée. Accoutumez à nager dans le sang des Ennemis, ils se baignent dans les larmes que cette mort leur arrache. Rien ne les éfraye, rien ne les étonne; ils marchent sans horreur, sans émotion, sur des milliers de morts que leur main immole au bien de la Patrie, & ils ne sauroient soutenir l'idée de ce cadavre, sur lequel ils voudroient attacher encore leurs derniers regards, mais que les flots impitoyables ont dérobé à leur tendresse. La dureté s'amollit, la ferocité pleure, la cruauté même pousse des soupirs pour cette perte irréparable: Que ne fera point une Femme? Une Epouse vertueuse? L'Epouse de l'aimable Prince d'Orange!

Et Vous, grand Roi, pardonnez si je donne à ce Héros des titres que Vous lui disputiez, peut-être avec justice. Il n'est plus, Vous le pleurez; voilà les excuses de ma hardiesse. Jamais je ne l'ai loué pendant sa Vie, de peur de gâter le plus beau naturel du monde, par des louanges d'autant plus dangereuses qu'elles étoient véritables. Je ne lui donne qu'après sa mort, l'Hommage que je dois à son mérite. Fasse le Ciel que je ne rende que tard les mêmes devoirs à Vos Vertus; on plutôt, fasse le Ciel que je ne loué jamais le seul Roi digne des louanges d'un Misantrope.



XII. DISCOURS.

PUIS-je souffrir encore que le Siècle soit la dupe d'une espece de Savans , à qui on accorde ce titre par préférence à tous les autres , qui osent y aspirer ?

Le savoir, c'est ce qu'il y a au monde de plus estimable.

Le Savoir, c'est ce qu'il y a au monde de plus ridicule.

Ces Propositions contradictoires sont toutes deux également vraies ; graces aux idées confuses qu'on attache aux termes , & à la sotte habitude de parler sans s'entendre soi-même. Celui qui mérite véritablement le nom de Savant, est un homme qui fait un grand nombre de choses utiles , qui digérées par la méditation peuvent fortifier son raisonnement , & le rendre plus éclairé sur ses devoirs ; en un mot , qui peuvent lui faire passer sa vie avec agrément & avec sagesse.

Celui qui est en possession du titre de Savant, s'est embarrassé l'esprit sans discernement & sans choix , des plus inutiles vetilles de l'Antiquité ; il fait donner une généalogie à chaque mot ; chez lui tout terme est Arabe , Chaldaïque , Phenicien ; & c'est nous faire grace quand il veut bien se contenter de le faire Grec. Il corrige ou gâte à tout hasard , un passage obscur , &

Tom. I.

E

pâlit

pâlit nuit & jour sur l'Inscription d'une Médaille, que le tems ne paroît avoir respectée que pour mettre son esprit à la torture. Enfin, il néglige d'apprendre ce qu'aucun homme raisonnable n'est en droit d'ignorer, pour se faire un mérite d'être instruit de ce que peu de personnes savent, & que tout homme de bon-sens voudroit oublier s'il l'avoit jamais appris.

Lorsqu'à la fin son cerveau est dûëment affaîssé sous ces rares connoissances, le titre de Grand-Homme n'est pas trop beau pour lui; il regarde en pitié tous ceux qui sont capables d'emploier leurs veilles à des choses véritablement importantes. Il ne daigneroit pas seulement se comparer à un homme, qui se faisant une étude sérieuse de la conservation de son prochain, fait trouver les sources des maladies, dans ce labyrinthe merveilleux de muscles, de veines, d'artères, & d'autres parties du corps humain, dont la moindre est une de démonstration vivante de la sagesse infinie de son Architecte.

C'est un objet de mépris pour lui qu'un Philosophe, qui travaille à rendre à sa raison, sa pureté primitive, & à se délivrer de l'esclavage des Sens, des Passions, & des Préjugés.

Il compte pour des heures perduës celles où l'on s'occupe à connoître les devoirs mutuels des Etres raisonnables, & à leur assigner des Principes dans la Raison, & dans le véritable intérêt de la Créature intelligente. C'est du fatras que tout cela; il vaut bien

bien mieux favoir au juste, comment étoient faites les Robes des Romains, & les Mantoux des Grecs; quelle étoit la figure de leurs Castagnettes; comment les Nourrices berçoient leurs enfans; si l'Illiade est un amas confus de différentes chansons, ou une pièce suivie; & si *Poltron* vient de *pollice truncatus*. C'est en faisant des Volumes épouvantables sur des sujets de cet ordre qu'on acquiert un nom immortel, & qu'on s'assure du plus haut rang dans le temple de Mémoire, avec les *Scaligers*, les *Saumaïses*, les *Daciers*, & les autres Grands Hommes de ce rang.

Je voudrois bien raisonner un peu avec vous, illustres Personnages, si je découvrois dans vos productions le moindre principe de raisonnement, & si votre esprit n'étoit pas pas enseveli sous les *Variae Lectiones*, & sous les vénérables ruines de l'Antiquité: mais comme je desespère qu'il s'en débarrasse jamais, j'aime mieux vous faire trouver ici un petit trait d'Histoire, qui pourra vous instruire, si tant est que vous daigniez jeter sur une feuille volante, ces regards accoutumés à se fixer sur des volumes, dont la seule grosseur éfraïeroit des personnes moins laborieuses que vous.

Alexandre, à sa marote de Conquérant près, ne manquoit pas de bon-sens; il aimoit les Sciences; & tous ceux qui se distinguoient par leur génie, pouvoient trouver à sa Cour un asile contre le Destin, qui déjà, dès ce tems-là, étoit brouillé avec le Bel-Esprit. Jamais Prince ne fut plus li-

béral : c'étoit le mortifier que de ne pas recevoir ses gratifications ; & l'on peut dire de lui ce que Saluste dit de César, qu'il ne refusoit que ce qu'il trouvoit indigne d'être donné. On peut bien croire que la mortification d'offrir des bienfaits inutilement ne le troubloit guères , & que force Savans , force Illustres , tâchoient d'employer sa médiation , pour se réconcilier avec la Fortune. Un *Virtuoso* le vint trouver un jour pour le rendre témoin d'un Art merveilleux que personne n'avoit possédé avant lui. Ne croiez pas que je veuille parler de cet Architecte qui promit de faire du Mont-Athos une Statuë d'Alexandre , qui tint dans une de ses mains une grande Ville , & qui repandit un Fleuve de l'autre. Cette pièce-là auroit été assez curieuse , mais c'étoit une bagatelle au prix des prodiges d'adresse dont étoit capable l'Artisan en question. Il avoit aquis , par une longue étude , le rare talent de jeter un grain de millet par le trou d'une aiguille , & il en fit l'épreuve devant toute la Cour Macédonienne. Alexandre parut frappé du Miracle , & dans cet air d'admiration mon homme lisoit déjà sa bonne fortune prochaine , quand le Roi commanda , qu'on lui fit présent d'un grand nombre d'aiguilles , & de quelques sacs de millet , afin qu'il s'exerçât toujours à perfectionner l'Art , qu'il avoit inventé avec tant de bonheur. C'est là toute la récompense qu'Alexandre destina à une invention , qui , toute curieuse qu'elle étoit , ne pouvoit être d'aucune utilité au Genre-humain. Je ne vous racon-

te

te rien qui vous soit inconnu, Messieurs : Mais en lisant cette histoire, avez-vous bien compris, que c'est à vous, qu'Alexandre a fait présent de ce millet & de ces éguilles ? Et que le tour d'esprit de l'homme qui faisoit l'objet du mépris & de la raillerie d'Alexandre, est justement le vôtre ? Toute la différence que j'y trouve, c'est que pour exécuter le projet de cet homme il falloit une adresse dont tout autre n'est pas capable ; au lieu que tout autre que vous, quelque lourdaud qu'il soit, pourra lire jour & nuit, & faire un Recueil monstrueux de ses Remarques, faites à tort & à travers. On peut dire même que la pesanteur d'esprit est presque une qualité requise pour un travail si assidu, si sec, & si stérile. De bonne foi, Messieurs, quel fruit les hommes peuvent-ils tirer de vos veilles laborieuses ? Trouverai-je dans vos écrits, de quoi rendre mon esprit plus beau, mon ame plus raisonnable, mon cœur plus vertueux ? Un Roi y apprendra-t-il l'art de gouverner son Peuple, comme un Père également prudent & tendre ? Le Sujet y puisera-t-il de la docilité pour les ordres d'un Prince raisonnable ? Enseignez-vous au Père de Famille le secret de former le cœur & l'esprit d'un Fils, sur lequel il fonde ses plus douces espérances ? Enfin tous les hommes s'instruiront-ils chez vous de l'art de trouver leur bonheur dans eux-mêmes, & de l'exiger de leur Raison comme un dépôt que la Providence lui a confié ? Songez-y, Messieurs, de grace : avez-vous reçu cette précieuse Rai-

son, pour passer une courte vie à commenter Cicéron, & pour expirer sur votre onzième volume.

Croïez-moi, l'homme ne fut point créé pour trouver des mystères dans les rêveries des Poètes, & pour ôter l'embarras aux Périodes de Pindare & d'Horace. Il ne vous faut pas un grand effort de raisonnement pour trouver ma censure bien fondée; & je vous conseille d'emploier tout ce que vos études vous ont laissé de bon-sens, à comprendre que vous devez rougir d'un Savoir, qui jusques à présent a fait le sujet de votre estime pour vous-mêmes, & de votre mépris pour les autres. Qu'on ne croïe pas que je haïsse les Belles-Lettres. Je n'en hais que l'abus. Je veux savoir l'Histoire, pour réfléchir sur la conduite des hommes, & pour tirer de leur prudence & de leur témérité, des règles pour me conduire avec une sage précaution. J'ai besoin d'une idée générale des mœurs des Anciens pour n'être pas arrêté à tout moment dans la lecture de leurs Ouvrages. La connoissance des Langues m'est utile à peu près pour la même raison. Je lis les Vers excellens pour y admirer la beauté de l'esprit, la grandeur des sentimens, la richesse de l'imagination, la force des termes, & l'harmonie de la cadence. En un mot, je veux rapporter l'usage de ma lecture à une solide utilité, ou du moins à un plaisir raisonnable; & non pas stér misérablement sur l'obscurité d'un passage, qui, éclairci à la fin, ne m'offrira pour prix de mon travail, qu'une pensée peut-être commune,

mune, peut-être contraire au bon-sens. N'épuisons pas cette matière, il vaut mieux y revénir une autre fois.

IL n'y a rien de si joli que d'être Auteur sans être connu, & de pouvoir hardiment trouver son propre Ouvrage ridicule ou charmant selon qu'on veut se conformer aux décisions des autres. La Boutique de Mr. *Johnson* est d'ordinaire le Tribunal Souverain devant lequel le pauvre Misanthrope est tous les Lundis sur la Sellette. La plupart de mes Juges trouvent que j'écris assez passablement; mais ils se persuadent que mon Ouvrage ne se soutiendra pas. La matière que j'ai choisie, est traitée avec succès, disent-ils, par tant de différens Auteurs, que de l'entreprendre après eux, est le moien de dire peu de choses assaisonnées du sel de la nouveauté. La Bruière, ajoûtent-ils, est à blamer pour avoir fait bien des mauvais Copistes. Mais vous, Lecteurs, qui en jugez ainsi, avez-vous oublié, que le Vice & le Ridicule sont des sources intarissables de critique? & ne puis-je pas bien m'en fier à vous du succès de mon Ouvrage à cet égard-là?

Qu'on ne m'objecte pas que toutes les Sottises qu'on fait à présent, peuvent être rangées dans les classes qu'on a censurées déjà avec autant d'esprit que peu de succès: Il est sur qu'on est tout autrement sot & vicieux à présent, qu'on l'étoit du tems de Molière, & de l'Imitateur de Théophraste; & que les nouveaux travers d'esprit, les nouvelles mo-

des d'être extravagant & scélérat, méritent bien des censures nouvelles.

C'est dommage, dit un autre, que cet Auteur s'abaisse à faire un petit Ouvrage, qu'on confondra, sans le lire seulement, avec la Gazette & avec la Quintessence; pourquoi ne pas faire un Livre suivi? A celui-là je n'ai rien à répondre, sinon qu'il n'a qu'à garder toutes mes feuilles volantes pendant un an entier, & qu'à les faire relier ensemble; cet assemblage fera un Volume presque aussi gros que la Bruière; plutôt au Ciel qu'il fût aussi bon! Mais voici le plus fort sujet de plainte qu'on croit avoir contre moi. J'ai trop bien attrappé apparemment le caractère de certaines personnes, & celles-là trouvent dans mon Ouvrage une noire malice, une médisance diabolique. Les Souverains, selon eux, devroient empêcher l'impression d'une Pasquinade pareille, & un Libraire a fort mauvaise grace de mettre à profit l'abominable malignité d'un Esprit satirique. N'aura-t-on jamais des idées justes des choses; & ne comprendra-t-on pas qu'un Prédicateur pieux & zélé, n'est pas plus éloigné de la Médisance que moi? Je ne fais pas des Portraits en l'air, il est vrai; les bons Prédicateurs ne le font pas non plus; & s'ils ne se regloient pas sur quelques Originaux, qui voudroit se reconnoître dans un miroir qui ne lui représentât pas ses véritables traits? & qui se corrigeroit d'un vice qu'il ne se connût point?

La Médisance a son principe dans la maligne joye d'un cœur qui se baigne dans les

les défauts d'autrui; & l'essence de ce vice consiste dans l'intention de rendre les personnes mêmes odieuses & méprisables, au lieu de s'attacher à les corriger de tout ce qui peut les rendre indignes de notre amour & de notre estime. La Misanthropie attaque le Vice ouvertement; sûre de l'innocence de sa conduite, elle décrie sans détour la grossière Hypocrisie de ceux qui logent dans des Hôpitaux magnifiques, une partie des malheureux qu'ils ont eu soin eux-mêmes de mettre dans la rue. Mais la Médisance charmée des crimes qu'on offre à sa soif de satiriser, enveloppe la malignité de son venin dans un dehors douxereux :

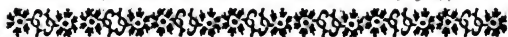
- „ Alcidas, dit un Fourbe, il est de mes Amis,
- „ Je l'ai connu Laquais avant qu'il fut Com-mis;
- „ C'est un homme d'Honneur, de Pieté profonde,
- „ Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Mais, Lecteurs, si vous ne voulez point qu'on attaque vos vices, & si vous ne sauriez vous résoudre à vous corriger, je vais vous instruire d'un moyen sûr de me faire rentrer dans le silence : dédommages Mr. *Johnson* de ce que ma Misanthropie pourroit lui faire gagner. Vous êtes en si grand nombre, cottisez-vous, & faites lui une petite Pension de mille écus par an; il se

contente de peu de chose , comme vous voïez.

Pour que mon silence autorise
Du Siècle extravagant les bîfares abus,
Mille écûs par an , mille ecus ,
Ce n'est pas seulement un denier par Sottise.

Une autre fois je répondrai à quelques autres Objections.



XIII. DISCOURS.

LEs Histoires nous parlent d'une certaine Nation, la plus sage & la plus heureuse qu'on ait jamais trouvée dans l'Univers. Ce Peuple avoit rendu habitable, par un travail sans relâche, un petit coin de la Terre, que la Nature sembloit n'avoir destiné qu'aux horreurs de la solitude. Bien-tôt cette commune Mère des Hommes, qui ne refuse rien à la diligence, vit les marais devenir fertiles, & les Bois se changer en Prairies riantes. Les Habitans de ces lieux savoient trouver l'abondance où des Peuples plus rafinez eussent à peine trouvé le nécessaire. Ils adoucissoient leurs travaux par l'agréable innocence des plaisirs naturels, & ces plaisirs devenus sensibles & touchans, par la fatigue qui les précédoit, leur faisoient couler dans un profond repos des jours parfaits.

faitement heureux. Le laitage, les légumes, & les fruits, ces mets que la Nature même assaisonne, fournissoient à leur appétit des repas agréables, sains & frugals. L'aimable simplicité, compagne de l'innocence, cachoit à ce peuple composé de ses plus chers nourissons, les Vices, que les manières raffinées répandent à pleines mains : sans finesse d'esprit, ils avoient un bon-sens admirable, qui brilloit sur tout dans la sagesse de leur Politique intégrè.

Ils n'étoient pas ce bon-sens par des connoissances plus curieuses qu'utiles, & qui n'ont aucun rapport à l'ordre, & au bonheur du Genre-humain. Ce solide bien leur étoit plus précieux que le faux brillant des modes, & qu'une vaine Politesse qui n'a point son principe dans la Raison. C'est cette Politesse qui arrache à la Raison son empire légitime, pour exercer sur elle une tyrannie pernicieuse ; & c'est cette Politesse qui leur étoit heureusement inconnue. Ils ne suivoient dans leurs manières qu'une Nature innocente ; leur candeur, leur bon-foi, ne se démentoient jamais ; il ne leur venoit pas seulement dans l'esprit que la parole pouvoit servir à tromper quelqu'un ; ils ne songeoient pas à employer à la perfidie & à la trahison, un talent, qui nous fut donné pour entretenir parmi nous la douceur d'un commerce mutuel par la facilité de nous communiquer nos pensées. Incapables de la plus innocente tromperie, ils n'en soupçonnoient jamais les autres. Ils redoutoient plus la défiance peu charitable que le

heur de se laisser tromper ; être malheureux leur paroissoit moins rude que d'être coupable. On ne connoissoit pas parmi eux une tendresse asservie à une mode criminelle ; ils ne se faisoient pas une étude sérieuse de plaire au Sexe, en leur corrompant l'esprit & le cœur, par l'orgueil qu'inspire la délicate lâcheté de la Flatterie.

A quoi leur auroit servi le raffinement de cet art ; Ils ne vouloient se rendre aimables qu'aux yeux d'une seule Femme, pour partager avec elle les plaisirs que leur procuroient leur Vertu, & les peines inséparables du sort des Hommes.

Leurs paisibles maisons étoient fermées aux funestes desordres de l'adultère ; l'Epoux ne songeoit de jour qu'au soin de sa Famille, & le soir il se faisoit un bonheur de se délasser de la fatigue du jour dans les bras de sa tendre moitié, dont la naïveté touchoit plus que les dégoûtantes *mignardises* des Femmes du siècle, qui cherchant l'art de plaire, trouvent le secret de se faire mépriser. Par une aimable prévention, par un heureux aveuglement, l'Épouse toute occupée de sa tendresse pour son Epoux ne trouvoit que lui seul d'aimable. Une Sœur ne regarde pas d'un autre œil son Frère que ces Epouses regardoient tout homme qui n'étoit pas leur Mari. Une heureuse égalité qui fait le vrai bonheur d'une République, leur faisoit chérir leur Liberté autant que leur vie. Amateurs de la Paix, délivrez de l'extravagante fantaisie d'étendre leurs Etats, ils n'alloient

loient pas acheter par mille crimes le soin inquiet de gouverner des Peuples malgré eux : mais une ardeur généreuse les animoit dès qu'on en vouloit à leur impayable Liberté. Ils étoient tous également intéressez au bien de leur Patrie, & quand il falloit, ils accouroient tous avec un zele egal à sa défense. Jamais Peuple ne fit de plus grandes Actions, & jamais on ne vit plus évidemment que la Liberté est la source de la Valeur. La bonté cordiale, qui paroît si ridicule dans ce Siècle, étoit le caractère particulier de ce Peuple chéri du Ciel : tous les malheureux, tous les persécutez, venoient de tous les coins de la Terre, chercher dans cette République un azile assuré ; bien-tôt devenus Membres de ce même corps, ils recevoient un bonheur pur & sans mélange, des mains de la simplicité & de l'innocence, qui régnoient dans cet Etat bienheureux. Ils aprenoient avec plaisir à obéir à des Loix qui ne tendoient qu'à entretenir parmi eux les sources de leur bonheur, à des Loix qui se faisoient plutôt écouter par leur utilité intéressante, que par les suplices dont elles menaçoient les transgresseurs. Les Magistrats, qui veilloient au maintien de ces Loix si sages, en étoient eux-mêmes les plus religieux observateurs ; ils ne se distinguoient de leurs Sujets que par leur Sagesse, par leur Prudence, par leur Fermeté dans les périls, & par leur tendresse pour la République. On ne les voyoit pas étaler aux yeux de leurs Compatriotes, un luxe odieux, ni faire la matière de leur magnifi-

cence du fruit des travaux & de la sobriété de ceux qu'ils gouvernoient. S'ils étoient au dessus des autres, ce n'étoit que pour leur donner des exemples de frugalité & de modestie : le bonheur de la Patrie étoit le but & la récompense des soins de ces véritables Pères de leur Peuple.

Cette heureuse, cette sage Nation, n'est plus ; la Politesse & les Trésors superflus ont été la Guerre & la Peste qui l'ont effacée de dessus la surface de la Terre. Messieurs les François, reconnoissez-vous, dans le Portrait que je viens de vous tracer, les Ancêtres de ceux qui, gardant encore quelques restes de leur ancienne cordialité, vous ont soulagez dans vos malheurs, & que par reconnoissance vous avez achevé de corrompre ? Il est vrai que par le Bon-air, & par la Politesse vous avez remplacé les Vertus que vous leur avez fait perdre, & à ce troc ils ont gagné indubitablement.

Avant que de vous connoître ces bonnes gens ne savoient pas seulement ce que c'étoient que les Fourchettes, & ils mangeoient avec leurs doigts que la Nature rustique leur avoit donnez pour ces sortes d'usages : qui pis est, ils buvoient brutalement tous d'un même verre. Quelle grossièreté ! Dans leurs manières de s'habiller, ils consultoient plutôt la commodité, & la pudeur, que le luxe & la vanité ; ils aimoient mieux suivre dans leur air & dans leur démarche les avis de la Nature que les leçons d'un Maître à danser : quelle impolitesse !

Voilà comme on raisonne, quand on ne fait

fait pas distinguer l'impression que fait sur nous la coutume, d'avec ce que nous dicte une Raison éclairée. Supposez, de grace, que je sois un de ces Bataves, aussi naturel dans mes manières, que dans mes habits, & dans mes discours, & démontrez-moi que la Politesse, que le bon-air, consiste dans les choses où vous les faites consister. Faites moi voir que j'agis contre la Raison & contre l'Humanité en ne me gênant point dans un habit qui me met à la torture. Prouvez-moi que répandant mon sang, pour ne pas dépendre d'un Prince étranger, je dois me faire l'esclave de ma chevelure. Ou ce qui est plus ridicule, prouvez-moi que je dois changer ces ornemens naturels, contre l'extravagant édifice de cheveux étrangers, qui s'élevént comme deux cornes au dessus de ma tête, & que nous trouverions la plus sottise chose du monde, si nous les voyions aux Iroquois, & aux Topinambous. Démontrez-moi que la généreuse hardiesse d'une franchise raisonnée doit céder à la douce foiblesse d'un complimenteur, qui, pour unique règle de ses discours, n'a que l'envie de plaire à ceux dont il nourrit les Vices par ses flatteries : ou bien, démontrez-moi qu'elle est inférieure, cette Candeur vertueuse, à l'Impudence brutale d'un *Petit-Maitre*, qui n'ouvre la bouche que pour offenser son prochain par des vérités choquantes, que la Vertu, ni la Raison n'exigent pas de lui. Faites-moi comprendre encore qu'il est raisonnable d'affecter dans toutes ses manières

une

112 LE MISANTROPE.

une délicatesse efféminée , & de n'avoir de la force & de la vigueur que pour les débauches les plus infâmes ; qu'un air modeste & posé est plus contraire à la dignité d'un être raisonnable , que ces *Airs Cavaliers* qui veulent que devant tout le monde on chante , on danse , on sifle , on s'embrasse ; en un mot , que ces *Airs* qui n'ont du mérite , qu'autant qu'ils ont de la folie. Il me seroit bien plus facile à moi de démontrer que ce Bon-air , cette Politesse , ne fait qu'abatardir le Bon-sens , qu'elle amolit le courage ; en un mot , qu'elle ôte aux hommes tout ce que leur cœur & leur esprit ont de généreux & de mâle , & qu'elle les assujettit à leurs propres chimères & à celles des autres. Heureux mille fois , dans leur impolitesse , les anciens Belges !

On ne vit point remper dans ce vil esclavage
Les magnanimes cœurs des Bataves altiers
Qui de la même main qui pressoit leur laitage ,
Savoient au Champ de Mars moissonner des Lauriers.

Par leurs travaux , Cérès devenoit plus féconde ,
Leur valeur la gardoit d'ennemis inhumains ,
Ils arrêtoient , Vainqueurs des Conquérans du
Monde ,
Dans leur rapide vol les Aigles des Romains.

De ces Héros sortit cette jeunesse austère ,
Qui joignant le courage , à la simplicité

Sçut

Sçût vanger l'Univers de l'Orgueil de l'Ibère
Et secouer le joug d'un maître detesté.

Mais bien-tôt de la Paix nâquirent les délices,
On méprisa les biens de ses simples Ayeux,
Et les Vaisseaux chargez de Trésors & de Vices,
Déchargèrent aux Ports leurs faix pernicieux.

L'Innocence bien-tôt eut le nom de rustique,
On se rit du Bon-sens des Bataves Bergers,
Et le solide Prix de leur Sagesse antique,
Disparût au brillant des Vices étrangers.

Cultivant dès l'enfance une beauté naissante,
Une fille, à ses yeux, aprit l'Art d'enflammer,
Et courant au plaisir de paroître charmante,
Rencontra le malheur de se laisser charmer.

D'un seul cœur où regnoient & mérite & tendresse
Elle crût mal payez ses attraits orgueilleux,
Et, pour traîner d'Amans une foule traitresse,
Fit agir ses faveurs au défaut de ses yeux.

L'Epouse surannée à l'Epoux mercenaire,
Vit par de faux sermens profaner les Autels,
Et ses Trésors servir à ce jeune Adultère,
Pour fournir aux besoins de ses feux criminels.

„ Que n ont point altéré les tems impitoiables ?
„ Nos Pères , plus méchans que n'étoient nos
Aïeux,

„ Ont

114 LE MISANTROPE.

„ Ont eu pour Successeurs des Enfans plus coupables,
 „ Qui seront remplacez par de pires Neveux.

On avertit le Public que ce n'est que pour les petites Folies que le Misantrophe veut recevoir des Contributions; car pour les grosses il ne prétend pas les souffrir en aucune manière. Ainsi tous ceux qui en sont atteints, sont priez de s'en corriger incessamment, sous peine d'être traités selon leur mérite.



XIV. DISCOURS.

Dites qu'à son Epoux Iris est infidelle,
 Qu'elle est bizarre & sans cervelle,
 Que son babil vous étourdit;
 Mais ajoutez qu'Iris est belle,
 Que tout plaît, que tout charme en elle;
 Iris est contente, Il suffit,
 Iris est Belle.

Ne peut-on pas dire, que d'ordinaire les Auteurs en agissent à l'égard de leur esprit, comme le Sexe à l'égard de sa beauté.

Dites qu'Arcas à chaque page
 Etale de ses mœurs l'affreux libertinage,
 Que sa médifance noircit

La

La plus pure vertu, la raison la plus sage;

Ajoutez qu'il a de l'esprit,

Arcas content de ce suffrage,

Se moque du teste, il suffit,

Arcas a de l'esprit.

Je sens avec bien de la satisfaction, combien je suis éloigné de la bisarrerie d'un pareil sentiment; l'esprit n'occupa jamais le premier rang dans mon estime. Un jugement solide, une érudition bien entendue, une humeur agréable & facile, une vertu, où il entre plus de raison que de tempérament, voilà ce qu'il faut estimer le plus digne de l'approbation & de l'amour des honnêtes gens; Pour l'esprit il ne faut le considérer: que comme une qualité qui rend la Vertu plus agréable & le vice plus hideux: Fondé sur ce principe, j'avoué que je ne suis pas satisfait de la bonne opinion que quelques Lecteurs ont de mon esprit, & je trouve à propos de répondre aux accusations de plusieurs personnes qui ont un tout autre but que celui de me disputer l'honneur d'écrire joliment.

C'est d'abord à mon jugement que l'on en veut: j'ai dit dans ma première feuille volante, que celui que j'appelle *Misanthrope*, ne découvre que par un principe d'amour pour le hommes, & toute la noirceur de leurs crimes, & toute l'extravagance de leur ridicule. On prétend que j'ai fait en cet endroit une faute contre le bon sens. *Misanthrope* vient de deux mots Grecs, & signifie proprement un

un *Ennemi des Hommes*. Le moyen qu'un Ennemi du Genre-humain fasse quelque chose par un principe d'Amour pour ce Genre humain qui est l'objet de sa haine. Voilà qui est bien fort, & jamais raisonnement fondé sur une Etimologie ne fut plus démonstratif. Parlons sérieusement ! Ne faut-il pas avoir bien peu réfléchi sur la destinée des expressions, pour ignorer que souvent un mot perd sa signification primitive, & en acquiert une autre fort différente de la première, & fort éloigné de son origine. Examinons le premier mot qui nous viendra dans l'esprit. *Bon*, vient du mot Latin *Bonus*, qui joint au mot *homme*, exprime un Homme de probité, un Homme intègre. En faut-il conclure que c'est manquer de bon sens, que de donner le titre de bon-homme, à un Epoux assez lâche pour voir d'un œil content la mauvaise conduite de sa Femme, & pour vivre du revenu de son infamie ?

Le mot de Bel-esprit fut d'abord appliqué dans son sens propre, à ces Génies excellens qui joignoient dans leurs productions, un raisonnement exact à la beauté de l'imagination, & à l'heureuse précision des termes. Dans ce sens, *La Bruïère*, *Pascal*, *Racine*, & *la Motte*, sont de beaux Esprits.

Après cela, ceux-là même qui n'écrivoient point, mais dont le goût sûr & fin savoit distinguer dans les ouvrages d'esprit les bons endroits d'avec les mauvais, furent désignez par le même titre, & c'est

c'est ainsi que *Conrard* étoit un Bel-Esprit.

Dans la suite cette expression a été appliquée généralement à tout Auteur, bon ou mauvais, à tout homme assez fou pour barbouiller du papier, & pour faire rouler la Presse; & dans ce sens elle convient à *Ménage*, à *Cotin*, & à moi.

A présent, chez les personnes qui savent s'exprimer avec politesse, on n'appelle plus tout cela *Bel-Esprit*. *La Mothe* est un excellent Ecrivain; *Conrard* un fin Critique, *Ménage* un Auteur. On ne sauroit appeler Bel-Esprit qu'un homme qu'on veut bien offenser; & ce nom ne se donne qu'à un Auteur absolument mauvais; ou bien à un Fat, qui fait de son effronterie un voile à son ignorance, & qui fait dire d'un air Cavalier, *que ceci peut passer, & que cela ne vaut pas le Diable*. Dans ce dernier sens le mot de Bel-Esprit pourroit désigner les Critiques que je réfute ici.

Pourquoi le mot de *Misanthrope* ne seroit-il pas sujet aux mêmes révolutions que les autres? Croit-on que l'usage respecte un terme dont la racine est Grecque, & n'oseroit exercer son empire sur la signification d'un mot qui vient de si loin?

Consultons cet usage qui a seul droit de décider de la juste application d'un mot. N'entend-on pas tous les jours appeler Misanthrope un homme de probité, qui se rend incommode par la liberté de sa raison, par la fermeté de sa franchise, & par la roideur de sa Vertu. Cet Homme, dont l'intégrité

té est estimée de ceux-là même qui ne sauroient la souffrir, ne hait point le Genre humain; cette haine ne sauroit compâtrir avec sa Vertu; ce ne sont que les manières des hommes qui lui sont odieuses, & il seroit charmé de rendre son prochain plus digne de son estime & de sa tendresse.

Mais voici une accusation bien plus atroce. J'attaque *Boileau*; qu'elle insolence! Après sa mort, Quelle malice noire! Il y a de la bassesse dans cette conduite assurément, & la Fable du Lion & de l'Âne paroît exprès faite pour moi. Si je voulois me défendre contre mes Accusateurs par *Boileau* même, j'aurois bien-tôt cause gagnée. *Ronsard* & *Théophile* n'étoient-ils pas morts quand il les a traitez de méchans Poëtes? Selon les propres maximes de *Boileau*, la comparaison de *Ronsard* à lui, ne sauroit lui faire tort. Il soutient dans ses Réflexions, qu'on ne sauroit juger du mérite d'un Auteur dans le Siècle où il vit, & que c'est l'approbation suivie de la postérité qui décide de la beauté de ses Ouvrages. Selon cette règle il est encore indécis si *Boileau* vaut mieux que *Ronsard*; & peu sûr de ce que penseront nos Neveux de l'un & de l'autre, je suis en droit de juger de leurs Ouvrages par raisonnement; en attendant qu'on puisse en juger par prévention.

Mais ma méthode de raisonner sur les Ouvrages d'esprit n'est pas celle de *Despreaux*, & la réponse qu'il me fournit contre ses Protecteurs zèlez ne me satisfait pas; la beauté d'un Ouvrage, selon moi, est réelle; el-

elle dépend absolument de la Raison, qui n'étant point sujete au changement, doit nécessairement sentir toujours cette beauté dont elle est le principe & la règle.

Je croi *Despreaux* un très-excellent Poëte, sans m'embarasser de ce qu'en croira la Postérité. La beauté de ses Vers est l'effet d'une imagination vaste & riche, réglée par une esprit éclairé autant que juste. Les Siècles à venir qui ne sauroient rendre sa raison moins exacte, ni dérégler son imagination, ne sauront tirer non plus son Ode de son enflure Pindarique, ni son Epigramme contre *Perrault* * de son extravagance: leur approbation ne fera jamais en sorte que les titres de barbare, d'imbécile, & de furieux, aient été donnez à des Empereurs Romains, pour avoir méprisé Homère & Virgile. Et si elle pouvoit rendre ce fait vrai-semblable; on n'en conclura jamais que les François auroient dû imiter la folie des Romains, & que *Perrault* devoit s'attendre à être confondu avec *Caligula* & *Neron*.

Je n'ai point attaqué *Boileau* pendant sa vie. Je n'écrivois pas alors: en veut-on d'autres raisons? Au reste, on voit assez que mon but n'est pas de faire des ruines de sa réputation les fondemens de la mienne: je veux seulement faire voir que les plus grands hommes peuvent faire les plus grandes bévûës. Qu'étourdis par l'encens qu'on leur prodigue de tous côtez, ils ne sont plus en garde contre les travers d'esprit, & qu'alors ils disent souvent des sottises, par cela même qu'ils se croient incapables d'en dire.

Nunc

* Voyez le discours V. page 34.

Nunc vero venio ad gravissimam querelam ; voici une accusation de la dernière importance. *J'ai mis dans mon premier Misanthrope, Oronte au lieu d'Alceste :* Il est vrai. *C'est une bévûe :* j'en conviens : elle est indigne d'un Homme qui s'érige en Auteur ; & on ne sauroit rien attendre de bien écrit d'un Homme capable de dire Oronte au lieu d'Alceste. Je n'en conviens point ; & je trouve ce raisonnement assez propre à augmenter mes réflexions sur le Sens commun. Pour déclarer de la sorte un homme indigne des applaudissemens du Public, il faudroit pouvoir le convaincre d'une faute de jugement, & d'une de ces fautes de jugement qui caractérisent le dérèglement de l'esprit. Ma bévûe est-elle de cette nature ? & mon jugement auroit-il pû découvrir quelque propriété dans le nom d'Alceste, qui le déterminât à désigner un Misanthrope, plutôt que le nom d'Oronte ? Il est certain que non, & par conséquent toute ma faute consiste à avoir manqué de mémoire. La mémoire d'ordinaire est un peu gasconne, elle ne révoque pas seulement en doute les choses dont elle croît être persuadée. Ne pourroit-on pas pardonner à la mienne un défaut quelle a de commun avec celle de presque tous les hommes, & avec la raison de ceux qui m'ont déclaré si légèrement déchu du Privilège de bien écrire ?

Le Libraire se plaint aussi de moi, mais le sujet de sa plainte me fait honneur & plaisir. Je n'écris que pour les Gens d'esprit, dit-il ; & comme le nombre en est fort inférieur à

ce-

celui des Sots, il doute du debit de mon Ouvrage. Eh ! si, Mr. Johnson, vous n'y pensez pas ; permettez-moi seulement de plaire aux Gens d'esprit, & tout ira bien ; si le nombre des Sots est grand, ceux qui veulent passer pour Gens d'esprit ne sont pas moins nombreux : & en achetant le Misantrophe, ils ne manqueront pas de prouver par là, papier sur table, qu'ils ont le goût fin, & l'esprit délicat. Si cette raison ne vous paroît pas convaincante, imprimez un Recueil des Productions de l'Abbé B. . & s'il se debite mieux que mon Ouvrage ; je vous promets de réformer mon stile.

Mais je me suis brouillé avec tout le Sexe, qui ne sauroit me pardonner les pleurs que j'ai fait verser à Orphée après qu'il eut retrouvé sa chere Euridice. Votre colére est très-bien fondée, mes Dames, & je vous avouërai naturellement, que dans l'endroit qui excite votre indignation, entraîné par le ridicule plaisir de dire un bon mot, j'ai sacrifié mes propres maximes, & l'estime que j'ai pour vous, au desir de briller à vos dépens : tant il est vrai que la Vanité est dangereuse à la Raison, & qu'il est difficile de ne se pas écarter du bon sens en courant trop après l'esprit.

Je ne vous estime que trop, charmant Sexe ; & plutôt au Ciel que je fusse d'un âge à ne m'en pas tenir avec vous à l'estime ; je ne balance pas seulement à vous mettre au dessus des hommes, qui vous rendent si peu justice. C'est bien à nous, franchement, à vanter la force de notre Raison : où est le

Philosophe, le Misantrope, qui a l'esprit assez fort pour résister à vos Charmes? Vous résistez mille fois mieux à ce que nous pouvons avoir d'agrément. Sans combattre nous allons au devant de notre défaite; & vous, vous ne vous rendez point du tout, ou du moins vous ne vous rendez qu'après quelque résistance. Vos vices sur lesquels nous nous récrions le plus, sont justement ceux que nous nous éforçons de faire naître dans votre cœur. Pour un moment de foiblesse dans vingt années de Vertus, nous vous déclarons infames. Avec une sagesse qui ne se dément point, vous n'êtes chez nous que des Prudes. Notre injustice donne des noms également odieux à vos foiblesses & à vos Vertus, dans le tems qu'elle travaille à encenser à nos sottises & à nos crimes les plus lâches. Quelle gloire pour un homme, après avoir été long tems à l'affût d'un moment favorable, d'en avoir profité; & d'avoir ruiné d'honneur une aimable Personne qui n'a été foible que par l'opinion qu'elle avoit de la vertu de son perfide? Elle auroit encore sa chère réputation si elle avoit été moins tendre & plus défiante, si elle avoit eu le cœur moins bien placé, & si la vertu même n'avoit été en quelque sorte la source de sa foiblesse. Condamnée à rougir éternellement de son malheur, plutôt que de son crime, elle voit son Scélérat vain d'une action aussi criminelle que celle de corrompre l'innocence, chercher des nouvelles occasions de signaler ses detestables fourberies il s'en fait une profef-

feſſion, un honneur. Ce n'eſt rien encore, on ne ſauroit venir à bout de la Vertu d'une Femme, on s'en dédommage ſur ſa Réputation, & le prix de votre Vertu la plus pure, malheureux Sexe, eſt de voir ſouvent ſuccomber votre gloire ſous les Calomnies du témoin de votre ſageſſe. La plupart des hommes ſont des malheureux, ils ſe piquent de l'être; & j'oſe attribuer les trois quarts des infamies, qu'on debite de vous, à la noire médiſance de nos jeunes gens, qui ne rougiroient de rien s'ils n'avoient honte encore quelquefois d'être ſurpris par leurs Compagnons, dans une action raifonnable ou vertueuſe. Pour la délicateſſe des ſentimens, on ne ſonge pas ſeulement à vous la diſputer; & on ne trouve rien de ſi ſot, de ſi impertinent, que la tendreſſe deſintéreſſée, la diſcrétion, & la fidélité.



XV. DISCOURS.

DAns une des Capitales des Provinces-Unies, un pauvre Mari vient de découvrir l'infidélité de ſa Femme, d'une manière ſi particulière, qu'elle vaut bien la peine qu'on en faſſe part au Public. C'eſt une Hiſtoire où l'on pourroit mettre bien de la broderie, pour la faire paroître plus nouvelle & plus ſingulière; mais je la trouve d'elle-même aſſez aſſaiſonnée du ſel de la nouveauté,

té, pour la donner au Public, *in puris naturalibus*.

Un bon Bourgeois d'*** avoit épousé une femme un peu trop jolie, pour ses péchez. Si de son côté il l'adoroit, elle avoit pour lui toutes les complaisances qu'une Epouse tendre, & une Coquette fieffée, prodiguent d'ordinaire à leurs Epoux par des motifs différens. En un mot, on a rarement vû dans une Famille autant de marques d'une parfaite union, & d'une tendresse conjugale du vieux tems. Le bon homme croyoit son Epouse aussi sage que belle; & cette bonne pâte de Femme n'étant pas d'humeur à répondre à la bonne foi de son Mari par une sagesse réelle, vouloit du moins le récompenser de sa confiance, par une sagesse affectée: elle eut la bonté de conduire si prudemment ses intrigues, que Mr. de la Frisure auroit peut-être porté ses Cornes en terre, sans s'en apercevoir, si le hazard n'avoit eu l'indiscrétion de lui découvrir son infortune.

Un jour il annonça à son Epouse, qu'une nécessité indispensable le contraignoit de faire un petit Voyage, & de passer une nuit hors de la maison. La fine Pièce en pleura de joye, & eut l'habileté de faire passer ses pleurs pour des larmes de douleur & de tendresse, en les accompagnant de toutes les grimaces nécessaires, pour faire croire à son Epoux qu'il étoit le plus heureux des Maris. Ses tendres emportemens n'étoient guères moins vifs, que ceux d'Anne la Perruquière, quand elle tâche de retenir auprès d'elle
le

le Perruquier l'Amour prêt à lever, dans une Eglise, un Lutrin qui devoit être la base de mille saintes querelles.

„ Ah cruel ! Si du moins, à ton devoir fidelle,
 „ Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle,
 „ L'espoir d'un juste gain consolant ma langueur,
 „ Pourroit de ton absence adoucir la longueur.

Je ne fai si quelque raison obligea l'Epoux de notre Lucrèce à différer son Voyage, ou bien s'il acheva ses affaires plus vite qu'il n'avoit pensé; mais je sai bien qu'il vint au logis au commencement de la nuit, tout enchanté de l'agréable surprise qu'il alloit causer à sa Femme. Après qu'il eut fait trembler la porte sous des coups redoublez, pendant un assez grand espace de tems, on ouvre; il monte, trouve déjà son Epouse couchée, & se couche auprès d'elle. Si elle lui fit des carasses il est aisé d'en juger par ce que j'ai dit de l'habileté de cette Belle; c'est le seul principe dont on le puisse conclure, à moins de l'avoir vû.

A peine fut-il dans le lit, bien résolu de se refaire de la fatigue de la journée, par un bon somme, qu'il fut traversé dans ses bonnes intentions par les soupirs entremêlez de cris du chaste objet de sa tendresse. Il s'alarme, lui demande la raison de ses gémissemens; & après qu'on lui eut fait attendre la réponse, autant qu'il le falloit pour augmenter son empressement, il apprend que Mademoiselle est tourmentée d'une furieuse

Colique. Ce fut assez pour que le tendre & crédule Mari se jettât hors du lit, s'habillât au plus vite, & s'en fût dans le voisinage chercher quelque liqueur capable de soulager les prétendues douleurs de sa fourbe.

Quel fut son étonnement quand mettant la main dans sa poche pour payer sa Voisine, il en tira une belle Montre d'or, & une Bourse bien garnie de pistoles. La rencontre étoit agréable à coup sûr, & cette trouvaille n'étoit point à mépriser, mais elle donna lieu à bien des réflexions inquiétantes, & il ne falloit pas être fort clair-voyant pour saisir le nœud de toute cette intrigue.

Ce nœud ne vous échape pas non plus, Lecteur, pour peu que vous soyez pénétrant; vous comprenez bien qu'un riche Galant avoit pris la place de l'Epoux; que dans l'épouvante de l'arrivée du Mari il s'étoit caché sans songer à ses habits, que le bon homme avoit pris les culottes du Galant pour les siennes, & qu'ainsi sa bonne fortune lui avoit annoncée son malheur. On dit qu'il avala la pillule en homme qui fait vivre, & que sans dire mot à sa Femme il résolut de cacher soigneusement son or & ses cornes. Le Galant qui aparamment s'en étoit allé avec le haut-de chausses de l'Epoux, quelque malheureux troc qu'il eut fait, ne s'avisa pas de redemander sa Montre, ni sa Bourse: & peut-être n'aurois-je jamais diverti le Public de cette Avanture, si la Voisine avoit été aussi discrète que le Galant & l'Epoux: mais comme elle avoit

avoit des raisons moins fortes qu'eux de s'en taire; quoi que Femme & Voisine, elle raconta bonnement, & sans songer à mal, l'histoire de la Montre, & de la surprise du Voisin, à quelques Commères, qui la communiquèrent avec un peu moins de bonté d'amé à quelques Amies, qui la communiquèrent à tout le monde. Cependant l'Epoux a soutenu si noblement le caractère de Cocu raisonnable, qu'il a intenté un Procès d'injure à la Voisine, qui auroit été contrainte de lui faire réparation d'honneur si elle n'en avoit été crüe sur le serment qu'elle offrit de faire. Le pauvre Diable a donc été condamné aux dépens; & bien lui en a pris d'avoir trouvé dans la poche de l'Auteur de sa disgrâce de quoi fournir aux fraix des Procédures burlesques, dont le dernier, quelque coupable qu'il soit d'ailleurs, est la cause innocente.

Conten toujours, dit *La Bruyère*, c'est le caractère d'un petit esprit. Tâchons de mettre la vérité de cette maxime dans tout son jour.

Ou ce sont les choses que nous avons apprises d'ailleurs qui sont les sujets de nos Contes; ou bien, ce sont celles qui nous sont arrivées à nous-même. Si on se fait une habitude de conter toujours ce qu'on a lû, ou entendu dire, on voit bien que c'est l'effet d'une petiteesse d'esprit, & qu'on court risque de rabattre les oreilles des gens, de ce qu'ils peuvent savoir aussi-bien que nous. Si on ne puisoit la matière de ses Contes que dans les choses, dont la connoissance est

venue à nous par des routes particulières, & si de cette matière on ne choisissoit encore que ce qui est véritablement digne d'attention, il est très clair qu'on conteroit fort rarement.

Il est encore plus ridicule de fatiguer toujours ceux que nous fréquentons, par le récit de nos propres Aventures. Il y a d'abord dans cette coutume un amour-propre choquant & importun; & dès que vous vous mettez une fois dans une compagnie sur votre propre histoire, vos Auditeurs ne font semblant de vous écouter que pour être en droit de se faire le sujet de la conversation à leur tour; Chacun se dispense de prêter attention aux autres & pourtant il a la ridicule pensée qu'il a lui seul le privilège d'attacher à ses récits l'oreille de toute la compagnie.

Remarquons encore, que souvent notre amour-propre nous fait trouver touchant & particulier, ce qui paroît froid & commun à ceux, qui n'étant pas intéressés dans nos Aventures comme nous, les regardent de tout un autre œil.

Une seconde raison qui doit empêcher un homme de bon sens de conter toujours, c'est qu'il n'y a rien de si difficile que de conter bien. Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit & de l'imagination pour faire un Conte agréablement; il faut avoir un génie tout particulier, pour y réussir.

Un Conte roule d'ordinaire sur quelque action, ou sur quelque bon mot; & pour faire sentir ce que cette action a d'extraordinaire,

naire, ou ce que ce bon mot a de fin, il faut rapporter justement un certain nombre de circonstances, qui préparent l'esprit à comprendre, à la fin du Conte, sans difficulté & sans confusion, la délicatesse du bon mot, ou le merveilleux de l'action dont il s'agit. A-t-on l'esprit trop vif? on court risque de négliger quelqueune de ces circonstances nécessaires, & le meilleur Conte pourradevenir froid & insipide. Manque-t-on de feu? on ira trop tâtonner après ses expressions, on les pèsera trop, avant que de leur donner l'essor, & la Compagnie fatiguée de cette lenteur ennuyeuse, laissera parler tout seul le fade Historien, qui à la fin de son Traité sera forcé de rire ou d'admirer tout seul. C'est bien pis encore si l'on manque de discernement; dans ce cas quelque vivacité d'esprit, quelque richesse d'imagination qu'on aie, on ne finit point un Conte, & plus les routes où l'on s'égare sont riantes, plus on s'égare loin de son sujet. D'où peut venir que ceux dont l'esprit est destitué de solidité, sont toujours si étendus dans leurs narrations, & qu'au contraire ceux qui ont accoutumé leur raison à une rigidité géométrique répandent trop de sécheresse sur tout ce qu'ils racontent? en voici, ce me semble la raison. Pour peu que nous prenions garde à notre manière de penser, nous sentirons que dans notre imagination, les idées qui ont quelque liaison, ou quelque rapport ensemble, s'excitent l'une l'autre, tellement qu'à l'impression qu'un tel mot fera sur notre cerveau, une telle idée

naîtra presque toujours. Par exemple, on me parle d'Arcas compagnon de débauche de Lyfidor; dès que le mot d'Arcas frappe mes oreilles & passe de là à mon cerveau, je ne saurois m'empêcher de penser à Lyfidor; & parle-t-on de Lyfidor; je songe aussi-tôt à Arcas. Or en faisant quelque récit, un homme d'un esprit exactement solide, ne choisira de ces idées excitées, que celles qui sont absolument nécessaires pour son récit: en empêchant son imagination de s'égarer un peu, ses Contes ne sauroient avoir cet air aisé & libre, qu'une raison sévère, sans le secours de l'imagination ne leur sauroit jamais donner. Au contraire un homme sans aucune solidité laisse agir son imagination seule, une idée en fait naître une autre, il n'en rejette aucune, & c'est un grand hazard si par un cercle d'idées il en revient au sujet de son Conte. Veut-il nous parler d'une Aventure qui s'est passée sur la fin d'un repas? Cette idée de repas lui rappelle celle de tous les conviez, il nous en dira le nom, nous contera leurs principales Aventures, & sans interrompre le cercle de ses idées il en viendra aux Mets, de là au Cuisinier, heureux s'il songe au dessert, le seul chemin qui peut le ramener à son Histoire.

C'est de cette manière que bien des gens nous promettent un seul Conte, & nous en donnent cinquante; & qu'après trois heures de babil, ils viennent au fait, parce que leur mémoire épuisée ne fournit plus matière aux écarts de leur esprit.

La

La maxime de Mr. de la Bruïère est donc pleine de sens; & il est sûr qu'il y a de la petitesse d'esprit à conter toujours. Il est remarquable encore que tel qui fait bien un Conte de vive voix, & sur le champ, ne fait rien qui vaille quand il le médite, & quand il le met par écrit; & que tel autre narre très mal sur le champ, qui charme quand il a le loisir d'écrire. Je ne connois point d'Auteur de notre tems qui compose mieux une petite Histoire, que *Me. du Noyer*, & *Mr. de Fresny*; La Dame l'emporte sur le Monsieur par le naturel; elle ne cherche point les expressions, elles s'offrent d'elles-mêmes & se rangent dans leur lieu; tout autre mot n'y viendrait pas si bien. Pour lui, il choisit ses termes & les choisit judicieusement; son stile est plus vif, & plus serré que celui de la Dame, & il donne du relief à sa matière par des petites réflexions concises & fines, que le sujet même lui fournit, & qu'il ne fourniroit pas à tout autre. A propos de cet auteur, Dans son *Mercure* du mois de Novembre * page 341. il a proposé des Bouts-rimes à remplir. Voici ce qu'on a envoyé au Libraire là-dessus.

„ Arcas qui. si souvent moissonna des - - *Lauriers*,
 „ Qui remplit les devoirs des plus braves - *Guerriers*,
 „ De retour au Village anime sa - - - *Musette*,
 „ Et passe doucement le tems avec - - - *Lisette*,

„ Jamais il n'envia la gloire des - - - *Césars*,
 „ C'est toujours malgré lui qu'il suit les - *Etendarts*,

F 6

- „ Pour

* 1710.

„ Pour l'épée à regret il quite la - - - *Houlette* ,
 „ Et laisse avec chagrin sa Bergère - - - *Folette* ,

„ Qui croiroit en voyant son - - - *Intrépidité* ,
 „ Qu'il préfère toujours à l' - - - *Immortalité* ,
 „ De pouvoir en repos écouter les - - *Ramages* ,
 „ Dont chez lui les oiseaux animent les - - *Bocages* ,



XIV. DISCOURS.

Monsieur du Fresny, dans son *Mercur* de Juin, * propose cette question ci : *Que conseillerez-vous à un Mari qui aime trop sa Femme pour s'en séparer, mais qui ne l'aime pas assez pour souffrir toutes ses impertinences ?* On me mande de la Haye, qu'un homme d'esprit y a répondu de la manière qui suit.

„ Pour éviter le fracas & le bruit
 „ De votre Femme impertinente & belle ,
 „ Passez avec elle la nuit ,
 „ Et passez tout le jour sans elle.

Cette réponse est assez ingénieuse, mais elle ne satisfait pas trop bien à la demande ; & il seroit à craindre que l'Epouse en question peu satisfaite de la compagnie de son Mari pendant la nuit, n'en cherchât quelque autre pour la desennuier pendant le jour. Ce n'est pas tout ; il y a de l'apparence qu'elle seroit de bonne humeur pendant la journée,

née, & qu'elle garderoit ses impertinences pour la nuit. Voici encore une autre solution du même problème.

Je conseille à ce Mari de cacher avec soin à sa Femme, qu'il l'aime trop pour s'en séparer, & qu'il lui fasse sentir fortement qu'il ne l'aime pas assez pour souffrir ses impertinences.

Ce dernier conseil me satisfait davantage, que les deux qu'on trouve dans le Mercure de Juillet. Celui, d'être encore plus impertinent qu'une Femme impertinente, est très mal raisonné; il seroit assez difficile à un Epoux impertinent par raison, de gagner le dessus, sur une Femme impertinente par naturel; & c'est là tout au plus le moïen de faire naître un *conflict d'impertinences*, dans lequel, vainqueur ou vaincu, le pauvre Epoux sera toujours fort à plaindre.

Une Femme qui redouble sa patience & sa douceur à proportion qu'un Epoux redouble sa brutalité, n'a pas mieux trouvé à mon sens, le nœud d'une question, qui avec justice regarde autant les emportemens déraisonnables d'un Mari, que la mauvaise humeur d'une Femme; & pour me servir du premier proverbe qu'on aura trouvé dans le Misantrope, c'est se faire brebis pour être mangée du loup.

Une Femme qui se trouve dans cette fâcheuse conjoncture, est bien plus à plaindre qu'un homme affligé du même malheur, qui n'est d'ordinaire qu'une juste punition de son *Avarice* ou de son *Imprudence*.

Méritez vous ma compassion Epoux mercenaire, qui les yeux fermés sur les mau-

vaïses qualitez d'une fille , ne les avez eu ouverts que sur son Or ? N'avez-vous pas ce que vous avez toujours cherché ? L'Or est la source de l'agrement de la vie , du repos de l'esprit , d'un bonheur parfait & sans mélange ; vous avez de cet Or à foïson , & rien ne sauroit troubler votre félicité. Plut au Ciel ! dites vous , j'ai beau m'entourer d'un retranchement de pistoles , je ne me trouve point en sûreté contre les cris d'une Femme en furie.

Permettez-moi de vous féliciter des défauts de votre Epouse , qui vous corrigent des vôtres , & qui rectifient vos idées sur le véritable bonheur. Le remède est violent , mais l'Avarice est une maladie qui en demande de très rudes. Faites un bon usage de vos découvertes , & si le Ciel accorde à votre repentir un veuvage bienheureux , n'enfermez pas votre bon sens dans un coffre-fort , on en a besoin quand on veut faire un Mariage fortuné.

Et vous Monsieur le Damoiseau , qui après avoir filé le parfait amour avec votre Clime-ne , en avez fait enfin votre coquette & impérieuse moitié , vous plaindrai-je , vous êtes la victime des vices de votre Epouse , qui devroient s'attirer votre respect comme votre propre ouvrage ? Vous prétendez que contente de votre tendresse , tout le reste de la terre lui soit indifférent ; de quel droit , s'il vous plaît ? Combien de fois ne lui avez vous pas juré , quand vous étiez son Amant , que l'amour est un hommage que tous les cœurs doivent à ses charmes ? Ses
yeux

yeux font-ils mal de se prévaloir de leurs droits, & d'exiger un tribut que vous-même vous leur avez ajugé ? Si elle veut faire fléchir votre Raison sous ses décisions ridicules, prenez-vous en à vous qui lui avez mille fois prôné l'infailibilité de son jugement ; & ne pensez pas lui persuader que le Mariage ait affoibli les lumières de son esprit. Elle exige de vous une obéissance que le sens commun ne sauroit limiter ; a t-elle tort ? Autrefois respectée de vous comme une Divinité, elle a exercé un empire souverain sur vos penchans, & sur votre raison même ; ses Fantaisies étoient vos Loix : Voulez vous qu'à présent elle apprenne à vous obéir, & quelle sacrifie à ses devoirs la douce habitude de régner ?

Je suis convaincu que le meilleur moïen de s'assurer un hyménée tranquile, c'est de faire l'amour d'une manière un peu misanthropique : point de lâche flatterie, point de complaisance deraisonnable, point de soumissions extravagantes. Qu'on étale à sa Maîtresse un amour délicat, je le veux ; mais en même tems qu'on lui montre dans toutes ses actions, la noble droiture d'une franchise inaltérable. Cette conduite, il est vrai, choquera la plupart des Femmes ; mais celles-là n'ont pas le vrai goût du mérite, & il vaut mieux déplaire Amant que de déplaire Epoux. Si au contraire vous rencontrez une personne d'un esprit assez fort, pour soutenir la rigidité de votre candeur, & pour trouver même quelque chose de grand dans votre intégrité, vous pouvez
être

être sûr d'épouser une Femme raisonnable; l'égalité de votre conduite en qualité d'Amant & de Mari, vous peut répondre en quelque sorte de l'égalité de la tendresse qu'aura pour vous votre Epouse, sous ces titres différens.

A cette précaution contre la mauvaise humeur & contre la coquetterie d'une Femme, il faut ajoûter encore pour être heureux Epoux, une grande confiance sur sa vertu, & se bien mettre dans l'esprit que rien n'est plus équivoque que la fidélité d'une Epouse. La Femme la plus innocente, peut quelquefois paroître criminelle, & une Femme criminelle trouve souvent le secret de tirer de ses infidélitez même, de quoi les colorer, & de quoi paroître innocente.

Que n'ai-je, cher lecteur, du naïf la Fontaine
L'élégant badinage & la facile veine !

J'irois Boccace depouiller,

Et d'un Conte vous regaler,

Qui ne seroit un Conte à la douzaine.

Mais que fait on ? peut-être la fontaine,

Où ce Rimeur a bû de l'Hypocréne,

Sera-t-elle pour moi d'assez facile accès ;

Et j'y pourrai boire à longs traits,

De la liqueur qui fait que l'on rime sans peine,

Et que les termes faits exprès,

Se viennent offrir par douzaine,

Par tout où le sujet nous mene.

Hasardons ; aussi-bien, sans une ame un peu vaine,

Jamais Auteur n'écrit avec succès.

Dans

Dans une Ville d'Italie,
 Où malgré les jaloux on fait mainte folie;
 Où la Jaloussie & l'Amour.
 Toujours se combattant; triomphent tour à tour,
 Fut une Dame très-jolie,
 Dont le corsage fait au tour,
 Et l'œil plus vif que l'œil du jour,
 Donnoient aux Femmes de l'envie,
 Donnoient aux Hommes de l'amour.
 Certain Seigneur de conséquence,
 Qui par son rang, par sa naissance,
 Se croïoit propre à tout charmer,
 La vit, l'aima, s'en voulut faire aimer.
 Mais pour les Dames enflammer,
 Ces qualitez souvent sont de peu d'importance;
 De peu d'importance sur tout
 Si pour un autre amant une belle a pris gout
 En vain le Sire employa tout,
 Pour toucher cette Beauté fiere,
 Tendres efforts, présens, priere,
 Ses vœux ne furent exaucez,
 Ses présens furent refusez,
 Ses tendres efforts repoussez:
 Pour excuser cette rudesse,
 La Belle allégua sa sagesse,
 Ses devoirs envers son Epoux;
 Qui tendre, quoi qu'un peu jaloux,
 Méritoit toute sa tendresse:
 En un mot Thérèse allégua,
 Ce qu'on allegue en ce cas-là,

Aux

Sous un lit,
Pendant que son Rival à sa Maîtresse fit,
Cette Harangue cavaliere:
Madame je suis averti,
Que votre époux pour sa terre est parti.
Vous savez bien que je vous aime.
Et sans répondre à mon amour extrême,
Vous me faites languir, mon martire vous plaît:
A présent avec intérêt,
Je prétens me païer de mes peines passées.
Ne me lanternez pas de vos phrases usées,
De vertu, de devoir, d'autres billevesées;
Si vous ne contentez ici ma passion,
Je vous perdrai de réputation:
Et si vous voulez au contraire,
Me satisfaire,
Assurez-vous de ma discrétion.
Choisissez. Sur tel choix une Dame avisée;
N'est pas long-tems embarrassée;
D'abord celle-ci choisit;
Et son pauvre Amant entendit;
Sous le lit,
Tous ces discours: entendit davantage:
Mais bien-tôt un nouvel Orage,
Suspêndit de nouveaux desirs,
Et troubla de nouveaux plaisirs.
Alison toujours attentive,
Vient dire, que Monsieur arrive,
Qu'il va descendre de cheval,
Et que s'il vient tout ira mal.

C'est

C'est dans un cas si difficile,
 Que l'esprit est un meuble utile;
 L'Amour & la nécessité,
 Toujours au sexe en ont prêté.

Notre Belle en avoit, & par un coup de Maître,
 Le fit paroître.

Allons, dit-elle, à son Amant,
 Mets-moi vite flamberge au vent,
 Enfonce le chapeau, fais voir sur ton visage,
 Là colere & la rage

Frappe du pied, & sans répondre rien,
 Dis seulement; je l'attraperai bien.

Ainsi dit, ainsi fait; il descend en furie,
 Frappe du pied, tempête, crie,
 Passe devant Sire Emmeri,
 (C'étoit-là le nom du Mari,
 Que plutôt j'aurois dû vous dire)

Et sans répondre aux questions du Sire
 J'attraperai bien ce Maraut,
 Et l'etrillera comme il faut,
 Dit-il, & ne dit autre chose.

Sire Emmeri ne sachant pas la cause,
 De ces tons furieux, de cet emportement,
 Et concluant de sa voix rauque
 Et de sa rougeur equivoque

Qu'il étoit agité d'un couroux vehément.

Il s'en va trouver promptement,
 Thérèse, qui feignoit être à demi pâmée.
 Que veut dire tout ce bruit-ci,

Dit-

Dit-il. Helas ! mon cher Mari,
J'en suis morte à moitié , tant j'en suis alarmée.

Un jeune homme dans ce moment ,
Vient se jeter dans mon appartement ?

Messire Jean tout bouillant de colère ,

L'a suivi l'épée à la main ,

Et sans mon sexe qu'il révère ,

Je ne sai bonnement quel étoit son dessein.

Pour le jeune homme où l'a fourré sa crainte ,

Je n'en sai rien. L'Epoux dans cette feinte

Donna d'abord : qui n'y donneroit pas ;

Hola ! qui que tu puisses être ,

Sors de là , ne crains rien. Le Blondin de paroître ,

Tout en tremblant. D'où vient cet embarras ?

Pourquoi Messire Jean veut-il donc ton trépas ?

Contre toi quelle offense excite sa colère ?

A cela le Godelureau ,

Aussi rusé qu'il étoit beau ,

Entrant dans les desseins de la fine Commère ,

Repond ainsi. Qu'aurois-je pû lui faire ?

Onc ne le vis , & plutôt à tous les Saints ,

Qu'onques ne l'eusse vû : je passe , il m'envisage ,

Il pâlit , hérisse les crins ,

Prend sa rapière en écumant de rage ,

Et me poursuit d'un pas précipité.

Lors moi , pour éviter ma perte ,

Voiant ici la porte ouverte ,

Dans cet endroit me suis jetté ;

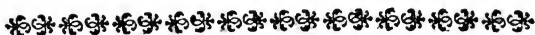
Et , grace à cette bonne Dame ,

Je

Je vis encor : que puisse en Paradis son ame
En recevoir le loïer mérité.

Tout ce discours du Fourbe habile,
Du bon Epoux fut crû comme Evangile :
Il tache de calmer sa peur
Et tout surpris de ce malheur,
Dit qu'on doit l'avoir pris, à coup sûr, pour un
autre ;

Auquel avis se rangea notre Apôtre :
Thérèse encor fut de ce sentiment ;
Et son Cocu tant il a l'ame humaine,
Jusques chez lui le Damoiseau ramène,
De peur d'un second accident.
Epoux, après cela, trouble-toi la cervelle,
Pour t'assurer d'un femme fidelle,
En faisant ce qu'on peut pour conserver son cœur ;
Le croire bonnement c'est toujours le meilleur.
Voiez Thérèse, en faut-il davantage ?
Son Epoux eut été sûr de son Cocuage,
S'il l'eût surpris avec un Amoureux ;
Et l'ayant surprise avec deux,
Son époux la crut toujours sage.



XVII. DISCOURS.

IL y a quelque tems que je fus introduit,
par un de mes Amis, dans une Compagnie,
où l'on m'avoit dit qu'on tenoit un
es-

pèce de Bureau d'Esprit, & où je ne devois rencontrer que des Personnes d'un mérite distingué. Quoi que j'eusse été souvent attrapé à ces sortes de promesses, j'avois bien voulu encore, pour cette fois, courir le risque de cette visite.

Après les complimens ordinaires, je pris un fauteuil qu'on m'offroit, & selon ma coutume, avant que d'entrer dans la conversation, je me mis à étudier le caractère de ceux qui composoient la Compagnie. Je remarquai bien-tôt un Petit-maître; ces Messieurs se font d'abord remarquer par tout où ils sont; ils font assez de bruit pour cela. Celui-ci n'étoit pas pourtant un de ces jolis Originaux de la Cour, c'en étoit une espèce de copie bizarre, moitié Marchand, moitié Cavalier; un certain composé des minauderies d'un Courtaut de boutique, & des singeries d'un jeune Seigneur. D'un côté, il étoit débraillé méthodiquement, il se veautroit dans un canapé, il avoit des distractions brusques, il essuioit ses souliers aux jupes des Dames, il peignoit sa Perruque sur les habits de l'une, & en la remettant il en donnoit dans le nez à l'autre. D'un autre côté il disoit des quolibets & des pointes, il avoit un soin ridicule de ses hardes, il rajustoit à tout moment les plis de sa cravate; & ce qui étoit le plus extravagant, il étoit continuellement occupé à frotter un Castor noir & lustré: on sait pourtant que selon les premiers rudimens de l'air cavalier, il faut avoir un chapeau vieux, & poudré, qu'à

qu'à peine un Juif, ou un vieux Avare, vou-
droit ramasser dans les ruës:

Après de cet Adonis, je vis une Coquet-
te: entre les deux âges, toujours attentive à
faire faire le manège à une gorge indocile,
qui faisoit le plongeon de tems en tems, &
ne se remontroit qu'après bien du travail &
de la sueur. L'occupation de cette Belle ne
ressembloit pas mal, à mon avis, au travail
de Sisyphé, condamné à rouler sans cesse
vers le sommet d'une montagne un fardeau,
qu'il ne fait monter que pour le voir retom-
ber aussi-tôt. Revenons à la Coquette. On
voïoit répandu sur tous ses habits un air de
Printems qui manquoit à son visage; & ja-
mais ajustemens ne furent bigarrez par des
couleurs plus vives & plus brillantes. A
quarante pas de distance on l'auroit prise
à coup sûr pour une Poulette de seize ans,
ou pour une Actrice dans ses habits de
Théâtre.

C'étoit d'ailleurs un des principaux supôts
de la Mode; & pour vous en donner une
seule preuve, c'est que je la croïois d'a-
bord coëffée en cheveux, & ce ne fut en-
fin que par le secours de ma Lunette que
je m'aperçûs qu'elle avoit une Coëffure à
l'Angloise.

Vis à vis de celle-ci, je remarquai l'Anti-
pode de son humeur & de ses manières; je
veux dire une Dévoté, qui n'avoit rien de
commun avec elle que l'âge & l'envie ou-
trée de plaire. C'étoit du linge un le plus
beau du monde, des habits aussi magnifi-
ques que modestes, une propreté apétissan-
te,

te, & une simplicité étudiée, où l'Art s'étoit épuisé pour la rendre gracieuse & riante: ses discours & son air répondoient entièrement à cet ajustement équivoque. De tems en tems elle levoit vers le Ciel de grands yeux noirs, qui sûrement en vouloient par bricole à la terre; & si elle avoit ses raisons pour cacher son sein de peur de scandale, elle en avoit d'autres pour faire paroître, par une sainte négligence, un bras à manger, tout propre à faire faire de certaines conjectures.

Outre celle-là, il y avoit encore une jeune Niaise, qui ne parloit que pour dire une sottise, & qui paroissoit être là pour faire un conflit de fatuité avec le Petit-maitre *amphibie*, dont je vous ai dépeint les manières.

A peine eus-je entendu parler ces quatre Personnes, que je découvris en elles quatre caractères differens de médisance & de calomnie; vices qui, quoi que distinguez véritablement, se trouvent pourtant toujours dans les mêmes sujets. Jamais conversation ne fut plus animée; jamais on ne brilla plus aux dépens du prochain; & je puis vous assurer que le plus sot de la Compagnie dans cette Occasion, avoit de l'esprit comme un Ange, ou pour mieux dire, comme un Diable. Je n'avois pas prêté une demi-heure d'attention à cet entretien peu charitable, que je vis un peu à l'écart un Personnage dont jusques-là je ne m'étois pas encore aperçu; son air étoit austère, chagrin, & même bourru; apuïé sur le cou-

il regardoit fixement & sans dire mot les Acteurs de cette Scène. De moment à autre il haussait les épaules, & marquoit par tous ses gestes, qu'il écoutait impatiemment & avec horreur tout ce qui se disoit. Je remarquai qu'il redoubloit ses grimaces misanthropiques, dès qu'on commença à se mettre sur la draperie d'un homme auquel il paroïssoit s'intéresser. Aussi le repassa t'on vigoureusement, & jamais la malignité ne fournit des tours plus fins, pour donner aux Vertus un air de Vice, & pour revêtir les simples faiblesses de l'extérieur des crimes les plus odieux.

On commençoit justement à le traiter du plus fâcheux, & du plus importun Personnage du monde, quand tout à coup la Dévote s'écria, ah Ciel ! le voila. Il entre, on court à sa rencontre, peu s'en faut qu'on ne lui saute au cou. Ah ! Monsieur, vous voila ! que j'étois grosse de vous voir ! Que vous me faites un vrai plaisir de me faire voir que vous ne m'oubliez pas encore entièrement ! Nous en étions justement sur votre chapitre, ces Dames & moi, & nous nous dédommions du moins du chagrin de ne vous pas avoir, par le plaisir de vous faire le sujet de la conversation.

A ces mots, mon Alceste (& non pas Oronde) se lève, l'indignation peinte sur le visage. Eh ! Monsieur un tel, dit-il au nouveau venu, ne soyez point la dupe des cajoleries de ces Dames ; il n'y a qu'un moment qu'elles ont épuisé tout le poison de la Calomnie pour envenimer vos moindres

actions : croyez moi, sortons de ce maudit gouffre : Serviteur, Mesdames, exercez-vous sur moi, dès que j'aurai passé le pas de la porte ; je vous avertis que j'aurai tous les vices qui peuvent rendre les hommes abominables. Il part aussi-tôt, & quoi que je trouvasse quelque chose de trop brusque dans son emportement, je sortis en même tems, fort aise de profiter de la confusion de ces flatteurs médisans, pour leur cacher mon départ précipité.

Je me suis confirmé par cette Avanture dans l'opinion que la Flaterie & la Médifance sont inséparables, & que plus les flateries de ces sortes de gens-là sont doucereuses, plus leurs médifances ont du fiel & de l'amertume. Il ne laissoit pas d'y avoir quelque chose de curieux dans les différentes méthodes de calomnier dont se servoient les quatre différens Membres de cette Société odieuse.

Pour les discours du Petit-maître, ils devoient plutôt être taxez de brutalité que de médifance ; & je crois fort, si les objets de ses calomnies avoient été présens, qu'il les auroit tout aussi peu ménagés qu'il le faisoit dans leur absence ; à moins qu'on ne veuille s'imaginer qu'il ignoroit les premiers principes de sa profession.

La jeune Niaisé ne médifait proprement, que pour soutenir la Conversation ; & pour montrer qu'elle savoit desserrer les dents : la malignité de son cœur cependant avoit quelquefois assez l'air de la finesse de l'esprit, & elle portoit de tems en tems des

coups fourez, qu'on auroit crû partir d'une main de Maître.

Pour la Coquette, sa médisance tailloit en plein drap dans la conduite des hommes : on auroit dit qu'elle avoit à user de représailles sur la réputation de tout l'Univers, & particulièrement sur celle de tout son Sexe. Aussi est-il vrai que l'entreprise n'étoit pas trop vaste pour un aussi beau génie que le sien ; elle y réussissoit à merveille. Il ne faut pas s'en étonner, elle y étoit portée par son intérêt, autant que par ses inclinations. Qu'on applaudît à ses calomnies, ou qu'on les réfutât, elle y trouvoit toujours son compte. En effet, si toutes les Femmes sont sujettes à des Aventures, il ne faut pas lui faire un grand crime de ce qui est en quelque sorte essentiel à son Sexe ; & si on en disculpe quelques-une des Histoires scandaleuses qui leur sont imputées, elle peut espérer qu'on aura la même facilité pour tout ce qui paroît scabreux dans sa conduite.

Quelque fois, pour tracer un Portrait d'importance, ils unissoient tous quatre leurs efforts & leur savoir-faire ; & alors je remarquai que la Niaisie l'ébauchoit, le Petit-maître y donnoit quelque ornement par ses Pointes polissonnes, & par ses Proverbes bourgeois ; la Coquette l'étendoit davantage, & rendoit les traits plus marquez, mais la Dévote y donnoit les coups fins ; & elle seule paroïssoit être en droit d'en faire des Pièces achevées.

La première fois que je lui entendis ouvrir

vrir la bouche, je m'attendois à un Sermon dans les formes contre la Médifance: & pour vous montrer que je n'avois pas tort de donner dans le panneau, voici à peu près le Discours qu'elle fit d'un ton de nez fort effentiel à la Dévotion.

Médire ! juste Ciel ! l'abominable crime !
Faut-il d'un tel poison qu'un Chrétien s'envenime !
Quel crime est plus affreux ? quel crime est moins
humain ?

Plus contraire à l'Amour qu'on doit à son Prochain ?

Mortel, la charité, cette vertu suprême,
Devroit en tour mortel te decouvrir toi-même,
Et tu devrois cacher, plein de compassion.

Sous un voile d'amour, son imperfection.

Mais détournant les yeux de l'horreur de tes vices,

A dévoiler les siens tu trouve des delices,

Et ton esprit adroit par ton cœur infecté.

Sait les offrir aux yeux de leur plus noir coté.

Helas que l'homme est foible ! on voit de faintes
ames,

De ce crime gouter les agrements infames,

Et ce vice subtil en vertu déguisé,

S'est dans un cœur devot assez souvent glissé.

Vous connoissez Belise, Ah quel parfait modèle

D'humilité, de foi, de piété, de zèle;

Si dans ses jeunes ans son cœur s'est égaré

Par ses remords son crime est assez réparé.

150 LE MISANTROPE.

Plus le péché pour elle eut autrefois de charmes,
 Plus ce même péché remplit son cœur d'allarmes
 Mais son zèle souvent aveugle en sa ferveur,
 Ne fait pas du péché distinguer le pécheur.
 On entend quelquefois sa coupable éloquence,
 Par des traits médisans blâmer la Médisance;
 Par un détour adroit on la voit, tout surpris,
 Passer de la Morale aux débauches d'Iris.
 Je sai qu'elle a raison d'en blâmer la conduite,
 De ses défauts comme elle on est chez nous in-
 struite:

Sur son luxe, son jeu, ses Amours effrontez
 Je sai qu'on peut à peine outrer les véritez:
 Je sai que la fureur de son libertinage,
 Dans son cœur déréglé se redouble avec l'âge,
 Et que de ses apas les malheureux débris,
 Sont de foibles motifs pour convertir Iris.
 Mais Belise, entre nous, devoit bien par pru-
 dence

Sur ces faits avérez rester dans le silence,
 De peur de retracer elle-même à nos yeux,
 D'un scandale passé le portrait odieux.
 Une bonne mémoire est fort peu nécessaire,
 Pour savoir que déjà plus que sexagenaire,
 Par ses déréglemens, Belise avec Iris,
 Partagea du Public la haine & le mépris:
 Et puisque l'on a vû se convertir Belise,
 Iris au bon chemin peut-être aussi remise.

Etc.

XVII. DISCOURS. 151

Espérons-le, & toujours par de sincères vœux,
Offrons aux soins du Ciel les pécheurs malheureux.



XVIII. DISCOURS.

Chez toutes les nations, les hommes ont des plaisirs proportionnez à leur âge; & ce changement de leur goût est un effet presque nécessaire de la Raison & de la Nature. Chez la plûpart des François la Raison & la Nature ont cédé toute leur autorité à l'habitude & à la mode, & cette habitude & cette mode veulent que tout âge soit pour eux l'âge de la bagatelle.

Ce n'est presque que parmi nous qu'on voit des Veillards faire profession d'une Galanterie délicate, s'attacher à des Maîtresses, & filer, comme on dit, le parfait amour. Cependant, à bien examiner la chose, ce qu'il y a au monde de plus ridicule & de plus infortuné, c'est peut-être un Veillard amoureux: & si on ne voioit pas tous les jours des Personnes d'esprit & de mérite, donner tête baissée dans cette extravagance, il y auroit du paradoxe à soutenir qu'avec un grain de bon-sens * on pourroit travailler

G 4

ain-

* Dans la premiere edition l'imprimeur ou la correcteur avoit changé *un grain de bon-sens*, dans *un grand bon-sens*.

ainfi à augmenter les chagrins que les ans trainent après eux.

Il faut avouër que dans l'Amour il fe trouve des plaifirs animez & touchans qui ne fe trouvent point ailleurs ; l'habitude de ces plaifirs donne à l'ame une délicateffe, ou plutôt une moleffe, qui lui fait rejeter comme dégoûtans & infipides tous les agrémens de la vie qui n'ont pas leur fource dans la tendrefse. Quand la Raifon ne nous apprend pas de bonne heure à préférer à ces plaifirs vifs & fenfibles, des plaifirs plus folides & plus fatisfaisans, le cœur revient rarement d'une délicateffe fi pernicieufe pour la Vertu ; & dès qu'on a vû écouler la plus grande partie de fa jeunefse parmi les touchantes folies de l'Amour, c'en eft fait, on eft ridicule & malheureux pour tout le refte de fa vie. On rencontrera l'ennui dans tous les lieux où l'on ne rencontrera pas de jolies femmes. L'utile amufement de la lecture, la douceur de l'amitié, tout cela paroîtra languiffant & glacé ; la folitude fur tout fera mortelle, à moins qu'elle ne ferve à nourrir les rêveries extravagantes qu'inspire la plus fotte de toutes les Paiffions.

C'eft cette habitude dangereufe qui eft la fource de ces Amans sexagénaires, auffi foinx à cacher leur vieillesse, qu'à découvrir leur ridicule ; de ces piliers des ruelles, qui beniffent tous les jours la Mode d'avoir introduit l'ufage de la Perruque ; qui croient fe rajeunir en renchériffant fur les puerilitez de la jeunefse, & qui paroiffent per-

persuadez qu'une forte dose de folie fait perdre à un extrait batistaire toute son autorité.

Qu'ils sont aimables, ces Messieurs là ! quand se soutenant à peine, ils se piquent encore de la belle danse; quand, sur le point de mourir de vieillesse, ils protestent par mille sermens, qu'ils vont mourir d'amour & quand ils veulent à toute force brûler au milieu des glaces de l'âge. Ils sont bien à plaindre, en vérité, quelque réussite que puissent avoir leurs entreprises amoureuses.

Quand chargé d'ans un amant langoureux
Veut Flechir par ses vœux la beauté, qu'il adore,
S'il ne reussit pas son sort est malheureux;
S'il leussit, c'est cent fois pis encore !

Qu'on ne me dise pas, que ces sortes d'Amans pourroient trouver leur compte auprès de certaines femmes, trop vertueuses pour faire un usage criminel de leurs Adorateurs, & contentes du plaisir qu'on trouve dans un innocent commerce de sentimens. Qu'il y a telle femme même qui n'en demande pas tant, qui ne veut rien sentir de tendre, qui ne souhaite des Amans que pour en voir ses charmes reconnus & adorer, & dont par conséquent un Galant séxagénaire peut être le fait.

Cette conséquence ne me paroît point juste. Je sai trop bien, que ces femmes si retenues, qui véritablement ne veulent faire servir à leurs plaisirs, que le cœur & l'esprit

prit de leurs Amans , font bien aises pour-
tant de former de ces Amans une *idée com-
plette*. Une idée d'Amant où il n'entreroit
que le cœur & l'esprit , ne rempliroit pas
assez leur imagination. Si je me trompois
dans ce que je viens d'avancer , ces fem-
mes vertueuses , mais pourtant femmes ,
seroient aussi touchées des fleurettes d'une
personne de leur sexe , que des cajoleries
d'un homme ; ce qui pourtant est très éloi-
gné de la vérité.

Un de ces Vieillards malheureux , qui
malgré ce ridicule , se fait estimer de tous
les honnêtes gens , s'étoit attaché à l'en-
jouée Dorimène. Elle est à la fleur de son
âge , essentiellement vertueuse , mais as-
sez étourdie , pour ne se pas mettre fort en
peine d'avoir tout l'extérieur & toute la ré-
serve de la Sagesse. Son Mari qui l'aime aussi
tendrement qu'il en est aimé , se fie en sa
vertu , la laisse faire , & se divertir à enten-
dre de sa propre bouche le récit de ses
aventures. Depuis deux ans elle régale cet
heureux Epoux des tendres folies du bon
Ariste. Ce vieux Damoiseau a l'esprit char-
mant , une grande routine de savoir vivre ,
& toutes les manières polies & flatteuses de
la vieille Cour. A soixante dix ans il a paru
aussi sérieusement fou de Dorimène , que
s'il n'en avoit en que vingt & cinq. Ten-
dres Billets , Vers , Sérénades , soupirs ,
larmes , tout a été de la partie : l'Epée mé-
me a joué son jeu ; il a feint jusqu'à deux
fois de s'en vouloir donner jusqu'aux gar-
des , & il l'a feint si naturellement , que la
Bel-

Belle en a eu de la frayeur, & qu'elle a fait tous ses efforts pour l'empêcher d'empiéter sur les droits de son âge. Elle avoit une véritable pitié de l'extravagance d'un Homme qu'elle estimoit d'ailleurs, & voici le biais qu'elle prit, du consentement de son Mari, pour rendre son Amant raisonnable ; biais assez imprudent que peu de Femmes. en pareil cas, eussent pris, & que moins de Maris eussent encore approuvé.

La première fois qu'Ariste lui étala encore la grandeur de sa passion, & qu'il emploia contr'elle les sophismes les plus propres à triompher de la Vertu d'une Femme, Doriméne fit semblant de céder à une tendresse si pressante; elle affecta tout l'air d'une Femme qui se rend & elle l'affecta d'une manière si peu équivoque, qu'en vain le pauvre Homme eut voulu feindre de ne pas entendre le François.

A la naissance d'un moment si souhaitable, pour un Homme à la fleur de son âge, & si fort à craindre pour un Vieillard, le pauvre Ariste resta confus, muet, & désespéré. Il s'en va à la fin, & c'étoit le seul moyen de cacher son embarras & sa honte aux yeux de celle qui avoit remporté sur lui une si prompte victoire en faisant semblant d'être vaincue elle-même. Cependant, pour ne se pas ruiner de réputation auprès de sa Maîtresse, il voulut paier de la plume : & voici le Billet qu'il lui écrivit.

*Tant que vous avez résisté à ma tendresse,
Madame, votre résistance a si fort animé ma*

passion, que je n'avois pas le loisir de songer à rapeller ma vertu pour ne plus combattre la vôtre ; mais dès que cette résistance a paru se relâcher en ma faveur, ma raison a fait un effort sur mon amour, & m'a fait voir la lâcheté de ma conduite à l'égard d'une personne vertueuse, à qui je m'efforçois d'ôter un titre si précieux & si rare. Je n'ai pas remporté cette victoire sur moi-même, sans de violens combats, & peut-être ne la dois-je qu'à mon départ précipité. Je vous prie, Madame, de croire que ce seul moment de foiblesse ne détruit pas dans mon esprit l'estime pour vous que vous y avez établie par tant d'années de vertu. Quel malheur eût été le vôtre, si vous aviez eu affaire avec quelque jeune étourdi, qui selon l'usage du siècle, se seroit fait une gloire de la brutalité de ses sentimens. Je suis, &c.

Dorimène aidée de son Mari, a répondu à ce Billet par les Vers qui suivent.

EN effet, je suis fort heureuse,
D'avoir Ariste pour Amant :
Ah ! que son Ame est généreuse !
Qu'il fait écrire joliment.

Vous avez fait, mon pauvre Ariste,
Vers la Raison un prompt retour ;
Et vous êtes bon Casuiste,
Dans le plus violent Amour.

Ce que je trouve d'admirable ;
C'est que dans une occasion,

Qui

Qui rend fou le plus raisonnable,
Vous vainquez votre passion.

A la Nature rendons grace,
D'avoir fait nos cœurs à rebours,
Et que l'un soit rempli de glace,
Dès que l'autre est rempli d'amour.

Tandis que j'étois vertueuse,
Vous vouliez être vicieux ;
Dès que je parois vicieuse,
Vous voilà d'abord vertueux.

Convenez-en, Berger fidelle,
Ma bonté vous attrapa bien,
Et je vous parus bien cruelle,
Quand je ne vous refusai rien.

Le moïen de vous satisfaire ;
Vous pestez contre mes rigueurs,
Et quand je deviens debonnaire,
Vous enragez de mes faveurs.

N'enragez plus ; à la Sageffe,
Recourez enfin tout à fait,
Et je bénirai ma foiblesse,
D'avoir causé ce bon effet.

Ou si près d'une autre Maîtresse ;
Vous voulez encor coqueter,
Qu'elle vous signe une promesse,

158 LE MISANTROPE.

De ne jamais vous bien traiter.

Si ma Raïson toujours fidelle ,
 Dans ce besoin me planta-là.
 Tout autant sur vous que sur elle ,
 Avec droit elle se fia,

Peut-être un peu trop fanfaronne ,
 Elle croit tels écarts permis ,
 Faut-il qu'on se précautionne ,
 Contre de foibles ennemis.

Mais je gage bien que Clitandre ,
 Ce grand Fils , dont on ne dit rien ,
 N'auroit jamais pû me surprendre ,
 Sans ma Houlette & sans mon Chien.

Si je raille un peu votre flamme ,
 Vous n'est ferez pas trop fâché ;
 En pareil cas chez mainte Femme ,
 En est-on quitte à ce marché ?

Vous me pardonnez ma foiblesse ,
 C'est se conduire en esprit fort ;
 Je vous passe votre sagesse ,
 Et c'est faire un plus grand effort.



XIX. DISCOURS.

Tous les hommes sont presque dans deux préjugés contraires à l'égard des Poètes ; les uns regardent ces sortes de Beaux-Esprits comme des prodiges de la nature : il n'est pas nécessaire d'être excellent Poète pour s'attirer leur admiration ; le tout c'est d'être Poète ; ils trouvent dans le talent de faire des Vers , quelque chose de si éloignée de la portée du vulgaire , qu'il suffit de savoir donner au discours une certaine cadence , & terminer les lignes par des sons semblables , pour être dans leur esprit des hommes merveilleux & dignes des plus profonds respects. Tous les gens du commun sont presque dans cette prévention : au contraire la plus grande partie de ce qu'on appelle beau monde , ne distingue pas seulement un excellent Poète d'avec un Poète médiocre , ni même d'avec un Rimeur pitoyable. Faire des Vers , c'est être extravagant ; & on mesure cette extravagance au nombre des Vers qu'un Auteur compose , plutôt qu'à leur qualité.

Cette dernière opinion , quoi qu'elle ne soit pas raisonnable dans toute son étendue , est pourtant très-vraie dans la plupart des cas. Si un homme qui fait des vers n'a pas toujours l'esprit un peu dérégulé , il arrive du moins rarement que dans un grand nombre

bre de cas il ne soit très insupportable. Je veux bien, en faveur de ceux qui aiment le Poësie, distinguer les Rimeurs en deux classes, & m'en tenir à une distinction qui sépare le caractère d'un homme qui fait des vers, d'avec le caractère d'un Poëte.

Ou appelle Poëte un homme qui fait parade de ce titre, & qui se fait un métier & une profession de le mériter. Non content du fréquent commerce qu'il a avec sa Muse dans son Cabinet, il la traîne avec lui dans les Cercles & dans les Ruelles, & s'en fait une compagne incommode & fâcheuse. Méprisant les discours vulgaires il se plaît uniquement au langage divin, que lui dicte son genie poëtique; ou bien lecteur perpétuel de ses productions il fourre ses vers dans la conversation de toutes les compagnies, où la soif des louanges le conduit. On ne fait pas grand tort à ces sortes de Rimeurs, en leur attribuant une forte dose de folie. A en juger par leurs grimaces burlesques, leurs mouvemens convulsifs, leurs distractions comiques, leurs yeux hagards, leur langage empoulé, leur mal-propreté dégoûtante, & leur manière singulière de se mettre: à en juger, dis-je, par tout cet extérieur ridicule, il n'est pas possible de se tromper sur l'égarement de leur esprit. Passe encore s'ils nous donnoient dans leurs Ouvrages de quoi nous indemniser du désagrément de leurs manieres mais je mets en fait qu'un Rimeur de métier doit absolument faire un grand nombre de fots Ouvrages: quel-

quelque propre qu'il puisse être naturellement à en faire d'excellens.

Pour peu qu'on ait essayé de rimer, on fait qu'Apollon a ses heures du Berger, aussi-bien que l'Amour, qu'il faut se saisir des momens heureux pour versifier avec succès, & que ces momens sont rares. Lors qu'on voudra les forcer à venir, on fera, peut-être, des Vers où il y aura du bon-sens & de l'esprit, mais on n'en fera point où brilleront la facilité, & le genie; ainsi quiconque se fait une loi de

„ Mettre tous les matins vingt impromptus au net,

jouëra d'un grand bonheur, si parmi ces vingt il ne s'en trouve que dix-neuf d'absolument mauvais.

Les malheureux rimeurs de cette classe jouent d'un grand bonheur, quand la récompense des peines, qu'ils se donnent va au delà du plaisir de s'admirer eux mêmes, & des louanges sèches & infructueuses que peuvent leur accorder quelques connoisseurs, mais quelle mortification pour eux, quand au lieu de ces louanges, dont ils sont si affamez ils ne trouvent que des critiques sensées, & terrassantes.

Que je jette un œil pitoïable

Sur un rimeur si misérable.

Dans un cercle attentif de rigides censeurs

Il prétend remporter un triomphe honorable

Sur l'austère bon-sens des plus fins connoisseurs;

Vingt

162 LE MISANTROPE.

Vingt fois à l'entretien il donne la torture ,
 Pour trouver une conjoncture ,
 Favorable au recit d'un ouvrage nouveau ,
 Qui dispute le prix à La Mothe , à Boileau.
 Vingt fois trompé dans son attente ,
 Il voit naître à la fin l'occasion charmante ,
 De donner l'effort à ses vers ;
 Il tire son cahier , & d'une voix tremblante ,
 S'efforce de jeter cent préjuges divers ,
 Dans l'esprit de son Auditoire.
 Déjà son ouvrage a la gloire ,
 De plaire à tels , à tels , à Damon , à Lyfis ,
 Les plus chers Favoris des Filles de mémoire :
 Et c'est la vérité notoire ,
 Que Johnson a voulu les imprimer *gratis* ,
 Et que D en offre un raisonnable prix.
 Après avoir fini ce burlesque prélude ,
 Mon Fat se fait une nouvelle étude ,
 De tirer du secours , du geste & de la voix ;
 S'arrête au bel endroit , le répète vingt fois ,
 Regarde tout le monde ; & de l'air des visages ,
 Tâche à recueillir les suffrages.
 Mais , hélas ! il n'y voit qu'une morne froideur ,
 Qui condamne la pièce , & qui fisle l'Auteur.
 Il se mord la lèvre , il enrage ;
 Mais c'est en vain , personne ne dit mot.
 A la fin le Rimeur capot
 S'efforce à rompre le silence
 De l'Assistance.

Quel

Quel defastre pour lui surtout si l'auditeur
 Se pique d'un peu de candeur.
 L'un trouve le sujet trop sec & trop stérile,
 L'autre se jette sur le stile;
 Celui-là trouve tout commun,
 Et celui-ci, Critique encor plus importun,
 En blâme le trop d'étendue,
 Trouve par ci, par-là, passables quelques vers;
 Mais conseille à l'Auteur d'en faire la revûe,
 Conseil trop odieux! quoi! d'une ame inhû-
 maine,
 Immoler au bon-sens les enfans de sa veine,
 Et la plume à la main pourra-t-il, sans horreur,
 En effaçant ses vers percer son propre cœur?
 Non, le dépit sur le visage,
 La douleur dans les yeux, & dans le cœur la rage;
 Il quittera bien-tôt ces Amis odieux,
 En les traitant, d'ignorans, d'envieux,
 Quoi qu'il ait éprouvé de cent & cent manières,
 Leur probité, leur gout, & leurs lumières;
 Et de là chez des fots, & qu'il connoît pour tels,
 Il court à son génie élever des autels.
 A duper leur crasse ignorance,
 Il épuise son éloquence;
 Il leur dira qu'eux seuls d'un vers savent le prix;
 Et qu'eux seuls au bon-sens mesurent les écrits.
 Voila mes fots charmez qu'un savant les admire;
 Qui trouvent déjà beau ce qu'on va bien-tôt lire,
 Point de vers aussi plat dont le tour ne soit vif,
 Le phebue est sublime, & le fade est naïf;
 Cha-

Chacun s'écrie à chaque phrase,
 A chaque rime on se met en extase,
 On lance vers le ciel, un regard égaré,
 Ce qu'on entend le moins est le plus admis.
 Alors mon fou dont l'orgueil s'autorise
 D'un suffrage à des sots arraché par surprise,
 Sur la foi de leur mauvais sens,
 Croit ses Ouvrages excellens;
 De soi même enchanté se respecte, s'adore,
 Et va sur nouveaux fraix versifier encore.
 Qu'je compâtis au destin,
 De cet Auteur toujours à la folie en proie,
 Moins à plaindre dans son chagrin,
 Qu'il n'est à plaindre dans la joye.

Difons un mot de ceux qui fans se faire
 une occupation sérieuse de la versification se
 laissent maîtriser quelquefois par leur génie,
 & qui goûtent dans cet amusement un des
 plaisirs du monde les plus doux & les plus
 vifs.

Il n'est pas impossible que ceux-là ne
 soient des personnes sensées, & d'un a-
 greable commerce; & à consulter sur leur
 chapitre, la Raison plutôt que l'Expé-
 rience, je ne vois pas qu'ils ne puissent ressem-
 bler au Portrait que je vais tracer.

Un Versificateur de cette espèce est un
 honnête homme, qui sans donner dans une
 vanité excessive, ose trouver ses vers bons,
 & les lire à ses amis, quand ils n'ont rien
 de meilleur à faire que de les écouter; il re-
 çoit leurs critiques d'une manière docile, &
 déga-

dégagé d'un amour paternel qui aveugle les Auteurs sur les défauts de leurs ouvrages , il ne laisse agir dans l'examen de ses pièces que sa seule Raison. Enfin, il n'estime pas davantage son talent qu'il ne veut, & ne regarde pas chacun de ses vers comme un service important rendu à sa Patrie.

C'est dommage que le caractère que je viens de dépeindre ne soit qu'un être de raison, qu'une image riante dont l'original ne subsiste point.

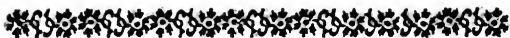
S'il se trouve quelquefois un génie poétique assez sage pour ne faire des vers que rarement , & pour les sauver même de l'écueil de l'impression, je n'en ai jamais trouvé d'un esprit assez fort pour soutenir la critique ; sur tout, quand débarassée d'une politesse flatteuse, elle va droit au fait, & déclare hardiment mauvais ce quelle trouve contraire au bon-sens.

Quiconque lit ses propres vers paroît avoir fait une convention tacite avec ceux qui l'écoutent, d'en être loué ; s'il ne fait pas éclater son chagrin contre ses Censeurs, rarement conviendra-t-il de la justesse de leurs remarques, & toujours il leur saura mauvais gré d'une franchise qu'il ne devrait considérer que comme une forte preuve de leur amitié.

On peut passer cette folie à des ignorans ; mais le moyen de l'excuser dans les véritables connoisseurs de la poésie ? Je leur demanderois volontiers, s'ils ont jamais lu vingt vers de suite où il n'y eut quelque fu-
jèt

jet d'une critique raisonnable? S'ils veulent être de bonne-foi, ils ne le soutiendront pas; & le nombre des choses qu'il faut pour rendre les vers parfaits, m'est caution qu'ils ne le sauroient soutenir avec fondement. Pourquoi donc leur amour-propre s'allarme-t-il tant de quelques censures qui ne font que les confondre avec les plus excellens Poëtes, & qui roulent sur des inexactitudes, dont il faut autant s'en prendre à la poésie qu'au Poëte?

Ce n'est pas tout, je n'ai jamais vu de Rimeur qui ne fût plus vain d'avoir fait une jolie Epigramme, ou un bon Sonnet, que ne l'est Marlborough d'avoir trompé la vigilance de Villars. Cependant qu'y a-t-il de plus creux que cette vanité poétique? Le talent de faire des vers ne produit aucune utilité solide, ni au Poëte, ni au Lecteur: & tout l'honneur qu'on en puisse tirer, c'est celui de réussir dans la bagatelle, & d'amuser agréablement ceux qui aiment mieux le bon-sens gêné par la mesure & par la rime, que le bon-sens délivré de cette contrainte, & par cela même plus agréable à d'autres.



XX. DISCOURS.

S U I T E *

DE MES REFLEXIONS.

Sur le Sens-commun.

LE prodigue Ménandre auroit dissipé, par ses débauches continuelles, les biens considérables que l'avare Lycophron paroît n'avoir amassés que pour la perte de ses Enfants, si les débauches lucratives de son Epouse n'avoient fourni aux plaisirs ruineux d'un Mari, qui n'épargne rien pour satisfaire à la délicatesse de sa volupté. En un mot, Ménandre étoit un homme perdu s'il avoit eu une honnête Femme: cependant loin de savoir quelque gré à une Epouse, qui a si fort au cœur les affaires de sa famille, & qui est assez habile pour vendre des plaisirs aussi cher que son Epoux les achète, il ne cesse de déclamer contre sa conduite, & de lui prodiguer les noms les plus odieux, dans le tems que lui-même il se prévaut du titre d'honnête-homme, comme d'un droit, que personne ne s'avisera jamais de lui disputer. Peut-on nier que Ménandre ne soit aussi ennemi du sens-commun que de soi-même?

Neron

* Voyez le IX. Discours.

Néron se plaçoit aux plaisirs tumultueux ; il aimoit à faire le personnage de Comédien, & passoit des jours entiers à toucher des Instrumens devant ses Sujets ; ou bien à conduire lui-même un char dans la carrière du Cirque. Domitien se faisoit un délice de s'enfermer dans son Cabinet ; dans lequel bien loin de former le plan de quelque conquête glorieuse au Peuple Romain, il se contentoit de faire la guerre aux mouches. Si l'on met à part ce qu'il y a dans ces amusemens, d'indigne d'un Empereur, on trouvera peut-être Néron plus raisonnable dans le choix de ses plaisirs que Domitien ; ou du moins on égalera la folie obscure & inanimée de l'un à la folie vive & brillante de l'autre.

Je ne doute pas que le sérieux Ariste ne soit de mon sentiment sur cette affaire ; cependant il ne manque jamais de s'emporter contre les plaisirs du Bal, de l'Opera, de la Comédie, dans le temps qu'il passe lui-même la moitié de sa vie dans sa chambre à arranger des bagatelles pour les déranger après. Mr. B. . . . hait tout autant le tumulte de la société qu'Ariste, & il ne s'aplaudit pas moins que lui de la tranquillité de ses divertissemens. A peine est-il jour qu'il va voir dans son jardin une Tulipe, qui est la chose du monde la plus rare ; son esprit se perd dans la contemplation de cet objet merveilleux. N'allez pas croire que cette fleur divertit la vûe par la diversité riante de ses couleurs : point du tout, elle n'a rien de beau, & tout son mérite consiste en ce qu'elle est unique en son espèce, & qu'elle a
côû-

coûté quatre cens francs. Cependant, Mr. B..... passe cinq heures de suite à l'admirer, & revient diner chez lui, fort content de sa matinée, il a vû une Tulipe.

Toute la différence que je trouve entre les plaisirs tumultueux & les amusemens tranquilles dont je viens de parler, c'est que les premiers faisant des impressions violentes sur les passions, en émoussent la pointe, & qu'ils sont bientôt suivis de la fatigue & de l'ennui, au lieu que les autres n'affectant l'ame que foiblement, n'y produisent ni lassitude, ni dégoût. Il arrive de là qu'un tel, qui se dissipe aujourd'hui dans les divertissemens les plus animez, s'occupera peut-être demain à quelque chose d'utile & de sérieux; & que M. B..... qui contemple aujourd'hui sa Tulipe, contempera encore demain sa Tulipe.

Pour montrer encore mieux la rareté du Sens commun, faisons voir qu'il y a des Maximes généralement reçues de tous les hommes, & qui ont pris dans leur esprit la place de Sens-commun, quoique rien au monde n'y soit plus contraire. Il en est de ces Maximes comme de certains objets de la Physique: Rien n'est plus merveilleux que la lumière, & cependant rien n'excite moins l'attention des hommes du commun; depuis qu'ils respirent, ils ont vû cette lumière admirable, elle ne les frappe point: la lumière c'est la lumière, voilà tout ce qu'on en fait, & tout ce qu'on en veut savoir.

De la même manière, il y a certains préceptes que les enfans ont entendu répéter

mille & mille fois, par des personnes, dont l'autorité leur tenoit lieu de raison; ils se sont faits une habitude de trouver ces préceptes indubitables, & quelque propres qu'ils soient par leur bisarerie à exciter l'attention, on ne daigne pas seulement y songer. L'idée de ces Maximes & l'idée du Bon-sens sont si étroitement unies dans l'imagination, que l'une entraîne toujours l'autre; & la Raison, accoutumée à cette union, ne s'en défie pas, & les laisse passer sans le moindre examen.

Voici, par exemple, une règle dictée par le sot orgueil; Elle est de tous les pays, & de tous les âges; On l'inculque à la jeunesse comme la maxime la plus sensée & en même tems la plus utile: *Il faut toujours fréquenter les gens qui sont au dessus de nous.*

D'abord cette règle est impossible dans la pratique: si on la vouloit suivre, le Bourgeois courroit après le Gentilhomme, qui s'échapperoit pour joindre le Marquis; celui-là ne voudroit hanter que des Ducs, qui à leur tour ne voudroient fréquenter que des Princes; les Princes ne voudroient du commerce qu'avec les Rois; & les Rois, qui déjà ne jouissent pas trop des douceurs de l'amitié, en seroient privez absolument.

D'ailleurs, rien n'est plus injuste, que de vouloir inspirer une pareille conduite à ceux qui n'ont déjà que trop de penchant à se livrer à une vanité impertinente. Est-ce dans le rang qu'il faut chercher le fondement du commerce mutuel qui doit unir les hommes; & des titres, qui paroissent autoriser le

le mépris qu'on a pour ceux que la Nature nous a rendus égaux, sont-ils propres à servir de base à la Sociabilité? Point du tout, c'est l'Humanité & non pas la Noblesse qui doit être la source de l'Amitié; & pour être ami il ne s'agit pas d'être Duc ou Comte, il suffit d'être Homme & d'être exact dans les devoirs qu'exige de nous la Sociabilité.

Je veux croire qu'une des raisons qui donnent quelque poids à la règle, que je combats, c'est la supposition, que plus on est de naissance, plus on a de l'éducation, des dispositions à la vertu, & plus on peut être utile à former le cœur & l'esprit de ceux qu'on fréquente. Je veux croire même que cette supposition est vraie; la maxime n'en seroit pas moins fausse. L'Humanité veut qu'ont soit aussi prompt à faire du bien qu'à-vider d'en recevoir, & par conséquent il est juste que je hante mes inférieurs, pour leur rendre le même service que me rendent ceux qui sont au dessus de moi, en m'honorant de leur commerce.

Tout le monde convient, qu'une faute qui procède de la foiblesse humaine, est plus pardonnable qu'une mauvaise action qui a son principe dans la malignité, & cette opinion est parfaitement conforme au sens-commun: cependant dans la pratique tout le monde s'écarte presque d'une distinction si raisonnable.

Dorinde avoit reçu de la Nature une beauté, aussi dangereuse pour elle-même que pour les hommes qui trouvoient dans ses charmes l'écueil de leur repos: son esprit

n'étoit pas moins beau que son corps, & sa sagesse égaloit ses attraits & en relevoit l'éclat. Elle avoit toujours résisté au plaisir pernicieux de se faire des adorateurs; & bien loin d'aller au devant de ce péril, elle avoit eu toujours la prudence de l'éviter. Le seul Polemon, parfaitement honnête-homme, l'avoit emporté dans le cœur de cette sage Beauté, sur le rang & sur la richesse de ses Rivaux; & après six années de persévérance; rare prodige ! il est devenu Epoux de la charmante & vertueuse Dorinde. Mais à peine six mois se sont-ils écoulés depuis cette heureuse union, que Dorinde s'est vue Mère. Voilà la médifance déchaînée contre cette pauvre Femme; on ne lui fait plus gré de toute sa sagesse passée; on ne compte pour rien toutes les victoires qu'elle a remportées sur l'amour-propre, sur la tendresse d'une foule de Galans, & sur son tempérament doux & porté à la compassion. Un seul moment de foiblesse, pour un homme amoureux, aimable, aimé, un seul moment de foiblesse décide de toute sa Réputation.

Quoi ! un Homme parfaitement sobre, perd-il ce titre, pour avoir pris une fois quelques verres de vin de trop ? N'est-on plus bon Philosophe quand on est tombé une fois dans un sophisme ? Perd-on la réputation d'Homme sage pour avoir fait une folie ? Et doit-on refuser le titre de bon Général à ceux qui après cent Victoires se sont laissez une seule fois surprendre par l'Ennemi ? Nullement : & pourquoi donc Dorinde passera-t-elle

elle pour peu vertueuse, parce qu'une seule fois la vertu a été surprise hors de garde? Ajoutons encore qu'une foiblesse est pardonnable, à mesure qu'il est facile d'y succomber; eh! quoi de moins facile que de résister toujours aux tendres empressemens d'un Homme qu'on estime trop pour oser s'en défier! Pardonnez-moi, vous Mesdames, qui trouvez tant d'infamie dans la conduite de Dorinde; pardonnez-moi, si j'ose soupçonner que peu d'entre vous eussent échapé au péril que Dorinde n'a dû éviter. Vous avez de la vertu, je n'en doute point; mais plus vous vous assurez sur cette vertu & plus vous êtes foibles; Il n'y a que la seule défiance de vos forces qui puisse être chez vous le fondement d'une conduite qui ne se dément pas. Croiez-vous que la sagesse consiste à triompher de la tendresse d'un homme aimable, à qui vous donnez l'occasion de vous voir tête à tête; Vous vous trompez fort, la sagesse consiste à ne le point combattre. Quand on combat ce qu'on aime, on succombe tôt ou tard; & plus on a de la pudeur, plus on est novice, moins on est aguerrie, & plus facilement on cède la victoire? De grace, Mesdames, examinez-vous un peu: Supposez un Homme bien fait, qui sache assaisonner la tendresse de ses sentimens par des expressions touchantes & naturelles; qui par mille détours ingénieux vous étale une passion délicate, & dont tout l'air ne soit qu'une perpétuelle déclaration d'amour. Supposez encore que cet Amant vous plaise; l'une de ces suppositions mène

allez à l'autre ; Ne vous feriez-vous pas un plaisir de le voir seul , & dans cette aimable solitude, auriez-vous bien toujours la force de ne pas paier toute son ardeur d'un seul baiser ? Un baiser est tout pour un Amant un peu entreprenant, cette faveur, quelque innocente qu'elle soit, le rendra plus tendre ; sa tendresse redoublée augmentera la vôtre ; sans qu'il le veuille, & sans que vous vous en aperceviez, il vous prendra des faveurs plus grandes, il mêlera à des actions peu respectueuses des sermens de respecter toujours votre innocence, il trouvera le secret de les faire croire, & qui plus est ses sermens seront sincères : mais sa Passion l'égare, sa Raison s'étourdit, & par la faute d'un seul baiser vous voilà l'un & l'autre les dupes d'une confiance imprudente. Vous voyez combien il est difficile d'éviter ces sortes de malheurs quand on n'en évite pas l'occasion ; & telle d'entre vous qui dira tout haut que je ne suis pas raisonnable de soutenir de tels paradoxes, se dira tout bas que je n'ai pas tout le tort.

N'est-ce donc pas une injustice criante & un manque visible de Sens-commun , de se déchaîner avec tant de fureur contre la pauvre Dorinde ; dans le tems qu'on se fait complice d'une troupe médifante, dont la malignité est charmée de la prise que cette Dame vient de donner sur elle, & dont le plaisir seroit entier, si la perfidie de Polemon avoit été, selon la mode, une suite de la foiblesse de Dorinde ?



XXI. DISCOURS.

UNE des préventions les plus dangereuses à la Raison , c'est celle de croire qu'on ne sauroit rien penser que d'autres n'aient déjà pensé avant nous ; s'il n'y avoit pas de tems en tems des génies hardis qui secouassent le joug de ce préjugé, elle seule seroit capable de rendre la Raison inutile aux Hommes , & de les plonger dans un abîme d'ignorance, dont rien ne seroit capable de les tirer. D'ailleurs elle est si fautive ; que j'ose dire, que sur les matières les mieux éclaircies on peut répandre encore un nouveau jour, pourvû qu'on ait l'esprit assez vigoureux pour se dégager des chaînes de l'Autorité , & pour oser raisonner de son propre fond. Ce n'est pas tout ; il arrive encore souvent que sans un assez grand examen, on suppose certains sujets entièrement approfondis par nos Ancêtres, quoi qu'à peine ils les aient entamés ; sur ce fondement chimérique, on ne songe pas seulement à toucher à ces matières, & on les laisse là comme absolument épuisées.

Telle est, par exemple, l'Eloquence ; tout le monde croit presque qu'on n'en sauroit plus rien dire qui soit en même tems nouveau & raisonnable ; & cependant on peut avancer, sans être trop téméraire, qu'on n'en a donné jusqu'ici que des règles va-

gues, faute d'en former une idee juste & précise.

Comment, me dira-t-on, l'illustre Père Rapin, n'a-t-il pas fait un long discours sur l'Eloquence? Oui fort long : pour être court il faut concevoir sa matière, & ce Père paroît n'avoir écrit que pour nous montrer qu'il ne la concevoit pas.

Après avoir fait un dénombrement fort étendu de tout ce qu'il croit être requis pour l'Eloquence, il avouë lui-même qu'il n'est pas satisfait encore de toutes ses recherches ; il se trouve forcé de dire qu'il est presque impossible de définir son sujet, & que le cœur le peut mieux sentir, que l'esprit ne sauroit le concevoir. On peut dire, que de cette lecture-là on sort un peu plus incertain qu'on n'y étoit entré ; & j'aime autant le raisonnement d'Arlequin, qui aiant cité sur un point de Médecine Hypocrate & Galien, dit que le premier n'en dit rien, & que pour l'autre, il ne l'a jamais lû.

La raison pourquoi on a parlé de l'Eloquence d'une manière si embrouillée, c'est qu'on n'a pas pris la peine de distinguer avec exactitude, la véritable Eloquence, de la fausse, & qu'on ne l'a jamais considérée qu'en général, comme l'art de persuader tout ce que l'on veut.

Un homme éloquent, selon l'idée qu'on en a presque toujours formée, est un fourbe adroit, qui se ligue avec les passions & les préjugés de ses Auditeurs, pour aveugler leur esprit, & pour les conduire à ses fins ; c'est à dire, que c'est une espèce de mal-

mal-honnête homme , à qui on passe ses mauvais sentimens en faveur de son esprit.

Tous ceux qui se mêlent d'écrire devroient se mettre fortement dans l'esprit , qu'on ne sauroit jamais traiter bien une matière de raisonnement si on ne la définit, ou du moins si on n'en rend la définition facile à ses Lecteurs. Une bonne définition vaut mieux quelquefois qu'un Traité tout entier ; & celle que Mr. de la Motte a donnée du Sublime, m'instruit & me satisfait davantage que tout le Livre de Longin: Oserois-je imiter cet illustre Moderne & hazarder ici une définition de la véritable Eloquence? La voici: *La véritable Eloquence est l'Art d'exprimer avec clarté dans un stile convenable au sujet, des raisonnemens solides, mis dans un ordre naturel & facile.* Je prétens que cette définition donne une idée complete de son sujet. Le but de la vraie Eloquence est de convaincre; On ne sauroit convaincre que par le raisonnement ; & le raisonnement est sans éfet s'il est obscur, s'il est embrouillé, & si on ne le fait sentir par un ordre naturel & par des expressions claires & convenables à la matiere. Il n'entre donc proprement que deux choses dans l'Eloquence; l'exactitude du raisonnement, & l'art de mettre ce raisonnement dans tout son jour. Mais, me dira-t-on, vous n'avez défini qu'une partie de l'Eloquence? Il ne suffit pas de convaincre la Raison, il s'agit encore de toucher le cœur; & par conséquent il faut ajoûter le *Pathetique* au raisonnement, si l'on veut donner de votre sujet une idée complete.

Je conviens que le but de la véritable Eloquence doit être aussi de toucher le cœur, & l'idée qu'on en voudroit donner seroit à coup sûr vicieuse si on n'y faisoit entrer le *pathétique* : Mais on verra bien que ma définition n'en est pas moins bonne, quand on voudra bien examiner en quoi consiste le *pathétique*, & ce que c'est que de toucher le cœur.

Toucher le cœur n'est autre chose qu'y exciter certaines passions avantageuses pour le sentiment qu'on tâche de faire embrasser, & le *pathétique* est propre à y faire naître ces passions, en faisant voir que notre opinion est intéressante, & qu'il est utile, honnête, ou agréable de la suivre.

Or on m'accordera facilement qu'il faut commencer par convaincre la Raison, & non pas par toucher le cœur. Le but de l'Eloquence en question est de faire raisonner juste, & le cœur troublé, ému, ne laisse jamais la Raison dans une liberté qui lui est absolument nécessaire pour la justesse de ses opérations. Personne ne doute que les passions du cœur ne soient la source des préjugés de l'esprit, & travailler à faire naître des préjugés, ce n'est pas convaincre, c'est tromper, & c'est tomber visiblement dans la fausse Eloquence.

Il est donc sûr qu'il faut montrer qu'une opinion est vraie, avant que de faire voir qu'elle est intéressante; mais comment faire voir qu'elle est intéressante, si ce n'est par le raisonnement?

Or si les raisonnemens dont on se sert
pour

pour cette fin ont de l'exactitude & de la solidité, on voit clairement que le *Pathétique* entre dans ma définition ; si au contraire ils cachent leur fausseté dans un dehors éblouissant, ils appartiennent à la fausse Eloquence, & ne sont que l'effet d'une fourberie indigne d'un Homme de probité.

Si on vouloit mesurer l'Eloquence à ce peu de règles, que je viens d'en établir, peut-être que plus rarement on paieroit d'une figure, quand il s'agit de donner une raison ; peut-être laisseroit-on passer quelquefois un terme sans lui donner une épithète ; peut-être encore aimeroit-on mieux exprimer une chose par un seul mot bien choisi, que de l'enterrer sous quatre synonymes, & l'on préféreroit un mot connu de tout le monde, à une expression qui ne commence qu'à entrer en vogue. En un mot, il y a de l'apparence qu'on rejetteroit comme superflu tout ce qui ne contribue point à rendre sensible la force d'un raisonnement.

Mais voici du sérieux plus qu'il n'en faut ; on n'est pas à mon âge aussi gai que l'on voudroit bien ; faisons un effort pourtant.

Où je veux égarer mon stile,
Le sérieux toujours fut en ennui fertile ;
La bagatelle est toujours de saison,
Et des Contes sur tout on en veut à foison.

Certain adorateur de l'aveugle Fortune,

180 LE MISANTROPE.

Avoit été long tems dans la troupe importune

De ces Laquais bien vêtus, bien nourris,

Dont l'Usurier infame embarrasse Paris.

Ayant enfin avec sa bigarrure,

Dépouillé sa roture,

A son maître bien-tôt il se vit égalé.

Aux Bourgeois malheureux par lui fut étalé

Le fruit pompeux de leur misère;

Grace à leur indigence il faisoit bonne chère,

Et le Public tremblant, dans ses nombreux La-

quais,

Voïoit toute une pépinière,

De la canaille Sous-fermière.

Traitée avec indignité

Par ce scélerat d'importance,

Une Dame de consequence

Va le trouver, & fait à ce bourreau,

De ses crimes affreux un fidelle tableau.

Pendant qu'elle parloit, l'insupportable engean-
ce

Des Valets du Faquin faisoit un bruit affreux,

Et contraignoit leur Maître sourcilleux,

D'employer sa voix menaçante,

A mettre le holà dont la troupe insolente;

Puis se tournant vers la sage Amarante,

Excusez, lui dit-il, ces gueux

Sont toujours des marauts facheux.

Oui, dit elle, il est vrai, mais c'est chose avé-
rée,

Qu'ils

Qu'ils font encor plus odieux ,
Quand ils ont quitté la livrée.

Eh si donc , ce Conte est plus vieux ,
Qu'une Relique ,

En prose , en vers , on le voit en tous
lieux ,

Me dira , sans doute , un Critique :
Mais , Monsieur le Censeur , tout beau ,
Sachez que cette Histoire à coup sûr peu nou-
velle ,

Doit ici seulement servir de parallèle

A quelque Conte plus nouveau.

Grapillon depuis sa jeunesse ,

Fourbe de la plus noire espèce ,

Dans plus d'un métier différent ,

Avoit signalé son talent ,

Et d'un froc à la fin il sçut avec adresse ,

Couvrir sa scélératesse.

Le froc trompeur à tels emplois

A servi mille & mille fois ,

Mais bien tôt son cœur détestable ,

Perçant les saints dehors d'un habit respectable ,

Au grand jour se fit voir , & dans d'autres pays

Le Faquin fut changer & de Culte , & d'Ha-
bits.

Pour les mœurs , non ; en fourbe , en impu-
dence ,

Il se pique de constance.

Chez le sage Lyfis un jour il se fourra ;
Par hazard , ou par choix , l'entretien y roula
Sur le Moine & sa manigance ;

L'un en disoit ceci , l'autre en disoit cela ;

L'un dit , son caractère est la cagotterie ,

L'autre dit , c'est la fourberie :

Mon Maraut à son tour parla ,

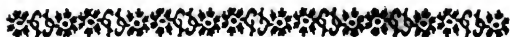
Et decida que c'est l'éfronterie.

Oui , répondit Lyfis , juste , voila le hoc

De cette affaire :

Mais c'est bien plus son caractère ,

Quand une fois il a quité le Froc.



XXII. DISCOURS.

QUand on se met à parler de l'esprit ,
comme le bon-homme Damis triom-
phe sur cette matière. Un tel a l'es-
prit grand , dira-t-il ; un tel l'a délicat ; ce-
lui-ci a l'esprit vaste ; celui-là l'a joli ; cet
autre l'a fleuri & brillant : enfin , on diroit
qu'il a des balances de la dernière justesse ,
par le moyen desquelles il connoît la juste
valeur de toutes sortes de génies. Cepen-
dant , demandez à ce Sage éclairé , ce que
c'est que l'esprit ? *Ce que c'est que l'esprit*, répon-
dra-t-il ; *c'est : mais il n'y a personne qui ne*
sache cela : Insistez pour en savoir son sentiment ,
il vous quitera plein d'indignation , & re-
gar-

gardera vos instances comme autant d'insultes que vous faites à ses lumières.

Mais s'il s'examine, il trouvera qu'il n'a jamais songé seulent à se faire cette demande à lui-même; que faute de cette défiance de son habileté, il n'a que des idées très-confuses de l'esprit, & que les différentes épithètes qu'il lui donne, partent plutôt de sa mémoire, que d'un choix raisonné de son jugement.

Ce qui rend la signification de ce terme si peu précise, c'est qu'on y attache plusieurs idées différentes, qu'on ne s'efforce pas assez de débrouiller.

Tantôt on donne le nom d'esprit à la pénétration, tantôt à la justesse du raisonnement, tantôt à la beauté de l'imagination; & dans ce dernier sens on l'oppose quelquefois à la solidité du jugement, sans courir grand risque de faire une bêtise. Pour faire un esprit véritablement grand & beau, toutes ces trois qualitez sont requises; & par là il est facile de comprendre, combien ces sortes de Génies du premier ordre doivent être rares.

• Parmi nos Auteurs, en matière de bel-esprit, on en trouve beaucoup, dont l'imagination est belle & vaste, & dont l'esprit est vif & pénétrant; mais on en trouve très-peu qui, à l'aide d'une raison exacte, savent user comme il faut de la dangereuse beauté de leur génie, & s'empêcher de mêler aux beautés les plus sublimes des petiteesses pitoyables.

Du petit nombre de ces Esprits aussi s'en-
fermez

sez que fleuris, sont, à mon avis, Pascal, Fontenelle, la Bruyère & la Motte. Pour le sens & pour la pensée, rien ne cloche presque dans les ouvrages de ces grands hommes. On peut voir chez quelques-uns d'entr'eux un mot hasardé, une période mal arrondie; mais on n'y verra point un sophisme grossier, une équivoque fade, une pensée fautive, un galimatias pompeux.

Fontenelle surpasse encore les autres Ecrivains dont je viens de parler par la netteté, & par l'élégance de son stile; ses termes sont aussi choisis; & ses périodes aussi coulantes, que son goût est sûr, & que ses pensées sont brillantes & justes. Tout ce qu'on pourroit censurer peut-être dans sa manière d'écrire, c'est qu'il a trop d'esprit, & qu'il donne quelquefois dans le précieux.

Il en est à peu près du titre d'hommes d'esprit comme il en étoit chez les Grecs & chez les Romains, des récompenses qu'on donnoit aux actions signalées des grands Hommes. D'abord ces récompenses étoient rares & fort glorieuses, & après cela très communes & très méprisées. De la même manière on donnoit autrefois le titre d'Homme d'esprit à très peu de personnes, & on le considéroit extrêmement; & à présent il n'y a rien de si commun & rien dont on fasse moins de cas. On n'entend parler que de l'esprit, tout le monde en a, & ce n'est plus par l'esprit qu'on se distingue avantageusement du vulgaire.

Célimène passe pour avoir de l'esprit & du plus délicat: En effet elle parle bien, les
termes

termes dont elle se sert sont du bel usage, & élevée auprès des personnes de bon goût, elle dit quelquefois de jolies choses que le hazard offre à sa mémoire ; mais percez un peu la superficie brillante de son génie, vous verrez qu'il n'y a rien de si sec, rien de si déstitué de bon-sens & de raison ; & si elle impose à ceux qui n'ont pas un plus grand fond qu'elle, ceux qui ont de la pénétration ne sauroient que la confondre avec les adorateurs de son génie.

Les études sérieuses de Clitophon sont quelques recueils & le Mercure Galant ; son esprit fatigué de cette lecture se délasse dans le Théâtre Italien. Il est tout farci des phrases burlesques d'Arlequin, & de Pasquariel, rien au monde n'est plus plaisant ni plus drôle que cet homme là ; *Il ne faut que lui seul pour divertir toute une Compagnie.* Peut-on, sans une injustice crainte, refuser le titre d'Homme d'esprit à un si joli Bouffon, dont la seule vue excite des éclats de rire ? Il entrera dans une Compagnie inconnue, en faisant des grimaces & des postures, & toute la différence entre Dominique & lui, c'est que le dernier étoit un véritable Caton hors du Théâtre, & que le masque lui servoit plus à cacher une honnête pudeur, qu'à proportionner l'air de son visage au comique de ses gestes & de ses discours.

L'aimable Homme, le charmant tour d'esprit que Mr. Furet, il ne se passe point d'histoire dans la Ville qu'il ne sache sur le bout du doigt. Il vous dira tout le détail de la querelle de Doris & d'Ismène sur leur qualité,

lité, & vous fera un détail exact de toutes les injures de Harangère qu'elles se sont dites, pour prouver la beauté du sang qui coule dans leurs veines, & qui naturellement se devoit communiquer à leur cœur. Il n'ignore aucun des avantages, qu'une Cour étrangère se vante, peut-être avec un peu trop de justice, d'avoir remportez sur nos Dames. Si les arbres d'un bocage pouvoient parler, ils ne raconteroient pas d'une manière plus circonstanciée que lui les promenades galantes de Lyfidor & d'Artamise : & quand M. Furet, lui-même, auroit été un de ceux qui ont troublé par leur présence inopinée, le tendre cours des plaisirs de ces Amans, il ne sauroit pas mieux dépeindre leur surprise & leur embarras. Les Compagnies peuvent-elles se passer d'un si agréable Historien ? & n'est-il pas juste de lui pardonner son sot silence, dès qu'il a débité tout ce qu'il fait de nouveau sur l'Histoire scandaleuse du Siècle ?

Néophile n'est pas Homme d'esprit seulement, c'est un Bel-esprit du premier ordre ; jamais homme ne fût plus curieux de la nouveauté des mots ; tous les jours il va à la chasse des termes à la mode, & qui commencent seulement à se mettre en vogue ; dès qu'il en a atrapé quelques-uns, ils part de la main pour les débiter tout chauds dans la première compagnie qu'il veut honorer de sa conversation. On ne l'entend pas la plupart du tems, il est vrai ; mais aussi ne parle-t-il pas dans ce dessein-là. Il est ingénieux à faire naître l'occasion de faire para-

de

de ses phrases de nouvelle édition, & pour les mettre à toutes sauces

Voilà une grande soupe, diroit-il d'un portage qu'il trouveroit à son gré; & il louera exprés un Ragoût & du Vin, pour dire que *l'un est joli & que l'autre est charmant*. Ces *soitises-là ont encore leur mérite*, dira-t-il, de quelque'autre mets dont il voudra faire l'Eloge; & chez lui les Dames n'ont jamais un beau-visage, un esprit agréable, un cœur bien placé, de belles manières, non; leur Esprit est *gracieux*, leurs manières *son gracieuses* &c. Ce mot lui plaît infiniment & vaut chez lui les pensées du monde les meilleures. Lui fait-on quelque compliment, *Ah! Madame, vous me gracieusez*, dit-il, *vos louanges*, Mademoiselle, *me confusionnent*. *Vous me gonflez d'honneur*, Monsieur, & *vous gracieusez sont capables de m'enthousiasmer de mon mérite*.

Après ces beaux discours il s'en va de peur de tomber dans l'expression ordinaire, & il employe le reste de la journée à promener dans toutes les Assemblées la nouveauté brillante de ses phrases.

Philologue paroît né pour soutenir les conversations: il s'est aquis un art merveilleux de parler long-tems sur la moindre bagatelle. Chez lui le plus grand malheur dans un entretien, n'est pas de dire une sottise, c'est de n'avoir rien à dire; & il défie le Philosophe le plus taciturne de démonter son caquet, quand même il ne répondroit qu'en monosyllabes, qui sont l'ecueil ordinaire de l'impétuosité de ces sortes de génies. S'agit-il

il de raisonner, il croit argumenter mieux qu'un autre en criant plus fort ; avec cela il gesticule, il se demène, il marque par tout son air qu'il dit quelque chose de délicat : à le voir parler, on diroit qu'il parle bien, & bien des gens n'en jugent que par la vue.

Mais tous ces Beaux-esprits de nos jours sont infiniment plus supportables qu'Ariste, quoi que véritablement il ait le génie beau, & le raisonnement juste. C'est le fleau de la Société ; on frissonne quand on le voit entrer dans une Compagnie ; il y vient toujours accompagné de toute la supériorité de son esprit, dont il accable impitoyablement ceux dont les lumières sont plus bornées que les siennes. On ne peut pas dire une fadaise qu'il ne la relève, pas une pointe dont il ne fasse sentir le faux-brillant. Bien-tôt il est contraint de parler seul, ou de s'en aller, pour rendre la parole à des gens que le feu de son esprit a glacés, & que la force de ses raisonnemens a étourdis.

Ce n'est pas tout ; il ajoute à l'importunité de sa critique, les railleries les plus piquantes, & ne respecte ni la simplicité de l'un, ni les bonnes qualitez de l'autre, ni l'amitié que lui marque un troisième. Ariste est né pour briller, il faut qu'il brille ; dût-il être son seul Ami, dût-il s'attirer la haine de tout le monde ; & la Société ne dût-elle pas avoir pour lui le moindre agrément. Lui qui raisonne si-bien, ne ferait-il jamais quelque réflexion utile sur l'ex-
tra-

travagance de ses manières? ne songera-t-il jamais à modérer l'éclat de son esprit, pour le rendre supportable à tout le monde? Ne fait-il pas qu'on ne vit, & qu'on ne respire que pour le genre-humain & que rien n'est estimable, qu'autant qu'il a du rapport au bonheur & à l'agrément de la Société, à qui nous devons tâcher de plaire, aussi bien par devoir que par intérêt? Le Ciel ne nous donne point des talens extraordinaires afin que nous nous rendions odieux à nos prochains, & si le caractère essentiel d'un esprit supérieur étoit d'être importun & insupportable, la sagesse accompagnée de quelque bonté seroit infiniment plus digne d'estime, que le génie du monde le plus transcendant.



XXIII. DISCOURS.

Rien n'est plus propre à former la raison, que le commerce de lumières qu'on entretient par une dispute modérée, où les parties n'ayant pour but que la connoissance de la vérité, s'écoulent avec attention & d'un esprit tranquille, & prennent autant de plaisir à se desabuser d'une fausse opinion, qu'à voir succomber leurs Antagonistes sous la force de leur raisonnement. Mais par malheur la dispute perd toute son utilité, & devient même pernicieuse, par la fau-
te

te de ceux qui n'y portent pas un desir sincère de s'instruire, une raison attentive, & un cœur tranquille ; dispositions sans lesquelles ces sortes d'entretiens, non seulement augmentent l'incertitude des opinions, mais deviennent encore fatales à l'amitié.

• Pour peu qu'on réfléchisse sur les principes de ce malheur, on verra qu'on le peut déduire des sources que voici. L'ignorance, la fausse honte, l'esprit de chicane, la vivacité excessive, la distraction & l'emportement.

Lyfis ne fait pas les premiers principes de l'Art de raisonner ; cependant, fondant l'opinion de son habileté sur les années qu'il a passées aux Academies, il veut toujours disputer, & trouve toutes les matières également propres à la dispute. Il n'y a rien de fixe dans ses sentimens, il ne fait ce qu'il croit, & à proprement parler il ne croit rien, parce qu'il ne conçoit rien d'une manière nette & distincte. Il fait pourtant réduire au silence tous ceux qu'il attaque, & qui ne lui ressemblerent pas ; leurs raisonnemens ne font rien sur l'esprit d'un homme qui n'en sent pas la force ; on les répète vingt fois, & vingt fois on s'attire de lui la même réponse : on se tait, & Lyfis se retire, charmé de la solidité de ses argumens, & des Victoires qu'ils lui font remporter.

• Damon a l'esprit un peu plus pénétrant ; cependant, par je ne sai quel défaut de raisonnement, il a le cœur assez bas pour se croire de beaucoup plus stupide qu'il n'est ;
&

& cette espèce de lâcheté le rend absolument incapable de revenir de ses erreurs. Il conçoit vos raisonnemens, & quoi qu'il n'y voye pas le moindre sujet de doute, il n'ose y ajouter foi, persuadé que les habiles gens qui sont de son opinion, répondroient sans peine à des difficultez qui lui paroissent indissolubles.

Un troisième caractère des disputes qui ont la vogue parmi les ignorans, consiste à raisonner en l'air, & à donner à un même terme de différentes significations. C'est par ce défaut de méthode, que souvent après avoir criailé deux heures, on s'avise de définir ses expressions ; & terminant ainsi la dispute par où il falloit la commencer, on est tout étonné de n'avoir combattu que des chimères, & d'être tous d'un même sentiment.

Le Docteur Nicophile se croiroit perdu d'honneur s'il avoit succombé dans un combat de raisonnement ; on lui arracheroit plutôt la vie qu'un aveu de sa défaite. Quoi qu'il n'y ait rien au monde de plus orthodoxe que lui, on l'a vu, faute de vouloir céder, soutenir les opinions les plus erronées, & les paradoxes les plus extravagans. Tout ce qu'il craint, c'est d'être poussé à bout, & dès qu'une fois on enfile comme lui les routes de l'absurdité & de l'impertinence, on échape à coup sûr aux poursuites de l'Ennemi du monde le plus acharné. Vanité mal entendue s'il y en eut jamais ! Si vous cherchez la vérité, Nicophile, cédez de bonne foi, dès que vous en sentez la
for-

force; & si vous ne courez qu'après la gloire, cédez encore. Rien n'est plus glorieux que de savoir avouer de bonne grace qu'on a tort; & dès qu'on voit un homme capable d'une telle force d'esprit, on se persuade par cela même qu'il est rarement réduit à de pareilles confessions.

Chrytippe est rompu dans les ruses de la Logique, & il s'est fait dans les Ecoles un art & une habitude de faire de la vérité le jouet de la finesse de son esprit: quand vous le croyez tenir, il vous échape adroitement, & à la faveur d'un terme équivoque, ou d'un *distinguo* subtilement chimérique, il passe du sujet de la question à une matière toute différente; & l'on est tout surpris de disputer avec lui sur un sentiment qu'on n'a jamais songé à lui contester. Pour peu qu'on soit raisonnable, on le laisse s'applaudir de sa mauvaise foi, sans lui envier des Lauriers aussi méprisables que les subtilitez frivoles, qui les lui font moissonner.

Le jeune Cléandre est ennemi mortel de la chicane & de l'entêtement; mais sa vivacité le rend absolument incapable de disputer avec fruit: à peine ouvrez-vous la bouche qu'il fait déjà ce que vous allez dire, & qu'il réfute des raisons, qu'on ne songea jamais à lui alléguer. En vain voudroit-on lui prêcher un esprit plus patient, ils s'obstinera toujours à deviner vos raisonnemens, à se répondre & à se répliquer lui-même.

On voit encore d'autres personnes dont la méthode de raisonner est bonne, & dont l'esprit a de la solidité; ils laissent parler leurs

leurs Adversaires à leur tour, & même ils ont tout l'air de réfléchir sérieusement à ce qu'on leur répond : mais leur air attentif en impose, ils n'entendent pas le mot de tout ce qu'on oppose à leurs raisonnemens ; & dans le même tems qu'on s'efforce de les renverser, leur esprit ne s'occupe qu'à les mettre dans un plus grand jour & en tirer des nouvelles conséquences : ils reprennent enfin la parole, & on leur voit avec étonnement, bâtir un Système, sur des fondemens qu'on vient de détruire.

Heureux encore si toutes ces disputes infructueuses ne sont pas suivies de la colère & de l'emportement ; mais il est rare qu'on se sauve de cet écueil. On commence bientôt à se traiter d'opiniâtres, d'ignorans, de pitoyables raisonneurs ; l'esprit aigri par ces titres odieux, laisse-là la recherche de la Vérité, & ne s'occupe plus qu'à rendre injure pour injure à ceux dont il voit son amour propre si cruellement mortifié. Ce n'est pas tout ; bien souvent une haine immortelle est l'effet d'une dispute, sur une matière, dont il importe aussi peu d'être instruit, que de savoir, *si le bon Larron étoit un bonnête homme.*

Qu'entens-je, justes Dieux ! quel tumulte ! quels cris !

Quelle aveugle fureur transporte les esprits !
Seroit-ce des Dévots, dont le funeste zèle,
De Gomare & d'Armin ranimât la querelle ?
Ou d'Avocats Normands un essain emporté,

Voudroit-il par ces cris chasser la Vérité;
Non, six Pédans fougueux, à l'entour d'un Ho-
mère,

Que Dacier en François prostitue au vulgaire,
Sur ce grave sujet se chicannant entre eux,
Font trembler sous leurs pieds un Cabinet pou-
dreux.

Pour s'en faire écouter l'Arbitre de la Terre,
Sur leurs têtes en vain rouleroit son Tonnerre,
Tous parlent à la fois; leurs poumons épuisez
Ne fauroient plus fournir à leurs palais usez.
Le seul Stentor triomphe, & dans ce doux si-
lence,

Sa voix infatigable étale sa puissance.

Quoi! dit-il cent Grimauts sans Grec & sans
Latin,

Jugeront désormais de cet Auteur divin!

Et contre les raisons d'une troupe indocile,

Le Savoir ne peut plus nous fournir un azyle!

Si de ses ennemis l'illustre Despreaux,

Retranché dans le Grec, repoussa les assauts;

Cet heureux tems n'est plus; sans Science & sans
guide,

De ces vers merveilleux le seul Bon-sens dé-
cide.

Eh bien, soit le Bon-sens, dit Passor, la Rai-
son

Suffit pour trouver beaux les vers de Salomon!

Ce Roi, dont les trésors égaloient la Sagesse
Courut sans feu ni lieu, rimait dans la Grèce.

C'est

XXIII. DISCOURS. 195

C'est * Barnes qui le dit. *Bon, Barnes est un Sot.*
 Au son séditieux de ce terrible mot,
 Passor tremble, pâlit, & bien-tôt le visage
 De l'emporté Stentor est témoin de sa rage;
 Lui, voyant de deux coups, l'un sur l'autre don-
 nez

Un fang fumant & noir découler de son nez,
 Va sur son Ennemi, d'un regard le menace,
 Il le prend aux cheveux, l'ébranle, le terrasse;
 Sous ses coups redoublez l'Agresseur aux abois,
 Eut défendu Dacier pour la dernière fois,
 Si des autres Savans la troupe pitoyable
 N'eut tiré des mains du Vainqueur redouta-
 ble.

Mais par ce Furieux un coup mal dirigé
 A ces fiers Combattans joint Bartole outragé.
 La gloire des Pédans, l'effroyable Bartole,
 Qui la férule en main fait trembler son Ecole,
 Par mille & mille coups appliqués à dessein,
 Se vange sur Stentor d'un crime du Destin.
 Le fracas se redouble, & la même infortune,
 Fait d'un combat de deux une cause commune.
 Le Démon de la Guerre allume leur courroux,
 Dans la foule sans choix tous confondent leurs
 coups.

Tel Cadmus vit tomber les Enfans de la Terre,

I 2

Par

* Un Anglois qui prétend faire voir qu'Homère étoit Salomon.

196 LE MISANTROPE.

Par l'aveugle fureur d'une confuse guerre.

Bartole en tout objet croit rencontrer Stentor ?

Pour Stentor tout le monde est Bartole ou Passor.

Rien ne s'oppose plus à leur rage barbare ,

La seule lassitude à la fin les sépare ;

Et tous en même tems , & Vainqueurs , & Vaincus

Restent sur le carreau sans vigueur étendus.

Là l'on voit sous le faix des tables renversées ,

Une écritoire à terre , & des tasses brisées.

Là d'encre & de café d'épais & noirs ruisseaux ,

Mêlent leurs flots amers au sang de nos Héros.

Barthole décoëffé , pour comble de disgrâce

Dans ce Cocite affreux voit nager sa tignasse.

Passor plaint d'un habit les lambeaux emportez ;

Et ses cheveux toujours du peigne respectez.

De bosses maint Guerrier à la tête couverte ,

Malgré sa dureté plus d'une autre est ouverte.

Stentor sans haut de chauffe au spectateur paroît ;

De cent pièces de drap cet économe adroit ,

Appellant au secours l'épingle officieuse ,

Lui-même composa cette œuvre industrielle ;

Et ces lambeaux réduits à leur premier état ,

Couvroient tout le plancher à la fin du Combat.

Leur maître tout confus se lève , les ramasse ;

Et

Et cache d'un manteau sa risible disgrâce.
 Il descend, on le suit, & déchirez & las,
 Tous vont en clopinant gagner leurs galetas.



XXIV. DISCOURS.

LA manie des Bibliothèques est une des plus régnantes dans le siècle où nous sommes; ce ne sont pas seulement les Gens de Lettres qui se plaisent à amasser un nombre prodigieux de Livres, dont ils n'ont acheté la plus grande partie, que pour pouvoir dire qu'ils les ont; les plus ignorans même se croiroient mal meublez; s'ils n'avoient quelques apartemens tapissés de Livres, qu'on arrange avec tant d'art, qu'il est aisé de découvrir, qu'ils ont été destinés plutôt à l'ornement, qu'à l'usage.

L'opulent Polycrate prodigue des Trésors de Prince, pour avoir la réputation de posséder une Bibliothèque magnifique; aussi celle qu'il a formée répond-elle parfaitement bien à ses vûes; pour l'enrichir, il semble que les Auteurs de tous les Siècles, & de toutes les Nations, ayent donné la torture à leur esprit; & que les Etiennes, & les Elzevirs, ayent pris tant de soin à rendre leurs éditions exactes & curieuses. Polycrate passe des jours entiers avec ses Livres; il y a de l'apparence que toutes les Langues lui sont familières, que son savoir est universel, & qu'il

s'est approprié, en quelque sorte, par la méditation, tout ce que ces volumes nombreux ont d'intéressant & d'utile. Mais ce n'est qu'une aparence trompeuse s'il y en eut jamais; toute son habileté consiste à savoir les titres des Livres; l'année qu'ils sont imprimez & quelles Editions passent pour les meilleures: sa profession c'est d'acheter volume sur volume, son plaisir, de les arranger; & tout le fruit qu'il doit attendre de tant de fatigues, & d'une dépense si prodigieuse; c'est d'être nommé après sa mort, à la tête d'un Catalogue, *Vir eruditissimus*.

D'autres, qui avec quelque espèce de vraisemblance, se croient bien plus sages, que ceux que je viens de dépeindre, se piquent de n'avoir qu'une petite Bibliothèque bien choisie, dont tous les volumes soient tour à tour l'objet de leur étude & de leur divertissement; mais ils s'applaudissent si fort de la bonté de leur choix, & bien souvent ce choix mérite à peu d'être le fondement de leur orgueil, qu'ils ne sont pas moins dignes de quelque coup de Satire, que ceux qui ne respirent que pour augmenter des Bibliothèques; & qui quitteroient la vie avec moins de regret si un Manuscrit qu'ils attendent d'Italie, étoit déjà arrivé.

Il y a quelques jours que venant à parler dans la Boutique d'un Libraire, avec Mr. D... Gentilhomme Allemand, il m'invita à venir voir ses Livres françois. Il prétendoit s'y connoître mieux qu'homme au monde, parce qu'il avoit passé six ans à Paris; & selon lui, un homme qui avoit parlé à des

Mem-

Membres de l'Académie Française, ne pouvoit pas manquer d'avoir le goût sûr & délicat. Je prends mon homme au mot, & j'entre avec lui dans son Cabinet, où à travers de très belles glaces de Venise je vis quelques centaines de Volumes reliez de la dernière propreté : le premier éloge général que Mr. D.... en fit, c'est que tout cela étoit relieure de Paris. Quand il en ouvroit un, il s'y prenoit avec autant de précaution, comme s'il manioit des Porcelaines ; ses yeux se beignoient dans la beauté du caractère, & pour parler proverbialement, on eut dit qu'il mordoit à la grape.

A proportion qu'il tiroit ses Livres de leurs niches, il en disoit son sentiment d'une manière qui me divertissoit fort, & qui pourroit bien divertir aussi mes Lecteurs.

Ce qui lui tomba d'abord entre les mains c'étoient les Oeuvres de Mr. le Noble. A son avis, c'étoit un des plus grands génies, qui ait jamais fait honneur à la France, puisqu'il a réussi universellement dans tous les genres d'écrire. „ Voyez son Ecole du Monde ;
 „ me dit-il, la Morale que l'on y trouve,
 „ est de la dernière solidité. Quelqu'éten-
 „ du que soit ce livre, il n'y a pas un mot
 „ de trop ; & pour savoir se conduire dans
 „ le monde, cette lecture vaut autant que
 „ trois années de séjour à Paris. Voyez
 „ vous ses Entretiens du Diable borgne, &
 „ du Diable boiteux ; se peut-il au monde
 „ une Satire plus neuve & plus d'licate ? Il
 „ n'y a pas une seule période où l'on ne sen-
 „ te le sel de la nouveauté ; & s'il étoit per-

„ mis d'y trouver quelque chose à redire ,
 „ ce seroit le soin que prend ce grand Hom-
 „ me d'avertir qu'il est l'Auteur de ce petit
 „ ouvrage. On fait assez qu'il n'y a que
 „ lui au monde qui écrive de cette force
 „ là.

Voici, les Ouvrages de Bellegarde , con-
 tinua-t-il, „ jamais homme n'a mieux apro-
 „ fondi les matières, & n'a mieux sù les ren-
 „ dre intelligibles * : & ce qu'il y a de par-
 „ ticulier dans sa manière d'écrire ; c'est
 „ que j'ai vû des Femmes très ignorantes
 „ qui l'entendoient en perfection, & des
 „ Hommes très habiles qui ne l'entendoient
 „ pas.

J'interrompis ce Panégyrique, en prenant
 moi même un petit volume, où je trouvai
 le titre de *l'Eloquence du tems par Mr., de
 l'Académie Française* : le seul titre étoit , au
 sentiment de Mr. D..., un garant sûr du
 mérite de cette production : *Ce petit Livre
 vaut son pesant d'or, & son Auteur doit être
 un Homme d'étude. Je me souviens que la Rhé-
 torique que j'ai apprise à l'Ecole est précisément
 la même chose ; mais il a sù la mettre dans un
 si beau langage, & il en a si bien relevé le mé-
 rite, par les galanteries qu'il dit de tems en
 tems à Madonte, que quoi qu'on n'y puisse rien
 apprendre de nouveau, on est pourtant charmé
 d'en faire la lecture, ne fut-ce que par cet air
 savant, qu'il fait repandre jusques sur ses com-
 plimens & sur ces fleurettes.*

L'E-

* Voyez les Nouv. de la Républ. des Lettres de Juin 1707.
 p. 681. & de Decembre 1708. p. 675.

L'Eloge de l'Eloquence du tems fut suivie par celui du prodigieux amas des Traductions de du Ryer ; & il m'assura , qu'il n'y
 „ a point de Traducteur plus fidele que lui ,
 „ ni qui sache mieux conserver à ses Copies
 „ toute la beauté & la force de ses Originaux. Voici vos Auteurs de Théâtre, dis-je en l'interrompant ; *Oeuvres de Corneille le jeune , de Campistron , de Poisson , de Dancourt , le Théâtre Italien , Molière*. C'est pour la bonne bouche aparamment que vous avez mis Molière le dernier. Pardonnez-moi, me , repliqua-t-il, j'ai donné dans ma Bibliothèque à peu près le même rang aux
 „ Auteurs qu'ils occupent dans mon esprit.
 „ A quelques pièces près, comme Scapin ,
 „ le Médecin malgré lui, George Dandin ,
 „ &c. Molière a plutôt fait des Entretiens
 „ de morale , que des Comédies. Voila
 „ qui étoit bon dans le tems qu'on avoit déclaré la Guerre aux pointes : mais on revient à présent de ce mauvais goût ; car à
 „ dire vrai , c'est la pointe qui fait
 „ l'essentiel du stile comique , & ceux
 „ qui ont le vrai goût de l'Antiquité ,
 „ préféreront toujours les jeux de mots
 „ d'Aristophane , de Plaute , & de Dancourt , au froid bon-sens de Térence , & aux Caractères de Molière. Voyez de ce côté-ci mes Poètes , continuat-t-il ,
 „ Théophile, Benserade, Scudéry, le Poëte sans fard . . .

Le Poëte sans fard, dis-je, je ne connois point ce nom-là , mais il est bien trouvé, il promet quelque chose, „ Est-il possible,

me repliqua Mr. D..., „ que vous foyez à
 „ connoître le plus déterminé Satyrique du
 „ Siècle? Diable! c'est un second Boileau:
 „ il est vrai qu'il n'a pas ces termes empha-
 „ tiques, ces Epithètes qui valent des pen-
 „ sées, ces tours nouveaux; mais c'est le
 „ stile du monde le plus coulant; on jure-
 „ roit qu'on lit de la Prose. D'ailleurs cet
 „ Auteur est un Homme qui par sa fermeté
 „ mérite l'estime de tous les honnestes-gens;
 „ car quoi qu'il ait prévu,

„ Qu'un jour, comme à Delosme; on viendrait
 „ sur son dos,
 „ Payer tout-à la fois le prix de ses Bons-
 „ mots;

„ Il ne s'est pas arrêté pour cela dans la
 „ carrière de la Satyre, & l'on ne sauroit,
 „ sans injustice, lui refuser son coin dans le
 „ Martyrologe des Ecrivains qui ont souf-
 „ fert pour la Vérité. Là-dessus, ouvrant
 „ le volume, comment, diantre! m'écriai-je,
 „ ce Poète à des liaisons avec Boileau; il ne
 „ faut que cela pour me donner bonne opinion
 „ de ses vers. „ Il y a des malins, répondit
 „ Mr. D..., qui disent que les louanges qu'il
 „ prodigue à Despreaux, son des hommages
 „ qui partent du même fond, dont les Chi-
 „ nois adorent le Diable, afin qu'il ne leur
 „ fasse point de mal; mais pour moi, je
 „ crois qu'il a eu ces déférences pour son
 „ Confrère en Satyre, en qualité de son
 „ Traducteur; car à proprement parler, il
 „ n'a

„ n'a fait que traduire son langage pompeux
 „ & obscur, dans un langage plus humanisé
 „ & plus à la portée du vulgaire.

Ensuite je parcourus des yeux un bon nombre de Romans, entre lesquels ceux de Mr. Scudéry étoient les préférés, pour avoir su donner la galanterie Françoisë & la politesse de la vieille Cour, non seulement aux Grecs & aux Romains, mais encoré aux Scythes & aux Massagètes. Pour les Nouvelles & les petites Historiettes, je n'en vis pas une: le contenu de ces pièces ressemble trop, au gré de Mr. D.... à ce qu'on voit arriver tous les jours; pour lui, il y vouloit de l'invention, & du surprenant, & rien ne lui paroissoit si beau que de voir un Prince épouser au douzième Tome, une Maîtresse qu'on a vû morte & enterrée à la fin du premier.

Les Nouvelle étoient remplacées par une grande tirade, de Recueils de Pièces curieuses, d'Apophtegmes & de Bons-mots; entre lesquels les plus estimés étoient les Gasconiana & les Pensées ingénieuses des Pères de l'Eglise où le feu de l'imaginatoire, & la justesse du raisonnement, s'accordent, selon Mr. D...., de la manière du monde la plus étonnante.

Je vous en crois, Monsieur, lui répondis-je. mais quel est ce grand nombre de Mercurès Galans que je vois là? Il n'est pas possible que Mr. du Fresnoy en ait déjà tant fait.
 „ Aussi n'en ai-je pas un de cet Auteur re-
 „ pliqua t-il; ceux-ci sont de Mr. Devisé.
 „ Jamais je ne me suis donné la peine de lire
 „ les autres; & je suis très persuadé que ce

„ ne fauroient être que de foibles imitations
 „ premiers. J'aime les Originaux ; moi ; &
 „ si j'écris un jour , je prétens bien choisir
 „ des sujets , qu'avant moi personne n'aura
 „ entamez. Là dessus , aparemment , il
 m'alloit communiquer les plans de quelques
 Pièces originales , dont il a dessein de sur-
 prendre le Public ; mais il fût traversé dans
 cette louable intention , par son Valet , qui
 venoit nous apporter du Caffé & du Vin.
 Ces deux liqueurs furent les sources de quel-
 ques autres discours de la même nature ,
 dont je pourrois bien faire part à mes Lec-
 teurs dans quinze jours d'ici , si je trouve
 qu'ils en vaillent la peine.

Je remarque que je viens de faire une équi-
 voque , & que *si je trouve qu'ils en vaillent
 la peine* , peut s'entendre & de mes Lecteurs ,
 & des discours dont je veux leur faire part.
 Je vous avouë que je n'évite pas ces sortes
 de fautes assez scrupuleusement ; sur tout
 quand je vois que l'Equivoque est dans les
 termes & non dans le sens. Mais comme
 le sens ne détermine pas celle-ci , je m'ex-
 plique , & je suis bien aise de dire que c'est
 des *discours* que je parle , & non pas des *Lec-
 teurs*.



XXV. DISCOURS.

LETTRE D'UN INCONNU

A l'Auteur du Misantrope.

JE viens vous consulter, Monsieur, sur une affaire de la dernière importance. Vous avez un certain air de franchise qui me plaît, & les Amis, dans le Siècle où nous sommes nous conseillent d'ordinaire de prendre le parti vers lequel ils nous voyent le plus pancher. Venons au fait; une Vieille me fait l'amour, l'épouserai-je, ou non? qu'en dites-vous? Vous irez d'abord à la négative, où j'irois bien aussi, de par tout les Diables, s'il n'y avoit certaines circonstances qui rendent l'affaire problématique. Je suis pauvre, glorieux, grand amateur d'équipage & de bonne chère; en un mot, je suis Gascon à votre service; mais quoi que Gascon, assez honnête-homme pour ne me pas laisser tellement maîtriser par l'intérêt, que je ne donne encore quelque fois un peu d'empire sur moi à la bienveillance. Je suis un des plus chauds Amis de la Fortune que la Garonne ait jamais vû naître, & si je n'avois pas un peu trop d'intégrité: je suis sûr que je serois du dernier bien avec cet aimable objet de ma tendresse; mais sans mêler à son savoir-faire, ne petite dose de fourberie un peu forte, un honnête homme a bien de la peine à parvenir dans le monde. Qui le sait mieux que moi?

moi? J'ai cherché la Fortune dans les Voyages, mais dès que je mettois le pied dans un endroit, zest, la voila qui décampoit. J'ai crû qu'à la Guerre je lui donnerois la chasse avec plus de succès; mais serviteur très humble, je ne l'ai jamais rencontrée, ni dans le triple Retranchement de Malplaquet, ni dans les Contrescarpes d'une douzaine de Villes, quoi qu'elle s'y soit laissé trouver par des gens qui ne me suivoient que de bien loin. Enfin, elle a trouvé à propos de se nicher dans les rides d'une Vieille, & il ne tient qu'à moi de m'en mettre en possession. Voyez, Monsieur, cette Beauté surannée à soixante ans, mais elle a soixante mille écus, faisant justement cent quatrevingt mille francs, qui de mémoire d'homme n'ont été vainement offerts à un Cadet de Gascogne. D'ailleurs, les Campagnes sont de longue haleine, & par deux mois de complaisance annuelle pour cette bonne Damerlà, je n'achèterois pas trop cher, ce me semble, la possession d'un coffre fort aussi richement meublé que le sien. La Guerre pourra bien durer encore quatre ou cinq ans, & par conséquent ee sera bien tiré si ma future peut aller jusques à la Paix. Enfin, le Parti est des plus avantageux; si de ne me trompe, & tout ce qui pourroit m'en éloigner, c'est le soupçon qu'il pourroit bien être plus incompatible avec la probité, qu'avec l'intérêt. Ces sortes de scrupules sont aussi peu de chez nous que les Lettres de change, cependant, j'en suis capable, comme vous voyez; & si vous pouviez les lever vous seriez le plus joli Homme du monde. Je suis, &c.

Je

Je vais répondre à cette Lettre le plus catégoriquement qu'il me sera possible : & je déclare d'abord , que je croi bien que des honnêtes gens ont fait quelque fois ces sortes de Mariage ; mais je soutiens en même tems , qu'alors ils n'ont agi , ni en honnêtes-gens , ni en gens raisonnables. Je dis plus , ces sortes d'Unions bizarres ne méritent pas seulement le titre de Mariage , puis qu'elles ne tendent à aucun des buts , pour lesquels cette liaiaison étroite entre l'homme & la Femme , a été introduite dans le Monde. A coup sûr , ce n'est pas à la conservation du Genre-humain que l'on songe , en s'unissant à une Epouse d'un âge si disproportionné ; & il n'est pas moins clair qu'on auroit tort de le faire , dans le dessein de se munir par la contre l'incontinence. Un Cavalier de trente ans , comme vous êtes peut-être , Monsieur , marié avec une Epouse sexagénaire , bien loin de mettre un frein à la concupiscence , & d'éteindre sa passion d'une manière légitime , est en quelque sorte forcé de conserver tous ses desirs , & de les détourner de sa désagréable moitié , vers un objet plus touchant & plus digne de sa tendresse. Il en est à peu près de ces sortes de malheureux Epoux , comme d'un homme qui n'ayant chez lui qu'un inavais ordinaire , ne sauroit voir sans un apétit violent une table délicate & bien servie. Vous avez de la probité , vous le dites , & je le veux croire ; mais si cette probité est accompagnée de quelque réflexion , pouvez-vous , sans horreur , jeter les yeux sur ce qu'il

qu'il y a de criminel à épouser une personne que vous ne sauriez aimer ; & à lui jurer de la manière du monde la plus solennelle, une parfaite tendresse , dans le tems que vous ne sentez pour elle que du dégoût & de l'aversion ?

Je suis bien fâché, Monsieur, de ne pouvoir point en conscience vous délivrer de vos scrupules, & d'être obligé de vous faire considérer la Fortune attrapée dans les rides d'une Vieille, comme une Fortune très mal acquise ; Mais en y renonçant, y perdriez-vous beaucoup, Monsieur ? Je veux bien laisser-là la conscience, pour n'examiner votre affaire que du côté de l'agrément & de l'utilité. Vous imaginez-vous que cette Dame veuille vous partager avec la Gloire, & qu'elle soit contente de ne jouir de vous que quelques mois de l'année ? Croyez-moi, le premier article de votre Contrat de mariage, vous obligera à quitter les travaux de Mars, pour ne vaquer qu'à ceux de l'Amour ; & qui pis est, la Paix pourroit bien venir sans vous apporter un fortuné Veuvage, qui fera sans doute l'unique but de vos desirs. Il est vrai, qu'en attendant ce Veuvage bien-heureux, vous jouirez de toutes les commoditez de Valets, de Meubles précieux, & sur tout d'une Table excellente, que jamais Gascon ne regarda d'un œil indifférent.

Mais apporterez-vous à ces délices aparens un cœur satisfait & tranquille, sans lequel les plaisirs les plus délicats sont absolument insipides ?

Qui

Qui dit une femme surannée, dit une femme jalouse; & quelque destituée de sens que puisse être une Epouse s'exagénnaire, rarement pousse-t-elle sa folie jusqu'au point de se croire aussi propre à fixer un Mari, qu'elle l'étoit à l'âge de vingt ans. Dites à un Valet quelque mot à l'oreille; regardez par hasard une Servante un peu jolie; voila votre Vieille qui prend l'alarme, qui chasse son Domestique, & vous voila réduit à n'oser pas faire un signe à vos Laquais, & à ne voir que des Servantes hideuses, qui ne semblent n'être chez vous que pour faire une symétrie de désagrément avec votre Femme. La moitié de votre vie s'écoulera à faire naître des soupçons, sans le vouloir, & vous passerez l'autre en travaillant à les dissiper: plus vous êtes honnête homme & plus vous serez le malheureux Martyr d'un intérêt mal entendu. Si quelque fois encore vous savez vous dérober aux yeux de votre surveillante, ne croyez pas pouvoir goûter avec vos Amis cette satisfaction précieuse, que l'amitié ne sauroit faire sentir qu'à des cœurs tranquilles; vous songerez toujours, qu'au sortir de cette agréable Société, vous devez rejoindre votre Femme, & l'attente de ce malheur futur, fera sur vous des impressions plus violentes que ne sauroit faire la présence de ce même malheur. Quel nouveau chagrin pour vous, quand, à l'approche de la nuit, vous vous verrez condamné, par votre propre suffrage, à un supplice, qui ne diffère pas beaucoup de celui que le cruel Mézence infligeoit
aux

aux objets de sa cruauté, qu'il faisoit attacher tout vifs à des cadavres ? Peut-être encore qu'après avoir languï dix années, vous mourez de chagrin de voir votre Femme obstinée à prolonger sa vie & vos malheurs ; & cette mort hâtée sera tout le prix de soins, que vous aurez rendus à votre désagréable moitié, ou pour parler plus juste, cette mort sera la juste punition de la bassesse de votre conduite. Renoncez plutôt au Mariage, Monsieur ; ou si votre tempérament ne le permet pas, épousez plutôt une aimable Personne, fût-elle plus pauvre que vous. Je sai que cet avis est fort contraire aux sottes maximes du siècle, qui traitent de la dernière extravagance les mariages entre des personnes qui n'ont rien ; mais cette belle morale suppose, ou que celui qui n'a point les biens de la Fortune, doit aussi avoir le cœur vuide des desirs qu'inspire la Nature ; ou bien qu'un célibat, qui peut nous faire tomber dans le crime, doit être préféré à un mariage, qui peut nous faire tomber dans le malheur. Deux suppositions dont la fausseté est également visible. D'ailleurs, quand on est honnête-homme & laborieux, on ne court pas facilement le risque de manquer du nécessaire : & quand on a le nécessaire, de la raison, & une Femme de mérite, on peut jouir d'un bonheur parfait.

Ce Savetier matineux,
 Quoi qu'aux bords de la disette,
 Ne se croit pas malheureux ;
 Il est Epoux de Lysette.

S'il

S'il travaille nuit & jour ,
 Son ame est satisfaite ,
 Quand il songe , plein d'amour ,
 Qu'il travaille pour Lysette.

Son habit déguenillé ,
 Nullement ne l'inquiète ;
 Quoi qu'il soit mal habillé ,
 Il est aimé de Lysette.

Assez grande est à son gré ,
 Sa petite maisonnette ,
 Peut-il être trop ferré ,
 Avec sa chère Lysette.

Son ordinaire est petit ;
 Mais il fait chère parfaite ;
 Car il a bon apétit ,
 Et soupe avec sa Lysette.

Sans des draps bien savonnez ,
 Il se plaint en sa couchette ;
 Trouvant tous lits bien ornez ,
 Où l'on couche avec Lysette.





XXVI. DISCOURS.

UN *Fat*, selon la définition de Mr. de la Bruyère, est celui que les Sots croient Homme de mérite, & qui, s'il pouvoit craindre de mal parler, sortiroit de son caractère. Ce mot dans sa première origine a signifié tout autre chose; & puis que * *Maître François* est si fort en vogue, voyons comment le définit *Maître François*. *Fat* est un vocable de Languedoc, & signifie non salé; sans sel, insipide, fade; par métaphore signifie fol, niais, dépourvu de sens, éventé de cerveau. On peut voir par ces différentes idées qu'en différens tems on a attachées à ce même mot, que le *Fat* de Rabelais est aussi distingué du *Fat* de la Bruyère, que celui du dernier est différent du *Niais*, auquel fort souvent il est directement opposé. En effet, le caractère du *Niais* est d'être embarrassé de sa personne, & de marquer dans toutes ses actions une lâche timidité, au lieu que la présomption ridicule qui fait l'essence du *Fat*, se répand sur son extérieur, & lui donne un air libre & assuré. Il suit de là, que la *Fatuité* n'est pas incompatible avec l'esprit, & qu'elle n'a son principe que dans une vanité mal entendue, qui nous fait tomber dans le ridicule, faute de nous faire croire que nous y puissions tomber comme les autres. Mais y a-t-il de la différence entre un *Petit-Maître*, & un *Fat*? Il y en a sans doute; & si tout

* Rabelais.

tout petit-Maître est Fat, il est pourtant sûr, que tout Fat n'est pas petit-Maître. Le caractère du dernier approche davantage de celui d'*impertinent* dont la Bruyère fait cette description-ci : *l'Impertinent est un Fat outré ; le Fat lasse, ennuye, dégoûte, rebute ; l'Impertinent rebute, aigrit, irrite, offense, il commence par où l'autre finit.* Tout ce qui manque encore à un Impertinent pour devenir Petit-Maître, c'est que le premier peut tomber dans son caractère par un défaut d'éducation, ou par une brutalité de tempérament, au lieu que le dernier est impertinent par étude & par affectation, il se croiroit ridicule s'il ne s'efforçoit à l'être. Je vous donnerai, peut être, une autre fois une division exacte de toutes les espèces dans lesquelles on peut ranger les Petits-Maîtres ; pour à présent, j'ai envie de supplier l'Académie Française, d'enrichir la Langue de deux mots, desquels je ne croi pas qu'on puisse se passer.

R E Q U E S T E.

PLaîse aux Arbitres du Langage
 Dont les Voix en fixent l'usage,
 Faire quelque réflexion,
 Sur ce qu'avec soumission,
 A leur illustre Corps ma Muse suppliante
 Trouve bon que je représente.
 Nous voyons que depuis long-tems,
 Du *Fat* l'importun caractère,
 Dévient aux Dames ordinaire,
 Autant qu'il l'est à leurs Amans,

214 LE MISANTROPE.

Cependant ce qui m'embarasse,
 C'est qu'au terme de *Fat*, qui n'est que masculin,
 Vous n'avez pas encor voulu faire la grace,
 De lui donner un féminin.
 Ce n'est pas tout; depuis quelques années,
 Dans l'air modeste trop bornées,
 Quelques Dames ont affecté,
 D'un jeune Officier éventé,
 Les airs extravagans, les brutales manières,
 Que d'un mot adouci l'on nomme cavalière.
 C'est pour ces *Esprits forts* un objet de mépris,
 Que la pudeur sage & timide,
 Dont la nature avoit fait une bride,
 A leurs desirs trop étourdis.
 Renonçant à la tendresse
 Pour leur Réputation,
 Elles traitent de foiblesse,
 La peur du qu'en dira-t-on.
 Voyez Philis; dans sa verte jeunesse,
 Ne comptant pour rien ses appas;
 Elle affecte des airs soldats;
 De prendre du Tabac fait rage,
 Et tout en barbouillant son linge & son visage,
 Conte d'un ton de Fierabras,
 Qu'elle a passé la nuit à boire;
 Et qu'au champ de Bacchus remportant la Victoire,
 Elle a fait demander quartier,

A tel Comte, à tel Chevalier.
 Qui pis est la Belle se pique,
 De fumer comme un Marinier:
 Et de crainte de la colique,
 Du plus fort *Perfco* vuide un flacon entier.
 A jurer avec grace elle est Originale:
 Et sans se débrailler puis qu'en vain on étale
 L'air d'un Petit-Maître parfait;
 Il n'est point de jeune Cadet,
 Qui mieux que Philis se débraille:
 Peu s'en faut qu'elle ne ferraille;
 On dit même qu'elle le fait.
 Puis que de ces Philis nombreuse est la co-
 horte,
 O vous des mots nouveaux qui réglez le de-
 stin,
 Ne sauriez-vous emprunter du Latin,
 Un mot qui désignât d'une manière forte,
 Un Petit-Maître féminin?
 Vous voyez bien que le langage,
 Ne peut pas d'un tel mot se passer davantage;
 Obscénité, tout comme *Urbanité*,
 Par vos faveurs s'est glissé dans l'usage,
 Avec moins de nécessité.

Si au lieu de finir mon Placet par deman-
 der un féminin pour Petit-Maître, je l'avois
 fini par en demander un pour le terme de
Fat, j'aurois peut être passé à l'Article sui-
 vant par une transition plus naturelle: mais

à propos, ou non, voici une Lettre du Poëte *sans fard*, qu'il a écrite à Madame du Noyer, en lui envoyant une Epigramme contre le Misantrope, laquelle on peut avoir vûë dans une des dernières Quintessences.

Lettre du Poëte sans fard, à Me. du Noyer, imprimée exactement sur l'Original.

MADAME,

Quand meme le Misantrope en vous mettant en Parallele avec le Sr. Dufreny ne vous eut pas traitée injustement, & qu'en vous accordant les graces du stile, il ne vous eut point oté le merite de bien penser, je ne doute point que vous n'eussiez accordé un peu de place dans votre Quintessence pour faire connoitre au Public l'extravagance d'un pareil Auteur, Voici comme il parle au Roi de Prusse, à l'occasion de la mort du Prince de Frize, c'est dans sa 11^e. fenille tout à la fin.

„ Et vous, grand Roi pardonnez si je
 „ donne à ce Heros des tîtres que vous lui
 „ disputiez, peut-être avec justice. Il n'est
 „ plus, vous le pleurez, voila les excuses
 „ de ma hardiesse. Jamais je ne l'ai loué
 „ pendant sa vie, de peur de gâter le plus
 „ beau naturel du monde, par des louanges
 „ d'autant plus dangereuses, qu'elles étoient
 „ véritables. Je ne lui donne qu'après sa
 „ mort, l'hommage que je dois à son mé-
 „ rite. Fasse le Ciel que je ne rende que
 „ tard les mêmes devoirs à vos vertus,
 „ ou

„ ou plutôt, fasse le Ciel que je ne louë
 „ jamais le seul Roi digne des louanges d'un
 „ Misanthrope.

Voilà Madame une echantillon des sottises de ce Censeur ridicule, qui se charge de l'Ôraison funèbre des Rois, & qui ne veut point louer les Princes de peur de gater leur beau naturel; je ne dis rien de l'équivoque insolente du peut-être de la première période.

Quel fondement y a-t-il à faire sur un Ecrivain si peu sensé, & dont les Vers sont encore plus médiocres que sa Prose. Il se mêle cependant de juger du mérite des Poètes, & croit avoir raillé finement le Poète sans fard, en le faisant traiter de traducteur de Boileau par un Allemand; mais ce nouveau Misanthrope doit craindre les traits d'un satirique disciple d'un homme, qui sçait si bien relever le ridicule des mauvais Auteurs. En attendant, voici une Epigramme que je vous prie d'insérer dans votre Quintessence.

Enfant batard de Calliope

Faux plaissant, fade Misanthrope,

Tu pretends te railler du Poète sans fard,

Qui regardant Boileau comme un Maître en son art

Tache de le suivre à la piste :

Mais apren, pauvre esprit, Auteur bas & venal,

Qu'il vaut mieux être bon Copiste,

Que d'être, comme toi, mauvais Original.

J'ai vû avec plaisir, le peu de peine qu'a
 Tom. I. K eu

eu Madame du Noyer à pénétrer dans le sophisme par où le poète sans fard commence sa Lettre; elle a aussi peu conclu, qu'accorder à quelqu'un les graces du stile c'étoit lui ôter le mérite de bien penser, que je conclus moi, què notre Poète pense bien parce qu'à mon avis il écrit mal. Toute la colère de cet illustre vient de ce que j'ai introduit dans un de mes *Misantropes* un Allemand qui lui donnoit des Eloges. Il s' imagine aparamment que je n'ai fait que les prêter à un Allemand imaginaire : Mais il se trompe, je n'ai fait que copier mot à mot les louanges véritablès que lui a données un Allemand réel. Ces fortes de louanges ne plaisent point à nous autres Auteurs François, & en cela il n'est pas impossible que nous ne soyons un peu ridicules; mais quoi qu'il en soit, je n'ai point trempé dans cette affaire là :

Non ce n'est pas à vous que ma plume se joue,
 Mon cher Gacon, vivons en paix,
 Si plus d'un Allemand vous louë,
 Soyez sûr que je n'en puis mais.

Si cette satisfaction ne vous contente pas encore, je m'offre moi-même à servir votre vengeance, & à mettre dans le *Misanthrope* toutes les Epigrammes que vous voudrez lancer contre moi. Ne croyez pas que c'est mon propre intérêt que j'ai en vûe en vous faisant cette offre; car si vos Ouvrages mêlez aux miens peuvent me procurer l'avantage

ge d'être lû dans la Ville que vous honorez de votre séjour, considérez, s'il vous plaît, que d'un autre côté il me feront courir le risque d'être moins lû par tout ailleurs. Au reste vous seriez bien de mes amis si vous saviez les efforts que je fais pour défendre votre Epigramme contre les Critiques dont quelques gens prétendent l'accabler. On dit, par exemple, qu'en m'appellant *Enfant bâtard* d'une Muse, vous donnez un terrible fuslet à la reputation de ces Déeses qui ont toujours passé pour fort honnêtes Filles.

Mais je montre fort bien qu'un tel Censeur s'abuse;

Et je lui soutiens qu'une Muse,
Qui s'est prostituée au Poète sans fard,
Peut avoir un *Enfant Bâtard*.



Un autre dit, que je ne *prétens* pas me railler de vous, mais que je le fais véritablement; & que ce *prétens* n'a d'autre mérite dans le Vers où il se trouve, que celui d'y apporter ses deux syllabes. Un troisième encore, a crû me faire bien du plaisir en faisant cette Epigramme-ci contre la cinquième ligne de la vôtre.

C'est bien envain, pauvre Copiste,
Vous qui rimez à petits fraix,
Que vous suivez toujours Despreaux à la piste,
Vous ne l'atraperez jamais.

Celui-ci trouve un esprit pauvre comme le mien, préférable à un esprit riche des trésors d'autrui, dont il a l'Art de faire des pauvretes. Celui-là soutient, qu'en vous donnant la qualité de bon Copiste, vous supposez ce qui est en question; & prétend sottement qu'un Homme qui ne parle que par *impromptus*, s'amuse à raisonner juste. Mais c'est en vain qu'on se déchaîne contre ce pauvre Ouvrage; je n'en démords point, je m'obstine à le trouver bon; & quand les raisons me manquent, je me prévaux du Droit des Poètes, je chante paille à ceux dont les raisonnemens m'embarrassent, & je les traite tous d'*ames basses & venales*. Il est vrai que je ne donne ces beaux titres qu'à ceux que je connois, & qu'on trouve qu'en me les appliquant à moi, sans me connoître, vous courez risque de faire mépriser votre cœur à ceux-là même qui sont capables d'estimer votre esprit. Mais bagatelle que tout cela; la fiction & le mensonge ont tant de rapport ensemble, que de franchir le pas de l'un à l'autre, ne doit passer tout au plus que pour une licence poétique. Tout ce que je trouve à redire à votre Epigramme, c'est que la pointe en est un peu émoullée à force de servir: mais vous n'êtes pas encore en train, & pourvu qu'on patiente jusqu'à ce que vous en aïez fait une Centaine, je suis sûr qu'on en trouvera quelques unes dans le nombre qui ne seront pas mauvaises. Adieu, Monsieur. Si le Misantrophe doit succomber un jour sous les traits d'un *Satirique si bien instruit dans l'art de relever le ridicule des mauvais*

vais auteurs, il se consolera de sa défaite;

Ænea magni dextrâ cadet.



XXVII. DISCOURS.

UNe Nation habillée à la* Siamoise à quelques lieues de la Haye! cet Homme-là nous prend pour des Dupes! un peu de patience, Ami Lecteur; je vous assure; foi de Misantrope, que je vous dis la vérité toute pure. Vous savez bien que souvent toute la différence qu'il y a entre Histoire & un Roman, c'est que la première contient des vérités déstituées de vrai-semblance, au lieu que le dernier contient des fictions auxquels l'esprit a su ménager un air de vérité: vous n'avez qu'à appliquer cette maxime à l'affaire en question, & à suspendre votre jugement, jusqu'à ce que vous soyez mieux éclairci.

D'ailleurs il ne faut pas tant s'étonner de voir des habits à la Siamoise parmi des Peuples civilisés, puis que sans aller fort loin on peut remarquer parmi eux des mœurs, dont l'extravagance surpasse tout ce qu'on raconte des coutumes des Iroquois & des Topinambous.

Il faut faire un voyage de trois ou de quatre mois pour trouver une Nation qui accorde la dignité Royale à la force du corps, ou à la hauteur de la stature, sans songer que la for-

K 3

ce

* L'Auteur avoit dit ailleurs qu'il étoit arrivé dans une ville où il avoit trouvé cette nation.

ce de l'esprit & la droiture de l'ame font le vrai mérite de celui qui doit gouverner un Etat. Mais combien de chemin croyez-vous bien qu'il faille faire , pour trouver un Peuple , chez lequel on élève aux Charges les plus importantes des personnes dont tout le mérite consiste à s'être abruti l'esprit par l'usage continuel d'une boisson pernicieuse , sur laquelle ils ont enfin gagné une insensibilité, qui les rend nécessaires dans les débauches qu'ils animent par leur exemple ?

Venons au fait. Comme je n'avois jamais été dans la Ville où j'étois abordé, je trouvais bon de m'y faire conduire par un Guide, qui non seulement me montrât le chemin, mais qui me donnât encore des instructions sur les choses étonnantes qui pouroient m'y frapper. Le premier objet qui me fit avoir recours aux lumières de mon Conducteur, fut une nombreuse Jeunesse toute habillée de longues robes de satin, ou de toile-peinte. Les uns les portoient ouvertes & les laissoient traîner à terre, & les autres les avoient ceintes d'une courroye qui pouvoit aussi servir à soutenir une épée. J'en vis qui étoient coëffez d'une petite Perruque d'Abbé, & d'un Chapeau avec un grand bord d'or, ou d'argent ; au lieu que quelques autres ne portoient que des Bonnets, qui me paroissoient être mieux assortis à leur *Robe trainante*. Tirez-moi d'embaras, dis-je ; est-ce là une Colonie, qui d'un Pais étranger s'est venue établir ici, & qui aussi idolâtre de ses manières que nous le puissions être, nous autres François, des notres, s'obstine à ne se point

point habiller comme la Nation à laquelle elle s'est unie?

Je ne fai, me répondit mon Guide, si l'on pourroit donner à cette Jeunesse le nom de Colonie: toujours est-il sûr que c'est un assemblage d'Etrangers de presque toutes les Nations de l'Europe, destinez à etre pour un petit nombre d'années, Membres d'une Société qu'on peut appeler, à juste titre, une République. En effet, elle n'est point soumise aux Loix qui obligent les autres habitans de ces lieux. Elle a ses Magistrats particuliers, & peu s'en faut qu'une souveraine licence ne lui tienne lieu de Loi. Si d'un côté on a soin de fournir à petits fraix aux membres de ce corps tout ce qui peut les conduire aux débauches & aux desordres les plus odieux; d'un autre côté on est d'ordinaire assez équitable pour les dispenser des punitions, que dans tous les autres Etats policez, le crime traîne après lui.

La Ville, continua-t-il, qui renferme cette République dans l'enceinte de ses murailles, a mérité autrefois, en se défendant courageusement contre ses Ennemis, le privilège de loger ces Hôtes insolens, & d'en souffrir patiemment les insultes les plus outrageantes.

Au reste, cette République est appelée *Académie*, ou bien *Université*; & les plus sages de ses Sujets se font une occupation férieuse d'aller tous les jours dans de certaines Assemblées qu'on nomme *Collèges*, pour y troquer tout ce que leur esprit & leurs manieres ont de naturel, contre une certaine

érudition, qui depuis long-tems s'est brouillée avec la Nature. C'est là qu'on apprend à laisser là les tons de voix qui répondent aux différens mouvements de l'ame, pour prendre ceux de la Déclamation, qui dégageant la parole de l'empire du cœur, l'asservit à certaines règles bizarres, qui sont d'autant plus admirées qu'elles s'éloignent de l'usage ordinaire. C'est-là qu'on se fait une habitude de respecter aveuglément la vénérable Antiquité, & d'imposer silence à la Raison & au Sens-commun, dès qu'on entend parler un Ancien, ou son Interprète. Enfin, c'est-là qu'on apprend à soutenir un sentiment jusqu'au dernier souffle de ses poumons, & à se faire une gloire de prouver, par des raisonnemens également plausibles, tantôt qu'une chose est, & tantôt que cette même chose n'est pas. J'en reviens toujours à cet habillement, dis-je à mon guide; à quoi bon se distinguer de la sorte des autres habitans de ces Provinces? Se pourroit-il que cette *Robbe* fût une espèce de deshabillé? Et seroit-ce la coutume de ces Messieurs de s'aller coucher à présent, ou bien de sortir à cette heure du lit? Il est vrai, me repartit-il, que plusieurs d'entr'eux ont assez bû hier, pour ne se lever qu'à présent, & que quelques autres ont déjà fait assez la débauche aujourd'hui pour être obligés d'aller cuver leur vin, mais la seule raison de s'habiller de la sorte, c'est la commodité, qu'ils préfèrent, en véritables Philosophes, à l'embaras des modes. Il en est à peu près de cette longue Robbe, comme du Manteau des anciens Sages, qui étoit

étoit toujours commode, & toujours de saison; elle peut servir la nuit de couverture, le jour d'habit, & dans le mauvais tems de casaque; s'il fait chaud, on l'ouvre, fait-il froid, on la resserre; & s'agit-il de casser les vitres, ou de rosser le Guet, on la retrouffe.

Tout en discourant de cette manière, nous nous trouvâmes devant un grand bâtiment vieux & de mauvais air, où le mélange confus de cent voix différentes faisoit un tintamarre si effroyable, qu'on eut juré que tout au moins une vingtaine de personnes s'entr'égorgeoient là-dedans. La curiosité m'y fit entrer, & j'y démêlai, au travers d'une épaisse fumée de tabac, un bon nombre de jeunes gens, qui en criant de toute leur force, trouvoient moyen d'avalier, celui-ci du Café, celui-là du Chocolat, tandis que plusieurs autres s'abreuvoient d'eau de vie, pour se préparer l'estomac à une débauche solennelle. Elle se devoit faire chez un jeune homme qui vouloit célébrer, avec ses compagnons, l'honneur d'avoir été reçu ce jour-là, parmi les *Pédans titrez*, qui sont autorisés par Lettres Patentes de cette République, à manquer de sens-commun, toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion.

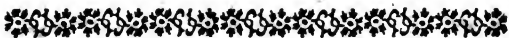
On eut dit que dans ce lieu enfumé, toutes les Langues de l'Europe se fussent donné un rendez-vous pour se disputer la gloire de fournir les termes les plus énergiques aux jureurs les plus déterminez. Le jeu qui donne d'ordinaire les plus belles occasions d'exercer l'art de jurer pathétiquement, n'y

manquoit pas ; A trois différens Billards , où l'on faisoit paroître en même tems son adresse pour le jeu , & son talent pour la chicane , on voyoit souvent les masses & les billes voler en l'air pour le coup le plus facile à décider : mais après avoir bien tempêté , & après s'être dit des injures , qui selon le cours ordinaire des affaires du monde , devoient être suivis des effets les plus violens , ces prudens élèves de Minerve , se réglant sur les instructions qu'elle avoit autrefois données au turbulent Achille , laissoient là prudemment les voyes de fait ; ils n'alloient pas meme *bouder* , comme fit ce Heros devant les murs de Troye. Ils se calmoient entierement & se remettoient à jouer avec toute la tranquillité possible. Modération très louable , si elle venoit d'un principe de Christianisme.

Pendant que dans cet endroit-là il régnoit un mélange confus de Paix & de Guerre , j'entendis d'un autre côté des grands éclats de rire , qui me firent prêter attention à ce qui pouvoit en être la cause. C'étoit un grand Flandrin , qui s'érigeoit en diseur de bons-mots , à la faveur de quelques vieux contes , qui depuis plus de cinquante ans avoient embelli l'Almanac , & fait rire les Laquais & les Savetiers. Son éloquence avoit rassemblé autour de lui un cercle attentif d'admirateurs , qui l'écoutoient la bouche ouverte , & qui se faisoient une loi de rire à gorge déployée , aussi-tôt que le Nigaud qui les amusoit leur en donnoit le signal en riant le premier. Celui qui auroit gardé un air froid au milieu de la
joye

joye générale, auroit passé pour le plus stupide des hommes, & pour peu qu'on eut soin de sa réputation, il falloit s'épanouir la ratte comme les autres. Tout ce que les railleries de notre Bel-Esprit avoient de fin c'étoit des obscénitez exprimées sans détour, & capables de dégoûter quiconque n'étoit pas absolument destitué de pudeur & de politesse. Si vous avez remarqué, Lecteur, qu'un Peuple entier, dont on admire à juste titre le bon sens & l'habileté dans des affaires importantes, confond avec la finesse de la raillerie, les équivoques les moins honnêtes, vous ne vous étonnerez pas d'apprendre, que ceux qui, dans ces lieux tumultueux, se plaisoient à ce burlesque infâme, étoient justement les plus civilisez qu'on y trouvoit. On voyoit quelques-uns de cette dernière classe habillez à la manière ordinaire; mais on voyoit aisément qu'ils n'y étoient pas accoutuméz, & on les auroit pris pour des Moscovites travestis qui eussent mis un habit à la Françoisé, pour la première fois de leur vie. Ils ne laissoient pas d'être magnifiques; mais les différentes pièces qui composoient leurs habillemens étoient si mal assorties, qu'ils sembloient avoir voulu représenter sur eux un conflit des couleurs les plus opposées. C'étoient des habits rouges, des vestes bleuës, des bas blancs, & des souliers avec des oreilles rouges, ou jaunes; ajoûtez à cela une grande Perruque, & un petit Chapeau, ou bien un grand Chapeau & une petite Perruque, une longue épée ceinte par dessus l'Habit,

ou du moins par dessus la veste, & un air moitié Pédant; moitié Bréteur, & vous vous formerez une idée complète d'un de ces Cavaliers dans ses Habits de cérémonie. Tandis que je réfléchissois sur ce goût bizarre, deux étourdis, après s'être jetté un *Damier* & des *Dames* à la tête, en étoient venus aux coups de poing; mais étant séparés, ils prirent une résolution plus martiale, & suivis d'une centaine de personnes, ils mirent flamberge au vent en pleine rue. Jamais jeunes gens ne se batirent avec plus de précaution, & quelques longues que fussent leurs brettes, il y avoit toujours une bonne aune de distance entre la pointe de l'un, & l'estomac de l'autre. Cependant un de ces prudens Guerriers, reçut une égratignure à la main, par le plus grand hazard du monde; après quoi on se jetta entre deux & on les reconduisit en triomphe comme des Héros de la première classe. Je les laissai là & croyant avoir assez examiné les mœurs de ce Peuple; je résolus de continuer mon voyage.



XXVIII. DISCOURS.

VOus voilà donc de retour, Messieurs les Guerriers; je m'en réjouis fort; soyez les très bien venus: quel plaisir pour les Dames qui ont tremblé, pendant l'Été, à chaque aparence de Bataille, quel plaisir

plaisir de vous revoir pleins de santé, brillans de gloire, & tout prêts à donner tête baissée dans la Galanterie! Quel charme pour vous, Messieurs, de pouvoir faire à vos Philis, le recit intéressant de vos grandes Actions, & de les voir pâlir d'un péril dont vous êtes échapés, ou bien qui ne vous a pas menacé seulement, & que vous trouvez pourtant à propos d'insérer dans le Roman de votre illustre Vie. Pour peu que ces Belles soient affectionnées à l'Etat, elles se trouveront obligées en conscience de vous dédommager par leurs faveurs, des fatigues de la Campagne; & vous allez à présent goûter à longs traits les agrémens du Quartier d'hiver, qui font la seule douceur de la malheureuse profession que vous avez embrassée. Toujours dans la fatigue, souvent dans la disette, à tout moment environnez de la mort, est-il concevable que vous ayez l'esprit assez imbécile pour affronter une si grande foule de malheurs, sans y faire réflexion, ou que vous ayez l'esprit assez fort, pour y réfléchir, & pour les affronter pourtant.

On peut ranger dans quatre Classes ceux qui se font un emploi de tuer leur prochain. Il y en a qui le font par amour pour la Pattie, & ceux là sont en très-petit nombre; il y en a,

Que l'affreuse disette livre
Aux misères d'un pareil sort;
Et qui vont chercher de quoi vivre
Dans le sein même de la mort.

Il y en a qui s'abandonnent, par ambition, à ce parti si éloigné de l'humanité & enfin on en trouve dont l'unique motif est le desir de s'aquérir, avec le titre d'Officier, un espèce de droit de se donner des airs pendant trois ou quatre mois de l'année. J'admire les premiers, je pardonne aux seconds, je plains les troisièmes, & je me ris de l'extravagance des derniers, qui achètent si cher la maigre satisfaction, d'étaler des airs ridicules entez sur un plumet & sur un habit galonné. Cependant, à examiner l'affaire de bien près, les ambitieux ne seroient ils pas aussi extravagans, que ces Amateurs du bel-air, dont je viens de parler? Il est vrai qu'on s'est plus familiarisé avec le ridicule des premiers, & qu'on a donné depuis long-tems des couleurs brillantes à l'amour de la gloire, & de l'élévation, la peste la plus pernicieuse de l'Univers; au lieu que le ridicule de cette Jeunesse, qui ne considère la qualité de Guerrier que par le plumet & la dorure, n'a pas encore, à la faveur de l'éloquence fleurie des Orateurs & des Poëtes, aquis le privilège de passer pour grandeur d'âme.

Supposons que quatre Guerriers poussez par ces différens motifs, se trouvent sur une Brèche; menacez de tous côtés d'un prompt trépas. Le premier se tranquilisera par l'assurance qu'il fait son devoir, & qu'il n'agit que par un principe digne d'un homme de probité. Le second pourra se flater, que s'il se tire de là, ses Maîtres équitables donneront du moins du pain à un homme qui
s'ex-

s'expose à mille morts pour leur service. L'Officier du bel air se consolera de l'état violent où il se trouve, par l'idée du plaisir, qu'échappé de ce danger, il goûtera l'hiver, à briller dans les Assemblées, & à éblouir les yeux du beau Sexe, par un mérite dont on s'enveloppe le matin, & dont on se dépouille le soir. Et l'Ambitieux se soutiendra par l'espérance que les hasards qu'il affronte avec intrépidité, lui procureront l'agrément d'avoir sous sa conduite quelque centaines de Coquins de plus.

„ Et qu'il pourra, bravant une mort indifférente,

„ De sa folle valeur embellir la Gazette.

— Je connois des Guerriers de cette dernière espèce qui jouissent d'une fortune médiocre, & qui contens d'un habit modeste, d'une maison commode, & d'une table frugale, pourroient couler leur vie dans le calme & dans l'agrément : mais quoi ! *rester chez soi à planter des choux*, cela ne se peut pas ; il faut s'élever aux plus hautes dignitez Militaires, *il faut faire une Fortune éclatante.*

Voilà le langage de tout le monde, *il faut faire Fortune* ; il semble que tous les talens les plus beaux du corps & de l'Âme ne soient donnez aux hommes qu'afin qu'ils fassent Fortune, & qu'il n'y ait point de salut pour ceux qui n'y aspirent point. Il faut avouer que nous méritons peu cette Raïson inestimable, qui nous seroit d'un

d'un si grand secours, si nous en faisons le principe & la règle de toutes nos actions, au lieu d'en faire un ressort asservi aux fausses maximes d'un intérêt mal-entendu. Ceux qu'on appelle sages dans le monde, ne s'y distinguent pas d'ordinaire des fous, en s'habituant à examiner la véritable valeur des choses par les principes les plus clairs & les plus indubitables du bon-sens : point du tout, ils ont de commun avec les insensés, la bassesse de n'oser pas examiner les opinions vulgaires ; & tout ce qu'ils ont de plus excellent qu'eux, c'est de raisonner conséquemment sur des principes aussi faux, qu'universellement reçûs.

Il semble que l'homme abhorre les soucis & les inquiétudes, & tend au repos & à la tranquillité, non seulement par un principe de raison, mais encore par une espèce d'instinct. Tout le monde fait de cette tranquillité le but de ses travaux & de ses peines, mais tout le monde travaille à reculer toujours ce but, pour avoir le plaisir d'y courir toujours, & de n'y parvenir jamais.

Ce Marchand qui pourroit trouver le repos dans une richesse médiocre, s'obstine à l'attendre des Indes dans des coffres remplis d'Or & de Pierres précieuses. Ce Guerrier paroît croire qu'un cœur tranquille n'a droit de loger que dans un corps mutilé & couvert de cicatrices. Ils s'efforcent l'un & l'autre, à trouver la félicité, où ils aspirent, dans les choses étrangères où elle n'est pas, & ne
la

la cherchent pas dans leur raison dans laquelle seule ils pourroient la trouver.

* Douce Paix de l'Esprit, heureux repos de
l'Ame,
Source des vrais plaisirs, seul & parfait bonheur,
Le mortel vous détruit, tandis qu'il vous réclame,
Et pour vous acquérir, vous bannit de son cœur.

L'Avare vous poursuit, & d'un fol espoir ivre,
Il court vous abimer dans les gouffres des flots?
Bien loin de vous atteindre, aux troubles il se livre,
Pour amasser matière à des troubles nouveaux.

Qu'il creuse, affamé d'or, ces avares abîmes
Où les Dieux l'ont caché par des sages arrêts,
Il y pourra trouver cette source des crimes;
Mais la tranquillité ne s'y trouva jamais.

Non, pâle adorateur de l'altière abondance,
N'attens pas ce trésor de ses prodigues mains,
De sa corne qui verse un ruisseau d'opulence,
Ne vois-tu pas couler des fleuves de chagrins!

Sous

* Imitation vague de la 16. Ode, du 2. Livre des Odes;
d'Horace,

234 LE MISANTROPE.

Sous un rustique toit se trouve la retraite,
Où l'aimable repos se derobe à nos yeux;
Mais de foudris aïlez une troupe inquiète,
Vole autour du lambris des Palais orgueilleux.

L'Ambitieux souvent encense par le crime
L'Autel ensanglanté du chimérique HON-
NEUR,
A mesure qu'il monte il se creuse un abîme,
Dont l'aspect effrayant trouble & glace son cœur.

Que le Peuple ébloüi d'une aparence vaine,
Admire le bonheur de ses fiers Souverains:
Portraits vivans des Dieux, leur amour, ou leur
haine,
Est l'arbitre du sort des timides humains.

Mais serrée autour d'eux leur garde redoublée
Du Peuple calme en vain les flots tumultueux,
Elle n'arrête pas, dans leur ame troublée,
Des désirs inquiets le flux impetueux,

Le Voyageur veut fuir le trouble qui l'agite,
Et sous un autre ciel croit trouver le repos,
Mais triste compagnon du malheur qu'il évite,
Il traîne en tous Climats la source de ses maux.

Et toi, qui sur les pas des fiers Héros du Tibre,
A ta folle valeur immoles l'équité,
Et trouvant criminel quiconque ose être libre,
Montes de crime en crime à l'immortalité;

Tu

XXVIII. D I S C O U R S. 235

Tu mesures ta gloire aux malheurs qu'elle
cause,
Dans l'Univers en feu tu chercher ton encens,
Voi croître tes Lauriers, plus ta main les ar-
rose,
Des pleurs des malheureux, du sang des inno-
cens.

Scélérat admiré dont les crimes deviennent,
A l'abri du succès, les titres du Héros,
Dans le chemin sanglant, où tes fureurs t'entraî-
nent,
Quel objet poursuis tu? Quel objet! le repos.

Le repos! Mais toujours l'insatiable gloire,
Aux plaisirs du triomphe arrache les Guerriers,
Et ne leur fait jamais trouver dans la Victoire,
Qu'une route applanie à de plus beaux Lauriers.

Mortel infortuné, rempant sous la chimère,
Veux-tu toujours servir, né pour la liberté?
Ton bon-sens du repos est le Depositaire,
Et l'arbitre absolu de ta félicité.

D'un bien toujours futur que l'attente peu sage
Cede au choix d'un bonheur sûr, présent, ac-
complis,
En bornant tes desirs étends ton héritage,
Un desir resserré vaut un desir rempli.

Oui, va jouir des droits de ton indépendance,
De

236 LE MISANTROPE.

De ta seule Raïson esclave bien-heureux,
Dans ta modicité va trouver l'abondance,
Et tire ta grandeur des bornes de tes vœux.

Couvert de ta vertu, Philosophe intrépide,
Alors tu peux braver les orages du Sort,
Saisir de chaque instant l'utilité solide,
Et goûter des plaisirs affranchis du remord.

Pour moi, j'ose, nourri des préceptes d'Ho-
race,
M'élever au dessus du Peuple forcené;
Et n'en point distinguer, sage dans mon audace,
Un Roi, de ses desirs esclave couronné.

Pour calmer mes chagrins assez souvent j'allie
L'amusement des Vers à l'effort des raisons
Et du double coupeau la touchante folie
Fait l'effet sur mon cœur des plus sages leçons.



XXIX. DISCOURS.

Après avoir fait encore un voyage de huit
à neuf lieues, je me trouvai dans une
Ville, qui ne le cède à aucune autre de l'U-
nivers pour le Commerce, pour la sagesse
de ses Loix, & pour la magnificence de ses
Bâtimens. Mais ce qu'on y peut d'abord re-
marquer de desagréable, c'est que l'air y
est

est très-épais , & mêlé de certaines vapeurs grossières , aussi dangereuses pour l'esprit que pour le corps de ceux qui le respirent.

Cette superbe Ville est habitée moitié par des Créatures humaines , & moitié par de certains Animaux , qui pour l'extérieur ressemblent extrêmement à des Hommes , mais qui au lieu d'êtrez animez par un esprit raisonnable , n'ont qu'un instinct aveugle qui les pousse vers les richesses , comme les autres Brutes sont poussées vers les choses nécessaires à leur conservation.

Si l'on n'a jamais remarqué que le simple Instinct mène les Etres destituez de raison vers leurs fins , par des moyens plus ingénieux que n'en sauroit inventer la raison même la plus éclairée , on pourra l'observer facilement dans ces Brutes à figure humaine dont je viens de parler.

Ils possèdent au suprême degré tous les arts qui peuvent contribuer à remplir leurs coffres , d'un argent dont tout l'usage consiste à en gagner encore d'autre , & qu'ils laissent à leurs Héritiers , sous la condition tacite qu'ils ne s'en serviront jamais , & qu'ils tâcheront encore de l'augmenter. Ne diroit-on pas que la richesse fût un dépôt qui leur fut confié par la Fortune , & auquel comme fidèles dépositaires , ils se fissent un cas de conscience de toucher ? Parmi ces hommes apparens , l'Amitié , & les autres liens de la société humaine sont absolument comtez pour rien. Ils se font une espèce de gloire de la lâcheté de leurs sentimens , & traitent de foiblesse le généreux desir qu'ils remarquent aux hom-

hommes véritables, d'employer leur bien à procurer de l'utilité & de l'agrément à leurs prochains, & sur tout à leurs amis. Ils débitent comme la Sentence la plus grave & la plus raisonnable, que *l'amitié ne doit point aller jusqu'à la bourse.*

Les plaisirs innocens, qui délassent les personnes sensées des travaux que leur profession exige d'eux, sont presque inconnus à la classe d'habitans, dont je dépeins ici le caractère, & la conduite. Les seuls divertissemens qui soient du goût de la plupart d'entr'eux, ce sont les plus infames débauches qu'une volupté brutale puisse inventer. Il ne trouvent rien de solide que le gain, & rien d'agréable que le crime.

On ne connoît point parmi eux le plaisir tranquille & satisfaisant qu'on goûte dans la compagnie de quelques amis de mérite qui se communiquent leurs lumières par des entretiens, où le mélange du sérieux & de l'enjoué occupe & délasse tour à tour.

On n'y voit point ces Sociétez où les deux Séxes, animés par un desir louable de plaire, font des efforts pour polir leurs manières, & où ils acquièrent l'un & l'autre cet air libre & dégagé, sans lequel le mérite le plus solide rebute bien souvent, au lieu de se rendre agréable. La plupart des Assemblées qu'on y trouve, sont composées, d'un côté de filles que leurs mères ont gardées dans la maison jusques à l'âge de dix huit à vingt ans sans leur faire voir aucune compagnie; & sans leur apprendre rien que les maximes les plus raffinées d'une savante lézine; & de l'autre

tre côté, de jeunes gens qui ont appris leur monde à l'Academie de L., en se foulant régulièrement tous les soirs, en courant les rues toutes les nuits & en se faisant éviter du beaux-^{se} sexe, par la brutalité qui règne dans toute leur conduite.

Imaginez-vous des Cocs & des Poules qu'on lâche les uns contre les autres, qui se voyant pour la première fois de leur vie, ne savent s'il faut approcher ou reculer, & à qui la Nature fait prendre enfin le parti de s'approcher réciproquement. Il en est tout de même de ces jeunes gens; d'abord ils ont en se voyant un certain air interdit & embarrassé, duquel ils passent bien-tôt à une familiarité impolie qui les confond avec la plus vile populace. Les Cavaliers peu accoutumés à quelques égards pour le Sexe, animent d'ordinaire la conversation par les manières de jurer les plus grossières qui tiennent lieu de l'esprit & du badinage agréable qu'on voit briller dans les Sociétés polies; on se met en train de plus en plus; les plus impertinentes equivoques se mêlent aux juremens; le jeu de main suit de près ces spirituelles railleries; & l'Asne de la Fable, qui pour baiser son Maître, lui jeta impertinemment ses pates sur les épaules, dépeint assez au naturel les caresses dont ces jeunes gens régalaient les compagnes de leurs divertissemens.

Après ce beau prélude on se met à jouer; & quoi que ce soit d'ordinaire pour très-peu de chose, ces Tables dressées pour le Jeu, sont autant de Théâtres où l'on représente,
de

de la maniere du monde la plus vive, toute l'infamie d'une ame basse & interessée. A la moindre perte, on voit le chagrin peint sur le visage de ceux qui ont des millions dans leurs coffres, & le moindre gain leur inspire une joye insultante, qu'ils font éclater sans aucun ménagement.

Il ne faut pas s'étonner qu'on ait donné si peu d'éducation à cette partie du peuple, de laquelle je tache de faire ici un fidelle tableau; une meilleure ne seroit à ces jeunes gens d'aucune utilité. Leurs Peres ne les élèvent pas pour avoir de la politesse dans leurs manières, du goût dans l'esprit, & des sentimens généreux dans l'ame, nullement, on leur trouve l'ame belle à proportion de l'avidité naturelle qu'ils ont pour le gain, & on est content de leur esprit, à mesure qu'on y voit de la disposition à ne pas laisser infructueux leur noble penchant pour les richesses. Leur mérite est taxé selon les biens qu'ils font censez de posséder; & supposé que trois de ces êtres entrent dans une Compagnie où le bruit de leurs thrésors les a devancez, vous verrez par l'acueil qu'on leur fera, non qui a le plus de probité, non qui a l'esprit le plus sociable; mais qui a cent mille francs, qui deux cens mille, & qui trois cens mille. Ce n'est pas tout, leurs propres manières indiquent leurs richesses; leur orgueil, & leur air froid & méprisant, proportionnez au nombre de leurs pistoles, paroissent dire à tout le monde;

„ Dans

„ Dans un coffre rempli de rares qualitez ,
 „ J'ai cent mille vertus en écus bien contez.

Est-il concevable que des gens qu'on confond avec des créatures raisonnables, & qui ont des vûes pour leur intérêt qui aprochent si fort du raisonnement, fondent l'estime qu'ils font d'eux-mêmes & des autres, sur un certain nombre de pièces de métal, qui n'auroient aucune influence sur leur intérieur, si elles ne produisoient dans leur âme certains sentimens, par lesquels ils sont essentiellement distinguez des hommes véritables? On peut assez comprendre que parmi des créatures de cette espèce, il ne sauroit régner cette galanterie, qui est l'effet d'une vanité délicate. Leurs mariages sont une partie principale de leur négoce; & l'on ignoreroit presque entièrement parmi eux tout commerce de tendresse, si quelques filles, à l'aide des Commis de leurs Pères, ne faisoient souvent leurs preuves de fertilité avant que d'être reçues.

Il semble que les Etrangers qui se viennent fixer dans ce lieu, & qui ont eu quelque humanité en y entrant, changent de nature pour être assortis à ce corps, dont ils vont devenir membres; & l'on diroit que les sentimens humains n'y sauroient avoir droit de bourgeoisie. Pour être persuadé de la vérité de ce que je viens d'avancer, on n'a qu'à entrer dans un endroit nommé le Caffé Gascon, & examiner attentivement les discours de ceux qui s'y assemblent. Si l'on veut voir encore un échantillon de la Jeunesse originaire de

cette Ville, qu'on aye la patience de passer une heure dans le Caffé Royal, où les fils des plus riches Citoyens viennent étaler leurs vestes de brocard d'or, & faire les honneurs des magasins de leurs Pères. Je ne me ferois jamais attendu à voir l'air Petit-Maître répandu sur la figure de ces Messieurs, qu'assurément la Nature n'a point destinée à être ridicules de cette façon-là. Cependant, ils sont Petits-Maîtres; ou du moins ils font tous leurs efforts, afin de paroître tels; & avec un air déhanché, un pied tourné en dedans, des bras dont ils ne savent que faire, & les manières du monde les plus gauches, ils affectent des phrases cavalières, & des airs évapores: mais bien loin de se rendre, à l'exemple de leurs originaux, d'agréables sous, ils réussissent si mal à les copier, qu'ils deviennent des fots dégoûtans, & insupportables.

Je ne sai par quel travers d'esprit, les Nations étrangères veulent de toute force prendre le ridicule de nos jeunes François pour un modèle du bon air & du savoir vivre. On devroit prendre garde que *n'est pas Petit-Maître qui veut*; & que de même que le naturel doit s'unir avec l'étude pour faire les grands génies, il faut aussi que ces deux choses concourent pour composer le caractère de Petit-Maître. Or la Nature n'a donné qu'aux François le privilège de le devenir sans peine; & elle paroît leur avoir départi, préférablement aux autres Nations, toutes les qualitez requises pour une brillante extravagance. Nos jeunes gens naissent
avec

avec un cerveau éventé, un air aisé & prévenant, une effronterie cavalière, & une vivacité d'esprit qui rend leur folie plus propre à plaire que la sagesse même des autres Nations: pour peu qu'ils cultivent ces heureuses dispositions ils sont bien-tôt perfectionnez dans l'art d'être impertinens, sans choquer par là, que les seules personnes raisonnables, qui sont en si petit nombre, qu'elles ne méritent pas d'entrer en ligne de compte. Les autres Peuples ont reçu en partage un bon sens naturel, un flegme propre à les faire agir par réflexion, & un air grave & posé, digne de l'excellence de leur nature. Avec toutes ces qualitez ils peuvent se former un caractère original de sagesse; n'ont-ils pas tort de le négliger, pour copier foiblement un caractère dont ils devroient s'efforcer de sortir, s'il leur étoit naturel?

A V E R T I S S E M E N T.

ON trouvera peut être que cette pièce n'est qu'un tissu de contradictions, & que j'y donne continuellement un esprit & une ame à des êtres que j'exclus du nombre des hommes; mais j'avertis le Lecteur que je ne suis pas Cartésien, & que j'admets l'ame des Bêtes.

D'Honnêtes gens ont cru que le Caractère que j'ai donné aux habitants de la ville en question est faux en plusieurs de ses parties. Il s'en sont formé cette idée en partie par leur faute, & en partie par la mienne; Ils n'ont pas pris garde à une distinction, que je pose d'abord comme

la baze de tout mon discours. Je divise tous ces habitans en deux portions égales ; l'une de ces classes est composée d'hommes véritables, & l'autre de certains Etres, qui n'ont de l'homme que la figure. Il n'y a point de ville dans l'Univers à qui une pareille distinction ne fit honneur. Mais je ne l'ai pas fait sentir assez dans tout le corps de cette pièce ; je remédie à cet inconvenient dans cette seconde edition ; On verra meme sans peine qu'en retouchant ce discours, j'ay adouci un grand nombre d'expressions trop crues, & même outrées.



XXX. DISCOURS.

Réflexions sur le BON-MOT.

LE Bon-mot est proprement la saillie d'un esprit vif, dans laquelle la nouveauté, & la justesse sont reunies dans une meme idée exprimée avec force & avec précision. Il emprunte la plus grande partie de son agrément, de l'A-PROPOS.

On peut donner le titre de Bon-mot, d'une manière générale à toutes les Saillies, à qui ma définition convient ; cependant on ne l'applique d'ordinaire qu'aux Saillies que le sel de la raillerie assaisonne.

Le Bon-mot est plutôt imaginé, que pensé ; il prévient la Méditation & le Raisonnement ; l'esprit qui vient de le concevoir ne voit

voit souvent qu'après coup le tour heureux de cette Pensée , & le sens étendu & fin qu'elle renferme. Il est tout étonné d'avoir si bien réüssi.

C'est d'ordinaire le Hasard qui fait naître le Bon-mot ; comme il découvre souvent les plus beau Diamans à ceux qui ne les cherchoient pas ; mais les Pierres-précieuses ne se trouvent d'ordinaire que dans les Mines , & le hasard ne fait gueres briller le Bon-mot que dans un Esprit vif , & dans une imagination riche.

La même pensée conçûe & exprimée de la même manière , est souvent une sottise chez un Sot , & un Bon-mot chez un Homme d'esprit. Cette maxime n'est pas de moi , & toute la gloire qui m'est réservée ici , c'est d'en développer le sens , & d'en faire voir la vérité.

La plupart des Bons-mots consistent dans des tours d'expression , qui sans la moindre gêne offrent à l'esprit deux sens également vrais ; mais dont le premier , qui saute d'abord aux yeux , n'a rien que d'innocent ; au lieu que l'autre qui est le plus caché , renferme souvent une malice ingénieuse.

Cette duplicité de sens n'est autre chose dans un homme destitué de génie , qu'un manque de précision ; il ne fait pas exprimer ce qu'il pense , par des mots qui ne soient susceptibles que d'une seule signification.

Dans un Homme d'esprit , cette même duplicité de Sens est une adresse , par laquelle , sans donner dans le faux , il fait

faire naître, deux idées différentes, dont la plus cachée dévoile à ceux qui ont la finesse d'y pénétrer, une Satyre délicate qui demeure cachée à une pénétration moins vive.

Quelquefois ce qui fait le Bon-mot n'est autre chose que l'heureuse hardiesse d'une seule expression appliquée à un usage peu ordinaire. Souvent la force d'un Bon-mot ne consiste point dans ce qu'on dit, mais dans ce qu'on ne dit pas, & qu'on fait sentir comme une conséquence naturelle de nos paroles, sur laquelle on a l'adresse de porter l'attention de ceux qui nous écoutent.

Tous les Bons-mots ne sont pas capables de soutenir le récit, & encore moins la Presse; ils ne doivent souvent leur mérite qu'aux circonstances, qui les ont accompagnés, & qu'il est plus aisé de sentir que de dépeindre.

Rarement le Bon-mot part-il d'un esprit raffiné: il est d'ordinaire l'effet de quelque passion de l'ame, qui communique sa chaleur au cerveau. Il faut une espèce d'Enthousiasme pour les Bons-mots, comme il en faut pour la belle Versification.

C'est sur tout l'enjoûment qu'inspire la bonne chère, qui est la source de ces ingénieuses Saillies; les esprits que les alimens nouveaux font bouillonner dans nos veines, & les subtiles vapeurs d'un vin pris sans excès, sont très capables de causer ces agréables transports. Le moyen de dire des Bons-mots à Jeun?

Il est certain que pour dire de Bons-mots il faut de l'esprit & de l'imagination : il est plus certain encore qu'on ne sauroit que manquer de sagesse, quand on se fait une profession de dire des Bons-mots. Ceux qui briguent ce vain honneur, ne manquent jamais de nous faire essuyer mille pauvretés, pour trois ou quatre Saillies marquées au coin du Bon-goût.

J'ai déjà dit que la réflexion & l'étude n'entrent point dans l'essence des Bons-mots ; par conséquent ceux qui cherchent le hasard qui les offre à l'esprit, au lieu de l'attendre, doivent étourdir leur raisonnement, & se livrer à une imagination échauffée, qui n'ayant que la Fortune pour guide, s'égarcra vingt fois dans des conceptions frivoles, contre une seule fois qu'elle rencontrera la rare harmonie du *juste* & du *nouveau*.

Tout ce qu'ils disent n'est presque que tours bisarres, pensées tirées, termes hasardez, phrases précieuses, & froides allusions ; Tout ce mélange fait un jargon obscur & ridicule, qui révolte le Bon-sens, & ne rencontre des Admirateurs que parmi ceux qui trouvent beau ce qu'ils n'entendent pas.

Quoique le Bon-mot ne soit pas l'effet de la méditation, il est sûr pourtant, que les Saillies de ceux qui se sont habituez à une exacte méthode de raisonner, se sentent de la justesse de leur esprit.

Ces Personnes ont enseigné à leur imagination, quelque vive qu'elle soit, à obéir à la sévérité de leur raisonnement ; & leur

vivacité, dans le tems même que leur Raison n'y préside pas, accoutumée à être restrainite dans de justes bornes, s'y tient par une espèce d'habitude.

C'est, peut-être, faute de cette exactitude de raisonnement, que les Anciens se sont si fort trompez sur la nature des Bonsmots, & de la fine Raillerie.

Parmi les traits d'Esprit que leurs Admirateurs ont transmis à la Postérité, il y en a très-peu qui soient dignes du titre de Bonmot; la plupart ne sont que des équivoques froides, qu'à peine le Pont-neuf pardonneroit à un Tabarin.

Un Ancien de réputation disoit, qu'il ne s'étonnoit pas que l'Or étoit d'une couleur si pâle *puisque tant de gens connoient après.*

Un autre a dit, à l'occasion d'un Voleur nommé *Chaleus*, c'est à dire Cuivre, qu'il falloit bien qu'il se fit de grands vols à Athènes. *puisque les murailles n'y étoient que de terre, dans le tems que les Voleurs y étoient de Cuivre.* On croira, peut être, que cette dernière pointe est partie du faux esprit de quelque Sophiste Grec, & l'on aura de la peine à l'attribuer à l'illustre Démosthène. C'est pourtant lui qui en est l'Auteur. Oui ce Génie du premier ordre, dont l'éloquence étoit l'ame du Peuple Athénien, & l'Arbitre de tous les mouvemens de ce vaste Corps composé de tant de Parties différentes, échouoit souvent contre l'écueil de la raillerie.

Dans

Dans le sens puéril de ses Bons-mots étiques.
On ne reconnoît point l'Auteur des Philippiques.

Cicéron , peu content de s'être élevé par son Génie supérieur , aux plus hautes Dignitez de l'Empire Romain , voulut briguer encore le titre de diseur de Bons-mots ; mais sa prodigieuse vanité avoit encore plus d'étendue que son esprit , & tout le fruit de cette ambition fut de dire force mauvaises Plaifanteries qui lui attirèrent un bon nombre de puissans ennemis.

Après une rencontre où Pompée avoit eu du désavantage , un Sénateur de son Parti s'en consoloit , sur ce qu'il restoit encore sept *Aigles* dans leur Camp ; *Cela seroit admirable* , répondit Cicéron , *si nous faisons la guerre aux Pies & aux Corneilles*. Il y auroit eu du sens dans cette reparti , si les *Aigles* qui servoient de drapeaux aux Légions Romaines , n'avoient pas été d'argent ; & par conséquent très-mal propres à faire la guerre à des Oiseaux.

Une autrefois voyant un Orateur qui avoit le cou fort enflé ; *On voit bien* , dit-il , *que cet homme-là est trop enflé dans ses Harangues*. Enfin la plupart de ces lumières de la Grèce & de Rome , sachant peut l'art de railler finement , nous ont laissé des Rébus & des Quolibets , déguisez sous le nom spécieux d'Urbanité & de sel-Attique.

Je m'étonne fort que les Daciers & les autres Savans croient bien défendre les jeux de mots de Plaute contre les critiques

féés d'Horace, en alléguant en faveur de ce Poète comique, le suffrage de Cicéron. Ne voit-on pas assez que cet Orateur, en lui donnant tant d'applaudissemens, a prodigué de l'encens à son propre tour d'esprit?

Dans le tems que Messieurs Beautru & de Roquelaure avoient à la Cour, la brillante réputation d'être Diseurs de Bons-mots; il ne leur étoit pas permis de parler naturellement, & l'on avoit résolu de trouver Bon-mot tout ce qu'ils diroient. On ne les croyoit pas Diseurs de Bons-mots, parce qu'ils railloient finement; mais on trouvoit leurs railleries fines, parce qu'on les suposoit Diseurs de Bons-mots.

C'étoit le premier de ces Messieurs, si je ne me trompe qui dit un jour, pour désigner un homme dissimulé, *qu'il étoit batisé de faux sel, qu'il n'entroit que par de fausses-portes, qu'il se servoit toujours de faux-fuans*, à quoi il ajoûta encore toute une tirade de semblables Phrases, dont je n'ai pas trouvé à propos de me charger la Mémoire. Il y a de l'aparence qu'il n'a donné cette fadaïse, que pour une fadaïse. On a voulu cependant à toute force que ce fût un trait d'esprit; & l'on diroit qu'il fut défendu d'imprimer un Recueil de Bons-mots, sans y accorder une place à celui dont je viens de parler.

Non content d'accorder à ces Messieurs une aveugle admiration, tout le monde s'efforçoit à les imiter; On n'entroit jamais dans une Compagnie, sans cinq ou six Bons-mots qu'on avoit eu soin de composer

fer chez soi. Mais, après avoir été des heures entières dans un état violent; sans pouvoir accoucher de ces *saillies étudiées*; après avoir remué Ciel & Terre, pour tourner la conversation du côté dont les Bons-mots devoient partir, on se retiroit souvent avec la chagrin de n'avoir pû s'en délivrer, ou bien, de n'avoir pas réussi à faire admirer la fruit de sa méditation.

J'aurois eu de la peine à ajoûter foi à ce trait d'Histoire, si je ne connoissois un Poëte, qui ne se produit jamais dans une Compagnie, sans avoir fait auparavant provision de dix ou douze impromptus choisis dans son porte feuille. Mais il se prend plus finement à débiter ses Vers, que les Diseurs de Bons-mots ne débitoient leur Prose; & il ne manque jamais de mener avec lui un Ami stilé à faire naître l'heure du Berger pour ses impromptus. Aussi quand par hazard cet ami lui manque, c'est un homme dépaîsé, sa vivacité est éteinte, & sa veine tarie.

Peut être que l'esprit le plus fécond en Bons-mots, n'en a jamais dit six en sa vie qui méritent l'aprobation d'un homme raisonnable. On n'a qu'à consulter les meilleurs Recueils de ces traits d'esprit, on verra que la définition que Martial donne d'un Livre en général, leur convient d'une manière toute particulière. Voici à peu près comme ce Poëte s'exprime:

En vain d'un sot orgueil un Ecrivain s'enivre;

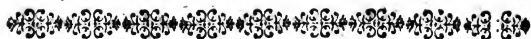
Bien du mauvais, un peu de bon,

L 6

Et

Et du médiocre à foison,

Voilà ce qui s'appelle un Livre.



XXXI. DISCOURS.

JE vous ai promis, Messieurs les Savans, de vous adresser quelquefois la parole, & je prétens bien m'aquiter de cette promesse. Ce n'est pas que j'espère de vous desabuser de votre mérite ; je sai trop bien que vous ne raisonnez pas, & qu'on est incorrigible, quand pour se tirer de ses erreurs on ne se laisse pas guider par les lumières de la raison. Tout mon dessein ne tend qu'à faire voir aux autres Hommes, les foibles fondemens sur lesquels ils fondent l'estime qu'ils ont pour vous, & les titres glorieux qu'ils vous prodiguent. Je vous ai entretenus une autres fois sur l'inutilité des Sciences qui sont l'objet de vos travaux, & je crois avoir montré suffisamment, que votre attachement pour les minuties de l'Antiquité, votre recherche de l'origine des mots, les soins que vous employez à déchiffrer les Médailles ; en un mot, que toutes vos études n'ont guères plus de mérite qu'une parfaite fainéantise. *Le moyen, dites-vous, de comparer un Homme qui mène une vie oisive, à un Savant laborieux, qui passe régulièrement tous les jours, douze heures dans son Cabinet, sans se permettre le moindre relâche ? Douze heures, Messieurs ! c'est beaucoup*

coup en vérité ; quand même vous vous attacheriez à des Etudes véritablement utiles , je ne m'étonnerois plus que l'esprit & le bon sens fussent si rares parmi vous. Quel feu d'imagination ne s'éteindroit pas par un travail si assidu ? Quelle pénétration d'esprit n'en feroit point émoussée ? Vous vous imaginez sans doute , que plus on étudie , & plus on fait de progrès , & que dans douze heures on apprend davantage qu'en six. Je ne suis pas de votre sentiment , & je vous soutiens qu'en six heures on apprend davantage qu'en douze. Le paradoxe est fort , mais il n'en est pas moins véritable.

Vous devez savoir par expérience , que les forces de l'esprit , comme celles du corps , sont sujettes à s'épuiser : vous n'ignorez pas encore que les progrès qu'on fait dans les études , dépendant de la justesse & de la pénétration de l'esprit , s'affoiblissent à mesure que l'esprit se lasse. Vous me permettrez bien de conclure de ces deux vérités , que , quand on pousse l'étude plus loin que ne peuvent aller les forces de l'ame , cette application est vaine , & qu'on cesse d'apprendre. Ce n'est pas tout ; je soutiens encore qu'alors on desapprend , & que les idées dont on surcharge le cerveau , ne servent qu'à embrouiller , & même à effacer en partie les idées que la mémoire pouvoit contenir auparavant avec facilité. Il en est à peu près de ceci , comme d'un Vase rempli de quelque liqueur jusqu'aux bords si vous y versez encore quelque liqueur nouvelle , non seulement celle-ci s'enfuira ; mais elle en-

traînera encore une partie de l'autre, qui sans cela seroit facilement restée dans le Vase.

Je ne parle ici que de la plus saine partie des Savans, c'est à dire de ceux qui veulent arranger dans leur cerveau quelque chose de ce qu'ils lisent : & j'avouë que mon raisonnement ne conclut point contre ceux qui travaillent seulement pour leur Recueil, & non pas pour leur mémoire. Ces derniers peuvent donner au Public de gros volumes, & passer pour Auteurs du premier ordre ; cependant ils ne savent rien : tout ce qu'ils ont de savant c'est leur Recueil ; & si quelque malheur les en privoit, à peine garderoient-ils une teinture légère du fruit de leurs veilles. Ils s'attachent plutôt à un métier qu'à l'étude, & n'ont garde de fatiguer leur esprit dont il ne se servent presque point. Un Forgeron, un Charpentier, peuvent travailler des journées entières ; rien n'empêche ces Savans d'en faire de même.

Pour moi qui ne connois point d'étude sans pénétration, je ne saurois m'enfermer toute ma vie dans un Cabinet ; j'aime mieux que par une vicissitude aussi agréable qu'utile, le sérieux de l'étude me fasse goûter davantage les plaisirs innocens, & que l'agrément de ces plaisirs m'entretienne dans l'enjouement nécessaire pour étudier avec fruit.

Pour aujourd'hui c'est bien assez d'étude ;
Ne la poussons jamais jusqu'à la lassitude.

Mes chers Livres adieu, je vais à l'Opéra ;

Sans savoir ce qu'on y jouira :

Sans

Car de ces grands Auteurs la Troupe un peu
hardie

Tour à tour représente Opéra, Comédie.

Et Tragedie.

Mais on jouëra

Ce qu'on voudra,

De l'humeur dont je suis, tout me divertira.

Loin la sotte Raison qui n'est jamais contente.

Entrons à tout hasard. Pas une ame vivante

N'est encore au Parterre, & pourtant il est tard;

Dans les Loges personne, excepté ce Vieillard,

Qui toujours échauffé d'imaginaires flammes,

Attaque impunément la vertu de ces Dames.

On dit que tête à tête il ne s'y risque plus;

Il fait ce qu'il en coûte à des Amours perclus,

De trouver un objet, dont la malice noire,

Pour les faire enrager, leur cède la Victoire.

Voici pourtant, dix, ou douze Officiers,

Du Parterre trop large ordinaires piliers.

Des Coëffes j'en vois trois ou quatre,

Dans les deserts du sombre Amphithéâtre.

Aétrices je vous plains, chacune de sa part,

A peine payera ses mouches & son fard.

Cependant la toile est levée,

Je vois paroître une grosse crevée,

Brûlant en vain pour les divins apas

De cet Adonis gros & gras.

Que son air emporté peint bien la jalousie!

Et qu'elle a bonne grace à faire la harpie!

Peut-

Peut-être un peu d'Original
 Entre-t-il dans cette Copie,
 Enfin elle ne fait pas mal.

Convenons-en encor, le Sieur de Tourn.

Est bon Acteur, a la voix belle;

Je lui ferois fort des charmes moins dodus,

Et la taille d'un pied plus haute;

Je sai, s'il ne l'a pas, que ce n'est pas sa faute,

Ce n'est pas la mienne non plus.

Quelle Vénus! Ciel! quelle Buse!

Quel air embarrassé! quelle mine confuse!

Par ces gestes déconcertez,

Que les jeux & les ris sont mal représentez!

A cette inaction n'est-il point de remède?

La Belle, on te prendroit pour Petit-Jean qui
 plaide.

Eh que font-là ces bras pendus à tes côtes?

Mais quelle affreuse dissonance?

Ciel! l'Orchestre n'y songe pas,

Il est du moins d'un ton trop bas,

Et l'Acteur en courroux en maudit l'ignorance.

Bachiche en vain fait signe à ces Brouillons,

Et du Concert troublé veut bannir la discorde:

Eh si! Messieurs, allez racler vos Violons

Chez les Danseurs de Corde.

Se pourroit-il que D

N'entendît pas ces sons irréguliers?

On diroit qu'à toute aventure

Cet illustre bas la mesure:

Mais

Mais non, ce diseur de rébus,
 Qui non sans droit d'habileté se pique,
 Sait de cet Opéra confus
 Aussi-bien régler la Musique,
 Qu'il en régle les Revenus.
 Voyez un peu la nonchalance
 Dont le Sieur Alexandre danse;
 Croit-il, le sot Cabrioleur,
 En dansant devant nous, nous faire trop d'honneur?

Et l'ambition de nous plaire
 Ne sauroit-elle entrer dans son cœur mercenaire?

Mais voila l'Opéra fini, j'en suis en vérité bien-aise; quelque disposition que j'aye à me divertir de tout, l'Opéra est un plaisir trop peu naturel pour m'attacher long-tems.

A moins qu'on ne soit savant dans la Musique, ces roulemens perpétuels, ces accords languissans & trop uniformes, rendent le cœur attentif sans le toucher; cette attention le lasse peu à peu; le dégoût suit de près la lassitude, & je me serois déjà endormi plus de vingt fois sans l'harmonie éveillée des Chœurs. A dire vrai, c'est cet agréable tintamare qui me plaît le plus de tout l'Opéra, & qui excite dans mon cœur ces mouvemens de gayeté, qui doivent faire le principal but d'un raisonnable Musicien, s'il s'en trouve de cette forte-là.

J'ai

J'ai tort de n'être pas plus habile, & de ne pas prêter à ces Accords difficiles une oreille plus savante ; j'en conviens ; mais avec la permission des Maîtres de l'Art, il me semble qu'ils n'e devraient pas tant composer, dans le dessein de plaire aux profonds Musiciens, comme eux, que dans la vûe d'agréer à tous ceux qui ont un cœur & des oreilles.

Il est bien sûr que les règles de la Musique ne sont point arbitraires ; & au lieu de se faire une gloire de la bisfarrerie laborieuse de ses accords, un habile Compositeur devoit mettre son Art à savoir toucher les cœurs de ceux-là même, qui ignorent s'ils sont touchez selon les règles ou non.

C'est assez de raisonnement ;

Écoutons la petite Pièce.

Quel est donc cet Objet charmant

Avec un air d'Agnès de la plus sotte espèce ?

Son ton de voix niais gâte ce qu'elle dit.

Quoi donc, Monsieur de Tourn.

Ne sauriez-vous à l'aimable Isabelle ;

Donner un peu d'esprit.

Il faut encore que je glose,

Sur l'Animal qui fait le Rôle d'Amoureux ;

Quelle mémoire ! Il est si malheureux.

Qu'il n'y sauroit fixer quatre ou cinq mots de Prose ;

De sa bouche sans peine un sens ne peut couler,

Et

Et jusqu'à *je vous aime*, il lui faut tout souffler.

Si la Raison & la mémoire,
Sont toujours en divorce entr'eux,
Il est fort naturel de croire
Que cet homme est judicieux.

Voici paroître Colombine,
Tout charme en elle, tout ravit,
Visage, port, voix, taille,
Avant qu'encor elle ait rien dit,
Tout parle en elle, & parle avec esprit.
Veut-elle faire la Soubrette,
Son babil étourdie, & cependant il plaît;
Et quand elle fait la coquette,
Elle paroît l'être en effet.
Qu'elle est, sur tout, charmante Actrice
Quand elle pleure, en Bérénice,
De Titus Arlequin les comiques rigneurs!
Souveraine de tous les cœurs,
Dès qu'elle gémit, & soupire,
Elle nous arrache des pleurs;
Et dès que l'enjoûment succède à ses douleurs,
Elle nous fait pamer de rire.
Pour toi qui fais ici les Rôles des Benêts;
Croi-moi, renonce au bonheur de nous plaire,
Tu parois encor trop niais,
Pour copier ton propre caractère.

Ceux que le rare tour d'esprit
De Dominique autrefois divertit
De tes gestes encor, Arlequin, daignent rire,
C'est

C'est beaucoup dire :

Mais tu dévrois t'étudier

A prononcer les Vers, sans les estropier.

On ne sauroit qu'à tort exercer la critique

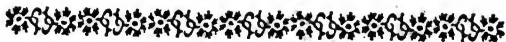
Sur ce petit Acteur, tant qu'il fait le Comique :

Mais dès qu'il veut me faire fondre en pleurs,

Chauissant le Cothurne tragique,

D'un air burlesque il dépeint ses malheurs,

Et me fait malgré moi, rire de ses douleurs.



XXXII. DISCOURS.

J'Etois encore dans l'âge où la Vanité
l'emporte d'ordinaire sur la Prudence,
quand un jour je me hasardai à lire dans
une Compagnie des Vers de ma façon. Ils
furent généralement approuvez, par la gran-
de raison que l'Auteur étoit présent. De
cette lecture, comme il étoit naturel, la
conversation se tourna sur la Poësie, & me
donna l'occasion de soutenir, d'une manière
peu circonspecte, une maxime très vérita-
ble, qui confond les Vers médiocres avec
ceux qui sont absolument mauvais. On me
demanda là dessus malicieusement si je
croyois mes Vers au dessus du médiocre?
La demande m'embarassa: cependant, pré-
férant une sincérité orgueilleuse en aparen-
ce à une fausse modestie, je répondis, que
des Vers, sans être tout-à-fait mauvais, &
sans

sans être dans le genre médiocre, pouvoient bien ne pas être excellens : que la Poësie médiocre n'ayant ni grandes beautés ; ni grands défauts, n'étoit pas propre à toucher le cœur ni à revolter le jugement, & ne pouvoit que plonger dans l'ennui, un Lecteur sur lequel elle ne faisoit aucune impression.

Qu'il y avoit au contraire des Vers, qui par leurs beautés & par leurs défauts, étoient tour à tour la cause du plaisir du Lecteur, & l'objet de sa critique, que par là ils l'empêchoient de tomber dans une inaction languissante, & meritoient selon moy, d'être préférés à ce qu'on appelle vers médiocres.

On parut content de ma réponse ; cependant je fûs après qu'elle avoit déplu comme pleine de vanité, & qu'on auroit souhaité que j'eusse répondu modestement, que mes Ouvrages étoient médiocres, & même qu'ils ne valoient rien du tout.

En effet, cette répartie auroit été dans les règles de la bien-seance, quoi qu'impertinente au suprême degré, devant le tribunal de la Raison ; puisqu'il est impossible qu'un homme fasse des Vers, quand il est persuadé qu'il en fait de mauvais. Il se peut que l'on danse, quoi qu'on soit convaincu que l'on danse mal ; on peut y être forcé par une bien-seance raisonnable, dont on auroit mauvaise grace à se vouloir dispenser : mais rien ne peut forcer à rimer, un homme, en dépit de son peu de génie ; & il n'est pas croyable qu'on fasse, sans aucune contrainte,

te, & de propos délibéré, une action par laquelle on est sûr de se rendre ridicule.

Les fausses idées qu'on se forme de la modestie extérieure, qui se répand sur les manières, & qui se fait sentir dans les discours, ont leur source dans l'erreur où l'on est sur la modestie de cœur, sans laquelle le plus parfait mérite ne nous arracheroit qu'un peu d'estime sans réussir à s'attirer notre amour.

On s'imagine d'ordinaire que la modestie ne consiste que dans une opinion desavantageuse de nous-mêmes, qui nous cache notre mérite, ou du moins qui ne nous en laisse entrevoir qu'une partie; & l'on n'est modeste, selon ce sentiment, qu'à proportion qu'on s'aveugle sur les bonnes qualitez dont la Nature nous a véritablement favorisez. Conformément à cette règle, une Fille bien-faite doit, par modestie, donner un démentir à son miroir, & n'avoir pas pour elle seule, ni le teint frais, ni les traits réguliers. Et un Homme d'esprit sera modeste, quand il se croira à peine distingué d'un esprit vulgaire.

Sérieusement, il est honteux de réfléchir si peu sur ses devoirs, dans le tems qu'on va sottement s'élever jusqu'aux astres qui n'ont rien de commun avec nous. On en mesure avec exactitude la hauteur & la distance, tandis qu'on prend pour règle de sa conduite, des chimères qui revoltent la Raison dès qu'elle daigne y jeter les yeux. Se peut-il qu'on veuille dégager la Vertu de l'empire de la Raison; & qu'on se fasse un de-

devoir de former des idées fausses sur quelque sujet que ce puisse être ? S'il y a du mérite à savoir donner à chaque chose son véritable prix, comment peut-il y avoir de la vertu à ne se pas connoître soi-même, & à ne point accorder à ses bonnes qualitez l'estime qui leur est due. La Justice, cette Vertu tu éclairée par laquelle on donne à chacun ce qui lui appartient, renverse entièrement ces fausses idées de la modestie; être injuste à l'égard de soi-même, c'est la plus déraisonnable de toutes les injustices. Nous sommes, nous-mêmes, les premiers objets des devoirs qui nous sont imposez; & c'est envers nous-mêmes que nous sommes le plus fortement obligez à pratiquer toutes les Vertus.

L'homme s'estime naturellement au delà de son mérite; & c'est sans doute par cette raison qu'on a crû devoir le jeter dans une extrémité contraire, pour faire entrer son cœur machinalement dans le juste milieu de la Vertu. Mais laissons aux Jardiniers à se servir de cet art, pour redresser la tige d'un arbre courbé. Il faut, autant qu'il est possible, dégager la Vertu du mouvement machinal. Pour rendre l'homme vertueux, il ne s'agit pas de le jeter dans de fausses maximes, il s'agit de l'éclairer & de le faire raisonner juste; c'est là l'unique méthode de le corriger, digne de l'excellence de sa nature. Voici la manière dont je voudrois définir la modestie raisonnable.

La modestie est une estime qu'on fait de soi-même, exactement proportionnée à son mérite,

Ê fondée sur une parfaite connoissance de ses vertus & de ses vices.

Qu'on ne craigne point que ce ne soit pas là cette modestie que nous prêche le Chistianisme; & que l'orgueil puisse jamais naître d'une estime que nous faisons de nous-mêmes, à laquelle notre mérite sert de règle & de mesure. L'exacte connoissance de soi-même, n'embrasse pas seulement nos bonnes qualitez, elle embrasse aussi nos défauts. Sur tout elle ouvre les yeux aux plus parfaits des hommes, sur leur inexactitude à s'aquiter des grands devoirs qu'exigent d'eux leurs talens extraordinaires. Celui qui ne se connoît point cette paresse à répondre par sa conduite à ses bonnes qualitez, ignore son plus grand défaut. L'opinion qu'il forme de son mérite est disproportionnée, il ne sauroit passer pour modeste.

La connoissance de soi-même, telle que je viens de la dépeindre, est plus propre à nous mortifier qu'à nous inspirer du mépris pour notre prochain; elle rendroit l'homme le charme & l'agrément de la Société. L'homme d'esprit avec elle, ne seroit ni Railleur piquant, ni Critique outré: son humanité adouciroit ce que la critique a naturellement de rude; & jamais il ne feroit briller des traits d'esprit, que ceux qui peuvent plaire innocemment. Avec elle le Savant, sans fermer les yeux sur ses lumières acquises par de grands travaux, se contenteroit de former de justes idées de son savoir, & ne mépriseroit pas les autres hommes à proportion du tems qu'il a la patience de res-

rester dans son Cabinet. Enfin, avec cette parfaite connoissance de soi-même, on posséderoit cette modestie raisonnée, qui renferme presque toutes les autres bonnes qualités.

J'avouë que l'opinion vulgaire sur la modestie, est plutôt ridicule que dangereuse, & qu'il n'y a que quelques fots de la plus basse espèce, qui forment d'eux-mêmes une opinion trop désavantageuse, que cette lâche modestie seule est capable de justifier en quelque sorte.

Si la Raison veut que cette estime proportionnée à notre mérite loge dans nos cœurs, il est raisonnable encore qu'elle se fasse sentir dans nos discours, quand nous sommes forcez à parler de nous-mêmes; & je soutiens que dans cette occasion, il y a une espèce de grandeur d'ame à oser dire sans détour ce que l'on pense. Ce n'est point être modeste que d'exténuër nos avantages. Eviter de parler de soi-même en bien & en mal, c'est là le caractère de la véritable modestie. Celui qui à tout moment fait sonner haut le terme orgueilleux de *moi*, fait indubitablement trop d'estime de ses vertus, & ne méprise pas assez ses défauts. Ceux qui parlent toujours à leur désavantage, ne diffèrent de ceux qui se louent toujours, qu'en ce que leur orgueil a pour compagne la dissimulation, & qu'ils ont un vice de plus, que les sincères admirateurs d'eux-mêmes. Nos propres vices dont nous affectons de nous accuser, sont d'ordinaire des vertus excessives que nous espérons qu'on prendra au ra-

Tom. I.

M

bais,

bais, & qu'on réduira à leur juste valeur, en les dégageant de notre modestie. Si l'on avouë le peu de soin qu'on a de son bien, on espère que cette idée de *prodigalité*, passant dans l'esprit de ceux que nous écoutent, sera rectifiée, & ne deviendra que celle de *libéralité*. Le dessein de celui qui s'appelle étourdi, ne tend qu'à faire concevoir la vivacité de son esprit; celui qui convient de sa Vanité, la veut effacer par cet aveu; & peut-être ne veut-il faire penser qu'au mérite sur lequel sa vanité se fonde. Mais ces énigmes de l'amour-propre n'en imposent à personne, & tout le monde en trouve la clef dans ses propres sentimens.

Il y a d'autres personnes qui déclarent leur défauts avec candeur, sans vouloir les faire passer pour des vertus, & qui même s'attachent à en montrer le ridicule & l'extravagance. Mais les vices à l'égard desquels on agit de cette manière, sont de ces vices qui n'engendrent point le mépris, & qui en dépit de la Raison sont quelquefois plus estimés que des vertus. On avouera, par exemple, qu'on est chatouilleux sur l'honneur; on prouvera même que rien n'est moins raisonnable que cette petitesse d'esprit; mais on n'aura garde d'avouër qu'on manque de courage, & qu'après avoir reçu un soufflet, on ne voudroit point s'exposer encore à se faire tuer. On déclarera cavalièrement qu'on n'a pas beaucoup de Piété & qu'on est très criminel de ce côté-là; mais on ne conviendra jamais qu'on manque de probité, & qu'on

qu'on est indigne du titre d'honnête-homme. Bien des gens s'attaqueront sans rougir sur leur attachement pour la grandeur & pour les dignitez, dans le tems qu'ils cacheront avec soin leur attachement pour les richesses; attachement tout aussi méprisable que l'autre, & beaucoup plus méprisé.

Vanité plus raffinée encore que tout cela; on *confesse* les défauts de cette nature pour faire croire qu'on n'en a que de ce caractère & que notre ame n'est susceptible que de beaux vices qui en caractérisent la grandeur & l'élévation.

Encore un coup, une marque indubitable de modestie, c'est de se taire sur son propre chapitre, & d'abandonner aux autres l'examen de ses vertus & de ses défauts: mais les discours d'un homme raisonnable contraint à parler sur son propre sujet, sont des images fidèles de ses sentimens; il fait accorder sa modestie avec sa candeur, & ne eroit point devoir fonder une vertu sur les ruines d'une autre.



XXXIII. DISCOURS.

REFLEXIONS sur le Caractere
des ESPRITS-FORTS & des
INCREDULES.

M'Etant proposé de faire quelques recherches sur la nature de la Religion, je crois utile de commencer par développer le caractère de ceux qui en sont les Ennemis déclarés. Ce sont ces personnes qui ont réussi à rendre odieux le terme d'*Esprit-fort*, qui désigne naturellement la plus haute perfection de l'Ame. Ce sont ces personnes, qui font parade de deux Opinions les plus monstrueuses qui soient jamais sorties de la bizarrerie de l'Imagination Humaine. En un mot, ce sont ceux dont les uns forcent leur Raison à entrer dans les chimères d'*Epicure*, & dont les autres s'abiment dans les obscurités impénétrables de *Spinoza*.

Je prie très-humblement un tas de Petits-mâîtres, qui se donnent un air d'Irréligion, de ne se pas imaginer que je leur fasse l'honneur de les avoir en vue. Il n'y a rien à démêler dans leur caractère, qui saute aux yeux. S'ils n'avoient pas rompu tout commerce avec le Sens-commun, ils verroient eux-mêmes, de la manière du monde la plus

claire, qu'ils font les êtres les plus méprifables qui puiſſent être produits par un concours fortuit d'Atomes ; ou par une aveugle Fatalité, loi unique d'un *Monde Eternel*, où rien n'eſt Cauſe, & où tout eſt effet. Fonder ſon incrédulité ſur la crédulité la plus vaſte pour un Athée dogmatizant ; croire en *Toland* ou en *Bayle*, pour ne pas croire en Dieu ; décider ſur les choſes les plus importantes, ſans examen, ſans recherches, ſans idées ; Tourner en ridicule tous les gens éclairés qui ont été l'admiration de tous les Siècles ; injulter à la Divinité même, avec l'inſolence la plus brutale ; enfin ſupléer à ſon ignorance & à ſa ſottiſe, par la nouveauté des railleries, que l'Impiété fournit, & ſe procurer ce déteſtable agrément au mépris des plus affreux dangers ; voilà les traits qui forment le Caractère d'un libertin du bel-air : Caractère qui fait l'opprobre du Genre-Humain, & dont on pourroit conſidérer l'extravagance comme ſouverainement riſible ſi elle n'étoit pas déplorable au ſuprême degré. Ceux qui ſe trouvent dans un égarement ſi funeſtes ſe dévoilent à quiconque a le ſimple Sens-Commun. Il ſeroit très-néceſſaire de les dévoiler à eux-mêmes : Mais la Raiſon peut-elle avoir priſe ſur des gens qui ſont les dupes de Sophiſmes ſi groſſiers ? Le ſeul moyen de les ramener, eſt caché dans les treſors inépuifables de la miſéricorde & de la longue attente de Dieu.

Pour les honnêtes-gens, touchés du triſte

fort de ces malheureux, ils sont portés, par un principe de charité, à former pour eux des vœux qu'on regarde d'ordinaire comme des malédictions. Humainement parlant, ces victimes de la plus détestable vanité ne fauroient être sauvées des terribles catastrophes que la mort doit leur attirer, un jour, si non par la pauvreté, la misère, la maladie, la douleur; en un mot, par tous les chatimens dont la Divinité se sert pour faire rentrer les hommes en eux-mêmes.

Ceux que je voudrois développer à leur propre raison & à celle des autres, sont des Incrédules d'une espèce plus noble en apparence. Ils prétendent mépriser la Religion par connoissance de cause; selon eux, ils ne décident qu'après un mûr examen; ce n'est que par les plus profondes recherches, que la Supériorité de leur esprit a saisi le moyen de secouer le joug des Opinions vulgaires; ils n'admettent rien qui ne soit démontré; en avançant avec précaution dans la route de la vérité, ils suivent pas à pas des idées claires & distinctes, & ils s'arrêtent dès que le flambeau de l'Evidence ne les guide plus. Voilà les traits sous lesquels ils se peignent eux-mêmes, & sous lesquels ils sont admirés par leurs Sectateurs, comme des génies du premier ordre comme les seuls sages. Voions avec impartialité, si des éloges si magnifiques ne leur font pas trop d'honneur.

En général on considère ces Messieurs comme des Génies doués d'une rare pénétra-

tration, & d'une force de raison peu commune. Je ne m'en étonne pas. Les hommes vulgaires ont les yeux trop foibles pour distinguer entre l'*extraordinaire* & le *merveilleux*, entre le *nouveau* & l'*excellent*. Ils doivent naturellement supposer de vastes lumières à un homme, qui ose quitter les routes battues, se faire un système à part, & tenir tête lui seul à tout ce que le Genre-Humain a jamais produit de plus savant & de plus sensé. Des objections qui ne se font jamais offertes à leur esprit, & qui tirent un air plausible de l'incompréhensibilité de certaines matières, doivent les éblouir, les étonner, & les porter à ne considérer qu'avec le plus profond respect ce Philosophe si hardi & si clair-voiant.

Ce respect & cette admiration pour ce Docteur de l'Athéisme, lui font des Disciples de ceux qui ont un cœur corrompu, ou une tendresse excessive pour la *Nouveauté*; tandis que d'autres petits esprits, dont la raison est plus timide, ou dont les Mœurs sont plus innocentes, se contentent de plaindre un si grand homme de ce qu'il fait un si mauvais usage de son génie, & de déplorer le sort de la Religion déstituée d'un pareil Défenseur.

Il seroit utile d'arracher des esprits communs une prévention d'autant plus dangereuse, qu'elle leur est naturelle; & il seroit facile d'y réussir, pourvu qu'ils daignassent prêter attention à des raisonnemens qu'on peut comprendre, sans avoir des lumières fort étendues.

Je dis que cette prévention est dangereuse, elle l'est indubitablement. Il est probable que la vérité se trouve dans les âmes qui ont le plus de force, dans les génies les plus transcendans. Si elle peut être possédée, il est naturel qu'elle le soit par des personnes qui ont les plus grands talens, pour la démêler d'avec les apparences trompeuses. Par bonheur ce préjugé est destitué de tout fondement, & il suppose évidemment ce qui est en question. Sans-doute qu'il y a de la Supériorité, d'esprit à résister au torrent des *Opinions* reçues, & à se frayer des routes nouvelles, si ces *Opinions* sont des erreurs, & si ces routes menent à des vérités clairement démontrées. Mais pour être en droit de reconnoître, dans la singularité des Sentimens d'un *Esprit-fort*, le Caractère d'un génie Supérieur, il faut premièrement se prouver à soi-même, que ces Sentimens sont les fruits d'un raisonnement exact, d'une pénétration, qui ne pousse point ses recherches au-delà de la netteté & de la clarté des idées. Si l'on voit distinctement que la *Singularité* des *Opinions* des *Esprits-Forts* a ce degré de l'Evidence, je conviens que l'admiration, dont on les honore, est juste. Mais quelle raison a-t-on d'en avoir de si grandes idées, s'ils n'abandonnent les routes ordinaires, que pour s'égarer dans des chemins particuliers? L'audace & la vanité caractérisent-elles une raison peu commune, un génie transcendant? S'il en est ainsi, que d'habiles gens dans le monde! Que notre Siècle a bien raison de s'arroger le titre d'éclair-

clairé! Qu'il est aisé de se distinguer par les talens de l'Esprit!

J'avoué que l'*Esprit d'examen*, cette noble hardiesse qui nous porte à ne puiser nos sentimens que dans nos propres recherches, est une qualité très-digne de l'excellence d'une créature raisonnable. J'avoué encore, que cette qualité peut se trouver en ceux qui suivent des routes singulières, qu'ils s'égarerent ou non. Mais premièrement, cette noble hardiesse est plutôt une disposition du cœur, qu'une qualité de l'esprit; elle marque moins une grande étendue de raisonnement, qu'un certain courage, qu'une certaine fermeté. D'ailleurs, de quel droit refuser cette généreuse disposition à ceux qui admettent le Systême de la Religion? Est-il contradictoire qu'un grand nombre de personnes ait une conviction éclairée de l'existence d'un Dieu, & de la nécessité de l'honorer par un Culte Religieux? L'Examen ne peut-il pas aboutir à approuver une Opinion, aussi bien qu'à la rejeter?

Difons quelque chose de plus: je crois qu'il est aisé de prouver, qu'il n'y a pas plus de Supériorité d'esprit dans celui qui adopte d'une manière raisonnable un *Sentiment vrai & singulier*, que dans celui qui adopte d'une manière raisonnable une *Opinion vraie & commune*. Supposons qu'ils examinent, l'un & l'autre, d'une manière digne de l'excellence de leur Nature, deux Sentimens différens reçûs par la Multitude. Supposons que l'un, découvrant le *Foible* de l'Opinion qu'il examine, s'écarte; & que

l'autre , sentant le *Vrai* de l'Opinion dont il recherche la nature , l'admette & l'enchaîne à ses Notions rectifiées. Supposons enfin que l'examen de ces deux Sujets demande un égal degré de lumières ; Quelle différence imaginable y a-t-il dans la conduite & dans l'opération de ces deux Esprits ? Quel mérite, quel génie peut-on attribuer à l'un, qui ne convienne précisément & dans le même degré à l'autre ?

On me dira peut-être, qu'un examen impartial fait par l'esprit humain dans un parfait silence des passions , aprophe de l'impossibilité : *Celui qui par le moyen de l'Examen reste dans une Opinion Commune , mais vraie peut avoir tiré du secours , pendant ses recherches , de l'autorité du grand nombre , de l'amour de sa réputation , & de l'attachement qu'il a pour sa fortune ; Mais celui qui s'écarte des idées vulgaires n'a pas un pareil appui , & il faut mettre sur le compte de sa Supériorité d'esprit , toute la force qu'il n'a pu emprunter de son intérêt.*

Je conviens que cette Objection est plausible ; Quoi-que la Vérité soit entièrement indépendante de nos intérêts , il peut arriver néanmoins qu'un Amour-propre presque imperceptible se glisse dans les opérations de notre esprit , lors même qu'il se persuade , qu'en cherchant la vérité , il est uniquement animé par l'Amour de la vérité. Dès qu'on souhaite qu'un sentiment soit vrai , on lui donne un certain degré de probabilité qui n'est point du ressort de l'Evidence , laquelle seule doit être l'arbitre de nos Opinions. Si , par bonheur , un tel souhait

a pour objet une *Vérité*, il peut contribuer à nous la faire sentir, & à nous en convaincre; & toute la facilité qu'il donne à nos recherches, doit être retranchée de la justesse & de l'étendue du génie.

Mais ceux qui trouvent la *Vérité* dans des routes inconnues au Vulgaire, ne seroient-ils aidés dans leurs découvertes par aucune passion, par aucun intérêt? leur Raison est-elle de nécessité dans un parfait équilibre, pendant tout le cours de l'Examen? Ils se trompent fort, s'ils se l'imaginent. Le desir de passer pour Orthodoxe, & d'établir ou de conserver par là sa fortune, est-il la plus forte passion d'une Ame qui se pique de Supériorité d'esprit? Nullement: ceux qui veulent passer pour des génies d'un certain ordre, trouvent d'ordinaire, dans cette vanité, leur passion dominante: Cette passion, très-criminelle quand on ne la renferme pas dans de justes bornes, a quelque chose de noble & de sublime, qui défend l'Ame contre les impressions de tout intérêt grossier. Un Homme amoureux de l'étendue de ses lumières, verra quelquefois, avec la plus généreuse insensibilité, la ruine de toute sa fortune; & sera atterré par la mauvaise réussite d'un Ouvrage, dont il avoit conçu une haute opinion, qu'il se flatoit de communiquer au Public, & d'étendre jusqu'aux races futures. Une Ambition si impétueuse, si maîtresse de l'Ame, seroit-elle absolument étrangère à ceux qui déterrent la Vérité à l'écart, & loin des yeux vulgaires? Ne peut-elle pas leur prêter

les secours les plus puissans , & faciliter considérablement leurs recherches ? Persuadés , que l'Opinion que je combats ici , est l'opinion générale des hommes qui ont de la peine à ne pas attacher une idée de Supériorité d'esprit à la singularité des sentimens , ils doivent naturellement mettre à profit cette chimère du Public , & s'en servir pour prendre le rang sur les autres Philosophes. Ce desir ardent de se distinguer peut leur ouvrir les yeux sur ce qu'il y a de faux dans un Sentiment reçu , & rendre leur vuë plus perçante , & plus capable de développer la vérité d'une Opinion peu commune ou entièrement nouvelle. Jusquici par conséquent , les choses sont du moins égales ; & celui qui trouve la vérité hors du chemin battu , trouve dans sa vanité un secours équivalent à celui qu'un autre peut puiser dans le desir d'établir sa fortune , en passant pour *Ortodoxe*.

Ce n'est pas tout. Je me crois en état de démontrer , que dans le cas dont il s'agit ici , la Supériorité d'esprit doit être naturellement , du coté de ceux qui s'attachent aux Opinions reçues.

Si de ceux qui aiment la singularité dans les Sentimens , j'ai écarté cette Populace vicieuse ou extravagante , qui ne se pique de Libertinage que par air. Si je n'ai ici en vuë que les Docteurs de l'Irreligion , il me doit être permis d'un autre coté de ne faire attention qu'aux Défenseurs éclairés des sentimens reçus , & de perdre de vuë la multitude aveugle & paresseuse , qui s'imagine
de

de croire, & qui, à parler proprement, *ne croit rien*. En opposant ainsi gens éclairés à gens éclairés, je soutien qu'il faut infiniment plus de génie & de connoissances, pour faire briller ses lumières dans la Religion; que pour se distinguer par elles hors de la Religion.

Je prens ici le terme de *Religion* dans son sens le plus étendu, pour la Doctrine qui nous enseigne l'existence d'un premier Etre, & la nécessité de l'honorer. Cette Doctrine subsiste de tout tems; elle a été universellement recuë, dans tous les Siècles, par toutes les Nations civilisées; elle paroît avoir une convenance naturelle avec l'Ame humaine, qui est capable de la déterrer en elle-même, ou dumoins qui la recoit d'ordinaire sans effort, dès qu'on la lui propose. C'est là l'unique raison qu'on puisse rendre de sa grande étendue. On ne sauroit guère défendre cette Doctrine, que par des armes usées. Les Argumens dont on s'est le plus servi pour l'apuyer, sont précisément les preuves les meilleures. Celui qui en veut être un Défenseur brillant & distingué, & qui auroit honte d'emprunter ses opinions de l'Autorité & du Hazard, doit avoir passé ces preuves en revue. Il faut qu'il n'y ait mis le sceau de son aprobation, qu'après l'examen le plus scrupuleusement exact. Après en avoir developpé toute la force, il voit que la gloire de l'Invention lui est presque inaccessible; & qu'il ne sauroit guère avoir que le mérite de mettre dans un meilleur jour, ce qu'on a pensé avant lui. On a

d'ordinaire de ce mérite des idées trop basses. Il faut avoir plus de génie qu'on ne pense, pour développer toute la force d'une preuve, pour la présenter de toutes ses différentes faces, pour en faciliter la conception par le secours d'une Méthode naturelle & aisée, & pour en exprimer les différentes propositions dans un stile clair & débarassé. Il faut se connoître en raisonnement, pour avoir de cette sorte d'habileté la haute opinion qu'elle mérite.

On auroit tort cependant de s'imaginer que cette Matière soit entièrement épuisée, & qu'elle ne puisse plus fournir de raisonnemens nouveaux. L'Esprit humain n'épuise jamais un sujet. Se le mettre dans l'esprit, c'est donner dans une erreur dont notre pareil naturelle n'aime que trop l'interessante illusion. Mais c'est ici que brille véritablement la supériorité de génie; il s'agit de rencherir sur tout ce que l'Univers a jamais produit de grands hommes; il s'agit de pénétrer dans sa propre nature, de fouiller dans ce qu'elle a de plus caché, & de faire de ses facultés les plus secrètes des routes qui nous mènent à l'Etre suprême; il s'agit de percer plus avant, que n'ont fait tous les Philosophes des Siècles passés, dans les entrailles de la Nature; & de démêler par tout un dessein & des vuës, qui marquent un Auteur infiniment, bon, sage puissant. Voilà des travaux dont le Succès marque évidemment un génie vaste, & un raisonnement aussi exact qu'étendu.

Des

Des Esprits de cet ordre trouvent encore de nouvelles occasions de se distinguer, en défendant le Systême de la Religion contre les attaques toujours nouvelles des Libertins. Il faut les suivre dans les abîmes du doute, & tacher de les fixer à quelques principes. Il faut continuellement démêler le faux des Sophismes les plus séducteurs. Il faut sans cesse leur faire sentir, que l'incompréhensibilité de certains Sujets est l'unique baze de leurs difficultés les plus imposantes ; & qu'ils pèchent contre leurs propres maximes, en fondant leurs preuves sur des termes destitués d'idées.

Telle est, par exemple, la fameuse Objection contre la Création du Monde. *On ne sauroit produire ce qu'on ne possède pas ; par conséquent il est impossible qu'un Etre, qu'on suppose immatériel, ait donné l'existence à cette vaste Etendue de Corps qui nous environnent.* Une Distinction Métaphysique & obscure ne détruit point cette espèce de Preuve ; elle se détruit elle-même. Dès-qu'on y prête attention. Pour être en droit de faire cette Objection, il faut la fonder sur une idée nette & distincte. Il n'est pas question ici de *produire* comme les Etres créés *produisent*, en donnant à la Matière qui existe déjà une nouvelle forme, un nouvel arrangement de parties. Il s'agit de *faire exister ce qui n'existoit pas*. Les Etres bornés ne sauroient donner ce qu'il n'ont point, parce qu'ils n'ont pas la vertu de *créer* ou de *produire*. Mais pour soutenir qu'une Intelligence toute puissante ne sauroit donner ce dont elle
est

est déstituée elle-même, il faut avoir une idée nette de la *Faculté de créer*, de la *vertu Productrice*; & il est certain que notre esprit est entièrement inaccessible à cette idée, dont nous ne découvrons pas la moindre image dans tout l'Univers.

Mais il s'agit ici de peindre les Esprits-forts, & non de les refuter. Nous avons vu quel degré de supériorité de génie il faut pour défendre, d'une manière distinguée, la Doctrine généralement reçue touchant la réalité de la Religion. Examinons s'il est besoin du même degré d'habileté, pour lui porter des attaques, & pour briller dans l'Incrédulité. Pour faciliter cet examen, qu'il me soit permis d'entrer dans une discussion une peu étendue.

Il y a beaucoup d'apparence que la Doctrine de l'Existence d'une Cause Première, & de la nécessité d'un Culte Religieux, a été d'abord répandue parmi les Hommes par Tradition; & qu'on n'a pas eu besoin pour les en convaincre, d'un grand effort de raisonnement. Cette doctrine paroît toute faite pour l'Homme; elle répond à ses desirs, & à l'amour invincible qu'il a pour son existence & pour son bonheur. Il y a un fond inépuisable d'espérances, dans quelque état désespéré qu'il se trouve, il ne sauroit se résoudre à se reconnoître malheureux sans ressource; il a de l'horreur pour l'anéantissement, & il s'ouvre sans peine aux idées flatteuses, d'un Etre aussi infini en bonté qu'en puissance, capable de tarir la source de ses misères, ou de l'en dédommager dans une
autre

autre vie. D'ailleurs il voit que cette idée, fondant la distinction entre le Vice & la Vertu, bride les puissans, soutient les foibles, & affermit l'ordre nécessaire dans la Société. Ses penchans les plus naturels, apuiés de ses reflexions sur la nécessité de de l'ordre, sont encore soutenus par mille preuves qui sautent aux yeux, & que la contemplation de la Nature prodigue à la moindre attention. Tant de forces réunies lui font embrasser, sans peine, la vérité de cette Doctrine: Il ne la trouve point abstruse ni d'une recherche difficile, non plus que d'autres Vérités qui en découlent, & qui aiant de la liaison avec l'intérêt général de tout le Genre-Humain, doivent naturellement, si elles sont fondées, être accessibles aux moindres efforts de raisonnement.

Je crois qu'elles doivent paroître telles à tout Esprit ennemi du préjugé, & dépendant uniquement de l'évidence. Je suis persuadé que si les Hommes avoient voulu embrasser le *Vrai*, qui va pour ainsi dire à leur rencontre, au lieu de s'en éloigner, pour avoir le plaisir de le chercher dans des routes inconnues, la Raison de tous les Hommes auroit tiré des mêmes principes les mêmes conséquences, au-moins dans les Matières les moins épineuses.

Malheureusement, la Vanité humaine ne s'est point accommodée de cette uniformité de Sentimens. Ceux qui ont prétendu briller par leur esprit, voyant avec indignation leurs lumières perduës dans celles de la Mul-

282 LE MISANTROPE.

Multitude, las de croire les mêmes choses avec de vils Artisans, avec de simples laboureurs, ont voulu faire bande à part, & se donner un éclat qui leur appartient en propre. Ils ont mis la Subtilité à la place du bon-Sens, & à force de pousser leurs raffinemens, & de leur ménager un air plausible, leur Vanité les leur a fait considérer avec admiration, avec exase. En maniant toujours les mêmes idées, ils se sont familiarisez avec ce qu'elles avoient de bizarre, & de cette manière ils sont devenus les premières dupes de leurs Sophismes. La petitesse de l'Esprit humain, & la mince valeur de tout ce qui nous occupe le plus, nous donnent pour la nouveauté un goût vif que nous étendons sur les matières les plus importantes, & les plus dignes de fixer notre humeur légère. Par conséquent, il a falu de nécessité que les inventeurs de nouveaux Systèmes se soient attirés de l'admiration, du respect, & des Sectateurs. Par là il est arrivé dans la suite des tems, qu'on a perdu de vue certaines Véritez, qui découlent du Sens-Commun, & que les Sentimens les plus naturels sont devenus les plus extraordinaires. C'est alors que le même Orgueil, qui avoit jetté dans l'erreur ceux qui aiment avec excès à se distinguer, a pû rouvrir les routes unies de la Vérité à des personnes d'un Semblable caractère. Ceux qui ont été si heureusement conduits par leur vanité, soutenus en même tems & par la nouveauté & par la Nature, ont dû entraîner l'esprit de la plupart des Hommes, & leur deffiler les yeux sur les faux
éclat

éclat des Opinions uniquement fondées en de vaine subtilités. Mais la gloire d'un si heureux rétablissement, ne sauroit tomber en partage qu'à un petit nombre de personnes. Quel parti reste-t-il à prendre à d'autres, qui se sentent possédés d'un desir égal d'acquiescer un haute réputation? leur suffira-t-il d'être simples aprobateurs des Opinions les mieux démontrées? Se contenteront-ils de l'honneur subalterne d'en appuyer les preuves, ou de les affermir par quelques raisons nouvelles? Non, les premières places sont prises; les secondes ne sauroient satisfaire leur ambition. Semblables à César, ils aiment mieux être les premiers dans un bourg, que les secondes personnes de Rome; Ils briguent l'honneur d'être Chefs de parti, en ressuscitant de vieilles erreurs, on en cherchant des chimères nouvelles, dans une imagination que l'orgueil rend vive & féconde.

On voit aisément par là, que la singularité des Sentimens marque moins un Esprit Supérieur, qu'un violent desir de le paroître. J'avoue pourtant que la force & l'étendue d'esprit peuvent briller dans la Singularité des Opinions, lors qu'elle est Systématique, qu'elle pose des principes, qu'elle en tire des conséquences, & qu'elle forme un corps de Sentimens. Il faut certainement du génie pour arranger des idées quoique fausses, pour leur donner une espèce de liaison, une certaine consistance. Il faut du génie & posséder l'Art de raisonner, pour défendre cet édifice branlant, contre les attaques d'un Bon-Sens exercé & sûr de lui-même.

En

En est-il de même de la singularité des *Esprits-Forts*? En aucune manière: Ils n'adoptent aucun Système, ils n'ont rien à défendre, ils ne sauroient se distinguer qu'en attaquant les Systèmes des autres. Pour bien soutenir un Système, il faut en avoir une idée totale, il en faut connoître toutes les parties & leurs différentes relations. Mais pour l'attaquer d'une manière un peu brillante, il suffit d'y découvrir quelque foible réel ou apparent, & de ramasser toute la force de son esprit, pour mettre quelque difficulté dans tout son jour. C'est là un vaste champ d'attaques toujours nouvelles, toujours variées. L'Esprit humain est renfermé dans des limites si étroites, qu'il n'y a point de matière accessible à notre Raison, & même à nos Sens, qui ne soit sujette à des difficultés, dont jusqu'ici il a été impossible de se débarrasser entièrement. On ne sauroit répondre à ces sortes d'Objections, qu'en avouant qu'on n'a pas une idée complète & totale de son sujet; & cette espèce d'aveu d'ignorance rend tout un Système suspect à la Multitude, trop peu clair-voiante pour avoir la moindre idée des bornes de notre Raison, & de la prodigieuse étendue de presque toutes les Matières. Je conviens que ces Objections lorsqu'elles sont démontrées, & qu'elles ont pour baze une idée claire, prouvent nécessairement la fausseté d'un Système, ou détruisent toute *Evidence*: Mais elles ne méritent pas la moindre attention, lorsqu'elles empruntent toute leur force de l'incompréhensibilité d'un sujet, & qu'elles posent

sent pour principe certains termes, où l'on croit d'abord entrevoir une idée, qui disparoit à mesure qu'on fait des efforts pour la développer, & pour la saisir.

Voulez-vous à votre tour attaquer l'incrédulè, comment prétendez-vous que vos Argumens aient prise sur lui? Pour entrer avec lui dans une dispute réglée, il faudroit trouver des Principes qu'il admît comme vous; mais la plupart de ces Messieurs n'en reconnoissent aucun. S'il vous combattent, ils se servent de vos propres Principes, & ils tâchent de vous conduire de conséquence en conséquence à quelque absurdité: mais dès que Vous entreprenez de fonder quelque Argument contre eux sur les mêmes Vérités fondamentales, ils refusent de les reconnoître, & ils échapent à la force de vos raisonnemens dans les labyrinthes du doute, où il vous est impossible de les atteindre.

C'est ainsi que ces *Philosophes par excellence* brillent à peu de frais, & qu'ils trouvent moyen de se faire une vaste réputation, sans avoir besoin de rien approfondir. Aussi y en a-t-il, parmi ces hables-gens, un bon nombre dont le nom même seroit absolument ignoré, s'ils n'avoient puisé leur gloire dans la source bourbeuse de l'Irréligion. Que de veilles, que de méditations épargnées! Quand on veut parvenir à l'habileté par cette route facile,



XXXIV. DISCOURS.

Suite des

REFLEXIONS sur le Caractere
des ESPRITS-FORTS & des
INGREDULES.

J'Ai déjà dit que tout ce qui donne cet air brillant à l'Incrédulité, c'est le panchant invincible que les foibles Mortels ont pour le nouveau & pour l'extraordinaire. J'ai avoué que cet amour de la Nouveauté étoit très-naturel à la foiblesse de l'esprit humains mais il n'en est pas moins déraisonnable. Des gens qui n'admettent aucun Principe, pour peu qu'ils aient d'imagination, doivent posséder une source inépuisable de nouvelles idées : mais on trouve la même fécondité dans l'extravagance, qui est mille fois plus riche en nouveautés, qu'une imagination assujettie au bon-sens.

Je ne nie pas au reste, que parmi ces Professeurs de l'Irréligion, il n'y ait des personnes qui se distinguent par la vivacité de leur esprit : mais un Génie transcendant, un Esprit supérieur, consiste moins dans les brillantes faillies de l'Imagination, que dans l'étendue du raisonnement. Cependant le Vulgaire confond souvent ces deux choses,
&

& même il préfère la plupart du tems la vivacité de l'Esprit, à la force de la Raison; la première de ces qualités est plus à sa portée, & son indolence s'en accommode davantage. En suivant un raisonnement, il s'instruit d'une manière pénible; mais il est divertie par une saillie vive, en recevant simplement dans son cerveau une image riante & nouvelle. Dans ces dispositions, il est très-naturel de se laisser éblouir par l'esprit des Incrédules, qui doivent toujours plus briller, que ceux-mêmes qui ont un degré supérieur d'imagination, mais qui respectent un premier Etre.

Si l'Irréligion est inépuisable en raisonnemens nouveaux, elle le doit être encore en Saillies nouvelles. Un Homme qui admet un Dieu & une Religion, peut exercer son esprit & le faire briller sur un grand nombre de matières; mais il n'ose franchir les respectables barrières, que les Choses saintes opposent au badinage de son Imagination. Pour les Libertins, leur bel-esprit a pour ainsi dire les coudées franches; & la Religion leur fournit un champ aussi vaste que nouveau: C'est-là que le *nouveau* & l'*extraordinaire* s'offrent d'eux-mêmes de toutes parts: c'est-là que des traits d'esprit, des bons-mots, & des railleries, repandant un air ridicule sur les choses que le Gente-Humain considère comme les plus respectables, forment des contrastes qui surprennent, qui étonnent, & qui excitent l'admiration la plus vive.

Cette sorte d'*extraordinaire* emprunte encore

core un nouvel éclat, de la malice & de la corruption du cœur humain. Il est naturel de trouver beau tout ce qui flatte le plus nos panchans vicieux. C'est par là qu'une Satyre médiocre est plus admirée de la Multitude, que le Panegyrique le plus beau ; & qu'une Pièce Galante, à-peine passable, trouve un plus grand nombre de de Lecteurs, que les Discours de Morale, où les Raisonnemens les plus justes sont embellis par les images les plus nobles. On peut-dire, sans rien outrer, que le nombre des Gens-de-bien est très-limité. J'entens par *Gens-de-bien* ceux qui non seulement admettent la Religion, mais qui en connoissent la nature, & qui l'aiment comme la source de la véritable Félicité.

Un bon nombre de gens, accoutumés à l'idée de la Religion, ou forcés à se douter de sa réalité par des preuves qui les embarrassent, ne l'admettent qu'avec repugnance. Bien loin de l'aimer, ils la considèrent comme une triste servitude ; ils sont agréablement flatés ; par les railleries qu'on fait contre elle, & qui les vangent en quelque sorte de la pesanteur d'un joug, qui leur paroît insupportable.

Il y a encore une autre raison tout aussi malfondée que celles que je viens de refuter, & qui contribué pourtant beaucoup à procurer aux Esprits Forts le titre de *Genies Supérieurs*.

S'il y a quelque chose au monde, dont le caprice ne devrait pas décider, & dont il déci-

décide pourtant avec insolence, c'est la Réputation. A-peine peut-on la considérer encore comme un tribut que la raison paie au mérite. On y parvient par mille moïens bizarres. Une indigne Charlatanerie usurpe les droits de la véritable Habilité ; quelque grossière que soit cette charlatanerie , elle manque rarement de parvenir à son but. Certaines gens passent pour Illustres, pour des savans du premier ordre , simplement parce qu'ils ont l'effronterie de soutenir qu'ils le sont : A-force de répéter leurs propres éloges , ils ont le bonheur de se faire croire sur leur parole. Phénomène presque incompréhensible mais dont l'expérience * ne nous permet point de douter. Combien de gens ne voit-on pas , qui , par le moïen d'un artifice si grossier , sont crûs grands Mathématiciens , Physiciens profonds , Théologiens du premier rang ; quoi qu'à peine ils aient une idée des Sciences , dont ils font profession d'avoir sondé tous les abîmes. Le cœur humain, qui d'ordinaire n'est pas excessivement bon l'est quelquefois jusqu'à la stupidité. Le moïen de ne pas ajouter foi à un homme qui dit hardiment , qu'il a employé tout le tems de sa vie à l'étude d'une Science , & qu'il a eû le bonheur de la développer infiniment mieux , que tous les savans qui l'ont précédé ? Se pourroit-il qu'un tel homme ne sçût pas seulement les premiers principes de cette science ? Il n'est pas possible que l'impudence soit poussée à un pareil excès. Voilà comme le Vulgaire raisonne sur l'ostentation d'une fausse habileté.

Ce raisonnement acquiert un nouveau degré d'évidence, par la manière méprisante dont ces Charlatans traitent les personnes les plus respectées dans le Monde Savant. Ils haussent les épaules, quand on prononce devant eux le nom d'un *Newton* ou d'un *Saurin*. Ils font plus ; ils prétendent démontrer que l'un n'est pas seulement Physicien , & que l'autre n'a point de Logique. Là-dessus il vous prononcent d'un ton ferme, un Discours qui n'est qu'un tissu de termes, scientifiques , & auxquels une obscurité impénétrable ménage un air de profondeur. L'Auditeur attentif, qui ose à-peine respirer, voit aisément que le Harangueur est plus habile que lui ; & il croit pouvoir en conclure qu'il est *très-habile, aussi habile qu'il est possible de l'être.*

Mais dira-t-on ; Comment un Ignorant , convaincu qu'il n'a jamais examiné ces sortes de matières, ose t'il sur la foi d'un galimatias pompeux décider de l'habileté de cette espèce de Charlatans ? La chose est surprenante, j'en conviens ; mais elle n'en est pas moins réelle, n'en voit t'on pas tous les jours des exemples des plus frapans. L'homme le plus idiot ne dit-il pas tous les jours , que tel homme a plus d'esprit que tel autre ; qu'un sermon est pauvre, qu'un autre est excellent ; que tels Vers sont plats, que tel Poème est merveilleux ? Toute la Multitude paroît cré , que pour briller dans une science, il faut l'avoir étudiée ; mais que la simple Nature nous donne assez de lumières, pour juger de tout.

Le

Le caractère imposant que je viens de tracer, convient aux *Esprit-forts* dans toute l'étendue imaginable. A les entendre parler, ils sont les seuls sages, les seuls Philosophes dignes de ce nom. Ils possèdent eux seuls l'art d'examiner la Vérité, ils sont seuls capables de tenir leur raison dans un équilibre parfait, qui ne sauroit être détruit que par le poids des preuves. Tous les autres Hommes, esprits paresseux, cœurs lervils & lâches, rampent sous le joug de l'Autorité, & se laissent entraîner sans résistance par les Opinions recuës. La haute idée que ces Messieurs, ont d'eux-mêmes, est peinte dans tout leur air, & exprimée par leurs attitudes & par leurs gestes. Entrent-ils en dispute, c'est avec une mine imposante. Ils paroissent sûrs de la victoire; Avant que d'avoir combattu. Leurs souris railleurs, qui sont autant de pétitions de principe, leur érigent déjà des trophées. Un silence moqueur, une grimace insultante leur suffit de reste; pour renverser la démonstration la plus forte. Où est l'ignorant, où est le demi-savant même; qui ne soit la dupe d'une Charlatanerie si soutenue & si bien ménagée?

Cependant rien de plus indigne, que de déguiser les éloges qu'on se prodigue à soi-même, certains gestes & certains airs de tête, en autant de Sophismes impénétrables à la stupidité du Vulgaire! Le Philosophe véritablement habile tâche de convaincre, & non pas de tromper; Il rougit d'une estime, d'une admiration gagnée par surprise. Rien de plus honteux d'un autre côté, que de se

laisser prendre dans un panneau si grossier. La pudeur est plutôt la livrée du vrai mérite, & de la vraie supériorité d'esprit; qu'une insolente effronterie, par laquelle on remplace une noble confiance, qu'il est permis aux grands talens d'inspirer, & qui n'est nullement contraire à la modestie. C'est à la raison, & non pas aux yeux ou aux oreilles, à décider des lumières d'un homme. Elles brillent, non dans des tons de voix & dans des attitudes; mais dans la netteté, dans la solidité, & dans la profondeur du Discours. Ceux qui ne savent que voir & qu'écouter, n'ont pas le moindre droit à juger du mérite. La Raison seule fait sentir les degrés de raison. La seule pénétration peut démêler jusqu'où un esprit doit être pénétrant, pour pousser ses recherches jusqu'à un certain point.

Ce que je viens de dire me paroît plus que suffisant pour faire revenir, de la haute opinion qu'on a des *Esprits-Forts*, ceux qui savent suivre une preuve: Ajoutons y pourtant quelques autres reflexions. Le titre de *beau génie* ne convient pas à des personnes; qui ne brillent que sur un seul sujet. Un esprit assez médiocre, qui concentre toute la force de sa raison dans l'étude d'une seule Science, peut y parvenir à un très-haut degré d'habileté; C'est une vérité de fait, confirmée tous les jours par une expérience constante. Un esprit véritablement supérieur, un génie transcendant, ne s'emprisonne pas, & ne sauroit même s'emprisonner dans un Seul genre de Connoissances;

Ce

Ce qui le charme le plus en lui-même, c'est la force & la beauté de sa Raison ; ses premiers efforts vont à donner à cette faculté, plus de justesse & plus d'étendue ; Dans sa Raison ainsi affermie & développée, il trouve pour ainsi dire la clé de toutes les sciences ; Tout ce qui est du ressort de l'entendement humain semble s'ouvrir à ses recherches, & il se fait un plaisir vif de pénétrer du-moins dans la nature de tous les objets qui ont quelque rapport à son caractère & à ses inclinations ; Il a ses études favorites, mais il ne sauroit se refuser la Satisfaction d'avoir quelque idée de tout ce qui lui paroît digne d'être sçu.

Apliquons cette vérité au Caractère que nous avons en main ; laissons pour un moment aux *Esprits-Forts* l'opinion flatteuse qu'ils ont de leurs lumières à l'égard de la Religion ; & voïons si l'on trouve chez eux, cette marque d'un genie véritablement grand. Voit-on dans ceux-là mêmes qui occupent parmi eux la première place, cette variété de connoissance qui brille dans plusieurs Défenseurs zélés de Religion ? Ont-ils sçu se rendre propre tout ce qui peut régler, étendre, orner leur esprit ? Que dis-je ! Qui est-ce d'entre eux qui ne renferme pas toute son habileté, dans l'art de pallier les doutes du Libertinage ? En voit-on beaucoup qui se distinguent dans une seule science, où la force & la beauté du raisonnement puissent éclater ? Y'en a-t-il un grand nombre qui développent les premiers Principes, qui fondent les droits de la Société Humaine ? Se sont-

ils distingués par quelque nouvelle découverte dans la Physique? Ont-ils creusé les profondeurs de la Géométrie, ou de l'Algèbre? Est-ce à leurs lumières qu'on doit ces idées aussi justes que surprenantes, qui concernent les liaisons de mouvement qu'on découvre dans ces Mondes qui roulent sur nos têtes? Certainement, pour soutenir la grande idée qu'ils veulent nous donner de leur esprit transcendant, ils devroient bien sortir quelquefois de la Sphère bornée de leur activité; Ils devroient nous aplanir quelques nouvelles routes dans les sciences, que le Genre-Humain considère comme les plus importantes. Mais cette manière de se distinguer leur coûteroit trop quand même ils en seroient capables; Il vaut mieux parvenir par Surprise à une haute réputation, sans prendre la peine de sortir du sein de la paresse.

On pourroit demander encore, si ces habiles-gens du premier ordre brillent réellement sur leur Matière favorite. Remarque-t-on, dans ce qu'ils croient avoir écrit de plus fort contre la Religion, une Logique bien sûre? Y découvre-t-on un art particulier de bien établir l'état d'une question, de bien débarasser & de bien affermir un principe, de mettre une preuve dans tout son jour, d'en développer toute la force, & de la rendre sensible par le secours d'un arrangement clair & aisé? Il me paroît que non; & je crois pouvoir dire sans impartialité, que leurs Chefs-d'Oeuvre sont du-moins aussi dignes de pitié que d'indignation. J'ose

se avancer, & je me fais fort de le prouver que presque toutes ces qualités d'un bon Ouvrage manquent aux leurs, & qu'avec un talent médiocre de raisonner, il seroit aisé de donner plus de force aux preuves, qu'ils croient nous avoir exposées de la face la plus triomphante.

J'ai toujours été étonné d'une particularité qu'on remarque dans la conduite de ces Messieurs, & qui dément, ce me semble, la haute idée qu'ils ont de leurs lumières. Ils savent que de très-habiles gens ont écrit un grand nombre de volumes, dans lesquels ils ont prétendu démontrer l'existence d'un Etre Suprême, & la réalité d'une Religion. Ils savent que des Philosophes du premier ordre se sont efforcés à fonder la Vérité & la Divinité de la Religion Chrétienne sur des faits plus incontestables en toute manière, que tous les événemens dont nos propres sens n'ont pas été les témoins. D'où vient que nos *Esprits-Forts*, ces Grands-Hommes par excellence, ne se sont pas donné la peine de refuter pied à pied les plus forts de ces Ouvrages, & d'y développer le foible de chaque preuve. C'étoit-là le vrai moyen d'abîmer pour jamais la Religion; C'est par cette route que ces Libérateurs prétendus de la Raison Humaine, ces Patrons de la Liberté de penser, devoient briser un joug, qui ne paroît que trop insupportable à la Multitude peu judicieuse; C'étoit-là l'unique méthode dont il falloit se servir, pour délivrer les Hommes d'une terreur panique, & pour s'assurer le titre d'Esprit

Supérieur. Mais si ces Messieurs se resolvoient à suivre cette route ils devroient se souyenir que pour triompher, il ne suffit pas de renverser quelques preuves, & qu'ils ne sont pas victorieux, tant qu'il reste à leurs Adversaires le retranchement d'une seule démonstration. Une seule preuve nette, claire, concluante, fondée sur une idée distincte, doit entraîner la conviction, tout aussi bien qu'un grand nombre de preuves de la même évidence. C'est une maxime que jamais il ne faudroit perdre de vue, quand on écrit sur des Matières Controversées, par le noble motif de chercher la Vérité, & non dans le dessein indigne de s'acquérir un vaine gloire. Malheureusement, la plupart des Ecrivains Polémiques semblent écarter de leur esprit cette utile vérité; & un Lecteur peu sensé, ou peu attentif, ne manque guères d'être leur dupe. On ne se jette que sur quelques endroits foibles d'un Ouvrage qu'on veut décréditer; On découvre un défaut de liaison dans quelques conséquences; On developpe l'incertitude de quelques principes débités comme incontestables; Et fier d'un si grand succès, on triomphe, on prend des airs insultans quoi que de pareilles attaques n'aient pas seulement ébranlé le corps du Systême qu'on prétend avoir renversé. Peut-être cette victoire aparente n'en imposeroit-elle pas au Public, si l'orgueil de celui qui craint de passer pour vaincu, ne contribuoit à affermir les Lecteurs dans l'opinion de sa défaite. Pour les deabuser, il n'auroit qu'à abandonner généreusement à son Adversaire le terrain qu'il

qu'il a gagné sur lui, & qu'à se renfermer dans la force réelle de son Système. Mais il perd de vue son opinion, il s'agit de défendre sa gloire; Il ne sauroit soutenir l'idée d'être considéré comme un homme qui ne raisonne pas toujours également bien; Il ne veut rien perdre; Il a résolu que toutes ses preuves fussent de la même force; Il les défend souvent par des absurdités palpables; & quoi-que victorieux dans le fond, il érige lui-même, dans l'esprit du Public, des trophées à son foible Antagoniste.

Je viens de dépeindre la Méthode générale d'attaquer un système, soutenue & accréditée par la mauvaise manière de le défendre. C'est là surtout la méthode favorite des Incrédules; On ne les voit point s'efforcer à détruire la base d'un Ouvrage Systématique, pour le faire crouler sur ses propres fondemens; Ils se contentent de saisir quelques dehors peu importants; & satisfaits de si minces conquêtes, ils s'arrogent insolemment la victoire. Encore ne font-ils pas d'ordinaire ces sortes d'attaques d'une manière directe; Ils déguisent leur dessein; On diroit qu'ils n'en veulent point à la Religion. Quelquefois même, c'est sous prétexte de la défendre qu'ils la combattent; Ils énervent nos preuves, en les déguisant par l'expression; & en les exposant d'une face qui en cache la force; Ils se contentent de les rendre suspectes, par de malignes insinuations. Dans tout ce procédé, ils paroissent eux-mêmes peu sûrs de la bonté de leur cause; A voir les détours & les biais

qu'ils prennent, un homme un peu éclairé est forcé de croire, qu'ils songent plus à tromper qu'à vaincre. Peut-on douter qu'ils n'aient un pareil but, quand on les voit avancer avec une suffisance effrontée des faits de la dernière fausseté, comme s'ils étoient d'une certitude reconnue? C'est une adresse indigne dont se servent ceux d'entre eux, qui sont les plus admirés par leurs imbecilles disciples. De pourrais le prouver par des exemples aussi nombreux que frapans; Je n'en alléguerai que deux, qui selon moi sont capables d'inspirer la plus vive indignation, à tous ceux qui mettent quelque différence réelles entre le Vice & Vertu. Si ces deux exemples ne prouvent pas que ces Messieurs sont des fourbes ils feront voir du moins, qu'ils sont souverainement ignorants & stupides.

Le *Traité de la Liberté de Penser* passe parmi les Libertins pour le chef-d'œuvre de la Raison Humaine; & les Incrédules Apprentifs se cachent derrière ce redoutable volume, comme si c'étoit l'Egide de Minerve. Cependant cet Ouvrage, qui a été assez heureux pour jeter l'épouvante dans l'Ame d'un grand nombre de Chrétiens, fourmille de ces traits imposteurs, lancés sur la Religion avec une hardiesse également ridicule & infame. On voit évidemment dans ce *Traité*, que ces termes *Liberté de Penser* ont deux sens, l'un général, l'autre borné. Dans le premier, ils signifient cette généreuse force d'esprit, qui lie notre persuasion uniquement à l'évidence. Dans le second, ils expriment le
seul

seul effet que, selon ces Messieurs, on peut attendre d'un examen libre & exact, je veux dire l'*Irréligion*. Quoi-que je sois persuadé, que ces deux sens cachés dans les mêmes expressions, n'échappent pas à un Lecteur attentif, j'avouë que je ne saurois démontrer que l'Auteur aît voulu les y mettre, pour se sauver à nos attaques, en se servant tantôt de l'un de ces sens & tantôt de l'autre : Ces sortes de choses, quelque sensibles qu'elles soient, ne sont pas susceptibles de démonstration. Mais, ce que je crois pouvoir démontrer, c'est que dans cette équivoque il y a une finesse scélérate, ou bien une pitoïable extravagance. Supposons contre toute probabilité, que le but de l'Auteur soit de nous faire prendre les termes en question dans leur sens général, & voïons si cette Supposition seroit avantageuse pour son raisonnement.

Afin d'annoblir sa secte, il nous étale une longue & imposante liste de Grands-hommes parmi les Anciens, qui selon lui se sont distingués par la liberté de penser, *Socrate*, *Platon*, *Epicure*, *Cicéron*, *Virgile* &c. Quels noms Séducteurs, pour des gens qui asservissent leur raison à l'Autorité ! Mais qu'une pareille Autorité est mal assortie au plan d'un Philosophe, qui veut nous porter à penser librement !

Pour faire voir que ces illustres Anciens ont pensé librement, il cite quelques passages de leurs Ecrits, où ils s'élèvent, selon lui, au-dessus des Opinions Vulgaires touchant une vie future. C'est supposer qu'un

ne recherche libre de la Vérité, doit nécessairement aboutir à l'Irréligion; & par conséquent, c'est supposer ce qu'il s'agissoit de prouver. D'ailleurs, s'éloigner des Opinions généralement reçues, est-ce un caractère distinctif d'une raison asservie, à la seule évidence? Je l'ai déjà fait voir; la paresse, & le respect aveugle pour l'Autorité, ne sont pas les seules entraves de l'Esprit humain. La corruption du cœur, la vaine gloire, l'ambition de s'ériger en Chef de parti, n'exercent que trop souvent un pouvoir tyrannique sur notre Âme, qu'elles détournent avec violence de l'Amour pur de la Vérité.

Pour se persuader que ces Grands hommes de l'Antiquité ont été entièrement libres dans leurs recherches, il faudroit avoir pénétré dans les Secrets mouvemens de leur cœur, dont il est impossible que leurs Ouvrages nous donnent une connoissance suffisante. Si l'Auteur est capable de cette force incompréhensible de pénétration, j'avoue qu'il est fort habile: Mais s'il n'en l'est pas, il est constant que, par un Sophisme très-grossier qui suppose évidemment ce qui est en question, il veut nous engager à respecter, comme d'excellens Modèles, des sages prétendus, dont l'intérieur lui est inconnu comme au reste des hommes. A-peine le Philosophe, qui s'examine avec l'attention la plus exacte & la mieux soutenue, fait-il lui-même s'il pense librement, & si l'intérêt de la Vérité est le motif unique & indépendant de ses recherches: C'est par conséquent une audace extravagante, de prétendre dé-
mê-

mêler les routes par où les Anciens Philosophes sont parvenus à leurs opinions. Dans ces opinions, nos *Esprits-Forts* croient nous faire trouver leurs propres sentimens; je le veux, que m'importe. *Mais ces Anciens ont pensé comme nous, ils ont donc pensé librement.* C'est là un Argument dont la force ne saute pas aux yeux. Je serois ravi de savoir quelle méthode les *Esprits-Forts* pourroient suivre, pour nous démontrer qu'ils pensent librement eux-mêmes.

L'Auteur en question ne se contente pas de nous donner pour modèles de la Liberté de penser, quelques-uns des plus fameux Sages du Paganisme; il étale encore à nos yeux des Auteurs, que nous apellons Inspirés, & que nous avons crûs jusqu'ici fort Orthodoxes, quoi-que nous soions très-persuadés qu'ils ont pensé librement. Il veut cependant prouver, qu'ils ont pensé librement, parce qu'ils ont rejeté la Religion dominante. Je viens de refuter cette conséquence; mais il vaut bien la peine d'examiner la manière, dont il prétend nous persuader de la singularité des opinions de ces Saints Hommes.

Je ne m'attacherai qu'à une seule preuve, sur laquelle il veut établir un Sentiment si extraordinaire & si peu croiable. *Les Prophètes se sont déchainés contre les Sacrifices du Peuple d'Israël; donc les Prophètes ont été des patrons de la Liberté de penser.* Je conviens avec lui qu'il y a dans les Livres des Prophètes des passages très pathétiques, dans lesquels ils semblent déclamer contre le Culte

Extérieur de la Religion, & reprocher aux Juifs leur attachement pour les Cérémonies de la Loi. Mais y a-t-il au Monde un homme assez stupide, pour ne pas comprendre le véritable sens de ces reproches ? Pour en être la dupe, il faut n'avoir pas la moindre idée de la Religion Judaïque ; il faut s'être contenté, de lire à tout hazard quelques lambeaux détachés des Livres du V. Testament. Les Juifs, qui croient ces Auteurs inspirés, se sont-ils jamais mis dans l'esprit, que ces passages tendissent à détruire le Culte Lévitique ? Ont-ils jamais pu prendre ces reproches dans le Sens en question, & se persuader que ces Saints Hommes voulussent les détourner des sacrifices, de la part du même Dieu qui les avoit institués d'une manière si solennelle, par le Ministère de Moïse ? Non certainement. Si le Peuple d'Israël eût soupçonné seulement, que ces Prophètes méprisassent la Loi Cérémonielle, il les auroit considérés comme criminels de Leze-Majesté Divine, & rien n'auroit pu les dérober aux plus cruels supplices. C'étoit donc un autre sens que les Israélites donnoient à ces foudroians passages ; & il est presque pueril, de vouloir redresser là-dessus des gens ; qui ne sont pas abîmés dans la stupidité & dans l'ignorance. Qui ne sait qu'outre les Loix qui regardoient le Culte Extérieur, les Juifs avoient une Loi Morale, qui devoit régler toute leur conduite ? Qui ne sait que Dieu exigeoit d'eux la Pieté, & toutes les Vertus qui sont les liens de la Société humaine ? Ce Peuple ne
l'i.

l'ignoroit pas , mais semblable à tous les Peuples de l'Univers , il vouloit capituler avec le Ciel ; & en outrant les Cérémonies de la Loi , dérober leurs passions favorites au joug de la Loi Morale. C'est contre une conduite si honteuse que déclament les Prophètes , comme les Ministres de l'Evangile attaquent un Culte Extérieur destitué des sentimens de l'Ame. Ce que les Prophètes veulent faire entendre dans ces passages , est la même chose que David exprime au *Pseaume* 51. Il y soutient que la Pénitence expie les péchés , & non pas les Sacrifices ; mais il dit que les Sacrifices sont agréables à Dieu , dès-qu'il est reconcilié avec les pécheurs repentans.

S'il y a rien de clair dans un Livre , c'est le sens de ces passages , qui n'a jamais donné le moindre embarras , à qui conque sait suivre l'esprit d'un Auteur. D'où vient donc qu'on ose nous débiter le plus sérieusement du monde , qu'en vertu du droit de penser librement , les Prophètes se sont éloignés de la Religion de leurs Pères , & des sentimens de toute la Nation ? Seroit-il possible que l'Auteur dont je parle , fût d'une imbécilité & d'une ignorance assez distinguées , pour croire tout de bon que ces saints Hommes eussent voulu détourner le Peuple d'Israël du Culte Lévitique ? J'avoue que j'ai trop bonne opinion de cet Ecrivain pour le soupçonner d'être si mal éclairé sur la nature , & sur le véritable esprit de la Religion Juïdaique. Mais en tâchant de sauver ses lumières , que faut-il que je pense de son cœur ?

cœur? S'il fait lui-même qu'il ne nous débite ici que des Sophismes, & des Faits d'une fausseté palpable, peut-on assez s'étonner de l'insolence de sa fourberie? Cruelle alternative! C'est ou le plus idiot & le plus imbecile de tous les hommes, ou le fourbe le plus impudent; Qu'il choisisse entre ces deux Caractères.

Mais, dira-t-on, à quoi peut servir un piège si grossier? Il est découvert par la connoissance la plus bornée de la Théologie; & il n'y a que les Ignorans du plus bas ordre qui puissent y donner? Il est vrai, & il y a beaucoup d'apparence qu'il n'a été tendu qu'à ces sortes de gens. Un Petit-maître, dont le cœur est aussi plein de panchans vicieux que son esprit est vuide d'idées, ne songe pas seulement à examiner la Religion: mais dès qu'un nouveau Livre lance quelques traits contre les Opinions généralement reçues, il le cherche avec avidité, il le lit avec toute l'attention dont il est capable; & son ignorance adopte, avec la crédulité la moins soupçonneuse, tous les faits qui y sont débités. Y répond-on, des preuves incontestables font-elles sentir la fausseté de ces faits; il ne daigne pas y jeter les yeux, persuadé qu'on ne sauroit répondre rien de bon aux Argumens invincibles du Docteur du Libertinage. C'est ainsi que les Professeurs de la liberté de penser parviennent à leur but; & que le venin dont ils empoisonnent des Ames imbécilles, ne sauroit jamais en être chassé par les antidotes les plus infailibles.

Rien

Rien ne paroît d'abord plus bizarre, ni plus incompréhensible qu'une pareille conduite, dont il semble presque impossible de démêler les motifs. Quelle gloire, quel plaisir, un cœur un peu bien placé peut-il trouver à mettre par de lâches fourberies, au nombre des partizans de ses Opinions, des gens qui ne jouent aucun rôle dans le monde, & dont les Suffrages ne sont propres qu'à décréditer une Secte? Je conçois parfaitement, qu'un Homme de bien peut se faire une douce satisfaction de communiquer à la multitude ignorante, ses sentimens qu'il croit également vrais & salutaires : Mais bien loin de vouloir y réussir, en repandant des ténèbres dans les esprits, il ne songe qu'à les éclairer, & à les rendre capables d'un raisonnement juste; Il met sa raison en quelque sorte, au niveau de celle de ses Disciples; Il veut bien begaier avec eux, & mettre ses argumens, par une exposition simple & nette, à la portée de tous ceux, dont le sens commun n'est pas obscurci par un épaix nuïage de préjugés. Ce ne sauroit être un principe de vanité, qui le porte à donner à ses opinions des proselytes si méprisables; Il aime les Hommes; il veut être leur bienfaiteur, en agrandissant leur ame, en l'enrichissant de notions claires & rectifiées, qui puissent la rendre plus noble, plus sage, & plus heureuse.

Mais un tel motif ne peut avoir lieu dans une espèce de Philosophe, qui veut tromper l'imbécillité de ses disciples par des Sophismes, qu'il croit lui-même tels, & qui
ne

ne fauroient contribuer en rien à leur félicité, comme j'espère de le faire sentir ailleurs. Il faut donc chercher un autre principe d'un procédé si contraire à la Raison. Je crois le trouver dans l'incertitude même, où sont les Docteurs de l'Irréligion par rapport à leurs propres sentimens ; & je crois avoir dé mêlé ce principe, dans plusieurs autres branches de leur conduite. Ces Messieurs prétendent avoir assez de lumieres, pour énerver les preuves sur lesquelles nous établissons la réalité d'une Religion : Mais ils n'ont jamais porté la suffisance, jusqu'à soutenir qu'ils sont en état de démontrer, que la Religion n'est qu'une Chimère ; Ils agissent comme s'ils en étoient sûrs, la certitude paroît dans leurs actions, mais elle n'est pas dans leurs idées. Cet état doit être d'autant plus violent, qu'il est plein de contrastes affreux : Doubter s'il y a un Premier Etre, & agir comme si certainement il n'y en avoit point, c'est se dementir, c'est s'abîmer dans des inquiétudes ; il faut s'étourdir, il faut sortir d'une situation si fâcheuse, en se dupant par ses propres Sophismes, & en donnant de propos délibéré dans une prévention, qu'on se plaît le plus à tourner en ridicule dans les autres. La Solitude effraie, on veut se soutenir par les suffrages de la Multitude ; on emploie tout pour la gagner, jusqu'aux artifices les plus lâches & les plus indignes. Y a-t-on réussi, on oublie la methode dont on s'est servi, pour s'attacher uniquement à l'effet qu'elle a produit ; on ecarte de sa mémoire, qu'on en a imposé

posé à des ignorans ; ce dont on se souvient c'est que plusieurs personnes ont embrassé l'opinion dont il s'agit, & l'on conclut qu'elle doit être bien probable, si elle n'est évidente.

Quelque grossier que soit ce Sophisme, il n'est rien moins qu'étranger au cœur humain ; & je pense qu'il y a peu d'hommes, quelque raisonnables qu'ils soient, qui n'aient pas donné quelquefois dans un égarement semblable. Tous les hommes cherchent à se faire estimer, pour avoir le plaisir de s'estimer eux-mêmes de plus en plus, & presque tous ils veulent se faire estimer au-delà de leur juste valeur ; Ils font ostentation de lumières, de qualités, & de talens qu'ils n'ont point, ou qu'ils n'ont pas dans le degré dont ils font étalage ; leur fourberie réussit souvent ; Ils savent qu'ils ont employé la fourberie, mais ils oublient cette vérité, ils l'écartent de leur imagination, & ils s'estiment hardiment eux-mêmes ; à proportion du mérite que leur trouvent ceux qu'ils ont trompés. Le cas est, comme on voit, parallele ; & je m'imagine qu'il y a peu de personnes qui en sondant leur cœur, n'y découvrent que ce cas n'est pas chimérique. Cette incertitude inquietante porte encore les *Esprit-Forts*, & même ceux du premier ordre, à se rassûrer par un autre Sophisme, qui n'est pas moins indigne d'un bon esprit & d'une ame vertueuse. Il est presque impossible d'attribuer à quelque motif raisonnable les turlupinades & les blasphèmes, dont ces Messieurs accablent, sans
la

la moindre nécessité un *premier Etre* & une *Religion*, qui dans la situation où ils sont, doivent du moins leur paroître possibles. Quel agrément, quelle utilité se proposent-ils, en insultant à des objets qui, quoique simplement possibles à leur égard, devroient pourtant leur paroître souverainement respectables; Le seul fruit qu'ils en attendent, c'est de s'étourdir sur les inquietudes du doute, & de persuader du moins à leur imagination qu'ils ne doutent point. J'en ai vu quelquefois qui se servoient des occasions les plus éloignées, pour vomir contre tout ce qu'il y a de plus saint des blasphèmes propres à remplir d'horreur une ame religieuse; & qui faisoient éclater ensuite, dans tout l'air de leur visage la joie la plus maligne. Je ne sais si je me suis trompé, mais il me sembloit alors que j'étois présent aux opérations secrètes de leur Ame, je croïois les entendre raisonner ainsi: *Si j'étois incertain sur l'Existence d'un Premier Etre, il ne seroit pas naturel que je l'insultasse par les discours les plus outrageans; mais je l'insulte avec la dernière intrépidité; Il faut donc que je sois bien persuadé qu'un tel Etre n'existe point? Et que je n'ai rien à craindre de sa Justice.* Voilà un Sophisme que j'ai cru démêler dans cette bizarre conduite de certains Incrédules. Je ne donne pas cette découverte pour absolument certaine; mais je suis en droit du moins de prier ces Messieurs de m'indiquer un principe plus vraisemblable, qui puisse être la source de tant de railleries prophanes, de tant de blasphèmes affreux. Je

Je fai bien que les Docteurs de l'Incrédulité ne manquent pas de prétextes, pour justifier les attaques indirectes qu'ils donnent à la Religion & pour faire croire aux esprits peu pénétrants, que ce n'est pas faute de Supériorité de génie, qu'ils ne suivent pas une méthode plus naturelle. *Je me rendrois coupables*, dira quelqu'un de ces Docteurs, *de la plus haute imprudence, si j'allois heurter de front les opinions du Vulgaire; Je m'attirerois par là la haine implacable d'un Clergé puissant, qui ne dispose que trop souvent du Bras Séculier, auprès duquel il a trouvé sa dernière & sa plus forte démonstration. Quand j'éviterois ce danger, comment sauvrois-je mon repos de l'animosité d'un Peuple aveugle qui mesure d'ordinaire son zèle à son ignorance, & qui défend avec le plus de fureur ce qu'il entend le moins?*

Ces raisons offrent d'abord à l'esprit, quelque chose d'assez imposant; mais on n'a qu'à les considérer de près, pour en découvrir le faux. Si quelqu'un attaquoit la Religion d'une manière ouverte & naturelle, on pourroit le croire ennemi de la Religion; mais on seroit forcé aussi de le considérer comme un ennemi généreux & noble qui donne occasion à ses adversaires de se défendre dans les formes, & qui ne les traite pas avec un mépris insultant; Par là il eviteroit la haine de ce qu'il y a de plus humain parmi les Théologiens, & de plus éclairé parmi le Peuple: Mais ces Messieurs s'exposent à la juste indignation de tout le monde, en accablant la Religion & ses Partisans, de
raille-

leries dédaigneuses & en employant les plus lâches, pour dérober à l'Etre Suprême les plus simples & les plus idiots de ses Adorateurs. Il est vrai qu'en attaquant nos opinions les plus sacrées d'une manière indirecte, ils se préparent des subterfuges pour se sauver de la rigueur des Loix, que certains Souverains ont faites pour imposer silence aux Incrédules dogmatifans. Mais il y a d'autres moïens, pour éluder ces Edits; On peut se mettre à l'abri des poursuites de la Justice en se cachant dans des Dissertations Anonymes, dont fort souvent on ne découvre les Auteurs, que par leur propre indiscretion, effet de leur Vanité. C'est déjà la méthode favorite de ces Messieurs, le Public les soupçonne, mais un soupçon n'est pas une preuve.

Il y a encore une autre méthode à suivre; qui seule est convenable à un honnête-homme, qui doute de bonne foi de la certitude des principes de la Religion; c'est en même tems la seule, qui ne sauroit choquer aucun homme de bon-sens. Je ne crois pas, que qui que ce soit puisse trouver le doute un état agréable & réjouissant; Au-contraire, j'ai vu des Incrédules plus sensés que les autres, qui en paroissent très-mortifiés; & qui protestoient, qu'ils seroient ravis de pouvoir croire avec la Multitude. Il est naturel à un tel homme, de chercher les moïens de se tirer d'une Situation si gênante. Mais comment faut-il qu'il s'y prenne? Il faut qu'il propose ses difficultés d'une manière douce, modeste, & éloignée de toute insolence, de
tout

XXXIV. DISCOURS. 311

tout mépris; il faut qu'il témoigne du respect pour des opinions embrassées de tout tems, par tout le Genre-humain; qu'il marque de la bonne foi, & de la docilité; qu'on sente dans tout son Ouvrage le Caractère d'un homme de bien, que le seul amour de la vérité anime; & qui est prêt à l'embrasser, des-qu'il l'aura trouvée.

Où est le Mortel assez d  stitu   de sens-commun & d'humanité, pour se passionner contre un homme qui se d  clareroit plutôt Disciple, qu'Adversaire de la R  ligion? Où est le Docteur de l'Evangile qui bien loin de le persécuter, ne f  t charmé de trouver une occasion favorable, de repandre la lumière de la R  ligion dans un esprit si bien disposé? Un tel Incrédule seroit digne de l'estime de tous les honnêtes-gens, & la force de ses difficultés le rendroit encore plus estimable, parce qu'elle d  couvrir  it la bonté & l'étendue d'un esprit digne d'être conduit vers la Vérité.

Si la plupart des Professeurs de l'Irréligion n'ont pas ce beau caractère, qui devoit être celui de tous les Incrédules raisonnables; Qui les empêche de s'en masquer, & d'attaquer à l'abri de cet extérieur, sans s'exposer au moindre danger, une R  ligion dont ils ne doutent, que parce qu'elle leur est odieuse? S'ils s'obstinent à ne pas suivre cette route, qu'ils nous permettent de ne pas convenir de la Supériorité d'esprit qu'ils se donnent avec tant d'effronterie, & que leurs admirateurs leur reconnoissent avec une bonne foi si imbécille.

XXXV.

 XXXV. DISCOURS.

Suite des

REFLEXIONS sur le Caractere
des ESPRITS-FORTS & des
INCREDULES.

A Près avoir examiné si les *Esprits-Forts* s'arrogent, avec droit, le titre de Génies transcendans, voïons si naturellement ils doivent être des gens fort, vertueux. Je sai bien qu'il y en a parmi eux qui s'en piquent, & dans la conduite extérieure desquels il paroît y avoir très-peu de choses à censurer. On en voit qui font parade de leur tendresse pour le Genre-Humain, de leur devouement pour la Vérité, de leur amour pur & désintéressé pour la vertu. Mais il est pourtant certain, que la plupart de ces Messieurs s'abandonnent à leurs panchans vicieux, d'une manière effrenée; & autant qu'ils le peuvent, sans s'exposer à la sévérité des Loix. Les desordres de leur conduite sautent tellement aux yeux de tout le monde, qu'on croit d'ordinaire que le grand nombre dans cette espèce de Secte, n'a secoué le joug de la Religion, qu'afin de pouvoir marcher sans contrainte, dans les routes qui mènent à l'intérêt ou à la volupté. Tel

Tel est du-moins le caractère général de certains étourdis , de certains Petits-Mâîtres , qui se précipitent dans l'Irreligion sans avoir rien examiné , & même sans être capables de la moindre recherche.

Il semble que naturellement ce mépris de ce qu'on nomme *Vertu* devroit régner dans la conduite des plus éclairés mêmes d'entre les Incrédules , s'ils raisonnoient juste sur leurs principes , & si leurs raisonnemens étoient les seules règles de leurs sentimens & de leurs actions. S'il n'y a point de Législateur , il n'y a point de Loi , s'il n'y a point de loi , il n'y a pas la moindre distinction réelle entre le *Vice* & la *Vertu* ; Il en doit suivre que toutes les Actions sont parfaitement indifférentes. Et je défie les plus habiles de ces Messieurs de donner quelque raison plausible seulement , pourquoi il vaut mieux témoigner de la tendresse à son Bien-faiteur , que de lui plonger un poignard dans le sein. S'il n'y a point de Dieu , un Amour-propre très-grossier doit être le motif général de toute notre conduite ; & le moindre effort qu'on fait pour être *Sage* & *vertueux* , est une haute extravagance.

Je sai bien que les Docteurs de l'Irréligion ne conviennent pas , que l'unique source possible de la Vertu se trouve dans la volonté d'un Dieu , Maître absolu des hommes , en qualité de leur Créateur. Selon eux , il y a un autre principe qui nous conduit raisonnablement à la Vertu ; C'est la *Sociabilité* qui se soutient par la Vertu , & que le Vice détruit nécessairement. *Quand*

on est équitable, juste, modéré; on contribue au repos & à la félicité du Genre-Humain; mais si les hommes exercoient des brigandages mutuels, s'ils assassinoient leurs Bien-fauteurs, la Société ne sauroit subsister, tout l'Univers ne seroit qu'un gouffre affreux de désordres & de malheurs. Que Vous importe, Messieurs, si la Société subsiste, ou si elle croûle sur ses propres fondemens? Vous admettez une règle générale de Devoir. C'est qu'il faut travailler au bien de la Société. Mais sur quelle baze cette règle est-elle fondée? De quelle source decoule-t-elle? Ce n'est pas de l'Amour qu'une Raison souveraine a pour des Etres raisonnables, dont il souhaite le repos & la félicité. Vous vous riez de l'Existence de cet Etre Suprême. Ce principe universel de la Vertu ne sauroit donc se trouver, que dans l'Amour naturel & invincible que nous avons pour nous-mêmes, dont le bonheur est lié à celui de tout le Genre-Humain, & plus étroitement au bonheur de la Société particulière où nous vivons.

Il suit évidemment de ce Principe, que l'unique baze raisonnable de la Vertu, c'est l'amour que chaque Individu Humain a pour son repos, & pour son bonheur. Il s'ensuit encore de là, que piller, que commettre des adultères, que tuer son Bienfaiteur, ou son Père, par le fer ou par le poison, & même détruire toute la Société, seroient des actions parfaitement *indifférentes*, si elle ne renversoient pas notre propre bonheur. Il en suit même qu'elles seroient *Vertueuses*,
 si

si elles pouvoient contribuër le moins du monde à affermir notre félicité, ou à l'étendre.

Je crois que c'est là une Démonstration; quelqu'un de ces Messieurs en conviendra peut-être; mais me, dira-t-il, cette preuve est inutile, elle est apuïée sur une supposition impossible: *Notre bonheur ne sauroit être détaché de celui de la Société; si elle se délie, si elle devient malheureuse, il faut de nécessité que les Particuliers soient malheureux, ou du moins est-il certain qu'ils courent très-grand risque de l'être. D'un autre côté, si les Particuliers sapent les fondemens de la Société, il faut nécessairement qu'elle se délie, & qu'elle envelope dans sa ruine les Auteurs de ce désastre.*

Pour faire une pareille réponse, il faut ignorer comment la Société subsiste. Elle seroit parfaitement heureuse, si tous les hommes s'acquitoient de tous leurs devoirs dans un degré parfait. Elle seroit parfaitement malheureuse, si tous les hommes, où du moins la plus grande partie, avoient un mépris général pour tout ce qu'on appelle *Devoir & Vertu*. Mais ni l'un ni l'autre de ces cas n'existe; Une *Vertu dominante* fait fleurir certaines Sociétés particulières; Des *désordres Supérieurs* en détruisent d'autres; Et la Société générale subsiste toujours, quoiqu'en se traînant, pour ainsi dire, parmi un amas confus de vertus imparfaites, & de Vices timides qui n'osent pas se porter aux excès les plus pernicioeux. Une Société particulière, tout un Peuple, se trouve quelque-

fois dans un état languissant, quoi-que les Scélérats mêmes, dont les crimes causent cette langueur, mènent en repos une vie aisée & voluptueuse. Quelquefois un Etat fleurit, quoi-qu'il nourrisse dans son sein une assez grande quantité de mal-honnêtes gens. Un certain nombre de vols, de brigandages, d'adultères, de viols, & d'assassins, ne renversent pas une Société de fond en comble. Il n'y a que les crimes généralement répandus, ou bien certains crimes d'éclat, qui produisent cet effet, & qui enveloppent, dans les ruines de toute une Nation, les innocens & les coupables. Mais pourvu qu'il y ait dans un Peuple un nombre suffisant d'honnêtes-gens, ou de demi honnêtes-gens, & que les Particuliers ne trament pas de funestes trahisons contre tout le corps de leurs Compatriotes, un petit nombre de gens peut aller à un certain degré de Scélératesse, sans courir grand risque de causer un malheur public, & de s'enterrer sous les ruines de leur Patrie. Selon le Principe des Libertins, cette Scélératesse devient par là, *indifférente*; Elle sera même *vertueuse*, pourvu qu'elle contribue quelque chose à la félicité de ceux qui s'en rendent coupables.

Il est donc évident, par les principes des *Esprits-Forts*, que, puisque toute la *Vertu* par rapport à chaque Individu Humain consiste dans l'intérêt de cet Individu, tous les crimes qui ne sont pas dangereux pour leurs Auteurs, ne méritent pas le nom de *Crimes*, & peuvent même être des *actions vertueuses*:

ses: Par conséquent, l'unique précaution que doit prendre un *Esprit-Fort* qui suit ses Principes, c'est d'éviter les actions qui peuvent lui faire trouver son malheur particulier, dans le malheur général d'un Etat; & celles qui pourroient l'exposer à la rigueur des Loix, ou lui attirer quelque désastre, de quelque nature qu'il soit.

Si un *Esprit-Fort* a du penchant à la volupté, quel motif peut l'empêcher de débaucher la fille ou la femme de son Prochain, & de réduire des familles entières à traîner, dans le chagrin & dans l'infamie, tous les momens d'une vie malheureuse? Est-il fort probable que, dans un Siècle aussi poli que le nôtre, son crime lui attire quelque désastre, de la part des Magistrats? Court-il même risque, de perdre, par là l'estime de ceux qui savent vivre? lui disputera-t-on le titre d'honnête-homme! Point du tout; Ce n'est qu'une simple galanterie, qui le fera considérer comme un homme aimable, & qui a les talens réquis pour toucher le cœur des Femmes. Il n'est pas impossible encore, que son crime ne lui établisse, chez le Beau-Sexe, une réputation propre à lui fraier la route à de nouvelles bonnes fortunes. Un *Esprit-Fort* est-il avare; pourquoi ne sacrifieroit-il pas à son amour pour les richesses, tout ce qu'on nomme, dans le langage vulgaire, candeur, équité, probité, justice? Quelle raison imaginable peut le détourner de garder un dépôt, qu'on lui aura confié sans témoins?

Pourquoi paiera-t-il une dette, s'il peut éluder les prétentions d'un Créancier qui a eu trop de confiance en lui, pour s'assurer contre sa perfidie un apui dans les formalités de la Justice? Qu'est-ce qui l'empêche d'employer toutes les ruses de la pernicieuse Chicane, pour s'engraïsser du sang de la Veuve & de l'Orphelin? Que lui peuvent coûter les sermens les plus Solemnels, quand les Loix y attachent le gain d'un procès? Qu'est-ce qui l'empêche de former son Ame à la dissimulation la plus Profonde, & la mieux soutenue? N'agira-t-il pas prudemment, en se ménageant, dans une longue suite d'affaires de peu d'importance, une réputation de probité capable de lui faire atraper, pour ainsi dire, d'un seul coup de filet des richesses immenses? La Banqueroute est un chemin à la fortune si aisé & si uni, pour un homme qui a le talent de se faire croire homme de bien : pourquoi un Libertin avare ne s'avanceroit-il pas lentement & sûrement dans cette route, pour en sortir tranquille possesseur des trésors de vingt familles ruinées?

Mais me répondra-t-on; En jouissant aux yeux du Public des fruits d'un pareille Scélératesse, il doit perdre naturellement l'estime des hommes, qui est un avantage très-réel, & très-fécond en agrémens. Je l'avoue. Mais les richesses sont un avantage bien plus réel, & des sources bien plus abondantes de délices. Vous êtes dans l'opulence, qu'importe de quelle manière vous avez trou-

trouvé l'art d'y parvenir. Vous ne ferez pas estimé peut-être, mais vous ferez considéré, vous ferez environné de respects & de soumissions. Quel intérêt trouvez-vous dans une estime véritable & intérieure, que la raison des hommes peut accorder à ce qu'elle considère en vous comme mérite? Le grand nombre vous prodiguera toutes les marques extérieures d'une estime véritable, n'en voilà-t-il pas assez pour l'agrément de la vie? Il arrivera même qu'un usage un peu généreux que vous ferez de vos trésors mal acquis, vous les fera adjuger par le Vulgaire, & surtout par ceux avec qui vous partagerez le revenu de vos fourberies. Il est vrai qu'une classe peu nombreuse de personnes, que leurs vertus & leurs lumières tirent de la foule, osera vous marquer tout le mépris dont vous êtes digne : Mais si vous suivez noblement vos principes, l'idée qu'elles auront de votre Caractère ne troublera ni votre repos, ni vos plaisirs. Ce sont de petits génies, indignes de votre attention & de celle de la Multitude; vous êtes les maîtres d'éviter leur commerce, autant qu'elles fuiront le vôtre.

Je sai bien que plusieurs de ces Messieurs veulent nous persuader, qu'ils aiment la Vertu, parce qu'elle a une beauté essentielle, qui la rend digne de l'amour de tous ceux qui ont assez de lumières pour la connoître. Je sai même qu'ils se vantent d'être d'autant plus généreux amateurs de la Vertu que nous, que leur dévouement pour elle se soutient sans l'espoir des récompenses.

ses. Il est assez étonnant, pour le dire en un mot, que les personnes qui outrent le plus la Pieté & l'Irréligion, s'accordent dans leurs prétentions touchant l'amour pur de la Vertu. Mais que veut dire dans la bouche d'un Libertin, *que la vertu a une beauté essentielle*; N'est-ce pas là une expression vuide de sens? Comment prouveront-ils que la Vertu est belle? & que supposé qu'elle ait une beauté essentielle, il faut l'aimer, lors même qu'elle nous est inutile, & qu'elle n'influe pas sur notre félicité! D'où vient que des gens qui ne parlent que d'évidence & de démonstrations, reçoivent comme des axiomes des maximes si vagues & si destituées de preuves. Si la vertu est belle essentiellement, elle ne l'est que parce qu'elle entretient l'ordre & le bonheur dans la Société humaine; la vertu ne doit paroître belle, par conséquent qu'à ceux qui par un Principe de religion se croient indispensablement obligés d'aimer les autres hommes & non pas à des gens qui ne sauroient raisonnablement admettre aucune loy naturelle sinon l'amour propre le plus grossier; le seul egard auquel la vertu peut avoir une beauté essentielle pour un incrédule c'est lorsqu'elle est possédée & exercée par les autres hommes, & que par là elle sert, pour ainsi dire d'asile aux vices du *libertin*; Ainsi pour s'exprime intelligiblement, les Incrédules devroient soutenir qu'à tout prendre, la vertu est pour chaque individu humain plus utile que le Vice, & plus propre à nous conduire vers le néant, d'une manière commode & agréable.

ble. On n'ose guères contester cette maxime aux *Esprits-Forts* ; l'amour que les Gens de bien ont pour la Vertu, baze de toutes leurs espérances, leur donne un certain penchant à accumuler sur elle tout ce qu'ils peuvent penser de grand & de Sublime. Des Théologiens éclairés donnent rarement des idées assez nettes, des avantages qui sortent du sein de la Vertu considérée en elle-même ; Ils sont bien souvent un peu trop sujets à varier leurs idées, selon la matière qu'ils ont en main. S'agit-il de faire voir que, sans l'espérance d'une autre vie ; les Gens de bien seroient les plus malheureux des hommes ! La Vertu perd toute sa grandeur, tous ses avantages naturels. Est-il question d'un passage des Livres Sacrés, qui fait l'éloge de la Vertu ? Ils perdent la première idée absolument de vuë ; la Vertu acquiert le droit de nous rendre heureux, par sa propre nature ; Elle devient elle-même sa récompense ; Indépendemment d'un Etre Suprême & d'une Immortalité bienheureuse, elle peut nous procurer des agrémens Supérieurs à tous les avantages, que le Vice est capable de nous prodiguer. Ces sortes de déclamations marquent une raison petite & foible, qui se laisse séduire par les diferens sujets ; & elles ne répandent dans l'esprit du Peuple, que des notions confuses & détachées des Principes généraux de la Vérité.

Il me semble qu'à examiner attentivement la nature de la Vertu, on découvre qu'elle n'est belle & utile, que parce qu'elle est liée

à l'idée d'un Dieu qui l'aime, qui a promis de la récompenser, & qui veut qu'en la pratiquant nous contribuions à la félicité du Genre-Humain. C'est dans cette relation qu'on peut soutenir avec raison, qu'à tout prendre, même dans cette vie, la Vertu est plus propre que le Vice à fonder notre félicité. C'est dans cette relation qu'elle est féconde en Sentimens délicieux, dans quelque état que l'Homme de bien puisse se trouver. C'est la ressource la plus étendue dans l'adversité, & dans la misère; C'est l'appui le plus solide de la prospérité. Se peut-il rien de plus capable d'entretenir dans notre Ame la Satisfaction la plus douce? que la ferme persuasion que dans le Créateur de l'Univers nous trouvons un Protecteur qui ne nous perd jamais de vue, un Père infiniment Sage, puissant, bon, qui veille sur nous, & qui veut que toutes choses, l'adversité même, travaillent à notre bonheur. L'homme de bien est-il dans une Situation, où il faut sacrifier à la Vertu, ses panchans favoris, ses passions les plus impérieuses, toute sa fortune, sa réputation même! Il sent bien qu'il perd des plaisirs véritables, des avantages réels. Mais il en est dédommagé dans le moment même; Il fait que par cette noble force d'esprit, il satisfait son Législateur, qu'il plaît à son Père, & qu'il s'attire la bienveillance de celui qui lui a donné l'existence, le mouvement, & la vie; Il s'affermir dans l'espérance d'une bienheureuse immortalité; La certitude d'avoir préféré raisonnablement un intérêt infini & durable

à un avantage mince & passager, répand dans son Ame un calme, un contentement, une joie pure, qui surpassent tous les Sentimens délicieux qu'il auroit pû attendre de sa fortune, de sa réputation, de la Satisfaction de ses plus vifs desirs.

Par là on voit sans peine, que dès-que la Vertu est détachée de la Religion, elle perd la partie la plus considérable de son utilité. La question est, s'il lui en reste assez, pour être préférée au Vice; je crois qu'il est bon de distinguer ici. Si jamais le parti de la Vertu est préférable à celui du Vice, c'est lors que la Sagesse a déjà pris le dessus dans l'Ame, lors que les passions sont déjà renfermées dans les limites que la Raison leur prescrit; lors qu'habitué au devoir; on ne s'en acquitte plus par de pénibles efforts, mais qu'on préfère la Vertu sans peine, & par une espèce de goût.

Mais quelle différence entre une Sagesse tranquile, sûre d'elle-même; & une Vertu naissante qui tâche à se former, qui lutte encore contre les obstacles, qui a chaque pas se trouve arrêtée, traversée par un tempéramment indocile, & par des passions fougueuses; une vertu enfin, dont mille objets séducteurs débauchent l'attention & qui tantôt victorieuse, & tantôt vaincue, ne trouve, & dans ses défaites & dans les victoires, que des sources de nouvelles guerres, dont elle ne prévoit pas la fin. Une telle situation n'est pas seulement triste, & mortifiante; il me semble même qu'elle doit être insupportable, à-moins qu'elle ne soit

soutenuë par des motifs de la dernière force, en un mot, par des motifs aussi puissans, que ceux qu'on tire de la Religion.

Par conséquent, quand il seroit vrai, qu'une Vertu, qui jouit tranquillement du fruit de ses combats, seroit plus aimable, & plus utile que le Vice, il seroit presque impossible, qu'un Incrédule y pût jamais parvenir. Plaçons un tel homme dans l'âge, où d'ordinaire le cœur prend son parti, & commence à former son Caractère; Donnons lui, comme à un autre homme, un tempéramment, des passions, un certain degré de lumières; Il délibère avec lui-même s'il s'abandonnera au Vice, ou s'il s'attachera à la Vertu. Dans cette situation, il me semble qu'il doit raisonner à peu près de cette manière. „ J'ai une idée confuse, que „ la Vertu tranquillement possédée pourroit „ bien être préférable aux agrémens du Vice; Je sens d'ailleurs que le Vice est aimable, utile, fécond en sensations délicieuses; je vois pourtant que, dans plusieurs occasions, il expose à de fâcheux inconveniens. Mais la Vertu me paroît sujette, en mille rencontres, à des inconveniens du-moins tout aussi terribles. D'un autre côté, je comprends parfaitement bien que la route de la Vertu est raboteuse, & qu'on n'y avance qu'en se gênant, qu'en se contraignant. Il me faudra des années entières, avant que de voir le chemin s'aplanir sous mes pas, & avant que je puisse jouir des effets d'un si „ ru-

„ rude travail. Ma première jeunesse, cet
 „ âge où l'on goûte toutes sortes de plaisirs
 „ avec le plus de vivacité & de ravissement,
 „ ne sera employée qu'à des efforts aussi ru-
 „ des que continuels. Quel est donc le
 „ grand motif qui doive me porter à tant de
 „ peine, & à de si cruels embarras? Seront-
 „ ce les délices qui sortent du fond de la
 „ Vertu? Mais je n'ai de ces délices qu'u-
 „ ne très-foible idée, je ne les connois que
 „ par ce que j'en ai entendu dire à des gens,
 „ qui peut-être me trompent. D'ailleurs je
 „ n'ai qu'une espèce d'existence d'emprunt.
 „ Si je pouvois me promettre de jouir, pen-
 „ dant un grand nombre de Siècles, de la
 „ félicité attachée à la vertu, j'aurois rai-
 „ son de ramasser toutes les forces de mon
 „ Ame, pour m'assurer un bonheur si di-
 „ gne de mes recherches. Mais je ne suis
 „ sûr de mon être, durant un seul instant;
 „ peut-être que le premier pas que je ferai,
 „ dans le chemin de la vertu, me précipite-
 „ ra dans le tombeau. Quoi qu'il en soit,
 „ le néant m'attend dans un petit nombre
 „ d'années; la mort me saisira peut-être,
 „ lors que je commencerai à goûter les
 „ charmes de la vertu, & toute ma vie se
 „ fera écoulée cependant dans le travail &
 „ dans le desagrément. Ne seroit-il pas
 „ ridicule que, pour une félicité peut-être
 „ chimérique, & qui, si elle est réelle,
 „ n'existera peut-être jamais pour moi, je
 „ renonçasse à des plaisirs présents, vers les-
 „ quels mes passions m'entraînent, & qui sont
 „ de si faciles accès, que je dois employer
 O 7 „ tou-

„ toutes les forces de ma raison pour m'en
 „ éloigner? Non: Le moment où j'existe
 „ est le seul, dont la possession me soit as-
 „ sûrée; il est raisonnable que j'y faisisse
 „ tous les agrémens que je puis y rassem-
 „ bler; *Mangeons & buvons, car demain nous*
 „ *mourrons.*

Il me semble qu'il seroit difficile de trouver, dans ce raisonnement d'un jeune *Esprit-Fort*, un défaut de prudence, ou un manque de justesse d'esprit. Il vient de déclarer, qu'il n'a qu'une foible idée des avantages qui mettent au-dessus du vice, une vertu déjà formée; & ce sentiment, que je crois lui avoir prêté avec justice, doit être un des motifs les plus forts, qui le détournent des pénibles travaux, que la vertu exige de la plupart des tempérammens. Mais ne seroit-ce pas manque de lumières & d'expérience, qu'un *Incrédule novice* auroit une opinion si mince de l'utilité d'une vertu victorieuse des passions? J'en doute fort; & je crois, qu'on pourroit soutenir que le vice le plus effréné même n'est guères plus contraire à la félicité, qu'une vertu rigide & déstituée de l'idée d'un Rémunérateur Infini. Pour le prouver, il faudroit faire une longue énumération des avantages & des désagrémens, qui accompagnent l'un & l'autre; & il ne me paroît pas qu'il soit d'une nécessité absolue pour mon dessein, d'entrer ici dans ce détail. Il suffira de faire voir, que le vice ménagé avec un peu de prudence, l'emporte infiniment sur une vertu exacte, qui n'est point soutenue de la consolante idée d'un Etre Suprême.



XXXVI. DISCOURS.

Suite des

REFLEXIONS sur le Caractere
des ESPRITS-FORTS & des
INCREDULES.

UN *Esprit-Fort*, sage Econome du vice, peut jouir, selon moi, de tous les avantages qu'il est possible de puiser, dans la Vertu considérée en elle-même; & en même tems, il peut éviter tous les inconvéniens attachés au vice imprudent & à la rigide vertu. Epicurien circonspect, il ne refusera rien à ses desirs, de quelque nature qu'ils soient; pourvu qu'il puisse les satisfaire, sans s'exposer à des dangers probables. Aime-t-il la bonne chère? Il contentera sa friandise, autant que sa fortune & sa Santé le lui permettront; & il se fera une étude, de se conserver toujours en état de goûter les mêmes plaisirs; avec le même ménagement. La gaieté que le vin répand dans l'Ame a-t-elle de grands charmes pour lui? Il essaiera les forces de son tempérament, & il observera jusqu'à quel degré il peut soutenir les délicieuses vapeurs d'un commencement d'Yvresse. En un mot pour
ce

te qui regarde les mets & la boisson, il se formera un Systême de tempérance voluptueuse, qui puisse étendre sur tous les jours de sa vie des plaisirs non interrompus. Son panchant favori le porte-t-il aux délices de l'Amour ? Il peut se servir d'une économie semblable, & ménager une exacte proportion entre ses plaisirs & sa santé.

Il est vrai qu'il aura besoin d'efforts assez difficiles, pour résister au torrent de ses passions, & pour les renfermer dans les bornes de son intérêt, mais en récompense, il est dispensé de les gêner par l'équité, & par la justice. Pourquoi songeroit-il à mettre ses plaisirs en sûreté, dans le sein d'un légitime mariage ? le dégoût en émousseroit trop tôt la vivacité, que la seule grace de la nouveauté peut entretenir dans la même force. D'ailleurs à quoi bon se jeter dans le fâcheux embarras d'un ménage, & de s'exposer à toutes les tristes suites d'une union si souvent fatale ? Par quel motif détournerait-il sur une Femme publique, des desirs qui se sont fixés sur une Fille innocente, dont le peu de prévoyance & la crédulité lui promettent une conquête facile ? Rien ne sauroit le porter à cette espèce de Sagesse, que la crainte d'une famille puissante, capable de lui faire païer trop cher des délices de courte durée. Quelle raison aura-t-il surtout, de respecter le Sacré lien du mariage ? Se fera-t-il un risible scrupule de dérober à un Mari le cœur de son Epouse dont un contract autorisé par les loix, l'a mis seul en

en possession. Nullement : son intérêt veut qu'il se régle plutôt sur les loix de la Mode : & que profitant des agrémens du Mariage , il en laisse le fardeau au malheureux Epoux. Qu'y risquera-t-il au fond ? Voit-on dans nos jours des Adultères punis par la Justice ? N'est-il pas même, d'ordinaire, de la dernière difficulté, de prouver la réalité de ces sortes de crimes ? Les preuves les plus convaincantes ne sont guères à cet égard, que de fortes probabilités.

Dans toutes les autres branches de la conduite d'un *Esprit-fort*, une prudence d'assez facile pratique suffit, pour se procurer sans risque mille agrémens, en manquant à-propos de candeur, de justice, d'équité, de générosité, d'humanité, de reconnoissance, & de tout ce qu'on respecte sous l'idée de Vertu. Qu'avec toute cette enchaînage de commodités & de plaisirs, dont le Vice artificieusement conduit est une source intarissable, on mette en parallèle tous les avantages qu'on peut se promettre d'une Vertu, qui est guidée par toute la prudence possible, mais qui se trouve bornée aux espérances de la Vie présente : Il est vrai que cette vertu a, dans un certain degré, de commun avec le vice, tel que je viens de le dépeindre, la prudente jouissance des plaisirs des sens. Mais combien de sources de ces plaisirs n'est-elle pas obligée de boucher ? Combien d'occasions de les goûter, ne se contraind-elle pas de négliger, & d'écarter de son chemin ? Si elle se trouve dans la prospérité & dans l'abondance, j'avoue qu'el-

qu'elle y est assez à son aise; Il est certain pourtant que dans les mêmes circonstances, le vice habilement mis en œuvre, a encore des libertés infiniment plus grandes. Mais l'appui des biens de la Fortune manque-t-il à la vertu? Rien n'est plus dépourvu de ressources, que cette triste sagesse. Jettons les yeux sur un Jeune-homme, qui se trouve dans la plus grande vigueur de son âge; Il est assujetti aux mêmes panchans que les autres hommes; le Beau-Sexe fait sur lui les plus vives impressions: Mais à peine fait-il se procurer de quoi subsister seul, d'une manière un peu douce; la considération que les richesses se sont acquises, lui interdit presque absolument l'espérance de trouver une Femme, dont le bien & le mérite lui promettent une double félicité. Supposons en même temps que ce jeune homme se soit dévoué à une vertu dépourvue de l'appui de la religion. Ira-t'il confondre les idées du Bonheur & de la Fortune, & ensevelir ses desirs dans les rides d'une Femme surannée? Non, il n'a garde de se procurer une source infinie de dégoût, & de promettre un attachement fidèle & tendre, à une personne, dont la figure ne lui donne que de l'aversion. Il a en horreur l'adultère; il frémit à la seule idée d'un plan de ruses scélérates, dressé exprès pour réduire une fille d'honneur à l'infamie, & peut-être à la fatale nécessité d'entasser, pendant toute sa vie, actions honteuses sur actions honteuses. Se résoudrait-il; au risque de sa santé & de sa vie même, à se forcer à la brutalité de s'ad-

dresser aux rebuts de la débauche publique? Un Vertueux Incrédule peut n'y pas trouver de crime: Mais peut-il se permettre une imprudence si dangereuse? Peut-il se permettre une imprudence si dangereuse? Peut-il soutenir l'idée Souverainement choquante d'objets si odieux, & si infames? Non; la seule ressource qui lui reste c'est, ou de lutter sans relâche contre des desirs d'autant plus difficiles à vaincre, qu'ils sont, dans leur nature, bons, convenables, & utiles; ou bien de préférer le danger d'être misérable à celui de renoncer à sa Sagesse, de se lier à une personne sans fortune, & de s'exposer à procurer des enfans menacés des mêmes inconveniens, qui ont répandu de l'amertume sur la vie de leur malheureux Père.

Dans mille autres situations, la vertu d'un *Esprit-Fort* ne peut qu'être sujette aux plus facheuses traverses, & le priver de mille avantages très-réels, & très-dignes de s'attirer son Amour. J'avoue que si la masse générale des hommes étoit beaucoup plus éclairée & dévouée à la sagesse, une conduite régulière & vertueuse seroit un moyen assez sûr de parvenir à une vie douce & commode: Mais il est certain, que le Vice & l'Ignorance l'emportent, dans la Société Humaine, sur les lumières & sur la Sagesse. C'est-là ce qui barre le chemin de la Fortune aux Gens de bien, & qui l'élargit pour une espèce de *Sages vicieux*. Un *Esprit-Fort* se sent un Amour bizarre pour la Vertu, il s'aime pourtant; la bassesse, la pau-

pauvreté, le mépris, lui paroissent des maux véritables; le crédit, l'Autorité, les richesses, s'offrent à ses desirs comme des biens dignes de ses recherches. En achetant pour un Somme modique la protection d'un Grand-Seigneur, il peut se procurer contre la défense des Loix, une Charge propre à lui donner un rang dans le monde, à le faire vivre dans l'opulence, à établir & à soutenir sa famille. Mais peut-il se résoudre, à employer un si coupable moyen de s'assurer un destin brillant & commode? Non; il est forcé de négliger un avantage si considérable, qui sera saisi avec avidité par un homme qui détache la Religion de la Vertu; ou par un autre qui agissant par principe, secoué en même tems le joug de la Religion. Un Prince, un Ministre d'Etat, est ostentateur d'un mérite qu'il n'a pas; on ne sauroit vaincre sa dureté, sans se ligner avec son orgueil, sa faveur est pourtant une féconde source d'emplois & de biens; Une adulation un peu ingénieuse peut facilement nous en mettre en possession. Pour s'insinuer dans cet Esprit foible, notre Incrédule vertueux obtiendra peut-être de lui-même quelques efforts de politesse & de complaisance, qui n'iront point jusqu'à la fourberie: Mais sa roideur se pliera-t-elle jusqu'à la bassesse d'une flatterie indigne? Quoi dira-t-il, je sacrifierois à mes intérêts particuliers une grande partie de la félicité publique! J'irois nourrir les vices de ce Seigneur, en les déguisant à ses propres yeux! Mes éloges augmenteront dans son ame un Orgueil,

gueil, dont tout un Peuple auroit à Souffrir ! En enflant dans son imagination l'idée qu'il a de ses talens & de ses lumières, je lui ferois rejeter les avis les plus utiles ; & par là je contribuerois à lui faire tirer de sa pernicieuse suffisance, des mesures capables d'inonder de malheureux tout un Etat ; Je ne saurois me résoudre à être opulent & élevé, à ce prix. Loin de moi une fortune fondée sur une baze si exécrationnelle !

Je n'étalerai pas ici une liste étendue de semblables situations, dans lesquelles la vertu est obligée de rejeter des biens très-réels, que le vice adroitement ménagé s'approprieroit sans peine & sans danger. Mais qu'il me soit permis de demander à un Incrédule Vertueux, par quel motif il se résout à des sacrifices si tristes ? Qu'est-ce que la nature de sa vertu lui peut fournir de propre à le dédommager de tant de pertes considérables ? Est-ce la certitude qu'il fait son devoir ? Je crois avoir démontré, que son devoir ne consiste qu'à bien ménager ses véritables intérêts, pendant une vie de peu de durée. Mais je viens de prouver que la vertu l'empêche, à proprement parler, de s'acquitter de son devoir réel. Il sert donc une Maîtresse bien pauvre, ou bien ingrate ; qui ne paie ses services les plus pénibles, d'aucun véritable avantage, & qui, pour prix du dévouement le plus parfait, lui arrache les plus flatteuses occasions d'étendre sur toute sa vie les plus doux plaisirs, & les plus vifs agrémens.

Il me dira peut-être, l'équivalent de tout

ce qu'il sacrifie, à ce qu'il considère comme son devoir, se trouve non dans la nature de la vertu, mais dans l'ombre de la vertu, dans la *Réputation*.

Je ne veux pas examiner ici, jusqu'à quel point l'amour de l'estime publique est sensé & convenable à un homme, qui proportionne ses attachemens au prix véritable que sa Raison découvre dans les objets. J'avouë qu'à plusieurs égards la *Réputation* est un bien réel; & que la tendresse invincible que nous avons pour nous-mêmes, doit exciter naturellement tous les hommes à rechercher l'estime de leurs semblables. Les idées avantageuses que les autres hommes ont de nous, ne peuvent que chatouiller agréablement la vanité, qui renfermée dans certaines bornes, est en nous une source pure & légitime de Sentimens délicieux. L'Amour de la *Réputation* subordonné à celui de la vertu est surtout naturel à des hommes, qui admettent une Religion & un Etre Suprême, qui les obligent à aimer leurs prochains, & à contribuer à leur félicité. Il n'est guères possible d'aimer & d'estimer quelqu'un, & de se mettre peu en peine de sa tendresse & de son estime. D'ailleurs un homme qui, par un principe d'Amour pour la Divinité, se croit obligé d'être autant qu'il est possible, bienfaiteur du Genre-Humain, doit trouver dans la *Réputation* un sûr moyen de faciliter, & de faire réussir tous ses efforts de bonté & d'humanité. Il est certain encore que l'Amour de la *Réputation* est d'une grande utilité pour un homme, qui ti-

re

re l'idée de la vertu de l'idée d'un Etre Suprême : C'est un principe auxiliaire , qui soutient & qui anime les efforts de sa Raison , & qui l'aide à surmonter les obstacles qui lui barrent le chemin de la véritable Sagesse.

La *Réputation* ne laisse pas d'être aussi un avantage pour un Incrédule vertueux , & l'on ne sauroit soutenir que son Amour pour elle ne soit raisonnable : Mais c'est pour lui un avantage bien foible , quand c'est l'unique récompense qu'il attend de sa stérile vertu. Outre les plaisirs que la vanité tire de la *Réputation* , tout l'avantage qu'un *Esprit-Fort* en peut espérer , n'aboutit qu'à l'amitié , qu'aux caresses , & qu'aux services de ceux qui ont formé de son mérite des idées avantageuses. Mais qu'il ne s'y trompe point : Ces douceurs de la vie ne trouvent pas une source abondante dans la *Réputation* qu'on s'attire par la pratique d'une exacte vertu. Dans le Monde fait comme il est , la *Réputation* la plus brillante , la plus étendue , & la plus utile , s'accorde moins à la vraie Sagesse ; qu'aux grands talens , qu'à la supériorité d'esprit , qu'à une profonde érudition. Que dis-je ! Un Homme de bien se procure-t-il une estime aussi vaste , & aussi avantageuse ; qu'un Homme poli , complaisant , badin , qu'un bon vivant , qu'un fin railleur , qu'un aimable étourdi , qu'un agréable débauché ?

Il est vrai que presque tous les hommes débitent que la vertu est préférable à tout , & que c'est le plus estimable des objets,

ra-t-il admis familièrement à leur table, & dans leurs conversations? Si cette vertu paroît soutenue par quelques lumières & par quelques talens, feront-ils des efforts pour la tirer de la poussière, & pour la placer dans une situation où elle puisse influencer sur le bonheur public? Ce sont-là des phénomènes qui ne frappent guères nos yeux, *Virtus laudatur & alget*. On accorde à la vertu quelques loüanges vagues, & la plupart du tems on la laisse croupir dans la misère. Si, dans les tristes circonstances qui l'environnent, elle cherche du secours dans son propre sein; il faut que par des nœuds indissolubles elle se lie à la Religion, qui seule peut lui ouvrir une source inépuisable de satisfactions vives & pures.

Je vai plus loin; je veux bien supposer les hommes assez sages, pour accorder *l'estime la plus utile* à ce qui s'offre à leur Esprit, sous l'idée de la vertu. Mais cette idée est-elle juste & claire, chez la plupart des hommes? le contraire n'est que trop certain. Le grand nombre, dont les suffrages décident de la *Réputation*, ne voit les objets qu'à travers ses passions & ses préjugés. Mille fois le vice usurpe chez lui, les droits de la vertu. Mille fois la vertu la plus pure, s'offrant à son esprit sous le faux jour de la prévention, revêt une forme désagréable & hideuse. Combien de fois les suffrages du Public ne condamnent-ils pas la Candeur à passer pour Brutalité, une sage Douceur pour Lacheté & pour Mollesse, la Constance pour Obstination, la Justice pour Cruauté, une noble &

juste Fierté pour un Orgueil odieux & ridicule? Combien de fois ces mêmes suffrages n'ajugent-ils pas le titre de Politesse à l'indigne Adulation, celui de Clémence à la basse Connivence pour le crime, celui d'Humilité & de Modestie à une Vanité qui se cache pour mieux parvenir à son but, celui de Prudence à la noire Dissimulation, celui de Zèle à l'Emportement & à la Fureur? Une partie de la Multitude se laisse séduire par la première apparence des objets, & se risque dans ce foible jour à en juger de travers. Une autre partie prend pour les premiers axiomes de la Vérité les Opinions qui ont la vogue; & elles ne lui deviennent suspectes, que quand la Mode commence à ménager du crédit à d'autres Maximes. Enfin une grande partie de ce Public qui dispense la *Réputation*, raisonne pour ainsi dire plutôt, par la *Volonté* que par l'*Entendement*: les objets se présentent à son esprit, non tels qu'ils sont dans leur nature, mais tels qu'elle souhaitteroit qu'ils fussent; Et bien souvent ces trois différens bandeaux aveuglent la même Raison.

La considération de cette méthode populaire de raisonner, peut fournir, à mon avis, des preuves faciles & claires, pour démontrer que la vertu la plus parfaite est moins propre, que le Vice prudent & rusé, à se saisir de la *Réputation*, qui lui est due à elle seule.

La véritable vertu est resserrée dans des bornes extrêmement étroites. Toutes les règles que la Raison lui prescrit, sont fixes
&

& déterminées. A droit & à gauche de sa route ainsi limitée, se découvre le vice. Par là elle est forcée à n'gliger mille moïens de briller & de plaire, & de s'exposer à paroître souvent odieuse & méprisable. Elle met au nombre de ses devoirs la Douceur, la Politesse, la Complaisance: Mais ces aimables moïens de gagner les cœurs des hommes, sont subordonnés à la Justice; Ils deviennent vicieux, dès qu'ils s'échappent de l'empire de cette vertu souveraine, qui seule est en droit de mettre, à nos actions & à nos sentimens, le sçeau de la vertu.

Il n'en est pas ainsi d'une fausse vertu, faite exprès pour la parade par le vice ingénieux, qui trouve son intérêt à se cacher sous ce voile imposteur. Elle peut s'arroger une liberté infiniment plus étendue. Aucune règle inaltérable ne la gêne. Elle est la maîtresse de varier ses maximes & sa conduite selon ses intérêts, & de tendre toujours, sans la moindre contrainte, vers les recompenses que la Gloire lui étale. Il ne s'agit pas pour elle de mériter la *Réputation*, mais de la gagner de quelque manière que ce soit. Rien ne l'empêche de se prêter aux foiblesses de l'Esprit humain. Tout lui est bon, pourvu qu'elle aille à ses fins. Est-il nécessaire, pour y parvenir, de respecter les Erreurs Populaires, de courber sa Raison sous les Opinions favorites de la Mode, de changer avec elle de parti, de se prêter aux circonstances & aux préventions publiques? Ces efforts ne lui coûtent rien; elle

veut être admirée; & pourvû qu'elle réussisse, tous les moïens lui sont égaux.

Remarquons encore que la véritable vertu est en général assez simple, & assez unie. Il n'y a pour elle qu'un petit nombre d'occasions d'étaler, d'une manière frappante & propre à entraîner l'admiration, toute sa force & toute sa beauté. Dans toutes les autres circonstances, sa force & sa grandeur consistent à se renfermer dans les bornes d'une nature perfectionnée, qui n'a rien d'étonnant; & c'est justement cette simplicité raisonnable qui l'avilit, & qui la fait paroître petite & commune aux yeux du Public. Par une vieille erreur, qui sort du fond même de l'imbécillité humaine, tous les Peuples de tous les âges ont mieux aimé se laisser saisir par un étonnement machinal, que d'accorder à ce qui est réellement beau une admiration raisonnée. *Régler, corriger la Nature, c'est l'Ouvrage de petits efforts ordinaires; Pour en être capable, il ne s'agit que de le vouloir. Ce qui est véritablement grand & merveilleux, c'est de s'élever par un noble effort au-dessus de la Nature, de n'aspirer à rien qui ne soit extraordinaire, & qui ne tiennne du prodige; d'aller bien plus loin que le simple devoir, auquel une Raison exacte dérobe si souvent tout éclat; enfin de se livrer à une espèce de Beau, dont le Bon n'est pas la base.*

Cette fausse idée n'est pas seulement une Erreur Populaire, elle a dominé de tout tems dans les différentes sectes de Religion, & dans toutes les Ecoles des prétendus Sages.

ges. La seule Doctrine de J. Christ & de ses Disciples, en a rejeté l'éclat imposteur; Elle a mis la Sagesse au niveau de la Nature; & son grand but a été d'affujettir à l'ordre les utiles panchans, avec lesquels les hommes sont nés. Mais cette Divine Philosophie n'a pas pu résister long-tems à l'amour outré, que l'Imagination Humaine a pour l'Extraordinaire. On l'a bientôt déshonorée, par l'ostentation d'austérités impertinentes. On a voulu détruire l'homme, pour le rendre vertueux; & les excès d'une brillante bigotterie se sont élevés sur les ruines d'une Sagesse naïve, dont toutes les branches formant une heureuse Symétrie s'étendent vers le bien de la Société. Ce n'est d'ordinaire, que sur ces fausses & pernicieuses maximes, qu'on règle l'admiration qu'on a pour la Vertu.

Qui daignera admirer le mérite uni & so- ciable d'un homme; qui, se conformant aux salutaires règles d'une Nature épurée, vivra paisiblement dans le sein de sa famille, tendre & fidèle Epoux, Père appliqué, travaillant avec les efforts les plus suivis à rendre ses enfans d'utiles Citoïens, Maître facile, Voisin commode? Ce ne sont-là que de petites vertus obscures & bourgeoises, qui méritent à-peine la plus légère attention.

Voulez-vous ménager à votre vertu de la pompe & de la magnificence? Produisez-vous dans le Public, d'un air grave & nébuleux; qu'un air sombre annonce à vos spectateurs, les profondes & sérieuses médi-

tations de votre ame ; qu'une Sainte pesanteur engourdisse & votre ton de voix , & tous les mouvemens de votre corps ; Dérobez-vous à la Société profane de ceux , qui se permettent la licence d'un éclat de rire , ou d'un discours badin ; Terrassez , foulez aux pieds vos panchans naturels les plus innocens ; Que le seul nom de *Plaisir* creuse davantage les rides de votre front ; Que la Raison n'ait rien à démêler avec votre Morale ; Mesurez-en l'élevation à ce qu'elle a de rigoureux , d'austère , d'épineux , de contraire aux desirs naturels du cœur humain ; Cherchez des ennemis pour les combattre ; Que la faim , la soif , les veilles , vous desséchent continuellement , & entent sur votre tempéramment une mélancolie philosophique , une respectable morosité. Vous voilà un prodige de vertu. Quand vous négligeriez les devoirs roturiers de la vie Civile , on y connivera sans peine ; Il doit être pardonnable à un mérite si sublime , & si supérieur à la Nature , de ne pouvoir pas se baisser jusqu'à ces minuties peu considérables.

Je fais bien que le vice artificieux ne s'accommoderoit pas d'une vertu si inhumaine. Mais si une vaste & éclatante *Réputation* est utile à ses intérêts , pourquoi ne revêtiroit-il pas les apparences de ce mérite étonnant ? Pourquoi n'en donneroit-il pas le brillant spectacle au Public ? Quitte à s'en dédommager dans le particulier. Pourquoi n'imiteroit-il pas ces Acteurs qui descendent du théâtre , pour dépenser dans la débauche le pro-

XXXVI. D I S C O U R S. 343

produit des Sentimens héroïques, dont ils ont charmé le parterre.

Il me semble que toutes les raisons que je viens d'alléguer, pour prouver qu'un *Esprit-fort* ne sauroit être vertueux par principe, sont d'une évidence qui approche bien fort de la démonstration. Je les crois si palpables, que lors qu'un Incrédule qui fait un peu raisonner, soutient que ses principes le disposent suffisamment à la vertu, il est très-probable qu'il n'exprime par ce mot que la tempérance, & la force d'esprit nécessaire pour éviter certains excès nuisibles.



XXXVII. D I S C O U R S. .

Suite des

REFLEXIONS sur le Caractere
des ESPRITS-FORTS & des
INCREDULES.

IL s'agit encore de forcer nos adversaires dans leur dernier retranchement, où la malheureuse conduite de la multitude, qui admet une Religion, semble les mettre à l'abri de toutes nos attaques. Un Philosophe de cette secte appuie souvent ses prétentions sur la Vertu, par le raisonnement que voici.

„ Je veux supposer avec vous qu'un hom-

„ me, qui n'admet ni *Cause première* ni *Réli-*
 „ *gion*, ne trouve en lui-même aucun prin-
 „ cipe, qui puisse le déterminer à cette dif-
 „ position, qu'on appelle vertu. Mais quand
 „ cette supposition seroit une vérité démon-
 „ trée, qu'y gagneriez-vous? Est-ce par
 „ principe que les hommes se conduisent?
 „ Le soutenir, n'est-ce pas tomber aveu-
 „ glément dans une erreur, qui se décou-
 „ vre à la moindre attention sur les actions
 „ du Genre-Humain? Quoi! Cette multi-
 „ tude d'hommes qui font profession d'ad-
 „ hérer aux préceptes de J. Christ, & qui
 „ marquent même un amour ardent pour
 „ leurs opinions, donne-t-elle, dans sa
 „ conduite, à la vertu quelques degrés de
 „ Supériorité sur le vice? La persuasion où
 „ ils sont, que leurs actions décideront de
 „ leur bonheur & de leur malheur éternel,
 „ paroît-elle influer en rien sur les déter-
 „ minations de leur volonté? Un frein si
 „ terrible retient-il la fougue de leurs pas-
 „ sions, & les détourne-t-il d'un précipice
 „ qui conduit, selon eux, à un abîme
 „ d'infamie & de douleur? Non. On diroit
 „ que ce frein échauffe leur ardeur pour le
 „ crime, & que les obstacles, que leurs O-
 „ pinions opposent à leurs desirs, ne font
 „ qu'irriter ces desirs, & leur prêter une
 „ nouvelle force. Que peut-on conclure
 „ d'une Vérité si frappante, sinon que les
 „ Maximes qu'on a dans l'esprit, laissent
 „ les sentimens du cœur dans une parfaite
 „ indépendance; & que la seule cause qui
 „ donne la forme à la différente conduite
 „ des

„ des hommes , font les différens degrés
 „ d'un temperamment heureux ou malheu-
 „ reux, qui naît avec nous, & qui est l'ef-
 „ fet physique de la constitution de nos corps.
 „ Conformément à cette vérité d'expérien-
 „ ce, s'il y a des gens que naissent amis de
 „ la propreté & de l'ordre, & d'autres qui
 „ se plaisent dans le desordre & dans la né-
 „ gligence, il s'en trouve qui viennent au
 „ monde avec une inclination naturelle pour
 „ la Justice & pour l'Equité, tandis que
 „ d'autres paroissent entrer dans la Société
 „ humaine, accompagnés de la Dureté, de
 „ la Malice, & de la Fourberie. D'ail-
 „ leurs presque tous les hommes naissent
 „ avec plus ou moins de respect pour les
 „ vertus qui lient la Société. N'importe
 „ d'où puisse venir cette utile disposition du
 „ cœur humain ; Elle lui est essentielle ;
 „ Un certain degré d'Amour pour les au-
 „ tres hommes nous est naturel, tout com-
 „ me l'amour souverain que nous avons cha-
 „ cun pour nous mêmes. De là vient qu'il
 „ est presque aussi rare de voir la Scéléra-
 „ tessé poussée aux derniers excès, que la
 „ vertu élevée jusqu'au plus haut degré de
 „ perfection. Il y a des gens qui avancent
 „ dans le crime, tranquillement & sans ef-
 „ fort, jusqu'à un certain point ; mais qui
 „ dans la suite, quoi-que placés dans des
 „ circonstances où leur intérêt exige qu'ils
 „ achèvent la carrière, trouvent dans le
 „ fond de leur nature quelque chose qui les
 „ effraie, qui les arrête, & qui fait échouer
 „ leurs pernicieux desseins.

Si l'on vouloit disputer le terrain pas-à-pas aux *Esprits-Forts*, on pourroit leur nier que leurs principes les autorisent à croire, qu'il y ait des semences de vertu dans le fond de la Nature Humaine. Quand nous leur soutenons que l'idée d'un Dieu & d'une Religion, idée familière à tous les Peuples & à tous les Ages, marque dans l'ame humaine une disposition naturelle à embrasser cette Opinion; ils se dérobent je ne dis pas à cette preuve démonstrative, mais à cette forte probabilité, en mettant à la place de la Nature, les préjugés presque invincibles de l'Educacion. Quelles raisons peuvent-ils avoir pour ne pas raisonner de la même manière sur la vertu, & pour ne pas attribuer ces principes de Sociabilité aux premières impressions de l'Autorité sur l'esprit docile & flexible de l'Enfance? Si l'une de ces suppositions n'est pas plus absurde que l'autre, pourquoi la même force d'esprit qui fait se débarasser du joug de la Religion, ne pourroit-elle pas encore briser les chaînes d'une chimérique vertu? D'un autre côté, s'ils croient avoir des raisons convaincantes pour trouver, dans la constitution même de l'homme, quelque principe de vertu; ne devroient-ils pas du-moins soupçonner, que des moïens qui vont si sûrement au but fixé de la conservation de la Societé, n'ont pas leur source dans un concours fortuit d'atomes, ni dans une certaine *Fatalité*, expression inventée pour ne signifier rien du tout? Ces moïens n'indiquent-ils pas plus naturellement la sage direction d'un Etre Intelligent,

gent, qui aime les hommes ; mais qui, dans l'assemblage impénétrable de tous les Attributs, trouve des raisons pour ne rendre pas les hommes plus heureux sur cette terre, & pour faire que cette vie soit pour eux un rude & fâcheux apprentissage ?

Mais venons au nœud de la Difficulté, qui ne tire un air éblouissant que des affreux desordres qui ravagent la Société, malgré la crainte & l'espérance dont la Raison semble barrer nos inclinations vicieuses. J'avouerai d'abord comme une vérité palpable, que le tempéramment de l'homme est pour lui une féconde source de motifs, & qu'il a une influence très-étendue sur toute sa conduite. Mais ce tempéramment forme-t-il seul notre caractère, détermine-t-il tous les actes de notre volonté ? Sommes-nous absolument inflexibles à tous les motifs, qui nous viennent de dehors ? Nos opinions vraies ou fausses, la vue d'un intérêt réel ou apparent, sont-elles incapables de rien gagner sur nos panchans naturels ? Rien au monde n'est plus évidemment faux, & pour le soutenir il faut n'avoir jamais démêlé les ressorts de sa propre conduite. Nous sentons tous les jours, que la reflexion sur un intérêt considérable nous fait agir directement, contre les motifs qui sortent du fond de notre naturel. Il arrive tous les jours, que l'idée d'un gain, seulement probable, inspire de l'assiduité & de l'application à un homme, dévoué par son tempéramment à l'indolence & l'amour des plaisirs. Une sage éducation ne fait pas toujours tout l'effet qu'on

pourroit s'en promettre, mais il est rare qu'elle soit absolument infructueuse. Supposons dans deux hommes le même degré d'un certain temperamment & de génie, est-il sûr que le même caractère éclatera dans toute leur conduite? l'un aura été fait, & pour ainsi dire laissé là; dès son enfance, il n'aura eû d'autre guide que son naturel; son esprit enrouillé dans l'inaction, n'aura jamais opposé la moindre reflexion à la violence de ses panchans; toutes les habitudes vicieuses dérivées de son temperamment auront eû le loisir de se former; elles auront asservi sa raison pour jamais. L'autre au-contraindre aura appris, dès-l'âge le plus tendre, à cultiver son bon-sens naturel, on lui aura rendu familiers des principes de vertu & d'honneur; on aura fortifié dans son Ame la sensibilité pour le Prochain, de laquelle des semences y ont été placées par la Nature; on l'aura formé à l'attention sur sa conduite, & à la force de faire quelque résistance à ses desirs les plus impérieux. Ces deux personnes seront-elles nécessairement les mêmes? Cette idée peut-elle entrer dans l'esprit d'un homme, qui ne s'est pas entièrement brouillé avec le Sens-Commun?

Les hommes *n'agissent point par principe*, est une phrase qu'on peut laisser passer, quand on ne s'en sert que pour exprimer fortement le peu d'attention que font les hommes à leurs lumières: Mais quand on veut nous en faire un Axiome exprimé dans les termes les plus propres, ce n'est rien moins

moins qu'une Maxime incontestable. Il est vrai qu'un trop grand nombre d'hommes n'arrachent que trop souvent leur conduite à l'empire légitime de leurs principes, pour s'affervir à la tyrannie de leurs passions : Mais ces mêmes hommes n'ont pas, dans toutes les occasions, une conduite également étourdie ; leur tempéramment n'est pas toujours excité avec la même violence. Si un tel degré de passion détourne leur attention de la lumière de leurs principes, cette passion moins animée, moins fougueuse, peut céder à la force de la réflexion, quand elle offre à l'esprit un intérêt plus grand de toutes manières, que celui qui nous est promis par nos panchans. Il est constant que jamais la volonté ne se détermine que vers le parti, qui à tout prendre paroît le meilleur, dans le point fixe de la détermination de la volonté. Si dans ce point nous croïons trouver ce *Bien Supérieur*, en obéissant à nos passions, elles emportent nécessairement la balance ; & si ce même *Bien* s'offre du côté de nos principes, nous nous y soumettons avec la même nécessité. Notre tempéramment a sa force, & nos principes ont la leur. Selon que ces forces sont plus ou moins grandes de côté & d'autre, notre conduite varie. Un homme qui n'a point de principes opposés à ses panchans, suivra toujours indubitablement ce que lui dicte son naturel. Et un homme dont le tempéramment est combattu par les lumières fausses ou véritables de son esprit, doit être souvent en état de prendre le parti de ses

idées, contre les intérêts de ses penchans.

La conduite des *Esprits-Forts* prouve même, qu'ils sentent que les idées qu'on a dans l'esprit influent sur les déterminations de la volonté. Quel peut-être leur but en déclamant contre la persécution, l'intolérance, les fourberies du Clergé, & contre le Zèle indiscret qu'il inspire à la brutale Populace? Ne tâchent-ils pas de gagner les esprits, en y plaçant des idées justes & raisonnables? Et à quoi leur serviroit-il d'éclairer ainsi la Raison, si elle n'avoit pas la moindre influence sur le cœur & sur la conduite? Un Incrédule manquera-t-il assez de bon sens ou de pudeur, pour pousser la chicane jusqu'à avancer, que tous les motifs ont une certaine force sur le naturel, excepté les seuls qui ont leur Principe dans la Religion? Rien ne seroit plus absurde. La force de tous les motifs consiste dans l'intérêt qu'ils offrent à notre esprit; & certainement il n'est point d'intérêt plus grand ni plus général, que celui que la Religion étale à l'amour que l'homme a pour lui même.

Mais comment expliquer cependant les desordres généraux qui désolent, & qui déshonorent les Sociétés qui admettent une Religion? C'est ici que je suis obligé d'entrer dans une triste discussion, mais qui à ce que j'espère, sera intéressante & de quelque utilité.

Pour que la Religion soit un motif propre à porter les hommes à la Vertu; il faut qu'on

qu'on la croie, & d'une manière qui anime l'homme à préférer son devoir aux fougues de son temperamment. Malheureusement il y a peu de gens, parmi ceux qui se parent du titre de Chrétiens, qui croient réellement leur Religion, & moins encore qui la croient d'une manière qui puisse influer efficacement sur leur conduite. S'il y a des Athées de reflexion, il y en a aussi un grand nombre qui sont, pour ainsi dire, Athées d'inattention. Que de Brutes parmi la Populace de toutes les Nations ! Que de gens, dont l'esprit, accoutumé à croupir dans l'indolence, devient létargique, & absolument incapable de réfléchir sinon sur les besoins qui se présentent à leurs sens, d'une manière directe & immédiate ! De cette foule d'hommes indignes de ce nom, sort principalement cette classe malheureuse de Scélérats, qui mettent leur honneur à braver l'honneur même ; qui sont en execration à ceux-là mêmes qui sont vicieux avec quelque ménagement. Ils font du crime leur profession ; Tout le Genre-Humain est leur ennemi public ; c'est pour eux que sont introduits dans le monde, les rouës, les gibets, les Boureaux ; Ce sont des espèces de Monstres, autant au dessous des Brutes par l'abus de leur raison, que la Nature les a voit placés au-dessus d'elles.

On peut mettre en parallèle avec ces prodiges de Scélératesse un nombre considérable de Grands-Seigneurs, qui trouvent leur perte dans leur opulence ou dans leur élévation. Objets eux-mêmes d'une espèce
de

de culte, enivrés des caresses & de l'adulation de leurs inférieurs ; éblouis par leurs équipages, par leurs palais, par leurs meubles superbes ; accablés, énervés par les plaisirs ; perdus dans les vastes plans de leur ambition ; asservis à un honneur qui n'a pour règle que la bizarrerie de la Mode, ils n'ont ni le loisir, ni l'esprit assez libre, pour songer à leur origine & à leur fin. Selon un des plus Beaux-Esprits de France, on leur fait trop d'honneur, en s'imaginant qu'ils croient qu'il n'y a point de Dieu ; ils n'y pensent pas seulement. On m'avouera sans peine qu'inférer, de la conduite de ces viles espèces d'hommes, que la Religion est inutile à la Vertu ; c'est soutenir que le Soleil se lève en vain sur l'horizon, puisque sa lumière est incapable de guider les aveugles.

Il y a une autre classe d'hommes beaucoup plus étendue qui se persuade fortement qu'elle croit un Etre Suprême & une Religion. Ces gens ont reçu dans leur enfance, des mains de leurs Pères ou de leurs Maîtres, un Système de dogmes & de préceptes, qui imprimé dans leur mémoire, par des répétitions continuelles, leur est devenu propre & presque essentiel. Mais jamais ils n'ont été formés à l'examen, on leur en a même fait peur, on les en a détournés comme d'une féconde source d'erreurs pernicieuses & damnables. Les preuves dont on attaque leurs opinions ont beau leur paroître invincibles, au lieu d'ébranler leur Système, elles ne font que les irriter,

ter, & les opiniâtrer à s'y fortifier davantage. Ils n'apprennent jamais à distinguer la démonstration d'avec le Sophisme; ils sont accoutumés à ne point croire par évidence, mais à croire parce qu'ils croient. Pour qu'un Docteur de la Religion mérite leur attention & leurs applaudissemens, il doit se garder de poser des principes, d'en tirer des conséquences, & de les conduire, par une route unie, des Vérités les plus simples à la connoissance sûre des Vérités plus abstruses; ils ne l'écoutent pas; ils se plaisent à marcher dans les ténèbres. Vouloir porter devant eux le flambeau de l'évidence, c'est leur déplaire, c'est les offenser. Dès la définition du sujet, l'ennui les saisit; ils abandonnent le Docteur Philosophe; & en rêvant à leurs affaires & à leurs projets, ils accourcissent l'intervalle qu'il y a entre l'exorde & la fin du Discours. Pour les attacher à vos paroles, & pour leur persuader qu'ils en profitent, il faut prendre tous leurs préjugés pour des axiomes, bâtir là-dessus une frivole déclamation, remuer leur cerveau par une foule d'images différentes, étonner, étourdir leurs sens, troubler leur cœur. C'est-là le moïen de les renvoyer contents, & sûrs que les motifs d'être gens de bien viennent d'acquiescer chez eux une nouvelle force.

Je suis convaincu que cette Religion, quoique recuë avec un indigne aveuglement n'est point du tout sans force sur l'esprit humain pourvu que la Morale qu'elle enseigne soit saine. Je suis sûr même qu'elle fait sou-

vent

vent des gens de bien de ceux, qui, sans ce salutaire contrepoids, auroient été entraînés dans l'habitude du Vice, par un tempéramment qui se seroit fortifié tous les jours. Mais je ne saurois m'imaginer qu'elle aura le même succès sur un naturel extrêmement indocile, qu'une Religion raisonnée qui s'offre toujours à l'Ame, accompagnée des preuves auxquelles un examen exact & scrupuleux plusieurs fois recommencé a trouvé le poids nécessaire. Quand muni uniquement d'une Religion ténébreuse, on est réduit à lutter contre une passion qui offre à l'ame un intérêt considérable, ce principe a, pour m'exprimer ainsi, trop peu de consistance pour résister longtemps aux efforts d'un panchant qui sort de la nature, & qui promet un bien réel. On est porté à souhaiter en ce cas, que ce principe soit faux; on est intéressé à le croire tel. En y jettant la vue dans cette disposition, on voit sans peine qu'on l'a admis à tout hazard; & en l'abandonnant une seule fois, il arrive souvent que le charme de la prévention se détruit, & qu'on y renonce pour jamais.

Un Système de Religion accepté aveuglément est bien plus inutile encore à la Vertu, & peut devenir même très-pernicieux, quand ce Système est défectueux en lui-même, & dépourvu d'une Morale qui se rapporte au bien de la Société. Les extravagances de l'esprit humain sont presque incompréhensibles à cet égard. Combien n'y a-t-il pas de gens qui d'une manière ou d'autre, dé-

détachent la Vertu de la Religion? Ceux-ci se mettent dans l'esprit que pour être bon Chrétien, il ne s'agit que de croire promtement & vigoureusement, de se passionner pour leurs opinions, de les confondre avec la gloire de la Divinité, de haïr cordialement ceux qui ne croient pas comme eux, & de mesurer à cette haine leur amour chimérique pour l'Etre Suprême. Ils ne sont pas seulement trop indolens ou trop foux pour examiner, ils s'en feroient un crime; Plus ils s'aveuglent de propos délibéré, plus ils croient leur foi méritoire; ils pensent s'assurer une félicité éternelle, en sacrifiant à la Religion, non leurs panchans vicieux, mais leurs lumières. D'autres croient pouvoir capituler avec le Ciel, & lui donner, au lieu d'actions & de sentimens, une dévotion extérieure, des cérémonies & des attitudes du corps. Cette bizarre imagination fait l'esprit dominant d'une secte nombreuse, où il y a mille moïens de se sauver indépendamment de la Vertu, & même très-capables de se lier avec la plus grande scélératesse. Dans cette secte la ressource des pauvres, c'est d'aller au Ciel par la route de la Sainteté, ou pour mieux dire par la route de la dévotion. *Les Richesses y ont les promesses de la vie présente & de la vie avenir*; & à s'en rapporter à la foule des Ministres de cette Religion, il n'est presque pas possible qu'un homme opulent, qui aime assez son Ame pour faire quelque dépense pour elle, ne réussisse à lui procurer un bonheur illimité. Qu'y a-t-il de plus natu-

rel

son Ame sa certitude, ses promesses, ses menaces ; il ne sauroit qu'en frémir ? Il faut de nécessité que pour se reconcilier avec lui-même, il prenne une forte résolution de s'épargner à l'avenir un chagrin si cruel, & d'attacher avec de plus grands efforts son attention à la lumière, qui le guide vers une souveraine félicité. Si la même passion, qui l'avoit tyrannisé pour quelque tems, revient, elle doit lui rapeler naturellement le souvenir de son égarement & de ses suites funestes ; s'il s'écarte encore de son devoir, c'est du moins avec plus de résistance, le calme succédant à ce nouveau desordre répand encore dans son Ame plus d'amertume qu'auparavant, & y excite par là un nouveau degré d'attention ; son motif général & constant se fortifie de jour en jour, il gagne du terrain sur son naturel, & à la fin fait associer & allier à sa vertu cet ennemi de ses lumières.

Je sais bien que le regne de toutes les passions, n'est pas de si courte durée. Il y en a qui négligées dans les commencemens, asservissent l'Ame pour un tems considérable, usurpent toute notre attention, nous arrachent entièrement à nos principes, & nous traînent de desordre en desordre. Mais il est vrai aussi que lorsque la violence de cette passion s'est usée, sa force & sa durée sont égalées par la force & par la durée de la honte & de la douleur, avec lesquelles nos lumières sorties d'esclavage, nous font considérer une conduite si lâche, & si contraire à nos plus grands intérêts. Cette situation

tuation affreuse pour une Ame raisonnablement convaincuë de la réalité de la Religion, doit la porter efficacement à s'attacher à ses principes, à veiller sans relâche sur les foiblesses du tempérament, à fuir avec soin les occasions de rechutes, & à entretenir toujours ses lumières dans leur force & dans leur pureté. Je ne parle pas ici des secours puissans que la Religion peut tirer de l'assistance de Dieu; je suis sûr qu'ils sont fort éloignés d'être chimeriques; mais je plaide la cause de la Religion contre les incrédules, qui traitent de phantômes de l'imagination humaine, tout ce qu'ils sont incapables de concevoir & de sentir. Je me contente de prouver les influences utiles de la Religion sur la Vertu, par la considération de la nature de la Religion & de la nature inaltérable de l'homme.

Mais, me dira-t-on, ce que vous venez d'avancer semble démontrer, que la conviction raisonnée d'une Religion qui tend à une exacte Vertu, n'existe qu'en idée. Si elle étoit réelle, elle offriroit à l'esprit des avantages si grands, si généraux, si supérieurs à tout autre intérêt, qu'elle devoit d'abord entraîner la volonté invinciblement, & se l'attacher pour jamais. Elle triompheroit, dans l'instant, du naturel, sans avoir besoin d'efforts redoublés, pour fonder péniblement, & lentement la Vertu sur les ruines du Vice. Voici ce que j'ai à répondre à cette Objection.

La Religion telle que je l'ai définie est d'abord réellement victorieuse, d'une certai-

taine manière; Elle inspire d'abord de nécessité à l'homme un désir sincère & ardent, & une forte résolution de s'attacher à son plus grand intérêt, & à lui sacrifier tous les autres. S'il ne réussit pas à exciter tout d'un coup ce raisonnable & généreux dessein, c'est, comme je l'ai déjà insinué, que ce motif si puissant n'est pas toujours présent à son Ame. La grande difficulté consiste à se dérober à toutes sortes de distractions, & à fixer continuellement son attention sur ce Principe sûr & lumineux, qui devrait être le seul guide de nos actions. Il n'y a que l'attention qui puisse faire valoir le force d'un motif; & ceux qui savent démêler les ressorts de leur conduite, savent combien l'attention est vagabonde, avec quelle facilité elle échape à nos efforts, combien il faut d'actes redoublés pour acquérir sur elle un empire constant.

Ce qui augmente encore considérablement la difficulté d'affervir l'attention au principe, dont il s'agit, c'est que l'intérêt qu'il étale à l'Ame, quelque grand qu'il soit, est éloigné, & ne tombe pas sous nos idées. Il est certain qu'un bien présent à nos yeux, attire avec bien plus de force notre attention, qu'un bien qu'on n'attend qu'après un certain nombre d'années. Nous voyons d'un autre côté que, dans une seconde vie, la Religion nous procurera des plaisirs parfaits & éternels, mais nous ne concevons pas la nature de ces plaisirs. Si nous en avons une idée juste, si nous savions par quels moyens, ils inonderoient
nos

nos Ames de sensations délicieuses, notre attention s'y attacheroit avec ravissement, & nous les feroit en quelque sorte goûter d'avance; Il nous faudroit des efforts, pour en déssaisir notre Ame; Il est même très-apparent que cette connoissance absorbant toute notre attention, nous rendroit presque absolument inutiles pour les différentes occupations, que la vie présente exige de nous.

Voilà les raisons pourquoi la Religion ne fait pas, dès le premier combat, la conquête de notre tempéramment, & qu'elle est obligée de revenir toujours à la charge, & de borner sa gloire à gagner toujours du terrain, sur un ennemi qui a tant de ressources. Cette gloire lui est assurée. J'ai fait voir que ce principe lumineux & constant, doit de nécessité se concilier de plus en plus l'attention de notre esprit. Ce motif si grand & si général devient de plus en plus familier à l'Ame. A force d'y penser & d'y réfléchir, on se rend présent en quelque sorte les biens éloignés, dont il nous promet la possession inestimable. Si la nature de ce bien nous est inconnue, nous nous accoutumons insensiblement à nous contenter de sa certitude. Nous aprenons à remplacer, dans notre Ame, la connoissance du détail de la félicité céleste par la pensée que ce Dieu qui nous aime, qui veut nous rendre heureux, est ce même Dieu qui est la source de tous les plaisirs que nous pouvons goûter sur la terre; que c'est lui qui a sçu ménager cette agréable harmonie entre les autres créatures & nos sens; qu'il est le prin-
ci-

cipe de tout ce qui nous plaît, de tout ce qui nous charme; & que par conséquent il a un trésor infini de moiens, pour exciter en nous les plus ravissantes sensations.

Je crois avoir répondu suffisamment à l'Objection, que les *Esprits-Forts* tirent du prétendu empire souverain, que le tempéramment exerce sur la conduite de l'homme. Je n'ai pas nié que ce tempéramment n'y influât beaucoup. J'avouë même qu'il n'est pas absolument impossible, qu'un naturel d'un rare bonheur ne rende un *Esprit-Fort* honnête-homme & utile citoyen. Mais je n'aurois garde de me fier jamais à lui, si je savois que son naturel, porté machinalement à la Vertu, fût combattu par un intérêt un peu important.

Avant que de finir, j'ai encore un mot à dire sur le but de cette dernière Dissertation. Celui de la première saute aux yeux. Rien n'est plus dangereux pour la Religion, que le préjugé, qui suppose la supériorité de génie du côté de ceux qui rejettent cette Religion. Rien de plus utile par conséquent, que de détruire cette fausse idée, & de prouver que la sagesse qui vient d'en haut, n'est rien moins qu'amie des ténèbres & de la foiblesse d'esprit.

Mais dans quelle vuë, me dira-t-on, vous êtes-vous attaché à prouver, dans un si grand détail, que la Vertu périt presque entièrement, dès qu'on la détache de la Religion? Voulez-vous sonner le tocsin sur les *Esprits-Forts*, comme sur les ennemis communs de la Société humaine? Votre dessein

est-il de les exposer au zèle furieux de la Populace, & de porter les Magistrats à dresser contr'eux des gibets & des rouës ?

Nullement. Une Religion raisonnée porte à la douceur, comme une Religion machinale porte à la cruauté. Mon grand but a été d'empêcher les Incrédules de tromper les Esprits simples, par l'ostentation d'un Amour pur pour la Vertu ; Ostentation capable de dérober l'Incrédulité à toute l'horreur qu'elle mérite. J'ai voulu faire voir avec évidence, que tous les principes de cette Vertu sont chimériques ; & que la pratiquer, c'est se rendre coupable d'aveuglement & d'extravagance. Par là j'ai voulu contrebalancer le poids des motifs, qui peuvent entraîner les hommes dans l'Irréligion. Si elle attire les Esprits, en leur promettant une sagesse supérieure à tous les préjugés populaires, & une tranquillité qui triomphe de toute crainte par rapport à l'avenir ; j'ai voulu leur proposer la Religion comme souverainement aimable, comme la seule baze solide de la Vertu, & comme l'unique soutien de l'ordre & du bonheur de la Société humaine. J'ai crû encore, qu'en développant les Sophismes, sur lesquels les Incrédules apuient leurs prétendus droits à la Vertu, je pourrois effraier ces Philosophes pernicioeux, leur faire craindre l'indignation publique, & les obliger à la prudence de garder pour eux leurs magnifiques lumières. J'ai été charmé de saisir, en passant, l'occasion de démêler la nature de cette Religion, qui mérite d'être considérée
com-

comme la féconde & pure source de toutes les Vertus. J'ai fait voir que pour produire avec certitude les plus heureux effets, elle doit être affermie dans l'ame par un examen scrupuleux, qui suit avec précaution le flambeau de l'évidence. La place de cette Religion salutaire est dans la Raison, & non dans l'Imagination. Dans la Raison elle est calme, pure, réglée, étroitement liée à tous nos devoirs. Dans l'Imagination elle est vague, turbulente, passionnée, inconsidérée, & capable de commettre les crimes les plus énormes, par un principe de dévouement pour la Divinité. C'est cette *Religion de préjugé* qui a été de tout-tems l'infame principe de l'intolérance & de la persécution, qui fournissent aux *Esprit-Forts* un prétexte plausible de soutenir que la Religion en général est plus pernicieuse pour le Genre-humain, que l'Athéisme même.

Quelle gloire ne méritent donc pas certains Docteurs de l'Evangile, qui distinguent avantageusement notre Age des Siècles passés, par le noble projet de mettre les hommes en état de se prouver à eux-mêmes les Vérités qui doivent régler leur conduite? Quels avantages n'en reviendroient pas à la Race future, si ce projet étoit appuyé par tous les habiles-gens? S'ils s'efforçoient tous ensemble à éveiller la Logique naturelle dans les Enfans, dès l'âge le plus tendre; s'ils leur enseignoient à ne croire qu'à proportion qu'il conçoivent; & s'ils les conduisoient pas à pas, par la route de la

lumière à une Religion digne d'animer un Etre intelligent, & convenable à la Majesté de l'Auteur & de l'objet de la Religion.



XXXVIII. DISCOURS.

Suite des

REFLEXIONS sur le Caractere des ESPRITS-FORTS & des INCREDULES.

J'Ai taché de demontrer dans mes précédens discours, que la vertu doit etre considérée comme une chimère, par les *Esprits-Forts* qui veulent bien se donner la peine de conformer à leurs principes leurs sentiments & leur conduite. Mon but est à present de prouver qu'en réglant leur conduite sur leurs idées avec toute l'exacritude possible, ceux, qui font le grand nombre parmi les *Esprits-Forts* sont obligez de pratiquer tous les devoirs, qui, selon ceux qui admettent une religion, decoulent de la Nature de Dieu, & de celle de l'homme. Ces deux propositions paroissent diametralement opposées. Elles ne le sont pourtant pas. L'on en sera persuadé dès que je les aurai mieux developpez.

Je crois avoir demontré que la vertu doit
pas-

passer pour chimerique dans l'esprit de tout homme qui a résolu de croire qu'il n'y a point de Dieu. Mais il est certain que tout homme qui pose ce monstrueux principe est fort éloigné de raisonner conséquemment à ses idées. S'il étoit en droit de rejeter un Premier Etre, & une Religion, il seroit autorisé à rejeter en même temps la vertu. Mais il est évident, selon moi, qu'aucun motif plausible ne sauroit déterminer un *Espris-fort* à soutenir positivement que l'existence d'un Dieu n'est qu'une invention de la politique des sages, ou de la timidité du peuple extravagant & imbecile. Rien, par conséquent ne sauroit le mettre en droit de se conduire comme s'il étoit convaincu par des preuves démonstratives de la *Non-existence* d'une cause première. Quelle est dans le fond la prétention de la plus part des *Esprits-Forts*, qui se piquent de puiser leurs opinions dans l'évidence, & de n'étendre pas, leurs conclusions au de là de leurs idées?

Ils voyent les idées d'une Divinité & d'une religion universellement établie dans tous les siècles, & presque chez toutes les Nations, qui se font le plus appliquées à cultiver leur raison. Ce fait ne paroît pas à ces sages une démonstration. Ils veulent savoir si c'est sur des principes d'une évidence suffisante, que cette opinion générale est appuyée. Les habiles gens d'entre ceux qui l'ont adoptée prétendent la fonder sur des preuves incontestables. Ils se sont efforçez à les mettre dans tout leur jour, dans un grand nombre de volumes, où ils ont ramassé toute

force de leur esprit & toutes leurs lumieres acquises. Ils ont défié les incredules les plus éclairez de renverser leurs raisonnemens. Leurs adversaires l'ont essayé; si c'est avec succez ou non, c'est dont il ne s'agit pas ici: Il suffit qu'ils soutiennent que ces preuves n'ont pas le poids necessaire, & qu'aprez les avoir examinées sans prévention ils ne les ont pas trouvées convainquantes. Que faut il qu'ils en concluent raisonnablement qu'une Divinité & une Religion sont des chimeres? Point du tout. Ils ne fauroient en inférer, sinon que ces proposition *il y a un Dieu, il y a une Religion* sont des propositions douteuses, & par consequent ils doivent à cet égard rester dans l'incertitude, jusqu'à ce qu'on leur allegue des preuves qui leur paroissent démonstratives, ou qu'ils en trouvent eux-mêmes qui prouvent evidemment *qu'il n'y a point de Dieu, qu'il n'y a point de Religion*. Je ne sache pas qu'ils se vantent d'avoir de ces sortes de demonstrations. Ils ne se mettent gueres dans l'esprit de vouloir prouver directement un monde éternel, ou un monde produit par le hazard. Ils se contentent de faire quelques difficultez contre notre sisteme, & de s'efforcer de nous y découvrir des absurditez. Ils s'obstinent à ne nous pas permettre de croire l'existence d'un Dieu à moins que nous n'ayons des lumieres aussi étendues, que celle de la Divinité même. *Si Dieu est souverainement bon, pourquoy agit-il ainsi? Si Dieu a une sagesse sans bornes, pourquoy ne dirige-t'il pas les choses*

ses d'une autre manière ? Ils veulent qu'on leur réponde exactement à ces sortes de questions. Cependant elles ne doivent pas causer le moindre embarras à un esprit raisonnable. *Dieu le sait sans doute. Je n'en sais rien.* En voila assez pour enervèr toutes les difficultez de cette nature. Ma persuasion doit être fondée sur les idées que j'ai, & nullement sur celles, qui me manquent ; Rien au monde n'est plus clair que cette maxime. Mais supposons que les difficultez de cette nature doivent paroître embarrassantes, tout est-il uni, dans le systhème d'un monde formé par un concours fortuit d'atomes, ou dans un monde qui n'a point de commencement. Dans un monde où l'on trouve une suite infinie d'effets sans dépendre d'aucune cause véritable ? Les plus sènsés d'entre les *Esprits-forts* ne le soutiennent pas. Par conséquent difficultez de part & d'autre de leur propre aveu. De tous cotez, motifs pour rester dans le doute, en attendant des lumieres plus vives, & moins limitées.

Or je soutiens que dans cette situation un homme sensé doit assez connoître ses propres interèsts pour respecter une *Divinité possible* & pour tâcher d'agir précisément dans toute sa conduite, comme s'il étoit persuadé de l'existence d'un Premier, être, d'un Législateur suprême.

Je ne sens point cette conséquence ; me dira peut-être ici un *Esprit-Fort* assez malheureux pour flotter dans le doute, à l'égard de la plus importante de toutes les veritez.

Je ne saurois m'imaginer qu'il y puisse avoir du crime à ne point croire une Divinité, & par conséquent je ne vois pas que le doute touchant l'existence de cette Divinité puisse me mettre dans l'obligation d'agir comme si cette existence étoit démontrée; Il ne sauroit y avoir du mal à ne point se conduire comme si Dieu existoit, si sans crime on peut ne pas croire qu'il existe.

Cette dernière proposition me paroît hors de conteste. Si la Divinité est quelque chose de réel comme j'en suis parfaitement convaincu, elle est certainement bonne, juste, & par conséquent incapable de me rendre malheureux dans une vie future, pour n'avoir pas fait l'impossible. Ce n'est point notre volonté, qui dispose de nos opinions. Notre ame les reçoit d'une manière purement passive, de l'évidence véritable ou apparente. Je suis aussi peu criminel en ne sentant pas comme vray, ce qui paroît tel aux autres, qu'un homme qui a la vue courte est coupable de ne pas voir les objets que d'autres discernent avec facilité. Je croy qu'on est moins malheureux dans l'impossibilité de croire une divinité, que de l'admettre & de la considérer comme le plus capricieux & le plus tyrannique de tous les Etres, capable de prescrire aux Creatures raisonnables une conduite diametralement opposée à la sienne.

Je conviens ingénûment que ces idées sont absolument les miennes, & que je les trouve trop raisonnables & trop dignes de la nature divine, pour les cacher à des esprits foibles qui ne sauroient les considérer qu'avec

vec horreur. Il y a des personnes d'ailleurs vertueuses & sages que l'idée d'un homme, qui ose douter de l'existence d'un Dieu fait infiniment plus frissonner, que l'idée d'un scélérat familiarisé avec les crimes les plus noires, & qui paroissent les plus volontaires : leur aversion pour ce doute me paroît sage, lorsqu'ils sont convaincus que la corruption du cœur ou la plus criminelle indolence a rendu la raison d'un *Esprit-Fort* incapable de sentir la force d'un nombre infini de demonstrations palpables. Mais leur horreur me paroît marquer un esprit qui n'ose pas envisager la verité telle qu'elle puisse être, quand ils étendent cette horreur jusques sur des malheureux, dont la raison est séparée des plus grandes veritez par des obstacles invincibles, sans qu'il y ait de leur faute.

Je sçay bien qu'on prétend que ce cas est impossible. Mais on ne le prouve pas & je doute fort qu'il soit possible de le prouver. Il est utile par conséquent & propre à perfectionner le mérite de ces personnes trop timides dans la recherche de la verité mais d'ailleurs tres-estimables, de les faire raisonner juste sur le caractère de ceux qui sont abîmez dans des erreurs invincibles, même sur les matieres les plus importantes ; Il est utile de mettre ces gens vertueux mais faibles en état de puiser une charité plus ferme & moins bornée dans des lumieres plus développées, & de leur faire considerer ceux, qui leur ont paru detestables, comme souverainement dignes de la plus grande compassion.

Sur quelque sujet que l'esprit humain puisse s'égarer, il est sur qu'il n'y a point de mal moral dans l'erreur en qualité d'erreur. Je say qu'une des plus grandes perfections de l'ame c'est d'avoir des idées nettes & justes & que cette perfection est grande à mesure du nombre & du poids des sujets, dont on se forme des notions exactes & entieres. C'est-là la richesse de la raison. L'ignorance & l'erreur en sont la pauvreté & la misere. Mais lorsqu'on ne s'est pas jetté dans ce triste état par des passions vicieuses, par inconsideration, & par une coupable indolence on n'est que malheureux, sans être criminel, & l'on ne sauroit s'attirer des reproches, sinon de la part de ceux qui sont cruels & inhumains, à moins qu'ils ne raisonnent de travers, & qu'ils ne soient dans l'erreur eux-mêmes.

Quoy ! Un homme sera-t'il damné par ce qu'il aura vu le jour à Péquin, à Constantinople, à Rome, ou à Londres ? Ce qui décide pourtant le plus souvent de nos sentiments en matière de Religion, ce sont les idées qui ont la vogue chez les peuples, au milieu desquels nous sommes nez. Il est vrai qu'il n'est pas absolument impossible qu'un esprit d'une force, & d'une générosité peu communes se debarasse des opinions que l'éducation & l'habitude ont presque rendues essentielles à son ame.

Mais que dira-t'on d'un Laboureur Turc humilié, abruti par un gouvernement tyrannique, condamné par sa misere aux plus
ru-

rudes travaux du corps , & par conséquent à la plus grossière ignorance ; A peine a-t'il le loisir de former quelque réflexion passagère sur sa propre nature ; tous les moyens de s'instruire lui sont absolument interdits. Cet homme presque brute feroit-il mal d'adhérer à la Religion Mahometane, qu'on lui fait considérer comme l'unique route d'une vie plus heureuse. Ne faut-il pas dire plutôt qu'il fait bien , & que dans sa conduite il observe les regles de la modestie & de la prudence. La seule chose qu'il n'ignore pas , c'est qu'il ne fait rien : n'at'il pas raison de se laisser conduire par des personnes, qu'il est obligé de croire infiniment plus éclairées qui lui, qui lui protestent que toutes les autres menent a des misères éternelles. Voudriez-vous que cet homme se fit Chretien sans avoir jamais entendu parler de la Religion Chretienne. Voudriez-vous même qu'il prit cette résolution , si par hazard il avoit attrappé une idée vague d'un Christ & de sa doctrine. Certainement sa conduite seroit présomptueuse, étourdie, capricieuse , extravagante. Il préféreroit un motif de la dernière foiblesse , à des motifs , qui sont pour lui de la plus grande force , & en adherant moins à la raison cultivée d'un prodigieux nombre de Docteurs , qu'à son esprit enrouillé dans l'inaction , il se rendroit coupable de la plus ridicule arrogance.

De quel point de vuë faut-il considérer encore un homme né stupide, ou bien un homme dont la raison est gâtée pour jamais

par des études mal dirigées? Un tel homme n'a point d'idée de l'évidence. Il ne sent point la force d'une démonstration; son attention ne s'étend pas à concevoir nettement le sens d'une seule proposition; ou par une fausse subtilité d'esprit il se détourne du sens qui s'offre de lui-même, pour courir après un sens éloigné, & faux; Il ne fait point distinguer entre une preuve, & la plus mince probabilité. Un ridicule jetté avec quelque adresse sur l'opinion la plus sensée, le frappe davantage que le raisonnement le plus solide. Une difficulté lui paroît avoir tout autant de force, que la baze la plus ferme sur laquelle on eleve tout un système. Enfin cet esprit brute ou faux se détermine mal à propos vers le parti le moins raisonnable, mais où il croit pourtant démêler le plus de certitude. Peut-on avancer qu'il se conduit mal? Point du tout, il ne sauroit faire autrement; On peut même soutenir qu'il quite de son devoir, en adoptant les opinions qui s'offrent à son esprit comme vraies, ou comme les plus probables. Peut-on prétendre qu'il embrasse celles qui lui paroissent fausses ou les moins probables? Une pareille prétention seroit plus folle que les erreurs les plus monstrueuses.

Si un homme d'un tour d'esprit semblable, *balotté*, pour ainsi dire, par des arguments opposés, ne cède ni aux uns ni aux autres, & qu'il se détermine vers le doute, en attendant qu'une lumière supérieure l'éclaire d'avantage, il n'y a pas encore de mal moral dans

dans son irrésolution ; son doute vient d'une erreur ; il se trompe sur la force des preuves. Il prend pour faux , ou pour simplement vray-semblable, ce qui est démontré ; Mais dans cette situation , la crainte qu'il a de tomber dans l'erreur , en prenant pour guide une evidence apparente , est une espece de *bien moral*. C'est prudence , c'est circonspection , c'est un sage respect pour la vérité.

Je croi que fondé sur ce raisonnement , je puis accorder aux *Esprits-Forts*, que sans le moindre danger on peut être dans l'erreur touchant l'existence de Dieu , pourvu qu'on y soit innocemment & après avoir cherché la vérité , avec toute l'attention & tout le travail dont on est capable. Mais je ne croi point , qu'il y ait le moindre nœud entre ces deux propositions. *On peut sans danger douter de l'existence d'un premier être. Donc sans danger on peut ne pas agir , comme si cet Etre existoit réellement.* Il n'y a entre ces deux propositions qu'une liaison apparente , & j'ose espérer de le faire voir de la maniere la plus claire. Il me semble qu'un *Esprit-Fort* plongé dans le doute , mais d'ailleurs capable de reflexion , devoit raisonner sur son état de la maniere suivante.

C'est une opinion assez généralement reçue dans le monde , qu'il y a un Etre suprême , Souverain Legislatteur des hommes. Ce sentiment est embrassé par de grands genies qui n'ont rien négligé pour former & pour étendre leur raisonnement. Ils prétendent le démontrer par mille preuves évidentes. J'ai examiné leurs ar-

guments avec toute l'attention, & avec toute la liberté d'esprit, dont j'étois capable. Cependant, soit manque de pénétration, soit supériorité d'esprit, je ne découvre point dans leurs raisonnements, sur ce grand sujet, une solidité convainquante. D'ailleurs leur système me paroît sujet à des difficultés aussi embarrassantes, que nombreuses, qui m'en rendent la vérité suspecte. J'avoue d'un autre côté que je ne me sens pas en état de prouver formellement la fausseté de leur opinion, ni la vérité des systèmes, qui sont opposés au leur. Jusques ici le parti le plus sage est pour moy sans contredit de suspendre mon jugement. Je sens pourtant toute l'importance du sujet, & je crois agir raisonnablement en faisant tous mes efforts pour m'éclairer davantage, & pour me mettre en état d'en former une idée distincte & sûre. Mais en attendant comment dirigerai-je ma conduite; si j'étois absolument convaincu de la non-existence d'un législateur suprême, si une démonstration formelle m'enseignoit, que cette vie, qui m'est venue, je ne sçay de quelle manière, doit me conduire vers le néant, mon parti seroit bien-tôt pris. Je chasserois de mon esprit la triste fin de ma carrière; je la parsemerois de fleurs. Sans me mettre en peine d'ordre & de règle, je me procurerois toute les satisfactions possibles. Rien ne modèreroit mes desirs, que la crainte de quelque malheur présent. Mais peut-être ce souverain juge des hommes existe-t'il réellement. Si cela étoit, ma faculté de raisonner seroit son ouvrage aussi bien que l'amour invincible que je sens pour moi même. Cette raison jointe à ce penchant enseigne de la manière

la

la plus evidente que je ne dois pas negliger mes interets, que je suis dans l'obligation indispensable de preferer un plus grand interet à un moindre ; & de m'attacher avec fermeté au parti le plus sur. Mais seroit-ce pour moy le parti le plus sur de choquer hardiment les regles de devoir qui passent pour être emanées de la Divinité. Il est vray que je m'ouvre par là des sources de plaisirs fermées à ceux qui admettent une religion ; mais que sai-je si dans une vie future cette hardiesse, qui me procurera des plaisirs imparfaits, & de courte durée, ne m'abimera pas dans d'affreuses miseres ? Quels funestes malheurs, au contraire, ai-je à craindre si j'employe toute la force de mon esprit à suivre ce qu'on appelle les devoirs de l'homme ? Cette conduite ne sauroit me conduire à de grands inconveniens. S'il se trouve que Dieu n'existe pas, voilà quelques penibles efforts de perdus. Ils sont dans le gouffre du néant aussi-bien que les délices qu'ont goûté les personnes, qui ont eu le bonheur de rencontrer mieux. Mais si cet Etre supreme, ce Souverain Legislatteur existe, il est naturel de croire que mes efforts pour m'attacher à la vertu lui seront agreables, & qu'il m'en recompensera. S'il s'aime lui-même avec sagesse, s'il prend toujours le parti le plus raisonnable, je l'aurai imité, je me trouverai semblable à lui, autant que les bornes de ma nature le permettent ; Cette ressemblance même sera pour moi un bonheur ; cet Etre m'aimera par ce qu'il s'aime, & son amour doit être une source fertile de delices, pour ceux, qui en sont les objets. Si au contraire je me laisse entrainer à l'impetuosité de

tout

tous mes desirs, & que survivant à moi-même, je trouve qu'une cause première existe réellement, des raisons pareilles me menacent de malheurs très grands, dont je ne saurois deviner ni les degrez ni la durée.

Il me semble qu'il est de la dernière évidence que telles devroient être les réflexions d'un homme sensé qui se trouveroit dans l'incertitude, par rapport à l'existence d'un premier Être. Le doute en lui-même ne sauroit déterminer notre conduite vers un parti plutôt que vers un autre. Dans cet état flottant il est permis, il est même raisonnable de prendre l'intérêt pour la seule règle de ses actions. Notre persuasion nous oblige à y conformer les déterminations de notre volonté, mais une absence de persuasion ne sauroit être cause de rien, elle abandonne à la seule prudence les rênes de notre conduite.

Un des premiers effets de cette prudence doit être une continuelle application à chercher les moyens de sortir du doute qui est de lui-même un état ingrat, & contraire en quelque sorte à la nature de notre âme. Il ne suffit pas pour tranquiliser un *Esprit-Fort*, tel que je l'ai peint, d'avoir fait de grands efforts pour démêler la vérité d'avec l'erreur. L'Erreur innocente par elle-même même, peut devenir criminelle par le moindre travers d'esprit, où l'on donne par sa propre faute. Il doit se demander à lui-même dans le silence de ses passions, s'il a lû d'un esprit attentif tout ce que les plus habiles gens ont écrit sur cette importante matière.

tiere, s'il a eu soin de les consulter & leur faire les objections; s'il s'est efforcé à mettre sa raison en état de bien pèser les preuves que les Partisans d'une Divinité alleguent comme démonstration. Il est sur tout obligé d'examiner d'un esprit tranquille si le faux honneur de passer pour plus habile que le Vulgaire ne lui a pas aveuglé l'esprit, & si le desir d'affranchir sa conduite de tout scrupule, & de tout remord, ne lui a pas déguisé l'evidence. S'il lui est possible de se calmer touchant ses efforts passez, il ne doit point en demeurer là. Il faut qu'il se fasse une etude continuelle de rectifier & d'étendre sa raison, & de procurer à son attention une plus grande liberté, & de nouvelles forces. J'ai bien de la peine à croire que la verité s'obstinât à ne pas répondre à des soins si assidus, & si louables, & s'ils ne réussissent pas à le tirer de son incertitude, j'estimerois son doute toute tout autant; que la conviction la mieux fondée, pourvu qu'il obéit à sa raison, en cherchant sa sûreté dans la pratique de ses devoirs.

Je conviens que son motif pour s'attacher à la vertu a bien moins de poids, que les raisons qui portent à la sagesse un esprit fortement & constamment persuadé de l'existence d'un Etre suprême, & de l'utile réalité d'une religion. Mais du moins ce motif devoit-il être assez fort pour exempter sa conduite de certaines extravagances insolentes & honteuses, qui nous étonnent dans un grand nombre d'*Esprits-Forts*, & qui nous rendent leur caractère en quelque sorte incom-

comprehensible. Rien n'est plus ordinaire à un grand nombre de ces Messieurs, que de rire du haut de leur génies supérieurs, de la bassesse de cœur, & de la foiblesse d'esprit, de ceux qui l'ont assez lâches & assez imbecilles, pour se laisser entrainer au torrent des opinions vulgaires. Rien ne plait tant à ces grands hommes que de considérer leurs adversaires comme indignes d'un sérieux commerce de raisonnemens; comme déjà atteints & convaincus d'extravagance & comme faits pour être en bute à la raillerie & aux turlupinades. La populace des incrédules se sert souvent de ces armes favorites de leur secte, d'une manière grossière, & petulante, le mauvais cœur s'étale dans leurs brutales & fades railleries à l'égal du mauvais sens. Ils inspirent en même temps de l'horreur & de la pitié.

Meritent-ils seulement qu'on daigne prendre garde aux impertinents moyens dont ils se servent pour se donner un ridicule qu'ils destinoient aux autres?

Les Heros de l'incrédulité s'y prennent d'une manière plus fine & plus insinuante. Ils savent si bien remplacer la force du raisonnement par le sel de l'esprit, si bien suppléer par des images neuves & badines au défaut de preuves sensibles & convainquantes qu'ils acquièrent un air de conquérans sans combattre tout de bon, & qu'ils réduisent à un silence semblable à une défaite formelle, ceux, qui ont souvent un meilleur esprit qu'eux, avec une imagination moins vive & moins féconde. On croiroit d'abord que ce pro-

procedé fût en quelque sorte pardonnable, dans quelques *Esprits-Forts* assez extraordinaires, assez singuliers, pour se mettre dans l'esprit qu'ils se sont prouvé a eux mêmes de la maniere la plus victorieuse, que l'existence d'un Dieu est absolument impossible & contradictoire. On pourroit encore le croire excusable, dans des esprits assez foibles pour confondre le doute par rapport à l'existence d'une Divinité, avec une démonstration de sa non-existence.

Il est vray qu'en qualité d'insensez, les uns & les autres sont endroit d'exiger de nous les pardons les plus étendus. Mais puisqu'il est vray qu'il se trouve des gens qui raisonnent invinciblement mal sur certains sujets, & qui ne manquent pas pourtant de bon-sens sur d'autres matières, il ne sera pas inutile de faire voir ici combien de nouvelles extravagances on voit étalées dans les railleries que esprits ainsi disposez des répandent sur la Religion.

Quoique les idées de ces beaux-esprits soient si différentes de celles des autres hommes, il est apparent, que les sentimens fondamentaux de leur cœur, soient les mêmes que ceux du reste du genre humain. Il est naturel de s'imaginer que ces Messieurs s'aiment, comme tout autre créature raisonnable, & qu'ils ont du penchant à préférer l'estime & la tendresse de la multitude à sa haine & à son mépris. Quels Etres extraordinaires, si l'on se trompoit à cet égard! Mais qu'y a t'il de plus propre à les rendre les objets d'une aversion generale & du

du mépris public, que cette habitude, qu'ils ont contractée de répandre à propos ou non, du ridicule, sur tout ce qui s'offre à l'esprit de la plus part des hommes comme sur ce qu'il y a au monde de plus sacré & de plus respectable. J'avoué que ce qui seroit dans ceux qui admettent une religion, profanation & blasphème, ne l'est pas, à proprement parler, dans un homme qui se croit convaincu de la non-existence d'un *Premier Etre*; son dessein n'est pas d'outrager Dieu. Il n'insulte qu'à des idées, qui selon lui, sont impertinentes. Mais je n'accuse pas un tel homme d'impiété; je l'accuse d'indiscrétion, de folie & d'imprudence. Pourquoy faut-il qu'il mette son esprit à la torture, pour s'attirer du chagrin, & pour se priver de plusieurs agréments de la vie, qui méritent d'être recherchés & qui decoulent de l'amour & de l'estime qu'ont pour nous ceux avec qui nous sommes obligés de vivre? Ne fait-il pas que rien ne choque d'avantage l'amour propre, que d'être exposé à la risée comme un imbécille, comme un extravagant engagé dans les opinions les plus puériles par l'autorité ou par des terreurs paniques?

Ne fait-il pas que la plus part des hommes soutiennent mieux les censures les moins ménagées, & les reproches les plus amers, qui des railleries, qui les caractérisent comme ridicules?

Le ressentiment que ces sortes de railleries produisent d'ordinaire, est ici soutenu, & justifié en quelque sorte par la nature &
la

la grandeur de leur objet. *Quoy? je sens du dépit, quand devant moy on a l'indiscrétion de turlupiner un homme, pour qui j'ai quelques égards, & je ne me passionerois pas contre un insolent, qui ose insulter, cet être de qui je tiens l'existence, le mouvement, & la vie. Cet Etre qui me procure tout ce qui me rend cette vie agreable, & dont j'attends une félicité sans bornes & sans fin! Le moyen de ne pas bannir de mon commerce, un homme, dont les discours me font fremir? Ne suis-je pas obligé même de faire connoître à tout le monde, un esprit si dangereux, si peu fait pour la Société, si déterminé à rompre en viziére à tous les gens de bien? Mais peut-être ces railleurs si indiscrets en apparence, attendent-ils de leur conduite des avantages capables de les dédommager de certains agréments de la vie, qu'ils rejettent d'un air si aisé? J'avoue que je serois curieux d'avoir une idée d'avantages si rares, sur lesquels il m'est impossible de former seulement une conjecture un peu plausible. Aurois-je déjà touché un de ces avantages, dans un de mes Discours précédens? Les Esprits-Forts le trouveroient ils dans la satisfaction de sortir d'un doute inquiétant, en se mettant dans l'esprit, que puisqu'ils ozent insulter à la Divinité de la manière la plus outrageante, il faut de nécessité qu'ils soient fortement convaincus que cette Divinité n'existe pas.*

Mais se pourroit-il une extravagance plus pitoyable, que de fonder sa conviction sur la conduite, au lieu de regler la conduite sur la conviction? Une Logique si
bifar-

bizarre conviendrait-elle à des gens , qui s'arrogent , à l'exclusion de tous les autres hommes , la liberté de penser & la force de suivre pas à pas l'evidence ?

Seroit-il possible que ces fins railleurs sacrifiasent au plaisir de passer pour esprits vifs & brillants la réputation d'être discrets , prudents , sociables ? En vérité ils feroient trop d'honneur à l'esprit ; ils en formeroient une idée bien disproportionnée au sujet. Quelle est-ce que l'esprit dans le fond ? Ce n'est dans l'ame qu'une qualité auxiliaire propre à embellir ce que cette ame a d'essentiellement beau , mais tout aussi propre à rendre souverainement pernicieux ce qu'elle a de mauvais & contraire à l'intérêt de la Société.

Peut-être croient-ils agir raisonnablement en foulant aux pieds toutes sortes de considérations , dans la seule vue de plaire à leur parti , qu'ils peuvent regarder comme le centre de la Sagesse , & comme composé des seuls mortels dont l'estime mérite d'être briguée ? S'ils ont une idée si magnifique de leur cabale , s'ils y concentrent toute la fleur du mérite. On ne leur envie pas une vanité si basse & si méprisable. On ose seulement leur demander , qu'il y ait quelque liaison dans leurs travers d'esprit & qu'ils s'attachent un peu à leurs propres Notions. Si l'approbation de leurs partisans leur paroît seule digne d'être recherchée , qu'ils renoncent au commerce de cette multitude d'imbécilles incapables de goûter la vraie sagesse ; qu'ils n'honorent de leur conversation

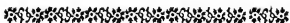
versation que la petite bande de gens raisonnables par excellence; qu'ils y renferment l'étalage de leur belle imagination; que pour y briller, ils ramassent une ample provision de tours-d'esprit nouveaux & de railleries qui ayent le seau de l'invention. *Mais une nécessité absolue nous force quelquefois à descendre à quelque familiarité avec les autres hommes. On les méprise; mais on a besoin d'eux?* fort bien. Mais si vous avez besoin d'eux, pourquoy leur marquer du mépris; pourquoy les choquer, les offenser, les irriter? Est-ce là le moyen d'en obtenir ces secours & ces agréments, dont la considération a rangé les hommes dans une société? Voulez vous, en vous déclarant infociables, en vous faisant une gloire de l'être, jouir des fruits de la sociabilité? Cette prétention est d'une injustice outrée? ménagez ceux qui sont avec vous membres d'un même corps, ou renoncez aux avantages, qui résultent des liaisons ou une nécessité indispensable a engagé les hommes. *Mais, dira-t'on, mon ardeur pour la gloire n'est pas satisfaite du relief que la beauté de mon esprit me donne paisiblement dans le sein de ma cabale. Je veux que ma fierté, & mon amour pour mon parti éclatent dans toute ma conduite mon ambition m'anime à m'eriger en champion de la liberté de penser. Je suis intéressé à me distinguer par mes courses perpétuelles sur les Esprits crédules, & à remporter des victoires suivies & brillantes sur la petitesse de leur génie. Je ne dirai pas que les armes de la raillerie*
fon

sont journalieres; Messieurs les incredules n'en fauroient douter, à moins que leur doute ne soit général & n'enveloppe leurs propres triomphes. Je les prierai seulement de considerer, que s'il est evident que leurs railleries sont contraires au bon-sens & à l'esprit de la société, leur gloire est de la même nature, que celle des brigands, qui brillent parmi leurs compagnons par leur hardiesse inconsiderée. *Vous nous prêtez à loisir, diront ils peut-être, des motifs bien déraisonnables & bien bas, tandis que les traits railleurs, que nous lançons sur la ridicule credulité, partent d'un principe très noble & très conforme à l'amour que nous devons au genre-humain. Le but de nos railleries, est de découvrir le foible des hommes à eux-mêmes, de briser le joug qui les accable, & de les arracher à la servitude où ils sont retenus par leurs superstitieuses frai-eurs. En un mot nous voulons les mettre en état de goûter notre liberté, & notre sagesse.*

Si c'est là effectivement le grand motif des railleries dont les incredules pretendent nous accabler. S'ils ne nous tournent en ridicule que pour nous convertir. J'avoue qu'ils ne pourroient jamais choisir un moyen plus digne de la fin, qu'ils se proposent, quoiqu'il ne soit rien moins que propre à y conduire.



SUITE



S U I T E
DU DISCOURS
PRECEDENT.

LA raillerie par elle-même ne prouve jamais rien. Il est vray, qu'à l'égard des matieres unies & faciles, un tour railleur peut convaincre un esprit raisonnable, mais ce n'est que parce que ce trait d'esprit enveloppe un raisonnement solide, qu'il met dans son jour le plus vif & le plus frappant. Excepté ce cas, qui est assez rare, un badinage de l'imagination n'influe en aucune maniere dans la recherche de la vérité. On peut mettre par là les rieurs de son coté, mais non pas la raison. Il faut être bien imbecille pour confondre une enchainure plaisante d'images avec un juste arragement des conséquences, qui suivent d'un même principe. D'ailleurs où est l'opinion, quelque raisonnable qu'elle puisse être, sur laquelle un genie un peu délié ne puisse répondre un air ridicule? *La matiere est divisible à l'infini, & chaque partie de la matiere est encore divisible à l'infini*, voila des propositions, qui sont démontrées; seroit il im-

Tom. II. R pos-

possible à un esprit vif & badin de leur ménager un air d'extravagance? Rien ne seroit plus facile. Mais ceux qui exercent sur de sujets pareils les talents que la Nature leur a donnez pour la raillerie, ne sont tout au plus, que des foux, qui ont beaucoup d'esprit.

Il semble en quelque sorte que ceux, qui égayent par la raillerie les disputes qui roulent sur quelque matiere serieuse & importante se défont de la force de leurs armes; Ils s'en servent d'ordinaire, quand leurs raisonnement sont epuisez, & qu'ils n'ont plus rien de bon à dire. Un Disputeur qui commence à railler, & un autre qui se met à dire des injures, doivent donner à peu près la même idée; sans y penser ils font l'un & l'autre un aveu de leur défaite. Mais

- - - - - *Ridiculum acri*
Fortius ac melius magnas plerumque secat res.

La raillerie décide souvent d'affaires importantes d'une maniere plus forte, que les discours sérieux & véhéments.

Horace est formel là dessus, & son autorité doit etre considerable. Je l'avoue; il a raison; Mais il ne parle pas de vérité qu'il faut prouver, de vices pour lesquels la satire raisonnable doit inspirer aux hommes de l'aversion; certainement sur des sujets de cette nature la finesse de la raillerie fondée en raison reussit mieux d'ordinaire que la force d'un argument, & que la véhémence d'une invective. Un satyrique n'a que faire
gé-

généralement parlant de prouver aux vicieux, qu'ils sont vicieux, & qu'ils ont tort de l'être. Dès que leurs passions leur accordent le loisir d'y penser, ils en sont convaincus; Il s'agit de les engager adroitement à y porter la vuë, & de les couvrir de honte en leur faisant sentir l'extravagante opposition qu'il y a entre leur conduite, & leurs lumières. Les hommes craignent d'avantage de se considérer comme ridicules, que comme mechants; & la raillerie est le moyen le plus propre à les représenter sous cette première face.

C'est elle par conséquent, qui est capable, mieux que les raisonnements les mieux suivis & que les censures les plus fortes, d'inspirer aux vicieux un utile dégoût pour eux-mêmes, & de les porter à se dérober à la risée par une conduite plus raisonnable. Mais payer de plaisanterie, quand il s'agit de chercher la vérité par une tranquille & circonspecte comparaison d'Idées, c'est tomber dans un dérèglement d'esprit que la raillerie seule seroit peut-être en état de corriger. Je say bien que ce dérèglement d'esprit parvient quelquefois au but qu'il se propose, & qu'il réussit à procurer quelques profelytes à l'incrédulité. Oui; un trait railleur délicat ou vif s'empare quelquefois de l'imagination de ceux, qui n'ont rien approfondi, sur tout lorsque la corruption du cœur, ou l'amour excessif de la singularité y ont déjà préparé leur ame. Mais le moyen d'envier aux *Esprits-Forts* de si indi-

gne conquêtes ! *Ce Bel-Esprit raille finement donc la Religion n'est qu'une Chimère*, ne voila-t'il pas des propositions bien liées ? se peut-il un genre de crédulité plus imbecille que de se mettre dans l'esprit que l'une soit renfermée dans l'autre ?

Mais je veux que rien ne soit aussi propre que la raillerie à dissiper les préjugés à calmer les passions, & à mettre l'ame en état de découvrir la vérité ; je veux examiner seulement quels motifs plausibles peuvent porter les *Esprits-Forts* à faire les convertisseurs, & à ne rien épargner pour se faire des Disciples ? Quel mal leur font les idées du reste du genre humain ? Quel bien leurs opinions sont-elles capables, de faire aux autres hommes ?

Mais, diront-ils peut être, tous les Etres raisonnables sont obligés d'aimer la vérité, qui par sa nature est belle & digne de leur attachement ; tous les hommes sont en droit, & même dans l'obligation de défendre ce qui s'offre à leur esprit sous l'idée de la vérité. C'est leur devoir de faire tous leurs efforts pour communiquer à leur prochain les idées, qui leur paroissent conformes à la raison. Ce sont là les privilèges & même les devoirs de tout homme en qualité d'être disposé par sa nature à chercher, & à chérir le vrai. De quel droit nous séparer d'avec le reste du genre-humain ? Sous quel prétexte nous voulez vous arracher une liberté que nous avons reçue comme vous des mains de la Nature ! Si la religion vous porte à des injustices pareilles, ne nous empêchez pas de la considérer de plus en plus comme pernicieuse à la société humaine.

Ce

Ce raisonnement a pour baze une idée tres-vague, qui eblouit de loin, & qui examinée de près dispaeroit entierement. *La verité est belle par sa nature, digne de notre amour, digne par conséquent d'être communiquée à tous ceux qui raisonnent.* Ce sont là des expressions vuides de sens. Tout ce que je trouve de beau par rapport à moy, & dans la verité & dans tous les objets imaginable, c'est *l'utile*. Tout ce qui ne m'offre pas un *bien*, qui attire mon ame n'a pas pour moy la moindre beauté. Si la verité est belle c'est par ce qu'elle est liée aux intérêts des hommes. Mais si par hazard elle est prope à nous rendre malheureux, elle perd tout son lustre; Une erreur utile est infiniment plus digne de notre estime & de notre amour. Je crois, il est *vray*, que les deux branches de perfection d'un Etre raisonnable sont la vertu & la justesse des idées. Je suis sûr que ces deux qualitez doivent être inséparables de la félicité; mais c'est par cela même que je crois fortement, que toute idée, toute opinion, qui peut lier la verité & la vertu au malheur ne sauroit qu'être fausse. De cette maniere la verité est belle pour moy, parce que je ne borne pas mes espérances à cette vie imparfaite. J'attends une vie plus entière, où à mes yeux éclaircis la verité s'offrira toujours & d'une nécessité indispensable comme compagne de la félicité, & où l'étendue de mes connoissances exactes fera la mesure de mon bonheur.

La verité n'est belle, que parce que Dieu

existe. Quelle beauté peut-elle avoir pour celui qui croit être convaincu que cet Être n'existe point ? Dans peu de jours dans peu d'instants peut-être, il va devenir la proie du Neant ; que lui importe de raisonner juste ? il lui doit être indifférent de marcher pendant un temps borné parmi des réalitez , ou parmi des chimeres ; Pourquoi craindroit-il de rever le jour comme la nuit ? Pourvu que ces rêves ne soient point effrayants , & & qu'ils fassent sur lui des impressions aussi agréables , qui ces objets réels ?

Je suis très persuadé que les *Esprits-Forts* (qui dans le fond ont le cœur fait comme les autres hommes) s'ils vouloient bien le fonder, avoueroient, que la beauté de la vertu ne se trouve que dans son utilité. Supposons un de ces Messieurs au lit de la mort, convaincu lui-même de la fin prochaine de sa vie ; supposons, qu'on lui démontrât de la manière la plus invincible que sa conduite passée va le précipiter dans une éternelle misère. Supposons encore qu'il lui soit impossible de se dérober à cette démonstration. Est-il naturel que dans cette occasion il trouve cette vérité belle ? Ne l'envisagera-t'il pas plutôt avec horreur comme souverainement affreuse ? Ne fera-t'il pas tous ses efforts pour la bannir de son ame , & pour se racrocher aux erreurs , qui jusques alors l'ont tranquillisé.

Un *Esprit-Fort* insistera peut-être. *Je prétends bien , dira-t'il , que les veritez dont je suis convaincu , & dont je voudrois procurer la possession à tous les hommes, leur doivent être d'u-*

d'une très grande utilité. La Religion plonge l'homme dans de vaines & superstitieuses frayeurs, qui engourdissent ses facultez, qui le rendent non seulement malheureux, mais qui l'occupant sans cesse; le mettent hors d'état d'être un utile membre de la Société; on ne sauroit, par conséquent lui rendre un service plus essentiel que de lui donner des idées saines, qui le rendent à lui-même & aux autres hommes.

Mais parmi les personnes qui admettent une religion qui sont ceux qui sont obsédez par ces frayeurs dominantes, par ces tristes & sombres inquiétudes par rapport à l'avenir? Ce sont ou des fanatiques ou des gens vicieux. Pour les premiers, esprits foibles, malades, incapables d'ordinaire de regarder les objets sinon à travers les vapeurs qui obscurcissent leur cerveau, ce n'est pas dans la religion qu'ils puisent leurs idées noires & terribles. C'est l'indisposition de leur ame qui étend ces couleurs hideuses sur la religion. Chassez de leur ame, s'il est possible, un premier Etre; cesseront-ils d'être fanatiques? Non leur fanatisme ne changera que d'objet. Ingénieux à se tourmenter, ils créeront d'autres fantomes, pour s'effrayer & pour s'inquiéter. Je connois des fanatiques dans le sein du Spinosisme le plus absolu. Persuadez qu'une fatalité brute gouverne l'Univers ils aiment pourtant la vertu & tachent d'en pratiquer les preceptes avec une scrupuleuse sévérité; Ils ont horreur du vice. Ils le decouvrent par tout, souvent même où il n'est pas; leur mélancolie le multiplie à l'infini, ils sont au desespoir de

voir le crime inonder toute la terre, bien loin de plier sous une nécessité déstituée de raison, & de se tranquiliser du mieux, qu'ils peuvent, ils s'affligent d'autant plus, que cette foule de maux est l'effet d'une aveugle fatalité, & par conséquent inaccessible aux remèdes. Ce fanatisme est-il moins réel, & moins triste que le fanatisme superstitieux, qui, s'il n'est point incurable par sa nature, pourra être guéri par des idées saines concernant la religion, aussi bien du moins, que par la persuasion, que toutes les idées, qu'on puisse former sur ce sujet, sont impertinentes.

Les frayeurs par rapport à une vie future conviennent encore aux vicieux, ou, ce qui est à peu près la même chose, à ceux, qui flottent entre le vice & la vertu, & qui ne daignent pas tirer d'eux-mêmes la force de prendre de vigoureuses résolutions pour régler leur conduite, & pour s'ouvrir une féconde source d'espérances satisfaisantes. Mais seroit-il bien possible que les *Esprits-Forts* voulussent bannir de ces sortes de cœurs les inquietudes, que la religion y excite. Voudroient-ils deshonorer leur parti par des profélites de ce caractère. Rendroient-ils quelque service à la Société en brisant le frein le plus efficace, qui puisse retenir les desirs criminels de ces malheureux, & les empêcher de s'emporter aux derniers excès. Mettre ces penchans vicieux en liberté n'est-ce pas les lacher sur la société humaine? En vérité dans des cœurs semblables les crain-

tes

tes les plus mal fondées valent mieux, que la tranquillité la plus sûrement appuyée sur la raison. Quelle charité monstrueuse que de calmer de pareilles gens aux dépens de la tranquillité publique. Je n'ai garde de prêter aux *Espaits-Forts* des intentions si malignes; j'aime mieux supposer qu'il s'erigent en convertisseurs par un principe de généreuse charité pour des gens vertueux, & capables de raisonner avec justesse.

La vérité de cette supposition ne faute-t'elle pas aux yeux? Il est vrai que ces gens estimables n'ont pas de fortes raisons pour craindre l'avenir. Mais ils se bercent de fausses espérances; N'est-il pas naturel d'avoir pitié de leur situation, & d'employer, arguments, railleries, tout ce que l'on peut, pour les arracher à ces illusions flatteuses, dont leur ame est le vil jouet.

Quel malheur pour eux quand désabusez trop tard, précipitez dans le néant ils rougiront de honte d'avoir été pendant toute leur vie les dupes de leur stupide credulité? Parlons sérieusement. Quel bien imaginable le système de l'incrédulité peut-il produire à un homme vertueux & ami du bon sens, qui jusques là à été fortement persuadé de l'existence d'un Dieu & de la réalité d'une Religion? *Imbu de ces principes j'ai fait pendant tout le cours de ma vie de grands efforts pour rectifier mon tempéramment, pour les assujettir aux loix d'un premier Etre souverainement vertueux, souverainement amateur de la vertu, & par cela même rémunérateur de ceux, qui s'y devoient. A mesure que j'ai*

réussi dans ce dessein, j'ai senti la plus douce satisfaction de former en moy de plus en plus l'image de la perfection souveraine. Je me suis applaudi de devenir semblable à l'Etre supreme, de lui plaire. d'être l'objet de son amour; jeme suis imaginé que cette situation même aussi bien que les promesses les plus positives de mon Créateur m'assuroient une félicité sans bornes. Cette idée flatteuse m'a soutenu dans les malheurs, inséparables de cette vie imparfaite, & elle a assaisonné pour moy d'un nouveau gout tes plaisirs, que la bonté du première Etre nous accorde sur cette terre, foibles images des délices qui m'attendent après ma mort. L'idée de cette mort si afreuse par sa nature ne trouble désormais que foiblement mon ame accoutumée à l'envisager comme un passage à une vie éternelle & parfaitement heureuse; Et vous venez m'annoncer, qu'il n'y a rien de plus chimerique que des idées si satisfaisantes, sources d'un repos si doux, de sentimens si délicieux? Vous m'enseignes que tous les penibles efforts que j'ai faits pour epurer, & pour étendre ma vertu ne seront couronnés d'aucune recompense, qui leur soit proportionnée. Qu'un même sort doit envelopper bien-tôt mon corps & cette faculté de penser & de sentir, que j'appellois mon ame & que j'ai cru un Etre immortel. S'il vous étoit possible de démontrer votre Systhrme, je ne pourrois que hair une démonstration, qui me plongeroit un poignard dans le sein. Eloignez de mon esprit des idées si désolantes; prétendant m'en convaincre, non seulement vous ne me proposez rien, qui puisse m'être de quelque utilité. Vous vous rendez coupable d'une inhumanité barbare

en

en m'arrachant à des erreurs, où je peisois toute la félicité de ma vie.

En effet, je ne conçois pas comment les *Esprits-Forts* ne sentent point que le zèle convertisseur enveloppe chez eux, une cruauté manifeste. Pour eux travailler à convaincre les hommes est déjà une espèce de persécution, & je me suis toujours imaginé, que l'ardeur avec laquelle ces Messieurs s'efforcent à nous communiquer leurs idées, pourroit fort bien devenir un zèle persécuteur, si j'amais ils étoient quelque part les Maîtres. Ce n'est pas, à ce qui me paroît, l'importance des sujets sur lesquels on dispute, qui inspire le zèle persécuteur; Elle ne lui donne qu'un prétexte plausible, & la liberté de se donner carrière, en dérobbant aux yeux peu percants ce qu'il a d'odieux & de ridicule. Des Grammairiens se persécutoient pour l'amour d'une Virgule ou d'une lettre, s'ils pouvoient disposer de l'Épée du magistrat, & s'ils ne craignoient pas exposer leur fureur à la risée publique; La véritable source de la persécution, c'est l'orgueil, qui est presque toujours accompagnée de cruauté; C'est une haute opinion qu'on a de soy-meme, & qui porte ceux qui en sont dominez à un violent desir de regner sur la raison des autres hommes, de la faire ramper sous leur prétendue superiorité d'esprit & de lui imposer le joug de leurs décisions. Leur oze-t'on refuser une obeissance si impertinente; a-t'on le courage de maintenir la liberté de son ame. On les choque on les irrite, on s'offre à leur imagination

comme des monstres, qui par une opiniâtreté concertée, par une rébellion volontaire contre l'évidence, se rendent indignes du moindre support, & dignes des plus severes supplices.

Les *Esprits-Forts* sont-ils exemts de cet orgueil, sont-ils libres de cette impérieuse suffisance. Il seroit difficile de le croire. A les entendre parler ils sont les seuls sages. Tout le reste du genre-humain est composé de gens stupides, superstitieux, esclaves de l'autorité, petits-esprits, cœurs bas, sujets inépuisables de railleries méprisantes. Le *zèle convertisseur* est déjà chez ces grands hommes dans toute son étendue, Dieu nous préserve de leur *zèle persécuteur*.

C'est certainement cet orgueil qui est le principal motif, qui les porte à menager des prosélytes à l'incrédulité; Nous avons fait voir que rien n'est plus extravagant ni moins croyable, que les autres principes qu'ils voudroient prêter à cette conduite. Ils ne soutiendront pas, j'espère, que leur système généralement admis contribueroit à l'ordre & au bonheur public. La fausseté de cette idée est frappante, & quand ils n'y songent pas ils le reconnoissent eux-mêmes. Lorsqu'on leur demande quelle peut-être selon eux l'Origine des idées dominantes dans l'Univers touchant un premier Etre & une Religion, que répondent ils? Des gens d'une habileté supérieure ont voulu profiter de la poltronerie naturelle des hommes; ils en ont fait une bride pour les mieux gouverner. Ils ont inventé une Divinité & des

cerémonies, religieuses comme une espèce d'épouvantail propre à apprivoiser des peuples féroces, & à les faire plier sous le joug des loix. C'est ainsi que Numa a su adoucir l'humeur farouche des Romains amateurs outrez de l'indépendance, à laquelle ils venoient de sacrifier leur premier Roy. Il y reussit si bien en leur enseignant un culte public, & en leur faisant craindre la Divinité, qu'aucun trouble domestique ne détruisit le calme de son regne paisible & que même ses sujets & ses disciples furent respectez par leurs voisins jusques là si jaloux de leur grandeur naissante.

N'est-ce pas là reconnoître formellement que la Religion, & la crainte d'une Divinité sont d'une extrême utilité pour la Société humaine? & le reconnoître sans se laisser détourner par la du dessein de bannir du monde des idées si salutaires, n'est-ce pas se déclarer ennemi du genre humain.

N'est ce pas sacrifier à l'amour propre le plus excessif & le plus deraisonnable, les considérations les plus fortes qui puissent être les motifs de notre conduite.

Je crois avoir démontré jusques ici que les traits railleurs & tout autre moyen employez à chasser la Religion du cœur des hommes sont aussi extravagans que criminels, dans un *Esprit-Fort* qui se croit convaincu de la non existence d'un premier Etre: mais ils seroient encore infiniment plus ridicules & plus coupables dans un homme, qui ne sentant pas la force de nos preuves croit simplement que, sur un sujet si res-

pectable, il doit suspendre son Jugement, & *douter*, en attendant que des raisons d'un plus grand poids le déterminent. Je crois avoir prouvé qu'un tel homme a des motifs pour pratiquer la vertu, mais certainement ces motifs sont bien inférieurs à ceux, qu'un homme religieux tire d'une forte & constante persuasion de l'existence, d'un premier Etre. Il est bien à craindre que la prudence du premier ne soit incapable de tirer de son doute des forces suffisantes pour surmonter une grande tentation qui lui offre des plaisirs réels, des plaisirs qui trouvent dans sa nature même de quoy faire sur lui de fortes impressions. Mais il doit lui suffire d'avoir quelque bon-sens, & de n'être pas ennemi né de la vertu, pour ne point inquiéter par ses arguments & pour ne point choquer par ses turlupinades, ceux qui se tranquilisent dans le sein de la Religion. Outre les raisons invincibles, qui doivent en détourner des Athées positifs & formels, il en a d'une égale force, qui lui sont particulières. Rien n'oblige ces malheureux à avoir le moindre attachement pour la vertu; Ils doivent naturellement ne négliger aucune occasion de se divertir & se faire un plaisir très réel d'amuser leur vanité, & d'applaudir à leurs lumières supérieures en étalant la force de leurs preuves & en lançant leurs traits railleurs sur les petits esprits. C'est une friande nourriture pour la haute opinion qu'ils forment de leur génie transcendant.

Mais d'abord il n'y a pas matière à plaisanter pour un homme qui doute; l'Orgueil rail-

- railleur ne lui convient nullement ; *douter* c'est *ignorer*, tout comme c'est *ignorer* que de prendre à l'étourdie pour évident ce qui ne l'est pas. Mais celui qui doute, fait qu'il ignore , & celui qui croit de travers ne le fait pas. Le dernier peut être fier d'une ignorance qu'il croit lumière ; mais je ne vois pas que la présomption puisse naître d'une *ignorance*, qu'on ne sauroit prendre que pour obscurité ; j'avoue, que celui qui *doute* sur un sujet peut être plus pénétrant, que celui qui *croit* mais il se peut tout de même , qu'il le soit moins ; je soutiens que je sens la force d'une preuve, & vous soutenez que vous ne la sentez pas ; vous soutenez même que vous sentez qu'elle n'a pas le poids nécessaire : qui de nous deux a la raison la plus étendue ? l'affaire est indecise : si l'un a cultivé un bon génie qu'il a reçu de la nature au lieu que l'autre n'a ni études, ni lumières, la probabilité est sans doute pour le plus habile. Mais vous, qui doutez ; en vain avez vous de fortes raisons pour être content de votre savoir, & de votre génie : si vous avez à faire à des gens, qui passent pour éclairés, pour esprits supérieurs, vous vous rendez coupable d'une risible vanité en supposant dans votre *incertitude* plus de pénétration, plus de force de raisonnement, que dans leur *persuasion*. Peut-être n'avez vous pas examiné avec assez d'attention ; peut-être ne l'ont ils pas fait eux-mêmes ; peut-être aussi avez-vous l'esprit trop borné, & incapable de considérer d'une seule vue tout le tissu d'un système, qu'un nombre infini d'habiles

les gens adoptent comme démontré. Vous n'avez pas la moindre raison d'insulter à leur crédulité; Mais vous en avez d'invincibles pour rester humblement dans le doute, jusqu'à ce qu'un nouveau poids fasse pencher dans votre esprit la balance de côté ou d'autre.

D'ailleurs le *doute* n'est rien moins qu'une situation rejouissante, c'est au contraire un état inquiet, humiliant, contraire en quelque sorte à la nature de l'ame, qui n'est porté à l'examen que par l'esperance de parvenir à la certitude, le *doute* lui pèse; elle cherche à s'en defaire, & quand elle n'est pas extremement sur ses gardes, elle se hate de croire étourdiment, ou de se persuader qu'elle croit plutôt que de demeurer longtems embarrassée, flottante. Un honnête homme peut-il se résoudre à des efforts pour trainer les autres hommes dans les memes malheurs, où il se trouve abimé ?

Par le malheur d'un autre, addoucir son malheur
C'est un soulagement indigne d'un grand cœur.

C'est même une horrible méchanceté une inhumanité criante. Mais quand même une indigne bassesse d'ame pourroit inspirer à un homme *qui doute*, un dessein si noir & si malin, n'en devroit-il pas être detourné, par le respect que sa prudence doit lui donner pour un *Dieu possible* ? peut-être une cause premiere existe-t'elle; Peut-être après cette vie, ce qui pense en moy decouvrira-t'il ce Legislatteur souverain, l'existence du quel
je

je suis forcé à présent de revoquer en doute ; puis-je être un objet digne de son amour, & de ses bienfaits : pendant qu'il a été caché à mes yeux, j'ai été assez inconsidéré pour me faire un plaisir bizarre de le dérober à la vue des autres, de lui débaucher ses sujets & ses adorateurs, de les priver du plus puissant motif, qui put les porter à la vertu & à la sociabilité. Une ame si déréglée, si déraisonnable, si contraire à ses véritables s'intérêts pourroit-elle avoir la moindre union avec la raison supreme, avec l'ordre parfait ?

On m'objectera peut-être, que l'homme dont je s'agit ici, doit, selon mes propres principes, faire le même personnage, que s'il étoit animé du zèle convertisseur. Il ne doit rien négliger, pour sortir de sa situation mortifiante. Il doit consulter non seulement les lumières des plus habiles auteurs, il faut encore qu'il communique ses idées aux autres hommes, qu'il leur propose ses difficultés mises dans tout leur jour, exposées avec la plus grande force ; & par conséquent, sans songer seulement à se faire des disciples, il ne peut qu'employer tous les moyens les plus propres à y réussir.

J'admets toute l'objection, je veux bien même y ajouter une nouveau poids ; Je croi qu'il peut être permis encore aux bonnes intentions d'un Incrédule, qui est dans le doute, de rendre ses objections publiques, pourvu qu'il s'y prenne en sincère & docile amateur de la vérité, & qu'il n'appuie pas ses raisonnements, de la raillerie, & d'un air de mépris ; sophismes & pétitions de principes

pes aussi contraires à la bonté du cœur , qu'à la justesse de l'esprit. C'est là un moyen de s'éclairer , qu'un incrédule , qui doute , doit à l'amour qu'il a pour son bonheur ; Mais s'il vouloit agir prudemment , il ne devoit l'employer , qu'après s'être servi en vain de tous les autres moyens de sortir de son état embarrassant.

J'ai bien de la peine à m'imaginer que cette conduite donnât de pernicieuses atteintes à la Religion. Je croi fort que pendant quelques temps elle jetteroit dans l'inquiétude & dans les alarmes des personnes simples & même des demi-Philosophes , qui trouvent la Religion aimable , & qui s'y attachent , sans avoir suffisamment approfondi les raisons qui l'établissent ; Mais je pense qu'une partie de cette nombreuse classe trop timide pour tout examiner n'oseroit jeter les yeux sur de telles objections , de crainte d'être entraîné dans l'erreur , & d'être attaché à des opinions qui leur plaisent ; D'autres plus courageux amateurs de la vérité ne resteroient pas longtemps dans leurs inquiétudes. J'ai assez bonne opinion de la solidité de mon système & de l'habileté de ses Défenseurs pour être persuadé , qu'ils en feroient bien-tôt tirer par des solutions satisfaisantes. De cette manière ils y gagneroient ; leur raison sortiroit de cette épreuve plus pure , plus lumineuse , mieux fortifiée contre l'erreur , & animée par de nouveaux motifs , à se devouer à la Religion.

Pour ces hommes indignes de la raison & d'une âme immortelle , ces hommes que leur
cor-

corruption interesse à trouver la Religion fausse, ils sont destinez à être tôt ou tard incredulés, s'ils sont capables de le devenir par les objections dont j'ai caractérisé le tour. Ce qui les gagnera ne sont pas des argumens qui ne sont qu'argumens ; le poids vray ou faux d'une preuve unie leur paroît pesanteur, la simplicité d'un raisonnement secheresse. Pour les entrainer il faut se liquer avec leur imagination. Un air d'homme docile, de disciple ne la frappe pas. Ils se rendent à coup sûr à l'ostension bien menagée de la superiorité du genie, & au mepris caché dans les plaisanteries & dans les turpitudes. La hardiesse, la decision, le ton de Docteur sont pour eux les caracteres indubitables de l'Evidence ; Et pourquoy ? c'est qu'en moins de rien ils peuvent s'emparer de cette evidence pour jamais, & se rendre esprits tout aussi transcendans que leurs merveilleux Professeurs. Tout ce qu'on peut exiger avec raison d'un incredulé, qui doute ; c'est qu'il n'aille pas promener ses difficultez dans les Caffez & dans les Cabarets, qu'il ne jete pas ses objections à la tête des gens les plus idiots, en un mot qu'il ne s'erige pas follement en Predicateur des grands chemins, & qu'il ne fasse pas le Don Guichotte de l'incredulité. Une pareille conduite lui seroit absolument inutile, & elle ne pourroit avoir pour principe, qu'une extravagance incompréhensible, ou qu'une noire malignité. Il devroit bien se garder sur tout de ces railleries destinées à tourner en ridicule l'essence & les attributs de la Divinité. Ce sont
déjà

déjà des blasphèmes, dès qu'on doute de l'existence d'un Dieu, & qu'on avoue qu'on n'en sauroit prouver l'impossibilité; par des démonstrations formelles. Je ne prendrai pas la peine de le faire voir; ce sont des vérités qui sautent aux yeux.

Il me semble que la prudence que je viens de prescrire à l'incrédule, qui est dans le doute, devrait diriger les actions de presque tous les *Esprits-Forts*, dont cependant le grand nombre est éloigné de la prendre pour guide. Je l'ai déjà dit; en général ils prétendent seulement ne pas trouver une force suffisante dans les preuves sur lesquelles nous établissons un *Premier Être* & une Religion. En raisonnant conséquemment à leur incertitude ils devroient pencher vers la vertu par respect pour une Divinité possible. Cependant ces Philosophes du premier ordre; ces Docteurs qui prétendent n'étendre jamais leurs opinions que jusqu'où des idées nettes & claires les conduisent, passent d'ordinaire tous seuls du doute à l'Athéisme positifs. La gêne, la contrainte, que leur donne l'incertitude détournent leur attention de ce manque de sens commun, & leur fait sacrifier leur raison au desir de se tranquilliser, à quelque prix que ce soit; j'ose les prier de vouloir bien se rappeler pour peser avec cette liberté d'esprit, dont ils aiment tant le nom, les raisonnemens par lesquels j'ai tâché de les porter à donner plus de liaison à leurs idées, & à y soumettre plus exactement leur conduite. Il me semble qu'on peut exiger d'eux cette circonspection, & s'ils s'obstinent à la

ne-

negliger, qu'il doit être permis de les régarder, comme atteints & convaincus de folie, ou de scélératesse. Certaines gens, qui ne sont pas destituez d'habileté voudront peut-être que je donne plus de tendue aux conséquences, que je tire de mes principes, & que je les applique à tous les incredules, *puisque parmi eux il est impossible qu'il y ait des Athées positifs*. Pour moy, j'avoue que je ne sens pas trop bien cette impossibilité; Il y a des *Esprits-Forts*, qui disent nettement, qu'ils croient *la non-existence* d'un Dieu, est-ce à moi à pénétrer dans leurs opinions plus qu'ils n'y pénétrent eux-mêmes. *Ils peuvent mentir*; rien de plus vrai; mais il ne tient qu'à eux de soutenir qu'il est impossible de croire sérieusement un Dieu; Et quand nous leur assurons, de la manière la plus forte que c'est là réellement notre opinion, ils ne tiennent qu'à eux d'avancer sans preuve, qu'il n'est pas possible que nous disions la vérité, paroles en l'air de part & d'autre, reproches faciles à rétorquer.

Il n'est point probable, j'en conviens; qu'un homme, qui se donne la peine de raisonner un peu, puisse trouver dans le système de la religion des difficultés, qui renversent entièrement ce système & qu'il n'en trouve point dans les différents systèmes, de l'irreligion. Il n'est pas naturel de ne rien voir, je ne dis pas d'embarassant, mais de contradictoire, dans un monde formé par un accrochement fortuit de particules de la matière? Il n'est pas naturel de découvrir une contradiction palpable dans *un Univers produit*

duit de rien, & de n'en point démêler dans un monde où il y a une infinité de suites infinies d'effets sans cause, & où le rien fait & règle tout. Certainement l'idée d'une semblable manière de raisonner ne se lie pas aisément avec celle d'un Être raisonnable; Mais par malheur l'expérience nous force à croire que ce phénomène n'est pas seulement possible, mais encore, qu'il n'est rien moins que rare. Dès qu'une fois notre foible raison a perdu l'équilibre, par quelque poids étranger, elle peut être déterminée vers les opinions les plus absurdes.

Ce triste dérangement de l'ame deshonne la Religion comme l'Incredulité. Lorsqu'on a eu l'inconsideration de se livrer à l'habitude, ou bien à un desir violent de *croire* telle chose plutôt que telle autre; les plus foibles probabilités les plus pauvres sophismes revêtent une l'apparence de démonstration. On admet tout. Les contradictions les plus manifestes n'ont plus rien de rebutant, & les routes qui menent naturellement au doute universel conduisent à la persuasion la plus forte, la plus ferme, la plus opiniâtre. Il n'y a point de remède à une si triste maladie de l'esprit. Elle est absolument incurable; Si elle n'est pas dangereuse pour la tranquillité publique, on ne sauroit que lui donner un libre cours. Il doit être permis de manquer de sens commun, pourvu que ce délire ne change pas en fureur, & ne menace pas la société; S'il fait des efforts pour la déranger, il faut de nécessité arracher les armes aux furieux. Ce
n'est

n'est pas l'ouvrage de la raison ; C'est l'affaire de ceux à qui la Providence a commis le Gouvernement des peuples. Il ne s'agit pas de punir des opinions ; il est question de veiller à la sûreté publique. Un *Esprit-Fort* qui dogmatise malgré toutes les raisons qui doivent l'en détourner, & sans aucun motif plausible, qui l'y porte, ne doit être puni de son extravagance, que lorsqu'elle est manifestement accompagnée d'une malignité formelle ; Mais il est très juste de l'empêcher d'être pernicieux. Il y a dans la plupart des Etats des petites maisons où l'on pourroit permettre au zèle convertisseur des Docteurs de l'incrédulité, de se donner carrière. Les y confiner ne seroit point les persécuter. Un Magistrat ne meriteroit point le nom de *Persécuteur*, lorsqu'il separeroit du reste d'une Nation, des gens assez foux pour soutenir ouvertement, que tous les biens sont communs, & qu'il est permis à chacun d'en saisir sa portion dans la bourse d'un autre. Il ne persécuteroit pas en bridant la fureur d'un homme capable de prêcher en public, qu'il faut faire main basse sur tous ceux qui refusent d'embrasser ses opinions.

leur propre famille; Il a fallu thésoriser pour l'établir avantageusement. D'ailleurs quelles personnes se sont adressées à l'humanité de ces gens vertueux? Des misérables, des vagabonds, qui se font une profession de la mendicité; des paresseux, des débauchez, des jeunes gens imprudents, sans la moindre conduite; Des vieillards, qui s'obstinent à ne pas vouloir travailler; des malades qui ont perdu la santé par leur vie déréglée; des veuves qui pouvant subsister en demeurant filles, ont eu la fureur de se marier, & de mettre au monde un grand nombre d'enfants, qui meurent de faim. Des Etrangers, qui n'avoient qu'à rester dans leur patrie, & à étourdir de leur plaintes, & de leur gémissements, leurs propres concitoyens. Pourquoi tous ces malheureux n'ont ils pas fait comme nous? Si comme nous ils avoient été sobres, circonspects, vigilants laborieux, habiles, ils ne se trouveroient pas dans une si facheuse situation; Au lieu de fatiguer les riches, ils seroient eux-mêmes en état de faire du bien aux pauvres? Faut-il qu'un honnête homme se ruine pour des gens, qui sont les auteurs de leur propre misère. A-t'il passé toute sa vie dans le travail le plus assidu, pour en jeter le fruit au premier paresseux qui daignera tendre la main. Au bout du compte si quelques uns de ces pauvres méritent d'être secourus que ne s'adressent ils à des personnes qui sont tout autrement opulentes que nous, ou bien à ceux, qui ont la direction des aumones publiques. Voilà une partie des merveilleuses raisons dont les cœurs les plus laches & les plus durs pallient leur cruelle inhumanité; qui les tranquillisent

dans le sein de leur barbarie, & qui leur cachent leur monstrueuse difformité. Toutes les raisons sont excellentes dès qu'on souhaite fortement qu'elles le soient. *On ne sauroit assister tout le monde* est même un principe qui prouve évidemment qu'il n'est pas besoin d'assister personne.

Mon but n'est point de combattre ici de si grossiers sophismes de cœur, les exposer, c'est les refuter suffisamment; le bon sens ne peut rien sur des armes si dénaturées. Elles sont en quelque sorte indignes qu'on en fasse l'essai; si des gens si indignes reviennent jamais de leur lâche insensibilité, ce ne sera point par des motifs généreux. Leur cœur n'y sauroit répondre. Il n'est pas possible qu'ils y produisent quelque agitation salutaire. Il n'y a que des motifs bas qui puissent remuer ces âmes basses. Il faut leur inspirer une servile crainte, il faut les étonner, les effrayer, en leur étalant ce jugement sans pitié qui enveloppera tous ceux qui n'auront point été sensibles à la pitié.

Mon dessein est de mettre dans tout leur jour certaines illusions plus subtiles que se font par rapport à la charité, un grand nombre de personnes d'ailleurs raisonnables & gens de bien; & de développer le faux de certaines maximes que les passions revêtent d'un air plausible, & que faute d'attention on considère comme indubitables.

La Prudence doit toujours guider la charité, c'est là une vérité incontestable; mais on en abuse horriblement. *La prudence par exemple veut-elle, que je fasse du bien à un scélérat?*

Oui

Oui elle le veut ; Mais elle veut qu'à son égard vous renfermiez votre charité dans des bornes plus étroites , que celles, que vous donnez aux généreux bienfaits qu'exige de vous le mérite tombé dans la misère ; que le scélérat le plus detestable, noirci par les crimes les plus odieux languisse dans l'état le plus déplorable ; ses crimes nous dispensent-ils de le soulager & de le secourir. Il est homme & il souffre : En voila assez pour qu'il soit l'objet de notre humanité ! *Mais un tel homme ne merite pas de voir le jour. Il est digne du dernier supplice.* Je le veux ; Mais vous n'êtes pas son Juge, Vous n'êtes pas en droit de le punir, & c'est vous en quelque sorte qui lui donnez la mort, en n'empêchant pas que la fin & la maladie le retranchent du nombre des vivants ; S'il est évidemment de l'intérêt de la société qu'il meure , & que son supplice serve d'exemple aux mechans, secourez-le en Chrétien ; & en qualité de bon citoyen, faites le tomber entre les mains de la justice. A cet égard votre pitié pour lui seroit cruauté pour le public.

Il y a d'honnêtes-gens , qui ne sont pas plus favorablement disposés pour des malheureux , qui sans être des scélérats du premier ordre, se sont ruinez par des débauches, dont leur misère même n'interrompt pas l'habitude ; Accorder à un pauvre de ce caractère des secours aussi étendus, qu'à des gens reglez & de bonnes mœurs, ce seroit une haute extravagance ; ce seroit lui fournir des moyens de s'opiniâtrer dans son train de vie. Ce seroit en quelque

forte de robber des secours suffisants à des gens de mérite, qui par leur moyen pourroient sortir de la poussiere & devenir utiles membres de la société. Non, le vice & la débauche ne doivent point trouver une ressource sûre dans notre aveugle bonté. Mais il ne faut pas non plus que les *debauchez* trouvent inhumains & barbares, des hommes faits comme eux, & susceptibles des mêmes foiblesses. Ils sont les auteurs de leur misere, il est vray, mais leur misere n'en est pas moins réelle, leurs desordres passez ne leur ôtent pas tout droit sur notre compassion; Nous sommes obligez de leur procurer, selon notre pouvoir, les choses nécessaires à la vie; C'est même dans cet Etat accablant, humiliant, qu'on peut essayer sur des malheureux de cette espece la force des conseils salutaires; c'est le veritable temps de les aider à sortir de l'esclavage de leurs habitudes vicieuses & de porter leur attention sur les puissans motifs de se corriger, qui partent du fond de leur misere même.

Malheureusement dans la bouche d'un *bonnete homme*; *C'est un debauché, c'est un homme sans conduite*, ne sont bien souvent que de tristes figures de Rhetorique, qui bien appréciées ne doivent signifier, sinon, *cet homme a fait quelques débauches, cet homme est tombé dans quelques irrégularitez*. Ce n'est pas que celui, qui donne dans cette cruelle éloquence, ait formé positivement la résolution de calomnier son prochain; ce seroit manquer de charité que de le croire, Non;
il

il est fortement persuadé, que pour plaire à la *Charité infinie*, il faut être charitable. Sans des raisons suffisantes il n'ose pas suivre un malheureux penchant qui le porte à ne l'être pas. Il faut trouver des raisons; C'est une affaire bien-tôt faite. On ramasse quelques faits bien averez; le cœur échauffé l'imagination, qui par des couleurs excessives ménage à ces faits les apparences d'une habitude, & la raison, par une distraction de commande, ne se met pas en peine d'examiner la chose de plus près.

Récommandez à la charité du riche Cleobule une personne que vous croyez digne d'être secourue par les gens de bien : ion front s'armera de gravité. *Monsieur*, vous dira-t'il, en branlant la tête, *vous ne connoissez pas cet homme-là; Ce ne sont pas des gens comme lui qu'il faille assister. Je sai de bonne part qu'il s'enivre, & qu'il est joueur; d'honnestes gens m'ont asseuré qu'il a perdu des sommes considerables. Est-il naturel qu'à nos dépens cet Etourdi joue, & boive.*

Qui ne se rendroit à des arguments si specieux? Cependant ils n'ont qu'un air éblouissant. Il est vray la raison de cet homme s'est oubliée un petit nombre de fois dans le vin; il s'est laissé seduire par le un faux honneur, qui n'est que trop en vogue; il a eu la foiblesse de ceder aux pressantes instances, de ses amis. Il est vray encore qu'inconsideré, faute d'âge & d'experience, il a hazardé au jeu plus d'argent, qu'il n'étoit en état de perdre. Mais on a abusé de sa bon-foi, & par une passion naturelle, courant

après sa perte il a perdu plus qu'il n'avoit envie de risquer ; Mais ce sont là des irregularitez passageres ; qui ne constituent point le caractère d'un homme. Voulez vous que pour être digne de votre secours on porte la vertu jusqu'à la perfection absolue ? Les personnes, que vous frequentez ne sont elles jamais tombées dans quelques desordres semblables, faut-il avoir plus de mérite, pour être l'objet de votre charité, que pour s'attirer l'honneur de votre amitié, & de votre estime ? Mais vous-même, Cléobule, vous qui êtes si fort dévoué à la vertu, que vous en negligez la pratique, à l'égard de ceux qui s'en sont quelque fois écartez ; n'y a-t'il pas la moindre tache dans votre conduite ? N'y a-t'il jamais eu quelque éclipse dans votre sagesse ? seriez vous bien aise qu'on vous fit un caractère d'un petit nombre de vos actions, qui ne vous font pas honneur. Croyez moy, ce n'est que votre avarice, & la pauvreté de celui qu'on vous recommande, qui répandent sur ses fautes un air si hideux ? s'il avoit une table & un équipage, vous seriez à son égard le meilleur Chrétien du monde.

Ce qu'il y a de plus pernicieux dans la conduite des Cléobules, c'est qu'ils se croient obligez indispensablement, par une autre espece de charité, de munir ceux, qu'ils connoissent, contre la pitié que pourroit exciter dans leurs ames la misere d'un homme tel que je viens de le dépeindre. Ils se hâtent de communiquer à leurs amis le caractère de ce malheureux tel qu'il vient d'être

fa-

façonné par leur dureté, ou par leur basse économie, & par là ils fournissent à ces amis une *raison plausible* de le rebuter. *Le moyen de lui faire quelque bien. Il en est indigne; on en est assuré par le témoignage d'un homme très-croyable, d'un parfaitement honnête homme;* J'ay dit une *raison plausible*, par ce que certainement un pareille raison n'est pas suffisante, lorsqu'elle doit régler nos sentimens & notre conduite.

Le temoignage d'un homme d'une probité reconnue nous doit suffire quand il s'agit d'un fait qui ne le touche en aucune manière; Mais quand ce temoignage concerne une affaire dans laquelle il est intéressé, il n'en faut pas demeurer là; La prudence veut qu'on porte l'examen plus loin; deux hommes ont eu quelque démêlé ensemble; ils ont chacun un ami, qu'on prête quelque attention à la manière dont ces partisans de coté & d'autre font le recit de cette affaire, qui s'est passée en leur présence. Ils sont l'un & l'autre très croyables; pleins de probité. Ils diront tous deux à peu près les mêmes choses, mais ils exciteront dans votre ame des idées très différentes. Ils ne veulent pas vous tromper, ils peignent seulement les particularitez du sujet comme ils en sont frappez eux-même.

L'un passera légèrement sur une circonstance que l'autre développera avec soin, & qu'il accompagnera de quelques réflexions. L'un placera un terme foible & peu expressif, dans l'endroit que l'autre relevera par une expression énergique, qui trainera après

elle des idées accessoi- res. Le ton même & le geste varieront les mêmes faits. Au lieu d'Historiens ils deviennent Orateurs ; sans s'en apercevoir ; chacun plaidera la cause de son ami, & vous aurez besoin d'un témoin absolument désintéressé, pour être en état de vous former de ce démêlé une idée exacte & juste.

Une autre raison, en faveur de laquelle plusieurs honnêtes gens se permettent de n'être point charitables, c'est que ceux, qui demandent leur secours, *sont jeunes & vigoureux, qu'ils n'ont qu'à travailler ; qu'il est juste qu'ils se secourent eux-mêmes.* J'avoue que la charité la plus salutaire, la plus utile au public, c'est de mettre les pauvres en état de gagner leur vie sans être à charge à autrui. Mais voilà un homme qui se reconnoit obligé de travailler ; Il vous prie de lui en procurer le moyen. Vous le pouvez. *Mais quoy ! prendre dans ma maison un homme couvert de haillons, & dont la mal-propreté dégoûtera toute ma famille ! D'ailleurs me servir d'un homme que je ne connois pas, & qui a une mine, qui m'est bien suspecte ; qui est peut-être un fripon, qui ne songe à s'introduire chez moy, que pour me voler.* Mais si ces raisons sont bonnes chez vous, peuvent-elles être mauvaises chez d'autres ? Et ne sentez vous pas que vous envoyez ce pauvre au travail uniquement, pour vous en defaire, & pour ménager un prétexte à votre dureté.

J'ai vû quelquefois faire de cette excellente regle un usage encore bien plus mauvais. Je l'ai vu appliquée à des Officiers cassés, hon-

honnetes-gens , gens d'une illustre naissance , mais faute d'une Education plus soignée , uniquement capables de leur profession. Dans le fond on ne leur refusoit pas ces aumones , qu'on accorde à des pauvres ordinaires , mais plusieurs personnes riches & devotes même croyoient avoir de fortes raisons , pour ne les pas assister plus noblement ; *Ils ont encore de la vigueur & de la jeunesse , que ne se mettent-ils à apprendre quelque métier.* J'ai vu une pareille défaite sortir indignement de la bouche d'un très pieux personnage dont on sollicitoit la pitié pour un homme de condition. *N'est ce pas une honte à ce jeune-homme d'aller mendier ainsi de ville en ville , je lui ai déjà trouvé , il y a quelques mois jusqu'à cinq à six livres dans la bourse de mes amis , & il y revient encore ? j'ai plus fait ; je lui ai fourni un moyen de subsister honnêtement du travail de ses mains. Je l'ai recommandé à un honnête Tisseran , qui veut bien lui enseigner son métier ; Mais notre gentilhomme est trop orgueilleux apparemment , pour s'abaisser si fort ; qu'il renonce à cette vanité criminelle , & qu'il s'aide lui-même , s'il veut qu'on continue à l'assister. Qu'il sache qu'il n'y a point de métier plus vil que celui qu'il fait.*

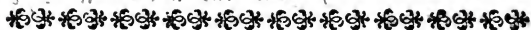
Que répondre à des raisons semblables ? finon que la pitié des méchants est cruelle. Quelle compassion étendue un homme de qualité tombé dans la misère ne doit-il pas exciter dans une ame genereuse ? Que la pauvreté , & la bassesse , doivent faire de cruelles & d'affreuses impressions sur un cœur , qui n'a

jamais eu occasion de se familiariser avec elle. Quelle mortification pour un tel homme d'obéir à sa misère, en s'humiliant devant ses égaux & même devant ses inférieurs, & de s'exposer à leurs refus atterrants, à leurs expressions dures & méprisantes.

Je conviens qu'à la rigueur il doit plutôt essayer ses mains sur le travail le plus vil, que de continuer à emprunter sa subsistance de la libéralité d'autrui; Mais quels obstacles ne doit il pas vaincre pour se mettre en état de suivre ce parti. De quelle force d'esprit n'a-t'il pas besoin, pour se défaire des préjugés de l'éducation les plus enracinez. Il faut qu'il apprenne tout d'un coup, que la Nature a mis parmi les hommes une parfaite égalité, qu'il n'y a rien de réellement méprisable, sinon le vice, & qu'il faut soutenir avec fermeté les dédains qui decoulent de toute autre source; Ce qui est plus difficile encore, son cœur doit acquérir tout d'un coup la vigueur nécessaire pour suivre ces nouvelles lumières de sa raison. Quelle foule d'autres difficultés ne rencontrera-t'il pas dans l'exécution de son dessein? Il se verra confondu avec la populace la plus vile, la plus grossière, la plus mal élevée, avec des gens qui choquent de ses manières, lui donneront par les leurs un dégoût continuél; son peu d'adresse s'attira les reprimandes déraisonnables & offensantes de ses maîtres & les dédaigneuses turlupinades de ses compagnons. En vérité un homme d'une certaine naissance, qui à travers de tant d'é-

pou-

pouvantables d'obstacles marche d'un pas sur & constant vers son devoir, me paroît porter la vertu à sa plus sublime grandeur & se rendre dignes des plus magnifiques éloges ? Mais est-il bien naturel d'exiger des foibles mortels, sans distinction, une ame si docile à la raison, une forced'esprit si extraordinaire ? Du moins devoit-il être permis, ce me semble, avant que de prendre une résolution si pénible, si repugnante à l'amour propre, d'essayer, si par le moyen d'ames genereuses & sensibles, il seroit possible de trouver une condition plus supportable, une maniere de subsister plus commode, & moins exposée au mépris. Pour n'en pas demeurer d'accord, il faut avoir une raison bien corrompue, & bien défigurée par l'inhumanité, ou par l'avarice.



S U I T E

D U D I S C O U R S

Precedent sur la charité.

IL y a un autre motif bien extraordinaire, qui empeche plusieurs personnes d'ailleurs vertueuses & raisonnables d'assister genereusement leur prochain. *Je ne saurois me résoudre à faire du bien à cet homme-là ; & pour quoy ? C'est que depuis peu il a embrassé ma religion.* Quoy ! vous refusez votre secours à

un homme, qui vient de renoncer à une religion, selon vous, - pleine de grossières erreurs, pour faire ouvertement profession de la votre, que vous considérez comme la seule raisonnable. Voilà un motif bien bizarre, bien révoltant, bien peu propre à se lier avec ce zèle que toutes les sectes ont pour leurs opinions. *Mais dit-on, c'est conséquemment à une triste expérience que nous nous déterminons à un procédé, qui paroît d'abord si peu raisonnable ! Une infinité de pareilles gens se sont adressés à nous ? nous les avons assistés généreusement ; ils ont été les objets de la charité publique & particulière ; mais leurs vices se sont bien-tôt échappés à leur dissimulation, & les desordres de leur conduite nous ont fait rougir de notre credule bonté ! Voulez-vous qu'on soit éternellement la dupe du faux zèle de pareilles gens, & que mille fois attrappé on s'expose tous les jours stupidement à être attrappé de nouveau ?*

D'abord il y a dans tout cela bien de la déclamation, bien des Phrases outrées, bien de cette Rethorique des passions, qu'on emploie pour se tromper soi-même & pour dérober sa conduite aux censures de sa propre raison. Il est vrai que depuis un certain nombre d'années un grand nombre de personnes est venu chercher dans notre patrie un refuge, sous le titre de prosélytes ; & que plusieurs d'entr'eux n'ont pas répondu à la charité des honnetes-gens par la régularité de leur vie ; Mais malheureusement ce sont ceux là qui absorbent toute notre attention. Nous détournons la vue de ces

Pro-

Profélytes, qui se sont noblement soutenus, & dont les lumieres & les vertus nous éclairent & nous édifient. La précieuse acquisition, que nous avons fait de ce petit nombre de Personnes estimables devroit seule nous exciter à faire un bon accueil aux profelites, & à bannir de notre mémoire ces gens indignes qui au sortir d'une autre Religion se sont venus confondre avec les scelerats qui étoient déjà dans le sein de la notre.

D'aillenrs on enveloppe sous les mêmes titres odieux tous ceux d'entre ces profelytes qui ont donné du scandale, quoique leurs fautes soient d'une nature très différente, & que les unes caractérisent des gens dignes de tout mépris, tandis que d'autres ne marquent que la fragilité humaine.

Les plus suspects & les plus méprisez d'entre nos Profélytes sont des Religieux, *des Moines, qui ont quitté le froc*; Il s'en est trouvé réellement de fourbes, de débauchez, qui méprisoient assez la vertu pour dédaigner d'en sauver les apparences. D'autres après avoir donné pendant quelque tems d'edifiantes preuves d'une sagesse conforme à leur religion, se sont dementit par quelques actions particulieres; Ils ont fait voir, qu'ils étoient hommes, qu'ils avoient des passions, & qu'ils n'en étoient pas toujours les maitres. Les voila d'abord privez de l'estime publique, décriez comme les derniers des hommes, fortement soupçonnez de n'avoir embrassé notre religion, que pour secouer le rude joug de leur ordre, & pour

venir parmi nous se précipiter sans contrainte dans la débauche, & dans le libertinage; c'est aller bien vite assurément. Il s'en faut bien qu'on ne regarde sa propre conduite de ce même point de vue. Quoy! un homme n'est pas absolument parfait; s'en suit-il qu'il ne se soit pas converti de bonne foy! ou bien est-il absolument certain que la même force d'esprit par laquelle une personne délivre sa raison du joug des préjugés, lui procure dans le même instant un empire despotique sur ses passions? Le cœur est-il soumis, dès que l'esprit est éclairé? S'il en étoit ainsi: si les lumières de la raison épouroient d'abord l'ame; il y auroit parmi nous plus de gens d'une vertu parfaite.

Pour moy il me semble que rien n'est plus aisé, que de concilier une conversion faite par les principes les plus excellens, avec des fautes passagères, qui ne forment point une habitude. Un homme aimé la vérité; Il a la grandeur d'ame de pèser à la balance de la raison les idées, qui lui ont paru les plus solides; il les trouve légères, il découvre le poids de celles, que jusques alors sa prévention avoient rejetées; il se résout à une noble docilité pour ses lumières; Il a trop de probité pour les renfermer dans son ame, & pour les démentir par sa conduite extérieure. Il forme le généreux dessein de braver la haine de sa secte, de sacrifier au devoir les plus doux agrémens de la vie & de chercher une autre patrie, où la vérité ose se montrer au grand jour.

Pendant qu'il médite ce beau projet, qu'il

arrange les moyens de l'exécuter & qu'il le met actuellement en exécution. Un zèle ardent occupe toutes les facultez de son ame. La Religion & la vertu qui en est inséparable absorbent toute son attention ; le vice, les foibleesses le trouvent toujours sur ses gardes. Il est tout concentré dans l'importance d'un seul sujet. Cette belle disposition de son ame se soutient encore quelque temple, après qu'il est venu à bout de sa noble entreprise. Mais son zèle n'a plus les mêmes obstacles à surmonter ; L'ardeur de ce zèle se rallentit peu à peu dans l'inaction. Les passions étouffées pendant quelque tems, se raniment, le Héros chretien s'évanouit, & l'homme reparoit avec sa malheureuse fragilité. Ces revolutions du cœur ne sont que trop naturelles ; Il n'est pas permis d'en douter ? Ne trouve t'on que des gens d'une sagesse inalterable parmi ceux qui ont immolé au devoir de professer publiquement leur religion, *patrie, richesses, amis, dignitez, parents ; tout ce qui peut rendre la vie agréable ?* Ces revolutions ne se remarquent elles pas dans des sectes entières ? Tant que la persécution les accable, ce n'est que grandeur d'ame, constance, parfait devouement aux plus pénibles devoirs, piété, vertu, poussées à l'excez ; Mais le glaire persécuteur ne brille t'il plus à leurs yeux ; ont elles le bonheur de respirer pendant quelque temps ; leur zèle se refroidit, & contentes de posséder ce qu'elles nomment la saine doctrine, elles confondent leurs mœurs avec celles des barbares, ou si l'on veut
des

des infensez , qui ont été leurs bourreaux.

Faut il donc trouver quelque chose de si affreux dans les foibleſſes d'un Profelyte, qui sortent du fond de notre temperemment, dans des foibleſſes, plus excusables peut-être dans un *Réligieux converti*, que dans tout autre homme? Faut-il d'abord le regarder comme indigne de tout secours? Que savez vous si des fautes, qui n'ont point altéré le beau caractère des plus saints hommes, n'excitent pas dans son ame le repentir le plus amer, & le plus sincere! Que savez vous si plus digne de vos consolations que de vos invectives, il n'est pas résolu à *reparer ce scandale* par les moïens les plus edifiants? Etes-vous convaincu qu'il ira de desordre en desordre, & que ni conseils ni censures ne pourront l'en détourner? Il y a de l'apparence que votre pénétration ne va pas si loin; & ce qui est bien certain c'est que les premiers Docteurs du Christianisme, dont les lumieres étoient bien supérieures aux vôtres, se sont conduits tout autrement à l'égard de ceux, qui avoient embrassée la verité, sans se rendre absolument maitres de leurs penchans vicioux.

Mais, crime inoui! crime d'un genre tout nouveau! Voilà un Réligieux, qui a dissipé dans son esprit les nuages de la prévention. C'est un homme réglé, sobre, tempérant. La recherche de la verité fait ses seules dilices. *Mais, qu'on ne s'y trompe pas! qu'on se garde soigneusement de lui procurer même le nécessaire; C'est homme n'est point du tout*
de

de notre Religion, je le croy Deïste, ou s'il est Chrétien, il penche certainement vers l'Arrianisme. Il a même le front de ne s'en cacher pas; Ses propres discours rendent la chose évidente. Se peut-il quelque chose de plus petit, & de plus pueril! de pareilles fadaïses peuvent-elles se concilier avec le sens-commun? Cet homme a préféré la voye de l'examen à celle de l'Autorité? Par ce moyen il a réussi à dissiper les prejugez de son Enfance; Vous applaudissez à sa conduite, il a fait tres sagement; Mais voila l'examen fini; il doit desormais se soumettre au joug d'une nouvelle autorité; est il juste qu'il sorte d'un aveuglement, pour entrer dans un autre, & qu'il trouve humblement chez nous ce qu'il a quitte genereusement ailleurs, Encore un coup est-il permis de s'abimer dans un pareil cahos de contradictions! Quoy vous pretendez, que cet esprit Philosophe qui avec lenteur, & avec la plus timide circonspection s'est vuide d'opinions absurdes, se hate étourdiment de remplir son ame de sentiments nouveaux! Vous voulez qu'il se presse de jetter ses idées dans le moule de votre systheme? Vous voulez l'obliger à se charger de tout le faisceau de vos opinions, sans le delier, & sans en rejeter rien? Vous méprisez cet homme parce qu'il n'est pas extravagant & ridicule, vous le méprisez, vous le haïssez, par cela même, qu'il mérite infiniment votre estime, & votre amour? voila en verité des travers d'esprit d'une espèce bien singuliere? Oui, c'est par ces mêmes raisons, qui vous rendent cet hom-

homme odieux, que je me croi obligé de le trouver digne de ma tendresse; C'est par ces mêmes motifs, que je soupçonne de mauvais-sens ou de mauvaise foy, ceux qui prétendent avoir découvert en peu de temps & l'erreur, & la vérité. Ce sont ou des Esprits faits pour l'esclavage, incapables d'une généreuse indépendance, ou bien des fourbès, qui par l'étalage d'une servile complaisance, veulent s'allier avec notre orgueil, pour nous duper plus sûrement.

Au contraire les Profelytes, qu'il nous faut, ceux qui peuvent être l'honneur & le soutien de notre religion ce sont ces sages amateurs de la vérité indépendans de tout, excepté de l'evidence; s'ils viennent à nous, encore embarrassés dans le doute; tant mieux. Ils ne *doutent* ni par libertinage ni par imbécillité, aidons les à sortir de ce facheux état, & s'ils s'en débarrassent sans entrer précisément dans toutes nos idées, qui nous paroissent les plus essentielles, ne trouvons pas mauvais qu'ils s'attachent à la secte, qui leur convient le plus, mais considérons les toujours comme nos freres; & comme nos compagnons dans la glorieuse route de l'examen.

Mais enfin je veux accorder plus qu'on ne me demande. Je veux que sans distinction tous nos profelytes étrangers tant qu'ils sont, ayent abusé lâchement de notre facilité, que tous ils se soient indignement démenti, que pas un ne se soit converti de bonne, foy, & par de nobles principes; Cependant en voila un nouveau qui vient se recomman-
der.

der à notre charité; C'est un Moine, c'est un Jesuite même, si l'on veut, quel accueil faut-il lui faire? Est-ce sa faute; qu'une infinité de scelerats nous aient pris pour dupes? Est-ce lui qui est la cause de leur indigne conduite? Leurs mauvaises mœurs ont-elles infecté son ame! Y a t'il quelque liaison nécessaire entre son cœur & leur libertinage? Sera-t'il fourbe & debauché, parce qu'ils ont été tels? J'avoue que n'ai pas l'esprit assez pénétrant pour faire de si merveilles découvertes. Il est naturel, je n'en disconviens pas; Il est naturel à un homme qui a été souvent trompé d'en devenir plus circonspect & plus défiant, Mais il n'est jamais permis d'étouffer la charité par la précaution. Quelle circonspection imaginable doit nous empêcher de recevoir les nouveaux proselytes avec une douceur engageante, avec une politesse chétienne? Quelle barbare prudence nous oblige à les mortifier par la déclaration ouverte de nos soupçons desobligeans? Vaudroit-il pas infiniment mieux affermir ces personnes dans notre Religion, en leur faisant voir, que nous l'avons réellement apprise d'un maître qui étoit *débonnaire & humble de cœur*. Cette politesse ne nous force pas à leur prodiguer inconsidérément nos bienfaits & notre estime. Elle s'allie sans peine à une legitime circonspection. Elle ne sauroit nous détourner d'examiner ces proselytes & de voir si leur conversion est fondée sur des raisons dont ils sentent assez la force. Elle nous per-

permet de nous informer de leur conduite, & de faire des recherches, pour savoir si des motifs humains n'ont pas trop influé dans la résolution, qu'ils ont prise. Notre Religion n'est point d'une nature à exiger de nous le sacrifice de notre bon-sens.

Il y a des gens, qui prétendent que le moyen le plus sur d'éprouver des *Religieux* *Profélytes* c'est de les exclure du *Ministère de l'Évangile*, & de les aider à subsister par quelque autre profession; ce moyen est excellent sans doute, à l'égard de ceux, qui manquent de talents, ou dont la conduite, quelque éclairée qu'ils puissent être, n'est pas assez régulière; Mais il me semble que l'humanité voudroit du moins qu'on les engageât dans des professions les plus convenables à un homme de lettres & les plus éloignées des métiers de la plus vile populace; Mais quelle raison plausible peut nous porter à tenir la même conduite par rapport & ceux dont l'érudition & les lumières sont secondées par une vertu suffisamment mise à l'épreuve? Il me semble que ces sortes de *Profélytes* sont infiniment capables de rendre de grands services à la Religion? La vérité a une *force accessoire* bien considérable dans la bouche d'un homme qui n'emprunte pas cette vérité des préjugés de l'éducation, mais qui se l'est appropriée, par un généreux & pénible examen.

Si toutes les raisons que j'ai alléguées, n'ont pas un poids suffisant. Je n'ai qu'une seule demande à faire : que veut-on que fasse un *Religieux* homme de bien, réellement dé-

ga-

gagé de ses erreurs & porté par de bons motifs à sortir de sa patrie, pour venir embrasser notre Religion ! Il fait qu'il va s'exposer à la haine de ceux, qu'il abandonne, au mépris de ceux à qui il voudroit s'unir, à leurs cruels soupçons, à leur dureté ! Peut-être se verra-t'il réduit à apprendre un vil metier au milieu d'une grossiere & brutale populace. *Ce qu'un tel homme doit faire ! La chose parle d'elle même ? S'il est fortement convaincu de la verité de notre Religion ; s'il croit que son salut dépend du parti qu'il prendra, il doit de nécessité aller à son but à travers les plus grands obstacles ; il doit braver tout, haine, mépris, soupçons, misere. C'est son devoir, rien n'est plus sur ; Mais sent-on jusqu'à quel point ce devoir est rude & penible ? Comprend-on que pour le suivre avec une genereuse constance, il ne suffit pas d'être vertueux, mais qu'il faut être capable de l'héroïsme le plus parfait & le plus sublime ? Je croy concevoir qu'un sacrifice si contraire à nos penchans naturels les plus vifs, égale le martyre, s'il ne le surpasse pas. Ya t'il beaucoup de gens qui portent la pieté jusques au merveilleux ? Est-il juste que nous ne daignons nous associer qu'à des Heros du premier ordre ? Nous mêmes sommes nous de cette classe distinguée faisons nous, toujours de genereux efforts, pour fixer notre attention sur la régle fondamentale de la morale Chrétienne ; Cette regle si naturelle, si raisonnable, qui nous ordonne de nous détacher de l'amour propre, de nous mettre à la place des autres hommes, & de les traiter, comme nous vou-*

voudrions, qu'ils nous traitassent, dans les mêmes circonstances; Il est vray que la plus sublime vertu fait aller au devoir par les routes les plus difficiles, les plus hérissées d'obstacles, mais songeons que ce n'est pas à nous, à mettre les forces de cette vertu à une si terrible épreuve, en jonchant d'épines ce rude & pénible sentier. C'est bien plutôt à nous de l'appianir & s'il étoit possible, de le parsemer de fleurs.

• Je finirai ce discours après y avoir ajouté encore une seule remarque. Des personnes d'ailleurs attachées à la vertu & à la raison ont de l'éloignement pour les Profelytes, & sur tout pour ceux qui ont été *Prêtres* ou *Moines*; la raison en est qu'elles en ont été souvent les dupes. Mais n'y auroit il pas dans cette aversion un peu de dépit; & ce dépit, cette indignation n'auroient-ils pas leur source dans une vanité un peu criminelle? Nous n'aimoins point à être trompez; notre amour propre en souffre. J'ose prier ces personnes de porter la sonde dans leur cœur, pour examiner, si ce dépit n'entre pas considérablement dans les précautions excessives qu'ils prennent contre les *nouveaux Profelytes*. Pour moy j'avoue que je le soupçonne fort. Dans le fond ont-elles tellement prodigué leurs secours à ces Impos-teurs, qu'elles en ont été incommodées & mises hors d'état d'assister des pauvres d'un plus grand mérite! Ont-elles lieu de craindre de manquer de charité pour elles-mêmes, & de se ruiner si elles faisoient les mêmes efforts pour d'autres, qui prétendent
em-

embrasser leur religion ? On peut croire, sans trop courir risque de se tromper, que cette crainte n'est pas des mieux fondée. Il est assez probables qu'en retranchant quelque chose de leur superflu, elles pourroient encore hazarder d'être dupées plusieurs fois. Une vanité un peu raisonnée, ne devoit point les en détourner. Il est glorieux d'être trompé, quand on ne l'est que par ce qu'une généreuse humanité a défendu à notre prudence de pousser trop loin sa circonspection & qu'on n'a pas voulu permettre que dans notre ame l'homme prudent étouffât l'homme Chrétien.



XL. DISCOURS.

Caracteres & Réflexions.

I. **R**Ouler tout un jour en carosse, sans avoir rien à faire ; entrer dans vingt maisons, simplement pour en sortir ; faire l'exercice de l'Eventail, ou de la Tabatière, écouter comme des nouveautez les choses qu'on vient d'entendre dans un autre endroit, & qu'on va encore entendre dans un autre ; parler sans avoir rien à dire ; être ennuyé par ceux que l'on ennuye ; voir cent visages dont on se soucie peu, & qui se soucient aussi peu de nous ; faire dans chaque maison dix complimens, & trente révérences ;

tuation d'un cœur amoureux ne faisoit naître dans l'esprit des idées flatueuses & satisfaisantes.

On voit assez que le premier de ces plaisirs commence par l'esprit, & que l'autre a son origine dans le cœur; mais puisque le cœur & l'esprit y sont toujours mêlez, je ne vois pas qu'il soit nécessaire ici de faire une distinction.

Rien n'embarasse davantage la Raison que de ne pas distinguer assez, & de distinguer trop. Les esprits paresseux & stupides donnent dans le premier de ces défauts: Leur raison est toujours envelopée de nuages épais qui en cachent la lumière; tout y est obscur & confus. Le trop de distinction au contraire nuit souvent aux esprits trop fins; Ils se plaisent à la vertille, & laissent là la solidité du raisonnement, pour courir après de subtiles chimères.

Revenons aux plaisirs de l'esprit. C'est celui qu'on goûte proprement en qualité d'hommes, au lieu que les plaisirs des sens nous sont communs avec les animaux.

C'est aussi le plaisir de l'esprit, qui l'emporte sur tous les autres, au gré de ceux qui sont capables de le goûter; on ne le goûte qu'à mesure qu'on raisonne & qu'on réfléchit; en un mot à proportion qu'on est homme. Il en est ainsi, sur tout à l'égard de ces plaisirs qui naissent de l'esprit, & qui de là font passer leurs agrémens jusqu'au cœur.

Un homme raisonnable peut être touché pendant quelque tems d'un beau spectacle; mais il distinguera fort ce divertissement, d'a-

vec celui qu'on goûte dans une conversation animée & spirituelle. La beauté d'un spectacle n'amuse que l'animal , & ne va point jusques à l'homme ; au lieu que c'est purement l'homme qui se plaît à la douceur d'un agréable entretien. L'amour qu'on a pour soi-même, qui est la source de nos plaisirs les plus vifs ne trouve point son compte dans le premier de ces divertissemens ; Mais dans le second, nous sommes en partie la source de nos plaisirs, & nous nous sommes redevables de nous les savoir procurer à nous mêmes.

Dans un concert de musique , les Instrumens & les voix s'entreprêtent de la force, & de l'agrément ; & de la même manière dans la conversation les esprits se soutiennent les uns les autres , & se prêtent des charmes nouveaux.

On se sent animé d'une émulation continue ; plus les autres plaisent & brillent, plus on plaît, plus on brille. Au sortir de ce divertissement on a encore long tems la satisfaction d'avoir sù y contribuer ; & les plaisirs que nous avons procuré aux autres , ont un agréable retour sur nous-mêmes.

Du tems de Voiture & de Sarrafin , le plaisir de l'esprit étoit fort en vogue ; on s'assembloit exprès pour le goûter ; Il n'étoit pas nécessaire de porter dans les Assemblées, de la richesse & de la qualité ; il suffisoit d'y porter un beau génie. Pour y être bien reçu, il valoit mieux être Voiture que Prince.

Ces

Ces cercles galans sont devenus peu à peu pédantesques & insupportables, & Molière leur a donné le coup mortel par ses *Femmes savantes*; pièce qui représente au vif la manière dont ces conversations spirituelles étoient dégénérées de son tems.

Ce n'est pas l'abus des conversations spirituelles qui choqueroit à présent ce judicieux Auteur, si notre Siècle étoit assez heureux pour le posséder; c'est le mépris de ce plaisir aussi innocent qu'agréable, qui s'attireroit ses Critiques sensées. On aime mieux se divertir à présent en animal qu'en homme; & nous sommes plus obligés à la Nature de nous avoir donné des Sens, que de nous avoir donné une Raison. Qu'arrive-t-il dans nos jours, dans les assemblées des personnes même du plus haut rang? Dès qu'on y entre on y voit dressées un grand nombre de tables de jeu, à peine a-t-on le tems de se dire deux mots; il faut d'abord saisir un jeu de cartes, & se fatiguer l'esprit pendant quatre heures à une partie d'ombre, qui ne permet pas la moindre conversation à ceux qui se piquent de jouer bien ce jeu rêveur. Dès que la séance est finie on se retire, fort content d'avoir dit pendant tout ce tems-là, *Gano; est-il permis? matadors & sans prendre.*

Ce plaisir est très indigne d'une créature raisonnable, & les personnes de distinction me paroissent fort à plaindre d'être obligées, par une bien-séance presque indispensable, de perdre leur tems dans ces cohues, où le faquin se glisse souvent à la faveur d'un ha-

bit magnifique, & d'un beau nom, qui ne lui appartient pas davantage que son habit.

III. Les plaisirs de l'imagination sont ceux que goûte le riche Lucullus, en regardant la magnificence de ses Bâtimens & la pompeuse symétrie de ses Jardins. Ses laquais jouissent comme lui de tout ce qu'il y a de réel dans sa satisfaction. Ils traversent des apartemens spacieux, & la dorure des lambris frappe leurs yeux comme ceux de leur Maître.

Ils sentent l'odeur agréable que répandent ses Orangers, & jouissent de l'air pur & frais qu'il respire lui-même à l'entour de ses Cascades, & de ses Bassins. D'où vient que, tandis qu'ils regardent toutes ces beautés d'un air indifférent, on voit la joye se peindre par les plus vives couleurs sur le visage de Lucullus ? C'est que Lucullus en contemplant ces merveilles, s'avertit de tems en tems qu'elles sont à lui, & qu'il est le maître de tous ces lieux enchantez.

IV. Les divertissemens de Cryton ne sont pas plus réels. Il donne chez lui un magnifique Concert, où se trouvent assemblez les plus fameux joueurs d'instrumens, & les voix les mieux choisies. On le voit s'étendre gravement dans un fauteuil, & il paroît ramasser toute son attention, pour ne pas perdre un seul accord, un seul passage.

Cependant Cryton n'entend pas la Musique ; il n'a point d'oreille seulement. Son divertissement consiste à croire, que les autres son persuadé qu'il se divertit. Il tomberoit insensiblement dans l'ennui, s'il ne fai-

faisoit pas quelque effort pour ne point oublier qu'il doit avoir du plaisir ; & il a besoin pour se divertir , de se dire quelquefois. à soi-même , *je me divertis.*

V. On voit un grand nombre de gens se piquer d'une constance ridicule , en exécutant les résolutions qu'ils ont une fois prises ; quelques opposées qu'elles soient au bon-sens & à leurs vérirables intérêts.

Le riche Cleobule a trois fils : avant qu'il pût encore juger de leur caractère , il a résolu ; que l'aîné seroit Conseiller ; le second, Avocat ; & le troisième , Homme de guerre. A présent que l'âge a développé les qualitez de leur esprit , & les inclinations de leur cœur , on voit que l'aîné est brave & Petit-maître , qu'il aime la parure & l'équipage ; en un mot , qu'il est fort propre aux Emplois militaires.

Le second manque d'esprit & de génie , il ne sauroit rien apprendre ; à peine a-t-il le sens commun.

Lè Cadet souverainement poltron , est malicieux & fin ; il a de l'éfronterie , & la voix forte ; Ces qualitez mènent d'elles-mêmes droit au métier d'Avocat. Toutes ces raisons cependant ne sauroient ébranler Cleobule qui s'obstine à suivre ses premières vûes quoiqu'en changeant de sentiment , les trois Charges puissent tout de même entrer dans sa Famille. Au premier jour son Cadet doit aller à l'Armée , s'attirer des coups de bâton par ses malices. Le second va fortifier les Juges dans l'habitude de dormir à l'Audience , & de déterminer leurs décisions avant

que d'entendre les plaidoyers. Je prévois encore que l'aîné entrera au Barreau en chantant, en peignant sa Perruque, & en démentant, par ses airs cavaliers, la gravité de sa Robe.

N'importe, leur Père les deshéritera s'ils ne se conforment à ses desseins ; il s'est engagé, à lui-même, à les exécuter ponctuellement, & il aimeroit mieux mourir, que de se manquer de parole.

VI. La distraction est un défaut des Savans, & des Philosophes ; mais c'est un défaut pourtant, & même un défaut insupportable dans la Société. En effet, la distraction n'est autre chose qu'une absence d'esprit, qui nous empêche de réfléchir sur nos propres actions, & sur celles des autres hommes ; Ainsi, d'un côté le distrait paroît ridicule, dépourvu de sens & de raison, & de l'autre il confond son air avec celui d'un homme superbe & dédaigneux.

Bien des gens cependant, chagrins d'avoir un défaut de trop peu, affectent d'être distraits, afin qu'on les croye Génies supérieurs. Incapables de la profonde méditation des Philosophes, ils en adoptent l'extérieur ridicule, qu'il est bien plus facile d'attraper. Tout le monde, ne peut pas fixer toute son attention sur des matières abstraites, & affranchir pour un tems son corps de l'empire d'une ame toute concentrée dans la méditation ; mais rien n'est plus aisé, que d'attacher sur quelque objet une prunelle immobile & égarée : on peut sans peine faire des gestulations & des grimaces, répondre
de

de travers, se heurter contre un pilier, & lui dire, *Monsieur, je vous demande pardon.*

VII. Un des caractères les plus infaillibles du vrai mérite; c'est de savoir le connoître & l'estimer, indépendamment de l'extérieur qui peut en relever ou obscurcir l'éclat : C'est d'avoir la grandeur d'âme d'honorer ce mérite par tout où il se trouve, & d'en faire une profession ouverte. Peu de personnes ont l'esprit assez fort pour développer ainsi la vertu d'avec l'extérieur : moins y en a-t-il encore qui ont le cœur assez bon pour lui rendre ouvertement l'hommage qui lui est dû; & d'ordinaire il est plus avantageux dans le monde d'avoir un air prévenant, que d'avoir un solide mérite.

Il faut avoir plus de raison qu'on ne pense, pour revenir de la première impression que l'abord de quelqu'un fait sur notre âme. Certaines personnes ont reçu de la Nature un charme secret qui s'empare de nous dans un instant, & qui nous porte à examiner tout leur caractère avec indulgence.

Un air insinuant répandu sur toute leur personne nous fait leurs défauts, & nous fait admirer ce qu'à peine on estimeroit dans un autre. Il en faut convenir; Une Physionomie heureuse est la plus forte de toutes les recommandations.

A l'égard d'autres personnes moins favorablement traitées de la Nature, il faut percer une certaine écorce désagréable pour aller jusqu'à leur mérite; souvent cette écorce nous arrête, & le mérite y reste enfermé.

Quand même il se développe par quelque action éclatante, on n'aime point à le reconnoître; & on ne pardonne qu'avec peine à un air bas, de cacher une ame élevée & un génie supérieur.

Si nous sommes souvent les dupes de l'extérieur, on peut le pardonner encore à la force que la machine a sur l'esprit; mais l'estime & la vénération qu'on doit au mérite, sont quelquefois détournées par des causes si peu importantes qu'on ne sauroit assez s'en étonner.

VIII. Polycrate voit par hasard dans une compagnie le jeune Lysis, qu'il trouve d'abord aimable: plus il l'entretient, & plus il se confirme dans l'idée qu'il en a conçue. Il trouve ses manières insinuanes, & remarque dans sa conversation une solidité aisée, & un brillant qui ne s'écarte pas de la justesse. Polycrate est sur le point de l'honorer de son approbation, mais un scrupule vient à la traverse, & suspend son estime toute prête à se donner.

Ne pensez pas qu'il veuille s'enquérir si toute la conduite de Lysis répond aux agrémens de son entretien, & s'il peut fonder son amitié pour lui sur une baze solide; C'est la moindre de ses pensées. Polycrate demande à quelqu'un de la Compagnie si Lysis est Gentilhomme, & il apprend qu'il n'est simplement qu'homme de mérite. Là-dessus il ne lui dit plus un mot; à peine daigne-t-il le regarder. Une indifférence glacée succède à la chaleur qu'il commençoit à se sentir pour un homme si aimable: Il
n'a

n'a garde d'encanailler son amitié.

V. Cléanthe est un peu plus raisonnable. Il estime Lysis, & il ne sauroit se défendre d'avoir pour lui une amitié assez tendre. Il fait plus, il le fréquente; mais c'est toujours à la dérobée. Il s'en cache presque comme d'un crime. Il ne le voit ni à la promenade, ni en compagnie, & ce n'est que dans sa chambre qu'il jouit du plaisir de l'entretenir. Si quelque Grand le prend sur le fait, il s'embarrasse, il se déconcerte, & il ne se remet que pour faire passer la visite de Lysis pour une visite d'affaires.

Il faut que ce Grand même remarque le mérite de Lysis, & qu'il en agisse avec lui familièrement, pour que Cléanthe reprenne avec lui ses manières ordinaires : c'est-là le seul moyen de le faire revenir de la honte, d'avoir été trouvé tête à tête avec un parfaitement honnête homme.

IX. Les habits contribuent beaucoup à l'estime qu'on marque aux personnes. Je me suis mis proprement pour aller en visite, & je rencontre Ariste : d'aussi loin qu'il me voit, il quitte sa Compagnie, & court m'embrasser; il me jure une amitié inviolable, & me présente à ceux qui sont avec lui, comme une personne digne de leur considération.

Quelque tems après je reviens d'un Voyage, habillé en Voyageur. Je trouve encore Ariste en mon chemin, avec des Dames; il tourne la tête de peur de me saluer. Ne le soupçonnant pas d'une foiblesse pareille, je l'acoste : il rougit, & se hâte de pré-

venir mon compliment , en me demandant compte d'une commission qu'il m'avoit donnée! Avez vous vu à Bruxelles, un tel de mes Amis , dit-il ? Le Général un tel , se porte-il bien ? Madame la Marquise , a-t-elle demandé de mes nouvelles ? enfin il me parle de tout autre pour se dispenser de me parler de moi-même. Je ne doute pas que, dès que je suis parti , il ne me fasse passer pour le Valet de chambre d'un de ses Amis. N'a-t-il pas raison de ne me pas connoître ? J'ai laissé mon mérite dans ma garde-robe.

X. Il faut rendre justice sur ce chapitre aux Personnes d'une Qualité distinguée : ils ne rougissent pas d'ordinaire de respecter le mérite dans les personnes qui leur sont inférieures, ou qui le paroissent par leurs habits. Ce ridicule ne se trouve la plupart du tems que dans ceux , dont la Qualité est douteuse , ou peu reconnue. Ils ont besoin d'étayer leur Noblesse par celle de ceux qu'ils fréquentent ; & en hantant des Roturiers, ils craignent d'encourir le soupçon de Roture.

Quelques Compagnies qu'on puisse fréquenter, on est sujet à y découvrir deux caractères fort opposés l'un à l'autre , quoi qu'ils aient également leur origine dans une excessive vanité.

Périandre se présente par tout avec un air ouvert & rempli de confiance ; rien ne l'embarasse ; rien n'est capable d'ôter à ses discours , & à ses actions , la liberté qu'y répand toujours un esprit satisfait de lui-même

même. Il ne trouve pas faisable seulement qu'il puisse déplaire avec des manières qui choquent tout le monde ; il se croit privilégié ridicule.

S'il étoit capable de découvrir en lui-même ce qu'il trouve impertinent dans les autres, sa vanité n'en pâtiroit pas. Il s'imagine avoir un je ne sai quoi, qui pourroit servir de passeport à la fatuité, & en faire même une espèce d'agrément & de mérite. On peut se moquer de lui hardiment & sans crainte de représailles ; Périandre ne s'avisera jamais de croire que les railleries qui le regardent le plus directement, puissent s'adresser à lui : quand en sa présence on trace son portrait par les couleurs les plus vives, il s'éclate de rire & dupe d'un nom emprunté, il applaudit à ses censeurs, & se trouve lui-même le plus sot homme du monde. Enfin, il sort d'une compagnie avec la même confiance avec laquelle il étoit entré ; il est content de tous les autres à force d'être content de lui-même.

Acaste, au contraire, porte une précaution timide peinte sur le visage ; il y a une réserve désagréable dans toutes ses manières d'agir : sa civilité est concertée, & ce n'est qu'après une meure délibération qu'il donne l'effort à chacune de ses paroles, de peur de choquer quelqu'un & de s'en attirer des railleries. Si l'on rit, il s'imagine que c'est de lui ; parle-t-on bas, la rougeur lui monte au visage ; il prend feu à une raillerie qui ne le regarde pas, & toute une compagnie est surprise de le voir répondre à un

discours que personne ne soupçonnoit seulement de lui être applicable. Il trouve du venin dans le mot le plus innocent. Quand on le raille effectivement, on a beau s'y prendre avec toute la délicatesse qui peut rendre la raillerie supportable; Acaste ne se possède plus, & quoi que d'ailleurs homme d'esprit, il réplique avec aigreur, avec grossièreté. N'a-t-il pas raison? selon lui, on ne le raille pas, on l'insulte, on l'affronte, on le pousse à bout. En un mot, il croit être en butte aux bons-mots de tout le monde, & que tous ceux qui composent une nombreuse compagnie le regardent comme un ennemi assez redoutable, pour épuiser sur lui seul toute la malice de leur cœur, & toute la finesse de leur esprit.

Si l'on se met au dessus de ses soupçons extravagans, on court risque de mettre dans une assemblée le desordre & le tumulte; & si l'on ménage ses discours avec une circonspection scrupuleuse, on ôte à la société cet air libre & aisé qui en fait l'agrément le plus délicat. Le ridicule d'Acaste est infiniment plus incommode & pour lui & pour les autres que celui de Periandre, & il y a autant de vanité dans la sotte défiance de l'un, qu'il y en a dans la confiance impertinente de l'autre.

L'honnête homme tient un juste milieu entre le fat & le soupçonneux. Il ne croit pas être absolument à l'abri du ridicule, & il fait qu'on n'en est jamais si près que lorsqu'on s'en croit extrêmement éloigné.

Il veille à ses discours & à ses manières
autant

autant qu'il le peut , sans se jeter dans la contrainte ; incapable de croire , par une vanité raffinée, qu'il vaille la peine que toute une assemblée s'unisse contre lui , il ne s'applique que les railleries qui le caractérisent ; Il feint quelquefois de ne les pas sentir , & quelquefois il tâche de mettre les rieurs de son côté , par la vivacité & par la finesse de ses répliques ; Bien loin de répondre encore plus grossièrement à ceux qui le raillent sans délicatesse , il fait se taire , persuadé que quand on se dispute le prix de l'impertinence , la honte est toujours du côté du vainqueur.

Le caractère des Médisans est un de ceux qui frappe le plus , dans tous les endroits où l'on se trouve ; mais j'en ai assez parlé ailleurs pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir. Je dirai seulement qu'ils sont plus à craindre en sortant de leur naturel qu'en y restant , & que leurs louanges sont plus de tort à un honnête homme que leurs satyres. Un médisant de profession est un animal si odieux & si méprisable , que c'est en quelque sorte être sûr de l'estime des gens de bien , que d'avoir le bonheur de lui déplaire. C'est au contraire plutôt un cœur vicieux , qu'un rare mérite , qui peut mettre quelqu'un à l'abri de la malice des calomniateurs , & leur estime est très propre à ruiner de réputation celui qui en est l'objet. S'ils louent sans faire de leurs éloges une route à la satire ; s'ils paroissent louer de bon cœur ; c'est , ou parce qu'ils craignent une médifance supérieure dans ceux dont ils

font l'éloge; ou parce qu'ils veulent médire d'un seul coup de tout le Public, en traitant de chimérique, le jugement défavantageux qu'on fait de certaines gens universellement méprisez; ou bien, c'est parce qu'ils s'imaginent que le sujet de leurs louanges leur ressemble, & qu'ils respectent dans quelqu'autre l'image de leurs propres mœurs qu'ils prétendent y trouver.

On verra facilement par là combien un médifant reconnu pour tel doit chagriner, par les témoignages de son estime, un homme jaloux de son honneur, & que le Cavalier dont je vais parler ne raisonnoit pas trop mal:

Damon jeune homme d'humeur fière,

Un jour à grands coups de bâton

Fit presque mordre la poussière

A quelque médifant fripon.

Le Faquin s'écria pour calmer sa colère,

Si j'ai médit de vous, je veux être roué;

Je ne le fai que trop, dit Damon, au contraire,

Misérable tu m'as loué.

Je connois une autre sorte de gens dont les louanges ne sont guères moins défagréables. Ce sont certaines bonnes ames sans malice aussi-bien que sans discernement, qui contentes & charmées de tout le monde, ont pris une forte habitude de louer tout. Si on veut les en croire, tout le païs n'est peuplé que de jolis gens, gens d'esprit, intégrs, officieux; En un mot, rien n'est plus pur

pur que les mœurs de la plupart des hommes, & c'est une société d'Anges que celle où nous vivons. Encens fade s'il y en eût jamais, & désagréable sur tout pour ceux qui en méritent le plus; mais qui l'attendent d'une main moins prodigue & mieux dirigée. On ne sauroit, sans dépit, se voir confondu avec un tas de gens sans esprit, & sans probité; & s'il n'y avoit pas d'autres panégyristes au monde que ceux que je viens de dépeindre; la louange nous dégoûteroit plutôt de la Vertu, qu'elle ne seroit capable de nous y exciter.

Ce caractère est dans le fond très-rare, & s'il se trouve assez de gens qui ayent toute la sottise qu'il faut pour une pareille conduite, on en voit peu qui ayent cette bonté d'ame qui est la source de ces insipides panégyriques, mais qui accompagnée d'un esprit de réflexion, deviendroît une louable humanité, une charité exemplaire.

Je ne saurois m'empêcher de dire aussi un mot de ceux qui traînent, par tout à leur suite, une troupe désagréable d'infirmités; de migraines, de fièvres & de vapeurs. C'est là du moins l'unique sujet de leur conversation. Ils n'auroient rien à dire s'ils se portoient bien. On diroit qu'ils prétendent se faire valoir par leurs maladies, & s'attirer de l'estime par des foiblesses & des maux de cœur. Quelque peu divertissans que ces discours doivent être pour des gens qui sont en parfaite santé; ils leur font souvent une histoire dans les formes d'une maladie qui a duré six ans; ils parleront de ses différens sym-

symptômes, des remèdes qu'ils y ont employés, de ceux qui ont eu un bon effet, d'autres, qui ont augmenté le mal au lieu de le guérir; ils y ajoutent les sentimens des Médecins, & les raisons par lesquelles ils ont appuyé leurs opinions directement opposées; Enfin, ils ne finiroient jamais si on les vouloit écouter, & quand on a le bonheur de s'en défaire après deux heures d'entretien, on les laisse à la seconde époque de leur histoire, tout prêts à l'achever à la première entrevûe.

Il me semble qu'il ne faut pas traiter de la même manière tous les facheux de cette espèce, puisque leur importunité peut découler de différens principes. Il y a des personnes véritablement indisposées qui, entraînées par le panchant invincible de l'homme pour la société, ne sauroient se passer de se produire encore quelquefois dans le monde.

On fait d'ailleurs que les malades ont de commun avec les gens d'âge qu'ils s'attendrissent extrêmement pour eux-mêmes, & qu'ils ramassent leurs inclinations répandues sur les objets extérieurs, pour les concentrer toutes dans un amour-propre plus direct. Rien ne les touche qu'eux-mêmes, & il est naturel qu'ils parlent de ce qui les intéresse le plus. Le recit de leurs maux les soulage & les fait respirer: Ils adoucissent en quelque sorte le sentiment de leurs douleurs, en le communiquant aux autres qui paroissent le partager par la pitié. Il paroît y avoir de l'humanité à ne leurs pas refuser cette consolation. La charité Chrétienne veut qu'on ait

ait de la complaisance pour une foiblesse dont ils ne sont pas les maîtres, & qu'on se fasse quelque effort pour prêter une oreille attentive aux discours qui leur paroissent seuls importants.

Il n'en est pas de même d'un Malade imaginaire, qui par une bisarre vanité se fait un espèce d'honneur de ses maladies chimériques, & qui, incapable de s'attirer l'estime des hommes par un vrai mérite, veut s'attirer leur compassion par de fausses souffrances. En vérité ces gens-là sont trop ridicules, pour ne leur pas faire sentir leur travers d'esprit par des railleries qui restent dans les bornes de la modération : C'est même leur rendre un vrai service de ne pas entretenir leur extravagance, par une feinte pitié, & de les faire renoncer à la profession qu'ils font de se porter mal.

Il est étonnant combien d'effets directement opposez coulent de la même source, de l'amour-propre. Certaines personnes, bien loin de se supposer des maladies du corps par une vraie maladie de l'esprit, ont le foible de ne vouloir jamais convenir de leur indisposition. C'est leur dire des injures, que de leur trouver mauvais visage, & ils seroient au desespoir d'être crûs capables de se porter mal. Ils trouvent des prétextes spécieux pour excuser leur air défait, & ils pallient leur peu de santé comme le plus honteux des vices. La Phtysie n'est chez eux qu'un peu de Rhume ; un épuisement de forces, un peu de fatigue ; & une fièvre violente, une émotion passagère. Il y en a même qui
vont

vont assez loin pour aimer mieux être crûs débauchez , que malades & qui attribuèrent plutôt leur pâleur à des excès criminels qu'ils n'ont pas commis , qu'à une délicatesse de constitution , à laquelle ils n'ont point contribué par une conduite déréglée.



XL. DISCOURS.

D'Adam nous sommes tous enfans ,
 La preuve en est connue ;
 Et que tous nos premiers parens
 On mené la charuë :
 Mais , las de travailler , enfin ,
 La terre labourée ;
 L'un a dételé le matin ,
 L'autre l'après-dînée.

Voilà ce qui fait à peu près la distinction de la Roture d'avec la Noblesse. Des gens sans ambition , sont demeurez tranquilles sous leurs Cabanes , & ont sacrifié leurs travaux à la subsistance du Genre humain , en jouissant à peine eux-mêmes du bien qu'ils procuroient aux autres. Ceux qui avoient l'esprit plus vif & plus inconstant , ont laissé là la vie rustique avec ses peines & ses agrémens ; Ils se sont rendus nécessaires à l'orgueil des Princes , & en ont reçu un vain titre , pour récompense de leurs Services ,
 moins

XL.* D I S C O U R S. 451

moins solides & plus brillans que ceux qu'on rend à un Etat par l'Agriculture.

Depuis cette différence chimérique qu'on a commencé à mettre parmi les hommes :

Donner des marques de Roture ,

C'est dans sa destinée obscure ,

Borner ses desirs innocent :

C'est renoncer sans chagrin , sans murmure ,

Aux plaisirs criminels , aux vices séduisans ,

C'est , tranquille habitant des Champs ,

Hâter la tardive Nature ,

Par les soins de l'Agriculture :

C'est payé du mépris des paresseux humains ,

Travailler à leur subsistance ,

Et sans presque jouir de l'œuvre de ses mains ,

Répandre par tout l'abondance ,

Enfin , c'est à ses fils laisser pour tous thresors ,

Le repos de l'esprit , & le travail du corps.

Donner des marques de Noblesse ,

C'est s'endormir dans un Château ,

Entre les bras de la mollesse ;

Des Bourgeois être le fléau ,

Et de ses Manans le Boureau :

C'est sans pitié puiser dans leur misère ,

Ses plaisirs & sa bonne chère.

C'est en faisant la Guerre aux habitans des Bois ;

Au meurtre des humains aiguïser son courage ;

C'est sous les Etendars des Rois ,

De cet affreux apprentissage ,

Aller

452 LE MISANTROPE.

Aller faire un funeste usage ;
 C'est dans leurs orgueilleux exploits ,
 Seconder leur barbare rage :
 C'est à la Paix préférer le carnage ;
 Du seul Dieu des Combats , c'est admettre les
 Loix ,
 Sur les Peuples détruits c'est élever sa gloire ,
 Et de ses cruautés embellir son Histoire.

On voit bien par ces portraits, qu'il n'y a rien de si juste que de respecter la Noblesse, qui fait d'ordinaire profession de détruire les hommes ; & qu'il n'y a rien de plus naturel que de confondre les Villageois avec leur Bétail, qui comme eux contribuent au bonheur du Genre-humain.

Il est vrai qu'un Barbare peu instruit des manières Européennes, pourroit être la dupe de ces distinctions ; il pourroit confondre ces termes de *Roture* & de *Noblesse*, & attacher au premier une idée de respect & de grandeur, comme au second une idée de mépris & de bassesse. Je comprends biens qu'on siffleroit, sans doute, une manière si bizarre de concevoir les choses. Et peut-être qu'on ne trouvera pas plus raisonnable, une difficulté qui me vient dans l'esprit sur la même matière.

D'où vient que la vieille Noblesse passe pour plus estimable que la nouvelle ? Il semble qu'il faut un certain nombre de Siècles pour qu'elle soit en pleine maturité, & que le tems, qui diminue le prix de presque toutes les

les choses, augmente, au contraire, la valeur de la Noblesse.

Il en est à peu près comme de ces Médailles, que malgré leur rouille & la perte de leur éclat, on estime pour leur vieillesse seule.

Je conçois bien qu'on peut mépriser avec droit la Noblesse nouvelle, quand on la reçoit de la Fortune, au lieu d'en être redevable à son mérite. Un homme doit être bien sot dans le fond, d'acheter un titre qui lui attire également la raillerie des Bourgeois desquels il se sépare, & des Gentilshommes avec qui il prétend se confondre.

Mais un Noble de vieille race ne dédaignera guères davantage ces *ridicules Marchands*, que ceux qui doivent leur Noblesse à la même cause à laquelle ses Ayeux, doivent la leur. Comment! dira-t-il, cet homme voudroit s'égalér à moi; c'est un Soldat de fortune, qui n'est Marquis, ou Comte, que depuis quatre ans; j'ai porté ces Titres au monde, & ma qualité m'est aussi essentielle que mon être. Pour lui il a presque passé tout sa vie dans la Roture; Il ne s'est annobli que par cinquante ans de services qu'il a rendus à son Prince.

J'oserois presque avancer, que c'est un exemple sensible de la manière dont l'habitude peut autoriser les opinions les moins sensées. Si la Noblesse enrichit l'esprit ou le cœur de quelque qualité réelle, comme la plupart des gens distinguez par leur naissance paroissent le croire, il semble que
plus



plus cet effet est près de sa cause, plus il doit être dans sa vigueur; Et que descendant par une cascade continuelle jusqu'aux derniers neveux, il doit perdre quelque chose de sa force. Si au contraire on considère la Noblesse comme un simple titre d'honneur, par lequel un Prince, content de la conduite d'un Sujet, veut attirer & à lui & à sa postérité, le respect de tout le monde, il semble que l'éclat de cette gloire doit être le plus vif dans celui qui s'en est rendu digne par son mérite. Il est naturel encore que l'exemple récent de la Vertu d'un Père, fasse les plus fortes impressions sur ses plus proches Descendans, & qu'étant les plus propres à imiter ses grandes actions, ils aient aussi le plus de droit à Hériter de sa gloire. Si le Lecteur veut bien me le permettre, je lui ferai voir quel étoit le sentiment de *Marius* sur ce sujet.

Cet illustre Romain étoit parvenu, malgré sa basse extraction, à la Dignité du Consulat; & même on avoit confié à ses soins la guerre contre Jugurtha Roi de Numidie, Prince rusé s'il en fût jamais. Ces Prince avoit depuis long-tems éludé la puissance Romaine en corrompant les Généraux qu'on envoyoit contre lui, parmi lesquels étoient *Calpurnius* & *Albinus*, tous deux des premières familles de Rome. Ces Nobles, qui avoient vendu à l'Ennemi leur gloire & celle de l'Etat, ne cessoient de blâmer le choix du Peuple, & la bassesse de Marius, qui répond à leurs reproches à peu près de cette manière.

* Ro-

* Romains , si d'autres donnent quelque prise sur eux dans une Charge aussi difficile que celle que vous venez de m'accorder ; ils trouvent des ressources dans les grandes actions de leurs Pères ; le crédit de leurs Amis , & le nombre de leurs Clients plaident pour eux. Privé de ces secours étrangers , je ne saurois me défendre contre les attaques de l'Envie qu'en cherchant un azile dans mes services & dans mon intégrité. Dès mon jeune âge , entraîné par mon penchant ; je me suis familiarisé avec la fatigue & avec le péril : à présent que je suis honoré de vos bien-faits , je n'ai garde de me relâcher , & ma reconnoissance va donner une nouvelle chaleur à mon inclination pour la Guerre. Ceux que l'Ambition a revêtu de Vertus feintes , ont bien de la peine à ne pas démentir leur conduite passée , quand la passion pour leur grandeur est assouvie. Pour moi , l'habitude de me bien conduire , formée par les premières actions de ma jeunesse , me rend la Vertu en quelque sorte nécessaire. Les Nobles cependant sont indignez de ce que vous avez confié à ma conduite la Guerre contre Jugurtha. Examinez , Romains , si vous devez vous repentir de votre choix , & si vous feriez mieux de mettre en ma place quelqu'un d'une illustre origine , à qui les titres de ses Ayeux tiennent lieu d'expérience. Incapable de soutenir ce faix , il choisira , sans doute , quelqu'homme du commun pour lui servir de Gouverneur ; & indigne du
nom

* C'est un extrait de la Harangue de Marius , dans la Guerre Jugurthine de Saluste.

nom de Général, il fera contraint de se soumettre aux ordres de ses subalternes. J'en connois parmi ces grands hommes, qui d'abord qu'ils sont Consuls, commencent à étudier l'Histoire de nos Ancêtres & l'Art Militaire de la Grèce; gens d'une imagination déréglée, s'il en fût jamais. Il faut s'instruire avant que d'agir, & les Préceptes viennent trop tard, quand il faut les mettre en œuvre. Comparez leur conduite, Romains, avec celle d'un homme dont-ils méprisent tant la bassesse. J'ai vû en partie ce qu'ils lisent, en partie je l'ai fait moi-même, & le fruit que j'ai tiré de mon expérience est sans doute plus réel que celui qu'ils tirent de leur lecture. Ils méprisent ma naissance, & moi je méprise leur lâcheté; s'ils me reprochent un effet du hasard, je leur reproche leur infamie, dont ils sont eux-mêmes les ouvriers.

La nature de tous les hommes est à mon avis également excellente, & la Noblesse ne se trouve que dans le vrai mérite. Que ne puis-je m'en rapporter à leurs Ancêtres mêmes, & leur demander s'ils aimeroient mieux pour fils Marius, ou bien *Albinus* & *Calpurnius* : ils seroient ravis, sans doute, de voir leur sang dans le même sujet où ils découvroient leur mérite.

S'ils ont droit de me dédaigner, qu'ils dédaignent aussi les Auteurs de leur Noblesse, qui comme moi l'ont reçûe des mains de la Vertu. Ils sont jaloux de mon élévation : que ne le sont-ils aussi des moyens qui m'ont conduit à la grandeur, qu'ils m'en vient ?

vient? Quel orgueil insupportable! Ils vivent comme s'ils méprisoient les Dignitez, & ils les demandent comme s'ils avoient vécu dans une parfaite innocence. Ils veulent unir dans une même personne les plaisirs d'une vie oisive, & les récompenses d'une vie laborieuse. Leurs Harangues sont toujours enflées de l'ostentation qu'ils font du mérite de leurs Ayeux & ils prétendent tirer de l'éclat, des grandes actions, auxquelles ils n'ont rien contribué! Mais plus la conduite des uns a été glorieuse, plus celle des autres est infame; & la gloire de leurs Ancêtres qui les environne ne fait que répandre de la lumière sur leur honte. Ils trouveront sans doute que je me vante trop; mais ceux qui sont si orgueilleux de la Vertu d'autrui, peuvent-ils trouver mauvais que je me fasse honneur de mon propre mérite? Ma Noblesse est nouvelle; mais il vaut mieux la commencer que de la souiller après l'avoir reçûe de ses Pères. Au lieu de vous étaler les titres des miens, leurs Consulats, leurs Triomphes, je vous montrerai les prix dont mes Généraux ont récompensé ma valeur. Je vous étalerai ma poitrine couverte de cicatrices. Je suis mauvais Orateur, mais la Vertu rejette le secours de l'Eloquence: mes adversaires en ont besoin pour pallier l'infamie de leur conduite. J'avoué encore que je suis peu savant dans les Sciences des Grecs, accoutumées à rendre meilleurs ceux qui les possèdent. Je suis instruit en des choses plus importantes pour l'Etat. Je sai souffrir en même

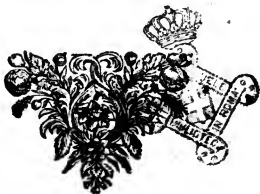
458 LE MISANTROPE.

me tems le travail & la disette : j'ai appris à ne rien craindre qu'une mauvaise réputation. Je ne tirerai jamais ma gloire des travaux de mes soldats, sans les partager ; & c'est ainsi qu'il faut commander à des personnes libres. Car de vivre dans l'abondance & de laisser croupir ses Troupes dans la misère, c'est agir en Maître & non pas en Général. Devenus Nobles par une conduite semblable à la mienne les Ancêtres de mes envieux leur inspirent de l'orgueil, sans leur inspirer l'envie de les imiter. Au contraire ils en méprisent les imitateurs ; & tiennent au dessous d'eux de mériter les Emplois qu'ils croient dûs à leur rang. Mais la Vertu seule doit frayer le chemin aux Charges, puisque sans elles on ne sauroit s'en acquiter ; & leurs Ayeux n'ont pas été les maîtres de la leur laisser en héritage. On me reproche encore ma grossièreté ; j'entens mal l'Art d'ordonner un Festin, & je ne paye pas avec profusion des Bouffons & des Cuisiniers. Je me fais gloire de mériter ces reproches. L'honneur sert de richesse aux braves gens ; & ils ont plus de soin de leurs Armes que de leurs meubles. Que ces gens polis & magnifiques se contentent donc de leurs belles manières, qu'ils se livrent aux débauches, & que la vieillesse ne serve pas même de borne à leurs voluptez ; mais aussi qu'ils nous laissent le périls, les fatigues & les récompenses. Ce partage ne les contente pas. Fameux par leurs crimes, ils veulent arracher aux honnêtes gens le prix de leur Vertu, & sou-
vent

XL.* D I S C O U R S. 459

vent ils y réussissent. C'est ainsi que les Vices ne nuisent point à ceux qui les nourrissent dans leur sein, & que la République seule doit pâtir de leurs dérèglements, dont elle n'est point coupable.

Fin du Tome premier.



TABLE

CONFIDENTIAL

10-11-68

TABLE

T A B L E

D E S

M A T I E R E S,

Du Tome I.

A	
A Cademie de Leide (voyez <i>Voyage.</i>)	page 221-
Adultère, <i>inconnu aux anciens Hollandois.</i>	108.
Air <i>insinuant</i> <i>surde</i> les défauts.	439.
Alceste, <i>Misanthrope de Molière, son Caractère.</i>	2.
Alcibiade	26. 27.
Alexandre le Grand <i>aimoit les Siences.</i>	99.
Amans <i>aiment jusqu'aux défauts de leurs Maîtresses. Vers de Molière sur ce sujet.</i>	29.
Amitié, <i>maxime ridicule des Avarés sur ce sujet.</i>	339.
Amour, <i>ses plaisirs, dangers qu'il y a de s'y abandonner.</i> 151 & 152. <i>Déclaration d'Amour à la Cavalière.</i> 57. & 58. <i>Réponse à cette Déclaration.</i>	58. & 59.
Amsterdam, <i>habitans de cette Ville, leurs mœurs & leurs coûtumes.</i>	237.
Anacreon, <i>son Caractère.</i>	22.
Anciens <i>se sont trompez sur la nature des Bons-mots.</i>	258.
Athée <i>dogmatissant punissable par le Magistrat.</i>	60. & suiv.
Athéisme <i>prêché par un Libertin.</i>	47.
Tom. I.	X Auteur,

T A B L E

Auteur, <i>avantage qu'il a de n'être pas connu.</i>	103
Mechans Auteurs critiquez.	5
B.	
Beauté, <i>sensibilité des Dames aux louanges qu'on leur donne sur leur beauté.</i>	114
Bautru, <i>diseur Bons-mots. 250. Pagnoterie qu'il a dite.</i>	250
Beaux-Esprits, <i>sont proprement logez aux Champs Elisées.</i>	17
Bel-Esprit, <i>differentes idées qu'on a attachées à ce mot, dans les tems différens. 116. & 117.</i>	116. & 117.
Belles Lettres, <i>abus qu'on fait de cette étude. 97. & suiv. Comment il faut les étudier.</i>	102
Bibliothèques, <i>ridicule de ceux qui en sont sans en pouvoir tirer aucun fruit. 197. Description de la Bibliothèque d'un Allemand.</i>	198
Boileau, <i>sa chute en imitant Pindare 19. 20. Une de ses Epigrammes critiquée & Parodiée. 38. Pourquoi le Misanthrope l'a attaqué 118. Pourquoi après sa mort.</i>	119
Bons-mots (<i>réflexions sur les (244. & suiv. que c'est, ibid. Les Anciens se sont trompez sur la nature du Bon-mot. 248. ridicule de ceux qui en sont provision.</i>	251
Bouts rimez.	131
C.	
Caffé, <i>de A. . . à Leyden.</i>	225
Caffé Gascon, & Caffé Royal, <i>à Amsterdam.</i>	241
Caffé de R. . . à la Haye	12 & suiv.
Caractères & réflexions 421. & suiv. <i>Deux caractères fort oposés qui cependant ont leur source</i>	

DES MATIERES.

- source dans une vanité exciſſive* 444. *caractère des medifans* 445. *des donneurs de louange* 446. *de gens qui toujours ſe plaignent de quelque infirmité* 447
Champs-Elifées. 15. & ſuiv. 34. & ſuiv. 79. & ſuiv.
Charlatannerie dans les ſciences, propre des Eſprits-forts.
Charité qui concerne L'aumone, Discours ſur ce ſujet 408. & ſuiv.
Cicéron ne ſ'entendoit point à dire des Bons mots. 249
Combat entre deux Etudians de Leyde. 228
Comédiens, avantages de leur profeſſion. 56
Commentateurs, leur manière de raifonner ſur les Anciens. 26 & 27
Compagnie où le Miſantrope fut introduit. 142. & ſuiv. *Discours qu'on y tient.* 146. & ſuiv.
Conſtance ridicule à exécuter les reſolutions qu'on a une fois priſes 436.
Conte tiré de Bocace. 136. & ſuiv. *Le Laquais devenu grand Seigneur.* 179. *Le Moine qui a quité le Froc.* 181 *Ce qu'il faut pour bien conter; & défauts dans leſquels on tombe ordinairement à cet égard.* 128. *Ridicule de ceux qui content toujours.* 127
Coquette, ſon portrait & ſon occupation. 144. *Sa Médifance.* 148
Conquérans exclus des Champs Elifées. 16
Correcteurs gâtent ſouvent les Ouvrages. 25 & 26. *Pourquoi on les nomme Correcteurs.* 25
Critiques qu'on a faites de cet Ouvrage, & Réponſes de l'Auteur. 103. & ſuiv. 115. & ſuiv.
Tom. I. X 2 *De-*

T A B L E

D

- D**Ebauché, (*vieux*) incorrigible. 78
 Débauches des Etudians de Leyde. 225
 Demosthène, pagnoterie qu'il a dit pour un bon mot. 248
 Faux Dévots sont plus dangereux que les Athées qui ne dogmatisent point. 63. Leurs manières d'agir. *ibid.* & suiv.
 Devote, son portrait. 144. Sa médisance. 148.
 Dialogue, ou dispute entre Virgile & Lucain. 39. 79. & suiv.
 Dispute du Misanthrope aux Champs Elisées. 36. & suiv. Utilité des Disputes, & abus qu'on en fait d'ordinaire. 189. Différens caractères de gens dans la dispute. 190. & suiv. Description en Vers d'une dispute de Pédans. 193.
 Distraction (la) est un défaut des savans & des Philosophes. 438.
 Docteurs voyez Pédans.
 Domitien ses divertissemens. 168.

E

- E**crire, il est difficile de bien écrire. Ce qu'on peut espérer en y parvenant. 41
 Eloge du Prince de Frise. 89. & suiv.
 Eloquence, fausseté de l'opinion vulgaire sur ce sujet. 175. 176. Raison pourquoi on en parle d'ordinaire d'une manière embrouillée. 176. ce qu'on entend d'ordinaire par homme éloquent. 177. ce que c'est que l'Eloquence. 177
 Epigramme de Boileau. 38. Parodiée. *ibid.*
 Epigramme du Poète sans fard contre le Misanthrope. 217
 Esprit,

DES MATIERES.

- Esprit, différentes idées qu'on attache à ce mot. 183. Différens caractères de ceux qui passent pour en avoir. 184. & suiv. Il ne faut pas s'en servir pour chagriner son prochain. 188. Sensibilité des Auteurs aux loanges qu'on leur donne sur leur esprit. 115.
- Esprits-Forts, ce que l'auteur entend par ce terme. 268. & suiv. Idée qu'on en a vulgairement 270. Leur orgueil 281. Leur caractère 290. & suiv. leur but. 306. Leurs sentimens touchant un premier être. 308. & suiv. S'ils s'arogent avec droit le titre d'esprits transcendans. 286. jusqu'à 311. Si naturellement ils sont vertueux 312. jusqu'à 326. raisonnement d'un Esprit-fort placé entre le vice & la vertu 324. caractère de la vertu d'un Esprit-fort 326. & suiv. Leur amour pour la Réputation 334. & suiv. attaquez dans leur dernier retranchement. 343. jusqu'à 363. Suivant leurs idées, ils sont obligez de pratiquer les devoirs que pratiquent ceux qui reçoivent une religion 364. jusqu'à 407. raisonnement d'un Esprit-fort 373---376. Leurs railleries ne prouvent rien 385. & suiv.
- Etude, jusques où une femme peut s'y attacher. 33. Les Savans y donnent d'ordinaire trop de tems. 252. 253
- Etudiâns de Leyde. 222
- Etymologistes. 25
- Examen en fait de Religion combien louable 273. Comment se doit faire & ses écueils 273. & suiv.
- Expérience du Monde, ce que c'est. 71
- Explication d'un passage de Lucain. 85

T A B L E

F

- F**At, *ce que c'est.* 212
- Femmes, *sont sur tout sensibles aux louanges sur leur beauté, 114. Aiment jusques aux défauts de leurs Amans. Vers sur ce sujet. 29. Par où elles plaisent aux hommes. 30. jusqu'ou'elles peuvent pousser l'Etude. 33. Les savantes peuvent-elles plaire à des hommes raisonnables? Réponse à cette question. 33. & 34. Fidélité des femmes des anciens Hollandois. 108. Ruses des femmes pour paroître innocentes, Conte sur ce sujet. 135*
- Fleuristes, *leur ridicule. 168. 169*
- Fortune, *ridicule de ceux qui pouvant vivre en repos veulent faire une fortune éclatante. 231. Moyen pour faire fortune à Paris. 50. & suiv.*
- François, *plus propres que d'autres gens à être Petits-maîtres. 242*
- Frequenter, *fausseté de la maxime qu'il faut toujours frequenter ceux qui sont au dessus de nous. 170*
- Frise (*Eloge du Prince de*) 89. & suiv.

G

- G**Acon. *Poëte sans fard. 201. 216*
- Galimatias, *ses avantages. 11*
- Guerre, *differens motifs qui portent les gens à y aller. 230*
- Guerriers, 228. & suiv.

H

- H**Abits (les) *contribuent beaucoup à l'estime qu'on marque aux personnes 441*
- Histoire d'un jeune Officier. 8. Deux du Marquis d'E. 44. & 45. D'un Ami de l'Auteur. 64. Deux

DES MATIERES.

64. Deux d'un Médecin de la Haye. 71. &
 72. D'un voleur. 78. D'un Homme qui en
 présence d'Alexandre le Grand jettoit un grain
 de millet au travers du trou d'une Eguille.
 100. D'un Perruquier d'Utrecht 123. & suiv.
 D'un Vieillard amoureux qui trouva sa Mai-
 tresse trop favorable. 154. & suiv. De Do-
 rinde & de Polemon. 171. & 172
 Hollandois. Quels ont été (ou dû être) les
 anciens Hollandois. 106. & suiv.
 Homere aux champs Elisées environné de ses
 Admirateurs, & soutenu par ses Commenta-
 teurs. 34. & suiv. Changement que la mort
 a produit dans l'estime qu'on faisoit de ses
 Vers. 35. S'il faut le traduire en François,
 dispute sur ce sujet. 193
 Hommes, leur conduite criminelle pour trom-
 per les femmes, & leur malice pour les per-
 dre de reputation. 121. 122
 Horace, défauts de ses Odes. 20. Parodie de
 l'Ode 2. du 4. liv. 20. & 21. Imitation de
 l'Ode 16. du 2. liv. 233. & suiv.

I

- Illiade d'Homère, son commencement tra-
 duit en Vers. 36
 Impertinent, ce que c'est. 213
 Impromptus, Poëte qui en fait provision. 251
 Incrédules de bonne foi leur conduite 310
 Irreligion, sa cause. 47
 Jugemens qu'on fait de cet Ouvrage. 42 103.
 & suiv.

L

- Leide, voyez Voyage,
 Lettre d'un vieillard à sa Maitresse qui lui
 X 4 avoit

T A B L E

<i>avoit été trop favorable.</i>	155.	<i>Réponse à cette Lettre.</i>	156. & suiv.
<i>Lettre d'un Officier au Misanthrope.</i>	205	<i>Réponse de l'Auteur.</i>	207 & suiv.
<i>Lettre du Poëte sans fard , à Mad. du No- yer.</i>	216		
<i>Liberté de penser (traité de la) ce que l'an- teur en pense.</i>	298. jusqu'à		304
<i>Libertin prêchant l'Athéisme.</i>	46.	<i>Opposition d'un Honnête-homme & d'un Libertin.</i>	65. & suiv.
<i>Louanges (les) de certaines gens tiennent lieu d'Injures</i>	446.	<i>Il y en a qui les prodigues à tout le monde.</i>	ibid.
<i>Lucain disputant avec Virgile aux champs E- lisées</i>	39. 79.	<i>& suiv. Explication d'un Pas- sage de cet Auteur.</i>	82

M

M <i>Ariages , qui se font par avarice , ou par amourette.</i>	133. 134.	<i>d'un jeune hom- me avec une vieille femme riche.</i>	207. & suiv.
<i>Il vaut mieux épouser une femme jeu- ne quoi que pauvre.</i>	209.	<i>Vers sur ce sujet.</i>	210
<i>Marius idée qu'il donne de la Vraye noblesse</i>	454		
<i>Medifans vilain caractère.</i>	445		
<i>Mérite son vrai caractère</i>	439		
<i>Moyens d'être heureux dans le mariage.</i>	134		
<i>Marquis , deux Histoires du Marquis d'E.....</i>	44. & 45		
<i>Maximes généralement reçues sont souvent fausses.</i>	169		
<i>Médecin , deux Histoires d'un Médecin de la Haye.</i>	71. & 72		
	Medi-		

DES MATIERES.

Médisance, <i>ce que c'est.</i>	104
Médisance des <i>Coquettes.</i>	148
Médisance des <i>Devotes.</i>	149
Milet (<i>grain de</i>) jetté par un trou d'éguille.	100. & suiv.
Misanthrope, <i>différens caractères de Misanthropie</i> 42. 55. <i>Caractère de Misanthropie que l'Auteur s'est proposé.</i> 2. & 3. <i>Les Satyres du Misanthrope ne sont pas des Médisances.</i> 105. <i>Proposition faite aux Lecteurs pour faire taire le Misanthrope.</i> 105. & 106. <i>Reproches qu'il fait au Libraire.</i> 24. <i>Ce qu'on dit de son Ouvrage.</i> 42. 104. & suiv.	
Modestie, <i>fausses idées qu'on s'en forme.</i> 262. <i>Ce que c'est que la véritable modestie.</i> 263. <i>Ses effets.</i>	264
Musique, <i>Remarque sur ce sujet.</i>	257
N	
Neron, <i>ses divertissemens.</i>	168
Noblesse <i>ce qui la distingue de la roture vers à ce sujet</i> 450. 451. <i>d'où vient que la vieille est plus estimable que la nouvelle.</i> 452. <i>idée que Marius en donna.</i>	454
Nouveauté (<i>suites de l'amour de la</i>)	286
Noyer, (<i>Mad. du</i>) <i>sa manière de conter des petites Histoires</i> , 131. <i>Lettre que le Poëte sans fard lui a écrite.</i>	216
O	
Objection <i>contre la creation</i> <i>refutée.</i> 279	
Obligations <i>que les Auteurs ont à leurs Commentateurs.</i>	85
Ode <i>Anacréontique.</i> 87. <i>Sur le bonheur de l'homme.</i> 233. & suiv.	
Opéra de la Haye, <i>Caractères des Acteurs.</i> 254. & suiv.	
X 5	Or-

T A B L E

Orgueil, voyez *Vanité*.
 Orphée pleurant aux Champs Elisés. 17. Raisons de sa tristesse *ibid.* & 18

P

Parasite sert d'ordinaire à régler le goût dans un Repas 75

Parodie d'une des Odes d'Horace, voyez *Horace*.

Pahétique, ce que c'est. 177. 178.

Pédans titrez, ou Docteurs, débauches des Etudians à leur réception. 225

Penser, on peut encore penser ce qui n'a pas été pensé auparavant. 175

Petits-Maîtres, dépeints. 43. & *suiv.*

Petit-Maître *Amphibie*. 143. Ses discours. 146

. . . . *Amsterdamois*. 241

Réflexions sur les qualitez requises pour être Petit-Maître. 249

Phisique, nouvelle manière de l'apprendre. 10

Pindare, son occupation aux Champs Elisés.

19

Plaisirs, différence & bizarerie des plaisirs,

18. & 19

Plaisirs de l'Amour voyez *Amour*.

Poëme, règle qu'il faut observer dans le Poëme *Epique*. 70

Poëtes, préjugez des hommes à leur égard.

159. Ce que c'est qu'un Poëte. 160. *Vanité*

des Poëtes. 165. Inutilité de leur Art. 166.

Poëte faisant provision d'impromptus. 251. *E-*

loge du Poëte sans fard par un Allemand.

201. & *suiv.* Lettre qu'il a écrite à Madame

du Noyer. 216

Politesse (la) est souvent nuisible. 107

Préjugez que le titre de cet Ouvrage fera naître. 1.

tre. 1.

DES MATIERES.

tre.

I

Prévention des Vieillards sur leur âge. voyez
Vieillards.

R

- R** Aïsonnemens. II
- Réflexions sur le Caractère des Esprits-
forts & des Incrédules 268. jusqu'à 407. Sur
la charité qui concerne l'aumône. 408. jusqu'à
421. Réflexions & caractères 421
- Religion, son antiquité 280 ce que L'auteur
entend par-là 277.
- Réponse à une question proposée dans le Mer-
cure Galant de Mr. du Fresni. 132
- Réponse à une Epigramme du Poëte sans fard.
217
- Réponse à quelques objections faites contre le
Misanthrope. 103. & suiv. 115. & suiv.
- Réponse, Voyez Lettre.
- Requête du Misanthrope à l'Académie Française,
213. & suiv.
- Rétractation du Misanthrope, sur ce qu'il a dit
contre les méchans Auteurs. 40. De ce qu'il
a dit contre les femmes. 121. 122
- Rois, quels ils doivent être. 16
- Romans, ce qu'il faut savoir pour en composer 6
- Roquelaure (le Duc de) grand diseur de bons-
mots. 250

S

- S** Apho, son caractère. 23
- Savant, qui sont ceux qui méritent ce nom
97. Qui sont ceux qui sont en possession de ce
nom, ibid. Leurs manières de raisonner sur
les Anciens. 27. Ils donnent trop de tems à
l'étude. 252. & suiv. Le savoir est estimable,
est ridicule, vérité de ces deux propositions, 97
- Sce-

T A B L E

Scelérat devenu honnête-homme à force de voler.	73
Scene Italienne.	50. & suiv.
Sens-Commun, est la chose du monde la plus rare. 14. Réflexions sur ce sujet. 69. & suiv.	167. & suiv.
Siamois, Etudians de Leyde vont habillez à la Siamoise.	221
Système (methode d'ataquer un mauvais)	296
Songc.	15

T

Taxe qu'on a voulu mettre sur les Livres en Angleterre, 40. Avantages & des-avantages de ce Projet.	40. & 41
Timon Athenien, son caractère de Misantropie.	2

V

VAnité, fait parler de soi-même, 265. Fait souvent avouer des défauts, 265. & suiv.	
Vers mediocres sont confondus avec les mauvais, 260. Sans être mediocres ou mauvais, peuvent n'être pas excellens.	ibid.
Vers de l'Auteur, 7. 12. 14. 16. 17. 18. 26. 54. 76. 106. 114. 149. 150. 219. 229. 251.	
Sur Anacreon & sur Sapho, 23. Sur les bonnes qualitez que les Dames trouvent dans leurs Amans, 29. Sur les avantages des Dames pour plaire aux hommes, 30 & 31 Opposition d'un honnête homme & d'un libertin, 65. & suiv. Avantages des Villageois, 76. Contre un vieux débauché, 78. Sur la corruption de la nation Hollandoise, 112. & suiv. Sur le ridicule des Poëtes, 161. & suiv. Disputes & combat entre des Pédans,	193. &

DES MATIERES.

193. & suiv. <i>Sur un Savetier.</i>	210. <i>Requête à l'Académie Françoisse,</i>	213. & suiv. <i>Sur l'Opéra,</i>	258. &c. <i>Déclaration d'Amour.</i>
Voyez <i>Amour. Lettre d'une Dame. Voyez Lettre. Odes. Voyez Ode. Contes. Voyez Conte.</i>			
Verificateur, <i>ce que c'est.</i>		164	
Vie, <i>moyen de mener une vie agréable & innocente.</i>		53. & suiv.	
Vieillards, <i>ridicule de ceux qui sont amoureux.</i>		151. & 153. <i>Leur prévention sur leur âge,</i>	14
Voleur (<i>Histoire d'un</i>)			77
Voyages <i>faits sans sortir du Cabinet.</i>			10
Voyage <i>du Misanthrope.</i>	221. & suiv.	236 & suiv.	
<i>Description des Etudians de Leyde leur manière de vivre</i> 221. & suiv. <i>Leurs débauches à la réception des Docteurs,</i> 225. <i>Leurs manières de s'habiller quand ils ne sont pas en Robe de Chambre</i> 227. <i>Description du Caffé de B....</i> 225. & suiv. <i>Beaux esprits qu'on y rencontre.</i> 226. <i>Combat de deux Etudians.</i> 228. <i>Arrivée du Misanthrope à Amsterdam.</i> 237. <i>La moitié des Habitans de cette Ville sont des hommes, & l'autre moitié sont des animaux, qui leur ressembtent pour la figure.</i> <i>ibid. Habileté & adresse de ces animaux.</i> 238. <i>Description des compagnies qu'on nomme Salets.</i> 238. <i>Caffé Gascon.</i> 241. <i>Caffé Royal.</i> 242. <i>Petits-Maitres qui s'y assemblent.</i> <i>ibid.</i>			

Fin de la Table des Matières, & du
premier Tome.

